

2009 / 150

Digitized by the Internet Archive
in 2016





RECUEIL
DE DIVERSES
PIECES,

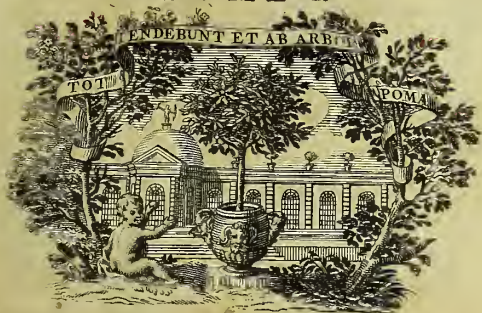
SUR LA PHILOSOPHIE, LA RELIGION
NATURELLE, L'HISTOIRE, LES
MATHEMATIQUES, &c.

PAR MRS. LEIBNIZ, CLARKE,
NEWTON, & autres Au-
teurs célèbres.

SECONDE EDITION,

Revue, corrigée, & augmentée.

TOME I.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. XL.

A
MONSIEUR
SLOANE,
BARONET:
PRESIDENT
DE LA
SOCIETE' ROYALE,
&c. &c.



MONSIEUR,

Depuis vingt ans que je suis en
Angleterre, vous m'avez hono-
ré

E P I T R E.

ré de votre Amitié: je vous supplie de m'en donner encore une preuve aujourd'hui. Trouvez bon que je vous dédie le Recueil que j'ai fait de plusieurs Pièces curieuses, écrites par d'illustres personnes de vos Amis.

Vous n'aurez pas sujet, MONSIEUR, de vous repentir de m'avoir accordé cette grace. Je ne ferai point souffrir votre Modestie par une Epître Dédicatoire, remplie des justes Louanges que vous méritez.

Je ne parlerai point de votre Probité, de votre Bonté, de votre Savoir; ni de toutes les qualités, qui vous ont acquis une estime & une approbation générale.

Je tairai même les soins que
vous

E P I T R E.

vous vous êtes donnés, pour rassembler ce que la Nature & l'Art ont de plus rare : Raretez qui, par leur choix & par leur nombre, surpassent tout ce qu'on a vû jusqu'ici dans ce genre, même chez les plus grands Princes

J'aurois-là cependant, MONSIEUR, un beau Champ, pour m'étendre. Mais pour l'amour de vous, je m'imposerai silence tant sur votre Mérite que sur les Merveilles de votre Cabinet; & je me bornerai à rendre publiques les Obligations que je vous ai, & la Reconnoissance que j'en conserverai toute ma vie.

VOILA, MONSIEUR, ce que je pris la liberté de vous té-

E P I T R E.

moigner l'an 1719, lorsque je publiai la première Edition de ce Recueil. Depuis ce tems-là vous m'avez donné de nouvelles & plus fortes preuves de votre Bienveillance ; je vous supplie donc d'agréer qu'en vous offrant cette seconde Edition , je renouvelle ici les assurances de ma Gratitude , & du parfait Dévouement avec lequel je serai toujours,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur


DES MAIZEAUX.

AVER.



AVERTISSEMENT

Sur cette seconde Edition.

 *L y a long-tems que cette Edition auroit paru , si quelques incidens qui n'intéressent point le Public , n'en avoient pas retardé l'impression. Il s'étoit glissé plusieurs fautes dans la première , qui venoient principalement du Copiste employé à transcrire les Pièces manuscrites : il y en avoit aussi quelques unes dans les Ecrits de Mr. Newton , qu'il voulut bien m'indiquer. Toutes ces fautes ont été corrigées avec beaucoup de soin dans l'Exemplaire, qu'on a fourni pour cette nouvelle Edition ; & celles qu'on a marquées ici dans l'Errata, doivent être mises sur le compte de l'Imprimeur. On a un peu changé l'ordre des Pièces de Mr. Leibniz qui sont dans le second Tome : on leur a donné un arrangement plus naturel & plus commode. Du reste , cette Edition n'est pas seulement plus exacte que la première , elle est aussi aug-*

AVERTISSEMENT.

mentée de plusieurs Ouvrages de Mr. Leibniz, qui mettent ses sentimens dans un plus grand jour, ou qui étoient devenus extrêmement rares.

La première Addition est une Réponse aux Objections du Pere de Tournemine, contre la Dissertation sur l'Origine des François, qu'on a donnée dans la première Edition de ce Recueil. Les Objections de ce Pere ayant été publiées dans les Mémoires de Trevoux du Mois de Janvier 1716, Mr. Leibniz envoya sa Réponse à Paris, & souhaita qu'elle parût aussi dans ces Mémoires : cependant on ne l'y a pas insérée, quoiqu'elle soit écrite avec beaucoup de politesse, qualité qui domine dans tous les Ouvrages de Mr. Leibniz.

La seconde Addition est une Lettre sur la Connexion des Maisons de Brunswick & d'Este. Mr. Leibniz l'écrivit à l'occasion du Mariage du Duc de Modène avec Charlotte Félicité fille de Jean Frideric, Duc de Brunswick-Lunebourg. Il y fait voir que les Maisons de Brunswick & d'Este, descendues d'une même tige en ligne droite masculine, étoient réunies par ce Mariage, après avoir été séparées depuis près de 700 ans. Le savant Mr. Kortholt a inséré cette Lettre dans son Recueil de diverses Pièces
de

AVERTISSEMENT.

de Mr. Leibniz , imprimé à Hambourg en 1734 ; & on ne la trouveroit point ici si ce Recueil, qui est également curieux & instructif , m'étoit tombé plutôt entre les mains.

Cet Ecrit est suivi d'une Dissertation intitulée Histoire de Bileam, ou Balaam, fameux Prophète ou Devin, que Balac Roi des Moabites voulut engager à maudire les Israélites. Cette Dissertation, qui est fort courte , a été imprimée à Hannovre , mais on n'y a marqué ni le lieu , ni la date de l'impression, Mr. Leibniz fait voir que tout ce que Moïse nous apprend touchant le Dialogue de Balaam avec son Anesse, l'apparition de l'Ange &c. ne doit pas être pris à la lettre , mais être regardé comme une Vision ou un songe ; & qu'il n'y a rien dans le texte qui ne souffre cette interprétation. Il semble que Mr. Leibniz a voulu imiter Mr. Von der Hardt , qui nous donna en 1707 une Explication savante & ingénieuse des Renards de Samson, la Machoire d'Ane, les Corbeaux d'Elie, &c.

On a encore ajouté dans cette nouvelle Edition, le Système nouveau de la Nature & de la Communication des Substances, aussi-bien que de l'Union qu'il y a entre l'Ame & le Corps. C'est là que Mr.

AVERTISSEMENT.

Leibniz établit son Systême des Unitez réelles & absolument destituées de parties , de l'inextinction des Animaux , de l'Harmonie préétablie &c. On y a joint quatre Eclaircissemens ou Réponses aux difficultez que Mr. Bayle , & quelques autres Philosophes avoient faites contre ce nouveau Systême.

Enfin , on a ajouté un Traité intitulé Principes de la Nature & de la Grace fondez en raison. Mr. Leibniz le composa pour le Prince Eugène , qui lui avoit demandé un précis de sa Philosophie. Il en parle dans une Lettre à Mr. Remond écrite de Vienne le 26 d'Août 1714. Je vous envoie , dit il (a), un petit Discours que j'ai fait ici pour Mr. le Prince Eugène de Savoye sur ma Philosophie. J'ai esperé que ce petit Ecrit contribueroit à mieux faire entendre mes méditations , en y joignant ce que j'ai mis dans les Journaux de Leipzig, de Paris, & de Hollande. Dans ceux de Leipzig, je m'accommode assez au langage de l'Ecole : dans les autres, je m'accommode davantage au stile des Cartésiens ; & dans cette dernière Pièce, je tâche de m'exprimer d'une manière qui puisse

A V E R T I S S E M E N T.

puisse être entendue de ceux qui ne sont pas encore trop accoutumés au stile des uns & des autres. *Mr. Leibniz y explique avec beaucoup de netteté & de précision ses principes de Physique & de Métaphysique. Il y traite des Monades ou Substances simples & indivisibles , de leur élévation à l'état d'Ames ou Esprits, de la différence qu'il y a entre les Ames des Hommes & celles des Animaux, &c. Il y expose aussi son Grand Principe d'une raison suffisante , c'est-à-dire , que rien n'arrive sans qu'il soit possible à celui qui connoîtroit assez les choses, de rendre une raison qui suffise pour déterminer pourquoi il en est ainsi , & non autrement (a) : ce qui conduit naturellement à la dernière raison des choses, ou à un Etre qui porte la raison de son existence avec soi , & qui est appelé DIEU, &c.*

J'allonge cet Avertissement pour répondre à la critique qu'on a faite d'un endroit de la Préface de ce Recueil. Après y avoir remarqué (b) que " Mr. Leibniz avouë , que son Examen des Principes du Pere Malebranche est un Discours exoterique , & nullementacroamatique , c'est-à-dire,

(a) Ibid. p. 494.

(b) Préface , p. LXXII.

AVERTISSEMENT.

„ dire , qu'à l'exemple des anciens Phi-
 „ losophes , il y parle populairement , & sans
 „ découvrir ce qu'il pense dans le fond ” ; J'a-
 „ joute „ qu'il faudroit peut-être aussi pren-
 „ dre dans le même sens ce qu'il dit ail-
 „ leurs parlant de sa Théodicée , qu'il a-
 „ voit eu soin de tout diriger à l'édifica-
 „ tion ”. Je me fondois sur ce que ce vaste
 Génie se plaisoit à inventer des Systèmes ou
 des Hypothèses que la fécondité de son ima-
 gination lui suggeroit , & qu'il soutenoit a-
 vec tant d'esprit & de force , qu'on les au-
 roit pris pour ses véritables sentimens , si
 on n'avoit pas su d'ailleurs ce qu'il pensoit ,
 ou s'il n'eût pas averti lui-même que ce
 n'étoit qu'un pur badinage. J'avois cru pou-
 voir hasarder cette conjecture. Cependant
 des personnes pour qui j'ai beaucoup de consi-
 dération l'ont desapprouvée ; & pour faire
 voir que je me suis trompé , elles alleguent
 l'autorité de quelques Savans distingués dans
 la République des Lettres , qui assûrent que
 Mr. Leibniz n'a rien avancé dans sa Théo-
 dicée dont il ne fût bien persuadé (a). Cela
 m'a engagé à examiner ce fait de plus près ;
 & voici quel a été le fruit de mes recher-
 ches. Dans

(a) Voyez Histoire d'un Voyage Littéraire fait en
 1733, &c. par Mr. Jordan. p. 150.

AVERTISSEMENT.

Dans la Bibliothèque Ancienne & Moderne de Mr. le Clerc , j'ai trouvé que le célèbre Mr. Pfaff, Professeur en Théologie dans l'Université de Tubingue, publia en 1720 quelques Dissertations contre Mr. Bayle, & que dans une de ces Dissertations il (a) assure que Mr. Leibniz étoit dans le sentiment de Mr. Bayle , quoiqu'il voulût paroître l'attaquer dans son Livre intitulé THEODICE'E. J'avoue, ajoute Mr. le Clerc, que j'en avois jugé de même, & que c'est ce qui m'a empêché de parler du Livre de ce grand Mathématicien, pour ne pas paroître chercher des querelles sur cette matière, & pour ne pas non plus dissimuler, dans une chose si grave. Aussi Mr. Pfaff dit-il que M. Leibniz lui avoit avoué, dans une Lettre, que son sentiment pouvoit plutôt faire paroître celui de Mr. Bayle tolérable, que de le détruire.

On s'attendoit que Mr. Pfaff publieroit la Lettre où Mr. Leibniz lui avoit fait cet aveu, mais il ne le fit point, ce qui augmenta le desir qu'on avoit de la voir. Enfin, Mr. Pfaff ayant appris d'un de ses Amis que l'on
com-

(a) *Biblioth. Anc. & Mod. Tom. XV. p. 179.*
 180.

AVERTISSEMENT.

commençoit à douter que Mr. Leibniz lui eût écrit une telle Lettre , il fit une réponse à cet Ami où il rapporta les propres termes de la Lettre de Mr. Leibniz. On trouve un Extrait de cette Réponse dans le Journal de Leipzig de l'année 1728. Voici ce que Mr. Pfaff y dit au sujet de la Théodicée: je rapporterai d'abord ses paroles en Original, & j'en donnerai ensuite la Traduction.

Quod vero (a) *litteras illas Leibnitianas*, de quibus scribis, attinet, eas hanc ob causam publici nondum feci juris, quod Philosophis illis subtilissimis, qui novum illud philosophandi genus sectantur, in lite illa sua, cui impliciti sunt, nolo esse gravis, meque, qui olim ante motas has controversias *Dissertationes Anti-Belialas* scripturus eram, pugnæ isti, & acerbæ quidem, immiscere, idque eo minus, quod adhuc antiqua illa animo meo sententia sedet, quam ad Leibnitium perscripsi olim, & quam ille, Vir sane judiciosissimus, pro ea, quam in litteris ad me datis semper testatam fecit, animi sinceritate, prorsus approbavit. Rogaverat abs me Vir illustris, quid de *Theodicea* sentirem,

(a; *Acta Eruditorum Mensis Martii, A°. 1728. p. 125, & seq.*

A V E R T I S S E M E N T.

tirem, methodoque illa, qua *Bælium* refutasset? Scripsi, existimare me, quod animi saltem causa illud Philosophiæ confinxerit Systema, &, quemadmodum *Clericus*, *Bælium* refutaturus, Origenistam simulaverit, ita & ipse novam hanc philosophandi viam inierit ad refutandum *Bælium*, quæ quidem, licet pulverem saltem oculis eorum, qui & altum alias haud videant, injiciat, tamen eo ingeniosior sit, quod, probe perspecta, & sententiam *Bælii* crassio rem sub specie refutationis, potius modo subtiliore, mysterio tamen non illico detegendo firmet, & diversis quoque dissidentium religionum systematis opinionibusque, alias vix defendendis, in crustandis, favorique adeo & Theologorum omnium sepe partium, maxime nostratium aucupando, sit applicabilis; præoptare vero me, ut *Bælii* tam periculosa sententia serio, solide, & graviter refutetur. Quid quæso ad hæc respondit *Leibnitius*, quem credideram mihi ob ingenuam responsionem indignaturum? Ita autem ille in litteris *Hannovera* A. 1716 d. 11. Maji ad me datis (do vero verba viri formalia, licet brevissima, reliqua enim epistolæ, quæ hoc negotium non tangunt, addere non

con-

A V E R T I S S E M E N T.

convenit) *Ita prorsus est, Vir summe reverende, uti scribis de Theodicæa mea. Rem acutetigisti. Et miror, neminem hætenus fuisse, qui lusum hunc meum senserit. Neque enim Philosophorum est, rem serio semper agere, qui in fingendis hypotheseibus, uti bene mones, ingenii sui vires experiuntur. Tu, qui Theologus es, in refutandis erroribus Theologum ages. Hæc Leibnitius, hæc illa Epistolæ verba, quæ nosse cupiunt viri eruditi, & quæ ipsorum curiositati haud invidéo. Recensui illa aliquando Bulfingero nostro, qui putabat, jam vero hæc ipsa Leibnitium seria mente haud scripsisse; quæ qui caulari voluerit, is quidem per me suo sensu abundabit. Ego contrario persuasissimus sum, certissimusque etiam, varia Religionis nostræ placita in *Theodicæa Leibnitium* defendisse, quæ risit alias & naso adunco suspendit: e. g. Dogma de præsentia reali. Norunt mentem Viri aulici & Philosophi, ipsiusque circa Religionem sententias, quibus Virum penitus nosse contigit. Sed de his quidem satis jam. Miror saltem, tot esse, qui hæc principia serio & tanto quidem cum conatu defendant.*

AVERTISSEMENT.

„ Pour ce qui regarde , dit Mr. Pfaff à
 „ son Ami, la Lettre de Mr. Leibniz dont
 „ vous me parlez , je n'ai pas encore jugé
 „ à propos de la publier, parce que je n'ai
 „ point voulu faire de la peine à ces Philo-
 „ sophes subtils qui ont embrassé cette nou-
 „ velle manière de philosopher , ni me mê-
 „ ler dans les violentes disputes où ils se
 „ sont engagez (a). D'ailleurs , je suis en-
 „ core dans les mêmes sentimens que je
 „ marquai autrefois à Mr. Leibniz. & que
 „ ce judicieux Ecrivain approuva avec cet-
 „ te candeur & cette sincérité qu'il m'a tou-
 „ jours témoignée dans ses Lettres. Ce
 „ grand homme m'avoit demandé mon senti-
 „ ment sur sa Théodicée, & sur la ma-
 „ nière dont il avoit réfuté Mr. Bayle. Je
 „ lui répondis qu'il me sembloit que c'étoit
 „ pour se divertir qu'il avoit imaginé ce
 „ Systême de Philosophie ; & que comme Mr.
 „ le Clerc, voulant réfuter Mr. Bayle, avoit
 „ fait le personnage d'un Origeniste , Mr.
 „ Leibniz avoit pris cette nouvelle manière
 „ de philosopher , qui ne fait que jeter de
 „ la poudre aux yeux de ceux qui n'apro-
 „ fon-

(a) Mr. Pfaff parle de quelques Savans qui a-
 voient adopté les hypothèses métaphysiques de Mr.
 Leibniz , & s'étoient par-là attiré beaucoup d'en-
 nemis sur les bras.

Avertissement.

„ fondissent rien , mais qui est néanmoins
 „ d'autant plus ingénieuse , que si on la
 „ comprend bien on verra , & qu'elle con-
 „ firme subtilement l'opinion grossière de
 „ Mr. Bayle sous l'apparence d'une réfuta-
 „ tion , sans qu'on puisse découvrir d'abord
 „ le mystère ; & qu'elle peut aussi servir à
 „ plâtrer les différens Systêmes des Religions
 „ & des Opinions opposées , qui paroissent
 „ d'ailleurs insoutenables , & à gagner la
 „ bienveillance des Théologiens de presque
 „ tous les partis sur-tout des nôtres : qu'au
 „ reste , je souhaitois que quelcun réfutât
 „ sérieusement , solidement , & fortement
 „ une opinion aussi dangereuse que celle de
 „ Mr. Bayle. Quelle réponse croyez-vous
 „ que me fit Mr. Leibniz , de qui je crai-
 „ gnois le ressentiment , pour lui avoir écrit
 „ avec tant de franchise ? Voici les propres
 „ termes dont il se servit dans une Lettre
 „ écrite d'Hannovre le 11 de May 1716.
 „ Ce que vous m'écrivez touchant ma
 „ Théodicée est très-vrai. Vous avez
 „ frappé au but. Et je suis surpris que
 „ personne jusqu'à présent ne se soit
 „ aperçu que j'ai voulu me divertir. Les
 „ Philosophes ne sont certainement pas
 „ toujours obligez d'agir sérieusement :
 „ en inventant des Hypothèses , comme
 „ vous

AVERTISSEMENT.

„ vous le remarquez fort bien , ils font
 „ des épreuves de la force de leur esprit.
 „ Pour vous qui êtes Théologien , vous
 „ agissez en Théologien lorsque vous
 „ réfutez les erreurs de vos adversaires.
 „ *Voilà Mr. Leibniz qui s'explique, voi-*
 „ *là les propres termes de-cette Lettre que*
 „ *des personnes doctes souhaitent de sa-*
 „ *voir , & que je ne veux pas dérober à*
 „ *leur curiosité. Je les dis un jour à notre*
 „ *Ami Mr. Bulfinger , & il croyoit que*
 „ *Mr. Leibniz n'avoit point écrit cela sé-*
 „ *rieusement : si quelqu'un s'avise de contes-*
 „ *ter là-dessus , à lui permis. Pour moi, je*
 „ *suis très-persuadé , je suis même très-cer-*
 „ *tain que Mr. Leibniz a défendu dans sa*
 „ *Théodicée plusieurs Dogmes de notre*
 „ *Religion , dont en d'autres occasions il ne*
 „ *faisoit que se moquer : par exemple , le*
 „ *Dogme de la présence réelle. Ceux qui ont*
 „ *connu à fond ce personnage , Homme de*
 „ *Cour & Philosophe , savent quel étoit*
 „ *son tour d'esprit, & ce qu'il pensoit en ma-*
 „ *tière de Religion. Mais en voilà assez sur*
 „ *ce sujet. J'admire seulement qu'il y ait tant*
 „ *de gens qui défendent ces Principes sérieu-*
 „ *sement , & avec de si grands efforts.*

Mes recherches ont été plus heureuses que
 je n'eusse osé l'espérer : ce que je n'avois a-
 Tome I. * * vancé

AVERTISSEMENT.

vancé que comme une conjecture , se trouve réellement vrai. Mr. Leibniz lui-même avouë à un de ses Amis , avec toute la candeur & la sincérité qu'il lui avoit toujours marquée dans ses Lettres , il lui avouë , dis-je , qu'il a raison de regarder la Théodicée comme un jeu d'esprit , & qu'il est même surpris que d'autres Savans ne se soient pas encore apperçus de son badinage (a). Après un aveu si formel , il n'est plus permis d'ignorer dans quel esprit Mr. Leibniz a composé cet Ouvrage. Révoquer en doute ce qu'il dit à son Ami , lorsque rien ne l'obligeoit à lui déguiser ses sentimens , ne seroit-ce pas détruire toute certitude ? Il est vrai que Mr. Bulfinger , qui a si bien expliqué quelques hypothèses de Mr. Leibniz , ayant appris ce qu'il avoit écrit à Mr. Pfaff au sujet de sa Théodicée , dit qu'il ne croyoit pas qu'il eût parlé sérieusement. Le savant Mr. Wolff a dit la même chose , après avoir vu dans le Journal de Leipsic la Lettre de Mr. Leibniz que nous venons de rapporter. Mais ces Messieurs

(a) Mr. le Clerc s'en étoit apperçu , comme nous l'avons vu ci-dessus : mais il y avoit plus de quatre ans que Mr. Leibniz étoit mort , lorsqu'il publia le Journal où il nous apprend cette particularité.

AVERTISSEMENT.

sieurs n'ont-ils pas raison de prendre ce tour-là ? Mr. Wolff y a certainement un intérêt particulier. Il a adopté le Systême métaphysique de la Théodicée ; il l'a défendu avec beaucoup de zèle ; & voilà qu'on vient lui dire que Mr. Leibniz ne regardoit cet Ouvrage que comme une fiction philosophique, un badinage ingénieux. Il faut avouer que cela est desagréable, ou plutôt un peu mortifiant. Aussi Mr. Wolff en a-t-il parlé d'une manière qui marque qu'il étoit piqué. Quamobrem, dit-il (a), me parum moveat, quod Vir quidam in his Actis asseruerit, Leibnitium fuisse confessum, quemadmodum ipsi videtur, serio, omnia quæ de rebus metaphysicis in Theodicæa tradidit esse lusum ingenii. Sint enim Leibnitio lusus ingenii verba, quæ ab eodem adopto: aut igitur, alium eisdem tribuit, quam ego, sensum ; aut, si eundem tribuit, ludendo dicit verum. Cum ego rationibus meis stare soleam, id me parum anxium tenet, num alter iisdem verbis sensum tribuerit à Veritate abhorentem, aut num ludendo dixerit verum, quod ego rationibus

(a) *Acta Eruditorum Mensis Decemb. ubi supr. p. 550, 551.*

AVERTISSEMENT.


bus meis convictus tanquam verum admitto. Nec invideo aliis, quod alta videant, adeoque in superficie hæreant; sufficit mihi, si profunda videam, atque adeo ad intimas rerum rationes penetrem.

Après tout, il me semble que Mr. Wolff auroit plutôt dû se féliciter que se fâcher de l'aveu que Mr. Leibniz a fait à Mr. Pfaff. Car si Mr. Leibniz a la gloire d'avoir en se jouant imaginé un Système tout nouveau, mais si bien lié & si fécond, que, quicqu'opposé à plusieurs sentimens reçus, il a été embrassé & soutenu par d'habiles gens, comme une rare & utile découverte; si Mr. Leibniz, dis-je, a la gloire d'avoir inventé ce Système, est-il moins glorieux aux Savans qui l'ont adopté, & particulièrement à Mr. Wolff, d'avoir trouvé que le badinage de Mr. Leibniz étoit bien plus sérieux qu'il ne le pensoit lui-même, de s'être attaché à en faire connoître la solidité, & de lui avoir gagné un si grand nombre de suffrages?

A Sainte Marie la Bonne, le 18 d'Avril
1740.



P R E F A C E.

 E Recueil que je donne ici au Public, est divisé en deux Tomes. Dans le premier, on trouvera les *Difficultez* de Mr. LEIBNIZ contre la Philosophie de Mr. le Chevalier NEWTON; avec les *Réponses* de Mr. CLARKE. Mr. LEIBNIZ attaqua la Philosophie de Mr. NEWTON, dans une Lettre qu'il écrivit à S. A. R. MADAME LA PRINCESSE DE GALLES, au mois de Novembre 1715. Il se prévalut d'une expression susceptible de plusieurs sens (*sensorium*,) pour accuser Mr. NEWTON d'attribuer à Dieu un Organe, par lequel il apperçoit les choses. Il prétendit aussi, que Mr. NEWTON ravaloit la Sagesse & la Puissance de l'Etre suprême, en disant qu'il se trouvoit obligé de redresser de tems en tems la Machine du Monde, pour y entretenir de l'ordre, & de la régularité : comme un Horloger a besoin de remonter de tems en

tems sa Montre , sans quoi elle cesseroit d'agir.

MADAME LA PRINCESSE DE GALLES, accoutumée aux Recherches Philosophiques les plus abstraites , & les plus sublimes , fit voir cette Lettre à Mr. CLARKE , & souhaita qu'il y répondît. Son ALTESSE ROYALE jugea bien qu'une Dispute qui rouloit sur des matières si importantes , & qui se trouvoit en de si bonnes mains , pourroit donner lieu à des éclaircissemens considérables : & pour animer davantage cette espèce de Combat Philosophique , elle voulut qu'il se fit , pour ainsi dire , sous ses yeux. Elle envoyoit à Mr. LEIBNIZ les Réponses de Mr. CLARKE , & communiquoit à Mr. CLARKE les nouvelles Difficultez , ou les Instances de Mr. LEIBNIZ. Les matières se multiplioient à mesure que la Dispute avançoit. Mr. LEIBNIZ en vint à des Objections contre l'*Attraction* mutuelle des Corps : il traita de la nature des *Miracles* ; du *Libre* , & du *Volontaire* ; de la *Force des Corps* qui se meuvent ; il s'étendit particulièrement sur la nature de l'*Espace* , du *Tems* , & de la *Durée*. Il rejeta absolument le *Vuide* , ou l'*Espace réel absolu* : regardant l'*Espace* , comme une
pure

pure Relation. Ce n'est, dit-il, que l'*Ordre* ou l'*Arrangement des Corps* : c'est l'*Ordre des Situations*, ou des *Coexistences*, c'est-à-dire, *des choses qui coexistent*; comme le *Tems* est l'*Ordre des Successions*, ou *des choses qui se succèdent l'une à l'autre*.

Mr. CLARKE répondit à toutes ces Difficultez avec beaucoup de clarté & d'exactitude. Il soutint, par exemple, que l'*Espace* n'est pas une simple Relation d'une chose à une autre, qui résulte de leur situation, ou de l'ordre qu'elles ont entr'elles : mais que c'est une *Qualité* ou *Propriété*, de la même manière que la *Durée*. L'*Espace infini* ou l'*Immensité*, est une propriété de la Substance qui est immense ; comme la *Durée infinie* ou l'*Eternité*, est une propriété de la Substance qui est éternelle : ou, pour mieux dire, ce sont des suites de l'Existence d'un Être infini & éternel (a). Cependant, comme les termes de *Qualité* ou de *Propriété*, ont d'ordinaire un sens différent de celui dans lequel il les faut prendre ici : Mr. CLARKE a souhaité que j'avertisse ses Lecteurs, que

(a) Voyez la Remarque de Mr. CLARKE sur sa V. Replique, §. 36 -- 38. Tom. I. pag. 170. & suiv.

que " lorsqu'il parle de l'*Espace infini* ou
 „ de l'*Immensité* , & de la *Durée infinie*
 „ ou de l'*Eternité* ; & qu'il leur donne,
 „ par une imperfection inévitable de lan-
 „ gage, le nom de *Qualitez* ou de *Pro-*
 „ *prietez* de la Substance qui est immense,
 „ ou éternelle ; il ne prétend pas prendre
 „ le terme de *qualité* ou de *propriété*, dans
 „ le même sens que le prennent ordinai-
 „ rement ceux qui traitent de la Logi-
 „ que , & de la Métaphysique , lors-
 „ qu'ils les appliquent à la Matière : mais
 „ que par-là, il veut seulement dire, que
 „ l'*Espace* & la *Durée* sont des *Modes*
 „ *d'existence* dans tous les Etres ; & des
 „ *Modes infinis* , & des *Conséquences* de
 „ l'*existence* de la Substance qui est réel-
 „ lement , nécessairement , & substan-
 „ tiellement *toute-présente* , & éternelle.
 „ Cette *Existence* n'est ni une *substance*,
 „ ni une *qualité* ou *propriété* ; mais
 „ c'est l'*Existence d'une substance* avec
 „ tous ses *attributs* , toutes ses *qualitez*,
 „ & toutes ses *proprietez* : & le *Lieu* , &
 „ la *Durée* , sont des *Modes* de cette
 „ existence , de telle nature , qu'on ne
 „ sauroit les rejeter sans rejeter l'Exis-
 „ tence elle-même. Lorsque nous parlons
 „ de choses qui ne tombent pas sous nos
 „ sens ;

„ sens; il est difficile d'en parler sans se servir d'expressions figurées. ”

Qu'il me soit permis de faire ici une Remarque au sujet de l'*Existence*, qui ne fera peut-être pas inutile. On dit que l'*Existence* est une Perfection, c'est-à-dire, une réalité; & on la compte parmi les Proprietez ou les Attributs, qui constituent l'essence ou la nature d'une chose. Mais quand on parle de l'*Existence*, ou il s'agit d'une chose qui existe réellement, ou d'une chose qui n'est que possible. S'il s'agit d'une chose qui n'est que possible, il est évident que l'*Existence* d'une telle chose n'est rien de réel, ni de positif: c'est un pur être de raison, une simple possibilité d'être quelque part. S'il s'agit de l'*Existence* d'une chose qui existe en effet, cette Existence peut être considérée: ou, comme distincte & séparée de la chose qui existe; & alors ce n'est qu'une idée abstraite, une chimère qui ne subsiste que dans notre esprit: ou, comme n'étant pas distincte de la chose qui existe; & dans ce cas-là l'*Existence* est la chose même existante, avec tous ses attributs, toutes ses qualitez, & toutes ses proprietez. Ainsi de quelque manière que l'on considère l'*Existence*, elle n'est

point une perfection , ou une réalité ; & elle ne sauroit être mise au nombre des perfections , c'est-à-dire, des qualitez, propriétés, & attributs , qui constituent l'Essence d'une chose , & la rendent parfaite dans son genre. J'ai fait voir ailleurs les conséquences qu'on peut tirer de ce Principe (a).

Les Pièces de la Dispute entre Mr. LEIBNIZ & Mr. CLARKE, sont suivies de quatre *Lettres* qu'un jeune Savant de Cambridge écrivit à Mr. CLARKE, au mois de Janvier 1717 , sans se faire connoître (b). Ces *Lettres* contiennent des *Objections* contre ce que Mr. CLARKE avoit dit *sur la Liberté de l'Homme*, dans son *Traité de l'Existence & des Attributs de Dieu*. Mr. CLARKE par ses *Réponses*, qui sont jointes ici à ces *Lettres*, eut le bonheur de persuader ce Savant. Il lui fit comprendre , que la *Liberté* consiste dans le pouvoir que l'Homme a de se mouvoir de soi-même : & comme les actions li-

bres

(a) Voyez les *Nouvelles de la République des Lettres*, Juillet 1702, Art. III pag. 40. & suiv.

(b) On a sù depuis qu'il s'appelloit Mr. BULKELEY. Il mourut au Mois de Septembre 1718, âgé d'environ 24. ans. Il a laissé un Poëme Anglois en XII. Livres , intitulé , *Le dernier Jour*.

bres de l'Homme sont toujours précédées de la volonté qu'il a de les faire ; cette volonté , selon Mr. CLARKE, est le premier Acte de la *Faculté motrice*, s'il m'est permis de me servir de ce terme. La Substance active, où réside cette Faculté, est la seule véritable cause physique & immédiate de l'action, ou du mouvement de l'Homme ; & constituë l'essence de sa Liberté.

La Faculté motrice de Mr. CLARKE, nous rappelle l'Opinion de ces anciens Philosophes, qui ont regardé l'Ame comme un principe de mouvement. THALES est le premier, dit PLUTARQUE, qui a dit que l'Ame est un Etre toujours en mouvement, ou qui se meut par lui-même : PYTHAGORE, que c'est un Nombre se mouvant soi-même ; & par le mot de Nombre, il veut dire l'Entendement : PLATON, que c'est une Substance intelligente, qui a son mouvement d'elle-même, &c. (a). A s'en tenir

(a) Primus Thales $\Psiυχὴν$ Animam, dixit esse $\Phiύσιν ἀεικίνητον ἢ ἀσυνκίνητον$, naturam quæ semper, aut æ seipsa movetur : Pythagoras, ἀριθμὸν ἐαυτοῦ κινῆσαι, numerum qui seipsum movet ; numerum autem sumit ἀπὸ τοῦ νοῦ pro mente : Plato, $\psiόλον$ νοήσιν, ἐξ ἐαυτοῦ κινῆσιν, substantiam mente præditam, à seipsa mobilem, Plutarch. de Placitis Philosoph. Lib. IV. Cap. 2.

tenir à ces expressions , il semble que le sentiment de ces Philosophes , n'étoit pas fort éloigné de celui de Mr. CLARKE.

Pendant que Mr. CLARKE faisoit imprimer toutes ces Pièces , il parut , en 1717, un Ecrit Anglois , intitulé *Recherches Philosophiques sur la Liberté de l'Homme*. La voix publique attribue cet Ouvrage à une personne , qui joint à beaucoup d'érudition une justesse d'esprit & une pénétration peu communes ; & qui ne se distingue pas moins par les qualitez du Cœur , que par celles de l'Esprit. Dans ce petit Ouvrage , il s'attache à prouver que la *Liberté de l'Homme* consiste dans le pouvoir qu'il a de faire ce qu'il veut , & ce qu'il lui plaît : c'est-à-dire , d'agir conformément à sa volonté , & à son choix. Mais comme l'Homme est toujours porté à vouloir , ou à choisir une chose plutôt qu'une autre , par des raisons & par des motifs , par des vûes de plaisir ou d'utilité ; & que posé les raisons , ou les motifs qu'il a d'agir d'une certaine manière , il ne peut pas agir , ou du moins , il ne lui arrive jamais d'agir , d'une manière différente ou opposée : il s'ensuit , qu'il est déterminé dans toutes les actions ; & que par conséquent,

féquent, il est un Agent nécessaire. Ainsi en détruisant la *Liberté d'indifférence*, Mr. COLLINS établit la *Liberté de Spontanéité*, ou la *Nécessité* des actions humaines.

Mr. CLARKE, qui est dans des sentimens fort oppolez, trouva que Mr. COLLINS avoit donné à ses preuves un degré de clarté & de force, capable de faire impression. Cela l'engagea à y répondre par des *Remarques*, où il se propose de faire voir, que suivant Mr. COLLINS, l'Homme n'est point un Agent libre, mais un Etre nécessaire & purement passif. Les raisons & les motifs, les vûes de plaisir ou d'utilité, ne sauroient, dit-il, être la cause physique ou efficiente des actions de l'Homme; puisque ce ne sont que des Idées abstraites, ou des perceptions passives. Les Motifs offrent à la Faculté motrice les occasions d'agir: mais ils ne la déterminent point à agir. Ainsi elle peut agir ou n'agir pas, malgré toute sorte de motifs & de raisons: & c'est dans cette indépendance absolue, que consiste la Liberté de l'Homme.

Ajoutons ici en passant une réflexion qui se présente d'elle-même. Depuis long-tems on dispute sur la *Liberté* & sur la *Nécessité* des actions humaines; & cha-

que parti fonde son opinion sur sa propre expérience, ou sur ce qui lui arrive lorsqu'il agit. L'un des disputans dit qu'il est toujours déterminé par des motifs & des raisons ; & l'autre soutient qu'il peut agir ou n'agir pas , indépendamment des raisons & des motifs. Est-ce donc que ces deux hommes ont deux sortes d'Ames ? Leurs facultez ne sont-elles pas les mêmes ? Mais si elles sont les mêmes , ne doivent-ils pas avoir le même sentiment de ce qui les fait agir ? Leur expérience ne doit-elle pas être la même ? D'où vient donc la contrariété de leurs opinions ? N'est-ce point de ce que l'un d'eux ne s'est pas assez consulté , & qu'il a formé son opinion sur quelque considération étrangère ?

Mr. COLLINS n'a rien répliqué à Mr. CLARKE ; cependant j'ai appris qu'il ne se tient point pour battu , mais qu'il a eu de fortes raisons, qui l'ont empêché d'écrire. Son sentiment a été représenté par ce Théologien, comme une doctrine qui a de fâcheuses conséquences, & qu'il n'est pas convenable de traiter. Après une telle insinuation , il n'y avoit plus moyen de combattre à armes égales.

De tous les Ouvrages dont je viens de parler, il n'y a que ceux de Mr. LEIBNIZ qui ayent été écrits originairement en François : les autres sont traduits de l'Anglois, mais je n'ai eu aucune part à ces Traductions, qu'on m'a attribuées, je ne sai pourquoi, dans le *Journal des Savans*. (a)

Mr. CLARKE ayant fait traduire par un habile homme (b) ses Réponses à Mr. Leibniz, j'ai cru que cela me dispensoit de les comparer avec l'Original. Une personne d'esprit & de mérite (c) a traduit les *Recherches Philosophiques*; & il m'a paru qu'il avoit exprimé le sens de l'Auteur avec beaucoup de netteté & d'exactitude. Il a aussi traduit les *Lettres* du Savant de Cambridge, & les *Réponses* de Mr. CLARKE.

Il ne sera, peut-être, pas inutile de remarquer, que dans les Pièces de la Dispute entre Mr. LEIBNIZ & Mr. CLARKE, les Nombres ou Chiffres des Repliques de Mr. CLARKE, se rapportent aux Nombres ou Chiffres des Ecrits de Mr.

(a) Voyez le Mois d'Octobre 1721. pag. 439, 445, 446 & 447. Edition de Hollande.

(b) Mr. de la Roche.

(c) Mr. de Bons.

Mr. LEIBNIZ , qui les précèdent immédiatement. Du reste , on a publié ces Pièces telles qu'elles avoient été composées. Mr. CLARKE y a seulement ajouté les renvois des marges , les Remarques qui sont au bas des pages , & l'Appendice. Mais il est tems de parler des Ouvrages qui composent le second Tome de ce Recueil.

Le second Tome commence par les *Lettres de Mr. LEIBNIZ & de Mr. le Chevalier NEWTON , sur l'Invention de la METHODE DES FLUXIONS , ou du CALCUL DIFFERENTIEL*. Car c'est une même Methode d'Analyse , sous deux noms différens. Mr. NEWTON , & les Mathématiciens d'Angleterre après lui , l'appellent la *Methode des Fluxions* : mais Mr. LEIBNIZ lui a donné le nom de *Calcul différentiel* ; en quoi il a été suivi par presque tous les Mathématiciens des Pays étrangers. Mr. le Marquis de L'HÔPITAL en a publié les Elémens , sous le titre d'*Analyse des infiniment petits*. Je n'étalerai pas ici les avantages de ce nouveau Calcul. La jalousie qu'il a excitée entre les deux plus grands Mathématiciens de notre Siècle ; leur attention à s'assûrer, chacun en particulier, la gloire de

de l'avoir inventé : cela seul en fait mieux connoître le prix , que tout ce qu'on pourroit dire. Je me contenterai de remarquer, que c'est à ce même Calcul que nous devons le Traité de Mr. NEWTON des *Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle* : Ouvrage , qui au jugement de Mr. le Marquis de L'HÔPITAL, sembloit être la production d'un Génie ou d'une Intelligence céleste , plutôt que celle d'un homme. Mr. NEWTON, demandoit-il aux Anglois qui l'alloient voir, *mange-t-il, boit-il, dort-il, comme nous ? Je me le représente comme un Génie, une Intelligence dégagée de la Matière.*

Mais quoique cet Ouvrage imprimé en 1687. soit presque tout fondé sur la Methode Analytique des Fluxions, comme l'a reconnu Mr. le Marquis de L'HÔPITAL; Mr. NEWTON ne s'est point servi de cette Methode pour démontrer ces grands & surprenans Théorèmes qu'il y expose. Il y employe la Methode Synthetique , à l'exemple des anciens Géomètres. On y trouve pourtant les Principes de la Methode des Fluxions, dans le second Lemme du second Livre; où ces Principes sont démontrez, mais toujours

jours d'une manière Synthétique. Mr. NEWTON ajouta à ce Lemme, le Scholie suivant : *In literis quæ mihi cum Geometra peritissimo G. G. Leibnitio annis abhinc decem intercedebant , cum significarem me compotem esse Methodi determinandi Maximas & Minimas, ducendi Tangentes , & similia peragendi ; quæ in terminis surdis æquè ac in rationalibus procederet , & literis transpositis hanc Sententiam involventibus [Data æquatione quocunque fluentes quantitates involvente, Fluxiones invenire , & vice versa] eandem celarem : rescripsit Vir Clarissimus se quoque in ejusmodi Methodum incidisse, & Methodum suam communicavit à mea vix abludentem præterquam in verborum & notarum formulis. Utriusque fundamentum continetur in hoc Lemmate.*

Par-là , Mr. NEWTON faisoit connoître , que dans les Lettres qu'il avoit écrites à Mr. LEIBNIZ, par l'entremise de Mr. OLDENBOURG , dix ans auparavant, c'est-à-dire , le 13. de Juin & le 24. d'Octobre 1676. (a) , il lui avoit don-

(a) Voyez ces Lettres dans le III. Volume des Oeuvres Mathématiques de Mr. WALLIS, pag. 622. & 634.

donné avis de sa Methode, avant que Mr. LEIBNIZ lui eût parlé de la sienne : ce qu'il n'avoit fait que huit mois après, le 21. de Juin 1677 (a). D'ailleurs, comme il paroît par la Lettre de Mr. NEWTON du 24. d'Octobre 1676, qu'il avoit travaillé *cinq ans auparavant* (b), c'est-à-dire, en 1671, à un Traité où la Methode des Fluxions & la Methode des Suites étoient jointes ensemble : en renvoyant à cette Lettre, il donnoit à entendre que la Methode des Fluxions lui étoit du moins connue en 1671, six ans avant que Mr. LEIBNIZ eût trouvé la sienne (c). De cette manière, il s'affûroit l'avantage d'avoir inventé le premier cette Methode ; & en appelloit, pour ainsi dire, au jugement de Mr. LEIBNIZ lui-même, à qui ces particularitez étoient très-connues.

Aussi Mr. LEIBNIZ n'y trouva-t-il rien à dire, dans la Lettre qu'il écrivit à Mr. NEWTON en 1693, où il le complimenta sur son Livre des Principes. Il dit

(a) Voyez cette Lettre de Mr. LEIBNIZ, *ibid.* pag. 648.

(b) *Ibid.* p. 636.

(c) Voyez dans ce Recueil les *Remarques de Mr. NEWTON*, &c. Tom. II. p. 88, 89.

dit qu'il paroïssoit par cet Ouvrage, que Mr. NEWTON avoit une Methode d'Analyse, qui s'appliquoit avec succès à la profonde Géométrie : *Mirifice ampliaveras*, dit-il, *Geometriam tuis Seriebus, sed edito Principiorum opere, ostendisti patere tibi quæ Analyfi receptæ non subsunt. Conatus sum ego quoque, Notis commodis adhibitis quæ Differentias summas exhibent, Geometriam illam quam transcendentem appello, Analyfi quodammodo subdicere, nec res male processit* (a). Il s'approprie l'invention du Calcul différentiel, mais sans préjudice des droits que Mr. Newton pouvoit avoir sur la Methode des Fluxions.

Mr. LEIBNIZ avoit publié dans le Journal de Leipzig de l'année 1684 (b), les Elémens du Calcul différentiel, (c'est-à-dire, l'Algorithme de ce Calcul, qui en contenoit l'application à l'Addition & à la Soustraction, à la Multiplication & à la Division, aux Puissances & aux Racines) sous ce titre : *Nova Methodus pro Maximis & Minimis, itemque tangentibus*,

(a) Voyez l'Appendix des Remarques de Mr. NEWTON, &c. ibid. p. 108, 109.

(b) Pag. 467. & suiv.

bus, quæ nec fractas nec irrationales quantitates moratur, & singulare pro illis Calculi genus, per G. G. L. Les Freres BERNOULLI, ces célèbres Mathématiciens, ayant ensuite vu l'usage que Mr. LEIBNIZ faisoit de cette Methode, pour la résolution des Problèmes les plus difficiles, s'attachèrent à en pénétrer le secret; & par l'encouragement de Mr. LEIBNIZ lui-même, ils en vinrent enfin à bout (a); de sorte que ce nouveau Calcul faisoit déjà beaucoup de bruit en 1695.

Dans ce tems-là, Mr. WALLIS, qui avoit publié dans le second Tome de ses Oeuvres Mathématiques, des Extraits des Lettres de Mr. NEWTON du 13. de Juin & du 24. d'Octobre 1676, lui écrivit qu'il avoit eu avis de Hollande que sa *Methode des Fluxions* y étoit reçue (b) avec applaudissement sous le
nom

(a) Mr LEIBNIZ nous a appris comment ces Messieurs y étoient parvenus, dans un Mémoire inséré dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, Novembre 1706. p. 521. & dans les *Mémoires de Trevoux*, Mars 1707. p. 540. Voyez aussi Mars 1708. p. 491. de ces mêmes Mémoires.

(b) Voyez l'*Appendix des Remarques de Mr. NEWTON*, Tom. II. p. 111, 112.

nom de *Calcul différentiel de Mr. LEIBNIZ*, & l'exhorta à faire imprimer ces deux Lettres toutes entières. Il lui représenta, que c'étoit trop négliger sa Gloire, & celle de la Nation Angloise, que d'ensevelir dans son Cabinet des Pièces d'un si grand prix; & d'attendre que d'autres se saisissent d'un bien, qui lui étoit si légitimement dû. Il ajouta que dès qu'il avoit reçu cet avis, il avoit tâché de lui rendre justice, par une Addition faite à la Préface du premier Tome de ses Oeuvres Mathématiques. Voici cette Addition. *In secundo Volumine . . . habetur Newtoni Methodus de Fluxionibus (ut ille loquitur), consimilis naturæ cum Leibnitii (ut hic loquitur) Calculo differentiali; quod qui utramque Methodum contulerit, satis animadvertat, ut ut sub loquendi formulis diversis) quam ego descripsi Algebræ Cap. 91. &c. præsertim Cap. 95.) ex binis Newtoni literis (aut earum alteris,) Junii 13. & Octob. 24. 1676, ad Oldenburgium datis, cum Leibnitio communicandis, (iisdem fere verbis, saltem leviter mutatis, quæ in illis literis habentur; } ubi Methodum hanc Leibnitio exponit, tum ante decem annos, nedum plures, ab ipso excogitatam. Quod mo-*

neo

neo ne quis causetur, de hoc Calculo differentiali nihil à nobis dictum esse.

Les Journalistes de Leipfic donnèrent un Extrait des deux premiers Tomes des Oeuvres de Mr. WALLIS dans leur Journal de Juin 1696 (a), & insinuèrent qu'il traitoit assez cavalièrement les Mathématiciens étrangers ; mais ils ne relevèrent point ce qu'il avoit dit , que Mr. NEWTON avoit expliqué à Mr. LEIBNIZ en 1676 , la Methode des Fluxions, qu'il avoit inventée dix ans auparavant, ou même plutôt ; c'est-à-dire, en 1665, ou 1666. Ils firent seulement connoître que Mr. WALLIS auroit dû s'étendre davantage sur le Calcul différentiel , & remarquer que Mr. LEIBNIZ avoit ce Calcul depuis plus de vingt ans ; c'est-à-dire, dès l'année 1676, ou 1677 , lorsque Mr. NEWTON & lui , étoient en commerce de Lettres , par l'entremise de Mr. OLDENBOURG : & que c'étoit un fait reconnu de Mr. NEWTON lui-même. *Cæterum ipse Newtonus non minus candore quam præclaris in rem Mathematicam meritis insignis, publicè & privatim agnovit, Leibnitium tum cum (interveniente celeberrimè*

(a) Pag. 249. & suiv.

berrimo Viro Henrico Oldenburgio Bremensi , Societatis Regiæ Anglicanæ tunc Secretario) inter ipsos (ejusdem jam tum Societatis socios) commercium intercederet, id est jam fere ante annos viginti & amplius, Calculum suum differentialem seriesque infinitas & pro iis quoque Methodos generales habuisse ; quod Wallisius , in Præfatione Operum factæ inter eos communicationis mentionem faciens , præteriit , quoniam de eo fortasse non satis ipsi constabat (a). Ils disent ensuite , que Mr. WALLIS auroit , sans doute , rendu plus de justice aux Mathématiciens d'Allemagne , s'il les avoit mieux connus, &c.

Mr. WALLIS n'eut pas plutôt vu cet Article du Journal de Leipzig, qu'il écrivit à Mr. LEIBNIZ (b) , pour l'assûrer que s'il n'avoit pas parlé plus au long de son Calcul différentiel, c'étoit en effet , parce qu'il lui avoit été inconnu jusqu'alors ; & qu'il n'en favoit pas même le nom , lorsqu'un de ses Amis lui

(a) Voyez l'Appendix des Remarques de Mr. NEWTON, p. 113, 114.

(b) Le 1. de Décembre 1696. Voyez le III. Tome des Oeuvres Mathématiques de Mr. WALLIS, p. 653, 654.

lui écrivit de Hollande , que ce Calcul y faisoit du bruit ; & que c'étoit à peu près la même chose , que la Methode des Fluxions de Mr. NEWTON ; ce qui lui avoit donné lieu d'en dire un mot dans sa Préface. Mr. LEIBNIZ lui fit une Réponse fort obligeante (a) , & l'assûra qu'il étoit très-content de lui. *De te autem queri*, dit-il, *nunquam mihi in mentem venit ; quem facile apparet nostra in Actis Lipsiensibus prodita , non satis vidisse.* Mr. WALLIS lui écrivit (b) une Lettre de remerciement , qu'il finit en disant , que quoique la Methode des Fluxions & celle des Différences , lui paroissent être la même chose , cela ne doit rien diminuer de la gloire qui est due à ceux qui en sont les Inventeurs. *Et ni fallor , (sic saltem mihi munitatum est) Newtoni doctrina Fluxionum , res eadem (vel quam simillima) quæ vobis dicitur Calculus differentialis : Quod tamen neutri præjudicio esse debet.* Mr. LEIBNIZ n'en disconvint pas dans sa Réponse (c). *Methodum Fluxionum profundissimi Newtoni*, dit-il, *cognatam*

(a) Le 29. de Mars 1697. *Ibid.* p. 673.

(b) Le 6 Avril. *Ibid.* p. 675.

(c) Le 28. de Mai. *Ibid.* p. 678.

ram esse Methodo meæ Differentiali , non tantum animadverti postquam opus ejus & tuum prodiit ; sed etiam professus sum in Actis Eruditorum , & alias quoque monui. Id enim candori meo convenire judicavi, non minus quam ipsius merito. Itaque communi nomine designare soleo, Analyseos Infinitesimalis; quæ latius quam Methodus Tetragonistica patet. Interim quemadmodum & Viætea & Cartesiana Methodus Analyseos speciosæ nomine venit ; discrimina tamen nonnulla supersunt : ita fortasse & Newtoniana & Mea differunt in nonnullis. Il marque après cela les réflexions , qui l'avoient conduit par degrés à l'Invention de sa Methode ; mais il ne dit pas en quoi elle différoit de celle de Mr. NEWTON. C'est pourtant ce que Mr. WALLIS souhaitoit fort de savoir , comme cela paroît par une Lettre qu'il écrivit peu de tems après à Mr. LEIBNIZ (a). Optaverim, dit-il, ut tibi vacet tuum Calculum Differentialem, & Newtono suam Fluxionum Methodum, justo ordine exponere ; ut quid sit utrique Commune , & quid intersit Discriminis, & utramque distinctius intelligamus. Mr. LEIBNIZ fit réponse à Mr. WALLIS ; & ces

Mes-

(a) Le 30. de Juillet. Ibid. p. 681.

Messieurs s'écrivirent encore plusieurs Lettres : mais sans toucher à cet Article. Mr. WALLIS publia toutes ces Lettres en 1699, dans le troisiéme Tome de ses Oeuvres Mathématiques. Il y donna aussi, du consentement de Mr. NEWTON & de Mr. LEIBNIZ, les Lettres qu'ils s'étoient écrites, par le moyen de Mr. OLDENBOURG; & entr'autres celles que j'ai citées.

Quoique Mr. WALLIS eût fait connoître, que Mr. NEWTON avoit inventé sa Methode en 1665, ou 1666; il ne voulut pas déterminer l'époque de celle de Mr. LEIBNIZ, ni rechercher lequel des deux étoit le premier Inventeur. Mr. FATIO fut plus hardi. Dans son *Traité de la Ligne de la plus courte descente*, &c. publié à Londres en 1699. il déclara sans détour, qu'il regardoit Mr. NEWTON comme le *premier Inventeur*; & insinua même que Mr. LEIBNIZ, qu'il appelle *second Inventeur*, avoit profité des lumières de Mr. NEWTON. *Newtonum primum*, dit-il (a), *ac pluribus annis vetustissimum*

(a) *Lineæ brevissimi descensus Investigatio Geometrica duplex: cui addita est Investigatio Geometrica solidi rotundi in quo minima fiat resistentia. pag. 3.*

simum hujus Calculi Inventorem , ipsa verum evidentia coactus , agnosco : à quo utrum quicquam mutuatus sit Leibnitius secundus ejus Inventor , malo eorum quàm meum sit Judicium , quibus visæ fuerint Newtoni Litteræ aliique ejusdem Manuscripti Codices.

Mr. LEIBNIZ ne crût pas devoir laisser sans réponse une décision qui faisoit tort à sa gloire. Il repoussa les attaques de Mr. FATIO dans un Mémoire inséré dans le Journal de Leipzig de l'année 1700. Il y soutient qu'il n'a point pris son Calcul de Mr. NEWTON, & en appelle au témoignage de Mr. NEWTON lui même. Certè, dit-il (a), *vir egregius aliquoties locutus amicis meis semper de me benè sentire visus est , neque unquam , quod sciam , querelas jecit : publicè autem ità mecum egit , ut iniquus sim , si querar. Ego verò libenter ejus ingentia merita oblatis occasionibus prædicavi , & ipse scit unus omnium optimè , satisque indicavit publicè , cum sua Mathematica Naturæ Principia publicaret anno 1687. nova quædam inventa Geometrica quæ ipsi communia mecum fuere , neutrum laci ab altero acceptæ , sed meditationibus*

(a) G. G. L. Responsio ad Dn. Nic. Fatii Duillerii Imputationes. Vid. *Acta Eruditorum*. Maii 1700. p. 203.

bus quemque suis debere, & à me jam decennio ante exposita fuisse. Certè, ajoute-t-il, cum elementa Calculi mea edidi anno 1684. ne constabat quidem mihi aliud de inventis ejus in hoc genere, quam quod ipse olim significaverat Literis, posse se tangentes invenire non sublati irrationalibus; quod Hugenus quoque se posse mihi significavit postea, etsi cæterorum istius calculi adhuc experts. Sed majora multo consecutum Newtonum, visodum Libro Principiorum ejus satis intellexi. Calculum tamen differentiali tam similem ab eo exerceri, non ante didicimus, quam cum non ita pridem magni Geometræ Johannis Wallisii operum volumina primum & secundum prodire, Hugenusque curiositati meæ favens locum inde descriptum ad Newtonum pertinentem mihi mature transmissit. Mr. LEIBNIZ ne veut pas prononcer sur la question, qui de Mr. NEWTON ou de lui, étoit le premier, ou le second Inventeur de cette Methode: il se contente d'en assûrer également l'Invention à l'un & à l'autre. Quam, dit-il ensuite (a), ante Dominum Newtonum & me nullus, quod sciam, Geometra habuit; uti ante hunc maximi nominis Geometram, nemo spe-

(a) Ibid. p. 206.

specimine publice dato se habere probavit; ante Dominos Bernoullios & me nullus communicavit.

Mr. FATIO n'en demeura pas là. On fait qu'il envoya sa Replique aux Journalistes de Leipfic, avec une défense de son Traité de la Courbe de la plus vîte descente, contre Mr. JEAN BERNOULLI: mais ces Messieurs supprimèrent ce qui regardoit Mr. LEIBNIZ, & se contentèrent de remarquer en général, que l'éloignement qu'ils avoient pour les Disputes des gens de Lettres, leur avoit fait retrancher ce qu'il y avoit de personnel dans le Mémoire de Mr. FATIO (a). Cela mit fin à cette contestation; & il y a apparence qu'on n'auroit pas disputé davantage sur cette matière, si un trait des Journalistes de Leipfic n'eût pas donné lieu au différend qui s'éleva dans la suite, premièrement entre Mr. KEILL & Mr. LEIBNIZ, & enfin entre Mr. LEIBNIZ & Mr. NEWTON lui-même. Voici ce que c'est.

Mr. NEWTON publia en 1704. à la fin de son Optique, un Traité de la *Quadrature des Courbes*, qu'il avoit composé plu-

(a) *Acta Eruditorum*. Martii 1701. p. 134.

plusieurs années auparavant. Comme ce Traité est fondé sur la Methode des Fluxions, Mr. NEWTON l'accompagna d'une Introduction, où il expliqua cette Methode, & ajouta qu'il l'avoit inventée en 1665, & 1666. *Considerando igitur, dit-il, quod quantitates æqualibus temporibus crescentes & crescendo genitæ, pro velocitate majori vel minori qua crescunt ac generantur, evadunt majores vel minores; methodum quærebam determinandi quantitates ex velocitatibus motuum vel incrementorum quibus generantur; & has motuum vel incrementorum velocitates nominando Fluxiones & quantitates genitas nominando Fluentes, incidi paulatim annis 1665, & 1666. in Methodum Fluxionum qua hic usus sum in Quadratura Curvarum.*

Les Journalistes de Leipfic parlèrent de cet Ouvrage de Mr. NEWTON dans leur Journal du mois de Janvier 1705 (a): & ayant pris de là occasion d'expliquer la Methode différentielle de Mr. LEIBNIZ, ils la comparèrent avec la Methode des Fluxions de Mr. NEWTON: *Ingeniosissimus deinde Autor, dirent-ils, antequam ad Quadraturas Curvarum (vel potius figura-*

rum

(a) Pag. 30. & suiv.

rum curvilinearum) veniat, præmittit brevem *Isagogen*. Quæ ut melius intelligatur sciendum est, cum magnitudo aliqua continue crescit, veluti linea (exempli gratia) crescit fluxu puncti, quod eam describit, incrementa illa momentanea appellari differentias, nempe, inter magnitudinem, quæ antea erat, & quæ per mutationem momentaneam est producta, atque hinc natum esse Calculum differentialem, eique reciprocum Summatorium; cujus Elementa ab Inventore Dn. Godefrido Guilielmo Leibnitio in his *Actis* sunt tradita, variique usus tum ab ipso, tum à Dnn. Fratribus Bernoulliis, tum & Dn. Marchione Hospitalio (cujus nuper extincti immaturam mortem omnes magno opere dolere debent, qui profundioris doctrinæ profectum amant) sunt ostensi. Pro differentiis igitur Leibnitianis Dn. Newtonus adhibet, semperque adhibuit, Fluxiones, quæ sint quam proxime ut fluentium augmenta æqualibus temporis particulis quam minimis genita; iisque tum in suis *Principiis Naturæ Mathematicis*, tum in aliis postea editis eleganter est usus; quemadmodum & Honoratus Fabrius in sua *Synopsi Geometrica* motuum progressus Cavallerianæ Methodo substituit. (a)

C'est

(a) Ibid. pp. 34, 35.

C'est cette Comparaison qui a fait naître la Dispute dont il s'agit. Car comme il est indubitable que le Pere FABRI n'est pas l'Inventeur de sa Methode, mais qu'il l'a prise de CAVALLIERI, en changeant seulement les expressions: On a cru que les Journalistes de Leipzig avoient voulu faire entendre, que Mr. NEWTON n'étoit pas non plus l'Inventeur de la Methode des Fluxions, mais qu'il l'avoit prise de Mr. LEIBNIZ.

Mr. KEILL, persuadé que les Journalistes avoient eu ce dessein, prit le parti de Mr. NEWTON; & dans un Ecrit sur les Loix des Forces centripetes, *de Legibus virium Centripetarum*, adressé au célèbre Mr. HALLEY, & publié dans les Transactions Philosophiques de Septembre & Octobre 1708 (a), il ne se contenta pas de dire, que Mr. NEWTON avoit le premier inventé la Methode des Fluxions, comme cela paroissoit par ses Lettres, publiées par Mr. WALLIS; mais il déclara positivement, que Mr. LEIBNIZ avoit pris de lui cette Methode, la faisant seulement changer de nom, & d'expressions. *Hæc omnia sequuntur*, dit-il, *ex cele-*

(a) Pag. 174. & suiv.

celebratissimâ nunc dierum Fluxionum Arithmeticâ, quam sine dubio Primus Invenit Dominus Newtonus, & cuilibet ejus Epistolas à Wallisio editas legenti, facile constabit. Eadem tamen Arithmetica postea mutatis nomine & notationis modo, à Dn. Leibnitio in Actis Eruditorum edita est.

Mr. NEWTON, qui n'avoit point vu l'Extrait que les Journalistes de Leipfic avoient donné de son Livre des Quadratures, fut fâché qu'on eût imprimé cet endroit de l'Ecrit de Mr. KEILL, craignant que cela ne l'engageât dans quelque Dispute : situation très-oppoſée à son génie, & qu'il a toujours évitée avec un grand ſoin. Son chagrin redoubla lorsqu'il vit que Mr. LEIBNIZ dans une Lettre écrite le 4. de Mars 1711, à Mr. SLOANE, alors Secrétaire de la Société Royale, demandoit en effet, que Mr. KEILL réparât l'injure qu'il lui avoit faite. Il s'y plaignoit (a) de ce " que Mr. KEILL " eût osé renouveler l'accusation de Mr. " FATIO, qu'il avoit si bien réfutée ;
" &

(a) Voyez le *Commercium Epistolicum* D. JOHANNIS COLLINS, & aliorum de *Analyſi promota*, &c. p. 109. de la première Edition, & pp. 224, 225. de la ſeconde.

" & qui avoit été desapprouvée par la So-
 " cieté Royale ". Il ajoutoit, " qu'il a-
 " voit même appris, que Mr. NEWTON
 " avoit blâmé le zèle mal-entendu que
 " dans cette occasion quelques personnes
 " avoient fait paroître pour la Nation An-
 " gloise, & pour Mr. NEWTON lui-
 " même ". Il protestoit " que loin de
 " s'être approprié le Calcul de Mr. NEW-
 " TON, après en avoir seulement changé
 " le nom, & les expressions; il avoit ab-
 " solument ignoré le nom de *Methode des*
 " *Fluxions*, & les expressions dont Mr.
 " NEWTON se servoit, jusqu'à ce que
 " tout cela eût paru dans les Oeuvres Ma-
 " thématiques de Mr. WALLIS. Enfin,
 " il prioit la Societé Royale d'obliger
 " Mr. KEILL à desavouer publiquement
 " le mauvais sens que pouvoient avoir ses
 " paroles ".

Cette Lettre fut communiquée à la
 Societé Royale: & Mr. KEILL pour se
 justifier auprès de Mr. NEWTON, lui fit
 voir l'Extrait de son Livre des *Quadratu-*
res, dans le Journal de Leipzig. Il supplia
 en même tems la Societé, de ne pas
 le condamner sans l'entendre, & de lui
 permettre d'expliquer & défendre ce qu'il
 avoit avancé: ce qu'on lui accorda d'au-

tant plus facilement , que Mr. NEWTON
 & plusieurs autres Membres de la Societé,
 trouvoient le même sens que lui, dans la
 Comparaison du Journal de Leipfic. L'à-
 dessus Mr. KEILL écrivit à Mr. SLOANE
 une Lettre , où il remarqua d'abord (a)
 " que lorsqu'il avoit avancé , que Mr.
 " LEIBNIZ avoit donné pour sienne
 " la Methode de Mr. NEWTON, après en
 " avoir changé le nom, & les expressions ;
 " il n'avoit pas voulu dire , que le nom
 " que Mr. NEWTON avoit donné à sa
 " Methode, ou les expressions dont il se
 " servoit , fussent alors connues à Mr.
 " LEIBNIZ : mais seulement que Mr.
 " NEWTON étoit le premier Inventeur
 " de la Methode des Fluxions , ou du
 " Calcul Différentiel ; & que les Lettres
 " qu'il avoit écrites à Mr. OLHENBOURG,
 " & qui avoient été envoyées à Mr.
 " LEIBNIZ , fournissoient assez de lumié-
 " res à un esprit aussi pénétrant que Mr.
 " LEIBNIZ , pour en pouvoir tirer les
 " Principes de ce Calcul. Mais que n'y
 " ayant pas trouvé le nom que Mr. NEW-
 " TON donnoit à sa Methode , & les ex-
 " pres-

(a) Ibid. p. 110. & suiv. & p. 226. & suiv. de la seconde Edition.

" pressions dont il se servoit ; il étoit na-
 " turel qu'il inventât un nouveau Nom,
 " & des expressions nouvelles. Mr. KEILL
 " ajouta que les Journalistes de Leipfic
 " l'avoient obligé de publier ce qu'il a-
 " voit dit, en assûrant dans l'Extrait du
 " Livre des Quadratures, que Mr. LEIB-
 " NIZ avoit inventé la Methode des Dif-
 " férences, à laquelle Mr. NEWTON a-
 " voit substitué ses Fluxions. Qu'il re-
 " connoissoit avec plaisir les grandes obli-
 " gations que la République des Lettres
 " avoit à Mr. LEIBNIZ, & son profond
 " savoir dans les Mathématiques ; mais
 " qu'étant si riche de son propre fonds, il
 " ne croyoit pas qu'il fût besoin de le re-
 " vêtir encore des dépouilles d'autrui.
 " *Maxima equidem esse Leibnitii in Rem-*
 " *publicam Litterariam merita lubens agnos-*
 " *co ; nec eum in reconditiore Mathesi scien-*
 " *tissimum esse diffitebitur, qui ejus in Actis*
 " *Lipsiensibus Scripta perlegerit : cum autem*
 " *tantas tamque indubitatas opes de proprio*
 " *possideat, certè non video cur spoliis ab a-*
 " *liis detractis onerandus sit.* Qu'ainsi a-
 " yant vu que les Compatriotes de Mr.
 " LEIBNIZ lui donnoient des éloges
 " qui ne lui étoient point dus ; il avoit
 " jugé que ce ne seroit pas l'effet d'un zè-

" le mal entendu pour la Nation Angloi-
 " se, s'il tâchoit de conserver à Mr.
 " NEWTON, ce qui lui appartenoit légiti-
 " mement.

Il entra ensuite en matière, & s'attacha
 à prouver par divers Ecrits de Mr. NEW-
 TON, " qu'il étoit le premier & le véri-
 „ table Inventeur de la Methode des Flu-
 „ xions, ou du Calcul différentiel : &
 „ que les deux Lettres de Mr. NEWTON
 „ que Mr. LEIBNIZ avoit reçues par la
 „ voye de Mr. OLDENBOURG, conte-
 „ noient des traits de cette Methode as-
 „ sez marquez, pour lui donner lieu d'y
 „ parvenir“. Il finit en disant, " que
 „ parmi les grands Services que Mr.
 „ LEIBNIZ avoit rendus aux Mathémati-
 „ ques, on lui devoit tenir compte d'a-
 „ voir publié le premier ce Calcul : &
 „ que tous ceux qui aiment cette Scien-
 „ ce, lui étoient très-redevables, de n'a-
 „ voir pas voulu qu'une Invention si rare
 „ & si utile leur fût plus long-tems cachée.
 „ Il ne doute point que ce qu'il vient d'é-
 „ crire, ne justifie son zèle pour sa Na-
 „ tion; & ne fournisse une preuve con-
 „ vaincante que ce n'est point à la légé-
 „ re, ou par Esprit de calomnie, qu'il a
 „ dit

„ dit dans les Transactions Philosophiques,
 „ ce qu'il démontre à présent avec tant de
 „ clarté & d'évidence. ”

Cette Lettre ayant été lue à la Société Royale (a) : elle ordonna qu'on en envoyât une Copie à Mr. LEIBNIZ. Mr. LEIBNIZ y trouva de nouveaux sujets de plainte. Dans une seconde Lettre qu'il écrivit à Mr. SLOANE, il représenta (b) que Mr. KEILL attaquoit sa candeur & sa bonne foi, encore plus ouvertement, qu'il n'avoit fait : ajoutant, qu'il ne convenoit pas à une personne de son âge & de son expérience, de se commettre avec un nouveau venu, qui ignoroit ce qui s'étoit passé avant son tems, & qui agissoit sans aucune autorité de la part de Mr. NEWTON, qui étoit la partie intéressée. *Quæ Dn. Joannes Keillius nuper ad te scripsit, candorem meum apertius quam antea oppugnant : quem ut ego hac ætate, post tot documenta vitæ, Apologia defendam, & cum homine docto, sed novo, & parum perito rerum antea actarum cognitore, nec mandatum habente ab eo cujus interest, tanquam pro Tribunali litigem, nemo prudens æquusque probabit.* Il ajouta, que c'étoit en vain

(a) Le 24. de Mai 1711.

(b) *Commercium Epistolicum*, &c. pagg. 118, 119. & p. 239 & suiv. de la seconde Edition.

vain que Mr. KEILL prétendoit justifier son procédé par l'exemple du Journal de Leipzig , puisqu'on n'y avoit fait tort à personne , mais qu'on avoit rendu à chacun ce qui lui étoit du. *Frustra ad exemplum Actorum Lipsiensium provocat, ut sua dicta excuset ; in illis enim circa hanc rem quicquam cuiquam detractum non reperio, sed potius passim suum cuique tributum.* Il dit que " lui & ses amis , avoient marqué
 „ plusieurs fois qu'ils regardoient Mr.
 „ NEWTON comme Inventeur de la
 „ Methode des Fluxions : mais qu'il n'a-
 „ voit pas moins de droit à l'Invention du
 „ Calcul des Différences , comme l'Illus-
 „ tre Mr. HUYGENS l'avoit reconnu
 „ publiquement. Que cependant il ne
 „ s'étoit pas pressé de le donner pour sien ;
 „ & qu'après l'avoir inventé , il avoit été
 „ long-tems sans le publier, afin que per-
 „ sonne ne pût se plaindre qu'il les avoit
 „ prévenus. „ Enfin, il souhaite que la
 Société Royale impose silence à Mr.
 KEILL ; ne doutant point que ce qu'il
 avoit écrit ne fût désapprouvé de Mr.
 NEWTON lui-même , qui étoit très-bien
 instruit de ce qui s'étoit passé autrefois,
 & au jugement duquel il étoit prêt de se
 soumettre. *Itaque æquitati vestræ committo,*

an non coërcendæ sint vanæ & injustæ vociferationis, quas ipsi Newtono, Viro insigni & gestorum optime conscio, improbari arbitror : ejusque sententiæ suæ libenter daturum Indicia mihi persuadeo.

Mr. KEILL se voyant traiter de nouveau venu, qui ne savoit point ce qui s'étoit passé autrefois ; en appella aux Archives de la Société Royale, & soutint qu'on y trouveroit des preuves convaincantes de ce qu'il avoit avancé. D'ailleurs Mr. NEWTON, toujours prévenu contre la Comparaison des Journalistes de Leipzig, ne trouva pas bon que Mr. LEIBNIZ eût dit, que dans ce Journal, on avoit rendu à chacun ce qui lui étoit dû. Ainsi il laissa à la Société Royale, à prendre le parti qu'elle jugeroit à propos.

La Société accorda à Mr. KEILL ce qu'il demandoit. Elle nomma un certain nombre de ses Membres, tant Anglois qu'Etrangers, & les chargea de fouiller dans les Archives, & sur-tout d'examiner les Manuscrits de Mr. COLLINS, qui avoit eu commerce avec les plus célèbres Mathématiciens de son tems, Anglois & Etrangers. Aussi-tôt qu'un de ses Correspondans lui avoit communiqué quelque découverte de sa façon, il en faisoit part
aux

aux autres. C'étoit le MERSENNE d'Angleterre. La Société chargea en même-tems ses Commissaires, de lui remettre les Pièces qui auroient du rapport avec la question dont il s'agissoit, & d'y joindre le jugement qu'ils en feroient. Après diverses recherches, ces Messieurs lui présentèrent ces Pièces, avec l'Ecrit suivant :

„ Nous avons consulté les Lettres &
 „ les Recueils de Lettres qui sont dans
 „ les Archives de la Société Royale; &
 „ celles qui se sont trouvées parmi les
 „ Manuscrits de Mr. COLLINS, écrites
 „ depuis l'année 1669, jusqu'à l'année
 „ 1677 inclusivement : nous les avons
 „ fait voir à des personnes qui connois-
 „ sent l'écriture de Messieurs BARROW,
 „ COLLINS, OLDENBOURG & LEIBNIZ :
 „ nous avons comparé ensemble celles de
 „ Mr. GREGORY, & en avons confronté
 „ quelques-unes aux Copies que Mr.
 „ COLLINS en avoit faites : nous en
 „ avons tiré tout ce qui avoit du rapport
 „ au sujet qui nous a été donné à exami-
 „ ner, & nous croyons que les Extraits
 „ que nous vous en présentons ici sont
 „ fidelles & authentiques. Or il paroît par
 „ ces Lettres & par ces Ecrits :

” I. Que

" I. Que Mr. LEIBNIZ étoit à Lon-
 " dres au commencement de l'année 1673,
 " & qu'il en partit au mois de Mars ou
 " environ, pour aller à Paris, d'où il en-
 " tretint commerce de Lettres avec Mr.
 " COLLINS, par le moyen de Mr. OL-
 " DENBOURG, jusqu'au mois de Septem-
 " bre 1676, qu'il s'en retourna à Hanno-
 " vre, en repassant par Londres & par
 " Amsterdam : & que Mr. COLLINS se
 " faisoit un plaisir de communiquer à ceux
 " qui se distinguoient dans les Mathéma-
 " tiques, ce qu'il recevoit de Mr. NEW-
 " TON & de Mr. GREGORY.

" II. Que Mr. LEIBNIZ, à son premier
 " voyage de Londres, s'attribuoit l'Inven-
 " tion d'une autre *Methode Différentielle*,
 " proprement ainsi dite ; & quoique Mr.
 " PELL lui fît voir que c'étoit la Metho-
 " de de MOUTON (a), il persista à soutenir
 " qu'elle étoit de son Invention, parce
 " qu'il

(a) Voyez le Livre intitulé: *Observationes Diame-
 trorum Solis & Lunæ apparentium, Meridianorumque
 aliquot altitudinum Solis & paucarum Fixarum.
 Cum tabulâ declinationum Solis constructa ad singula Gra-
 duum Eclipticæ scrupula prima. Pro cujus, & aliarum
 tabularum constructione seu perfectione, quadam nume-
 rorum proprietates non inutiliter deteguntur, &c. Aucto-
 re GABRIELE MOUTON Lugdunensi, Sacerdote in
 Ecclesia Collegiata S. Pauli. Lugd. 1670. in 4.*

" qu'il l'avoit trouvée lui-même, sans savoir
 " ce que MOUTON avoit fait, & qu'il l'avoit
 " rendue plus parfaite. Et nous ne trouvons
 " pas qu'il soit fait mention qu'il ait eu au-
 " cune autre Methode Différentielle que
 " celle de MOUTON, avant sa Lettre du
 " 21 de Juin 1677; c'est-à-dire, un an
 " après que la Lettre de Mr. NEWTON
 " du 10. de Décembre 1672, lui eût été
 " envoyée à Paris, & plus de quatre ans
 " après que Mr. COLLINS eût commencé
 " de communiquer à ses Correspondans
 " cette même Lettre, où la Methode des
 " Fluxions est decrite d'une manière assez
 " claire, pour une personne intelli-
 " gente.

" III. Qu'il paroît par la Lettre de
 " Mr. NEWTON du 13. de Juin 1676,
 " qu'il avoit la Methode des Fluxions
 " plus de cinq ans avant qu'il écrivît cet-
 " te Lettre. Et par son Traité intitulé,
 " *Analysis per Æquationes numero Terminorum infinitas*, que Mr. BARROW com-
 " muniqua à Mr. COLLINS en 1669, nous
 " trouvons qu'il avoit inventé cette Me-
 " thode avant ce tems-là.

" IV. Que la *Methode Différentielle* est
 " précisément la même chose que la *Me-*
 " *thode des Fluxions*; si l'on en excepte

„ le nom , & les expressions. Mr. LEIB-
 „ NIZ nomme *Differences* les quantitez
 „ que Mr. NEWTON appelle *Momens* ou
 „ *Fluxions* ; & pour marquer ces Diffé-
 „ rences , il employe la lettre *d*, dont Mr.
 „ NEWTON ne se sert point. Ainsi nous
 „ croyons que la Question se réduit pro-
 „ prement à savoir , non pas qui a inven-
 „ té l'une ou l'autre de ces deux Metho-
 „ des , mais *qui a été le premier Inventeur*
 „ *de la Methode* même , qui est unique.
 „ Et nous croyons que ceux qui ont re-
 „ gardé Mr. LEIBNIZ comme le pre-
 „ mier Inventeur , n'avoient que peu ou
 „ point de connoissance du Commerce
 „ qu'il avoit eu long tems auparavant a-
 „ Mr. COLLINS, & Mr. OLDENBOURG :
 „ & qu'ils ne savoient pas non plus, que
 „ Mr. NEWTON avoit cette Methode plus
 „ de quinze ans avant que Mr. LEIBNIZ
 „ la publiât dans le Journal de Leipzig.

„ Toutes ces raisons nous portent à
 „ regarder Mr. NEWTON comme le pre-
 „ mier Inventeur : & nous croyons que
 „ Mr. KEILL n'a fait aucun tort à Mr.
 „ LEIBNIZ en soutenant la même che-
 „ se. Du reste, nous soumettons au juge-
 „ ment de la Société , si les Extraits de
 „ Lettres , & les autres Ecrits que nous

„ lui

„ lui présentons aujourd'hui , ne mérite-
 „ roient pas d'être donnez au Public ; en
 „ y joignant ce qu'on trouve sur le même
 „ sujet dans le troisième Tome des Oeu-
 „ vres de Mr. WALLIS. “

Ces Pièces ayant été remises à la Socie-
 té Royale le 24. d'Avril 1712 , elle or-
 donna qu'on les fît imprimer, avec le Rap-
 port ou Jugement de ses Commissaires, &
 tout ce qu'on trouveroit dans le Journal
 de Leipfic , qui pourroit servir d'éclair-
 cissement à l'Histoire de cette Dispute.
 Ce Recueil parut à la fin de Décembre ,
 sous le titre de *Commercium Epistolicum D.*
Johannis Collins & aliorum de Analyfi pro-
mota : jussu Societatis Regiæ in lucem edi-
tum (a). Cet Ouvrage ne s'est jamais
 vendu chez les Libraires. On n'en impri-
 ma qu'un petit nombre d'Exemplaires pour
 faire des presens ; & c'est ce qui l'a rendu
 si rare (b). Mr.

(a) In 4. pagg. 112.

(b) Pour le rendre plus commun, Mr. Newton
 en fit faire une seconde Edition en 1722 in 8. pré-
 cédée d'un Avertissement où il donne une idée
 de sa dispute avec Mr. Leibniz. Cet Avertisse-
 ment est suivi d'une Traduction Latine de l'Ex-
 trait du *Commercium Epistolicum* , qui après avoir
 paru en Anglois dans les *Transactions Philosophiques*,
 fut ensuite traduit en François, & imprimé à Lon-
 dres sous ce titre : *Extrait du Livre intitulé: Com-*
mer-

Mr. LEIBNIZ étoit à Vienne, lorsqu'il apprit qu'on avoit publié le *Commercium Epistolicum*. J'étois à Vienne, dit-il lui-même dans l'Apostille d'une Lettre à Mr. le Comte de BOTHMER (a) : J'appris la publication du Livre : mais assuré qu'il devoit contenir des faussetez malignes, je ne daignai point le faire venir par la poste, mais j'écrivis à Mr. BERNOULLI, l'homme de l'Europe, qui a peut-être le mieux réussi dans la connoissance & dans l'usage de ce Calcul, & qui étoit tout-à-fait neutre, de m'en mander son sentiment. Mr. BERNOULLI m'écrivit une Lettre datée de Bâle le 7. Juin 1713, où il disoit, qu'il paroissoit vraisemblable, que Mr. NEWTON avoit fabriqué son Calcul après avoir vu le mien

parce

mercium Epistolicum Collinii & aliorum de Analyfi promota ; publié par ordre de la Société Royale, à l'occasion de la Dispute élevée entre Mr. LEIBNIZ : & le Dr. KEILL, sur le Droit d'Invention à la Méthode des Fluxions, par quelques-uns appelée, Méthode Différentielle. In 8. pagg. 38. Cet Extrait a été inséré dans le Tome VII. du Journal Littéraire. A la fin de cette seconde Edition, Mr. NEWTON fit imprimer le Jugement d'un Mathématicien, (Mr. Bernoulli) sur le premier Inventeur des Fluxions ou du Calcul différentiel, avec une Courte Réfutation de ce que cet illustre Mathématicien y avoit avancé.

(a) Tome II. de ce Recueil, pagg. 49, 50.

parce qu'il avoit eu plusieurs fois occasion , dans ses Ouvrages , d'employer ce Calcul , sans qu'il en paroisse aucune trace : & même qu'il avoit fait des fautes qui paroissent incompatibles avec une véritable intelligence de ce Calcul. Un de mes amis , ajoute Mr. LEIBNIZ , publia cette Lettre avec des Réflexions : & comme j'avois assez d'autres occupations , je ne voulus point entrer davantage là-dedans , d'autant que Mr. NEWTON n'avoit point parlé lui-même. Ainsi je crus qu'il suffisoit d'avoir opposé aux criailleries de ses Adherents le jugement d'une personne de la science & de l'impartialité de Mr. BERNOULLI.

Ces deux petites Pièces (c'est-à-dire la Lettre & les Réflexions) furent publiées en Allemagne dans une feuille volante, datée le 29 de Juillet 1713. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Auteur de la Lettre que Mr. LEIBNIZ attribue ici à Mr. BERNOULLI, y parle de Mr. BERNOULLI en troisieme personne , & le cite avec éloges : *quemadmodum*, dit-il, *ab eminente quodam Mathematico dudum notatum est* : ce qui pourroit faire soupçonner qu'elle n'est point de Mr. BERNOULLI. Aussi Mr. LEIBNIZ supprima-t-il la Citation, lorsqu'il publia cette Lettre en François sous
le

le nom de Mr. BERNOULLI, dans les *Nouvelles Littéraires* du 28. de Décembre 1715. Cependant je viens d'apprendre que Mr. BERNOULLI la desavoue.

Quoi qu'il en soit, un Ami de Mr. LEIBNIZ envoya d'Allemagne ces deux Pièces aux Auteurs du Journal Littéraire, avec des *Remarques* de sa façon sur le *Différend entre Mr. LEIBNIZ & Mr. NEWTON*. Une Lettre écrite de Londres, & insérée dans le I. Tome de ce Journal, donna lieu à ces Remarques. L'Auteur des Remarques trouve peu exacte la manière dont on y parle du *Différend entre Mr. LEIBNIZ & Mr. NEWTON*; il en relève quelques endroits, & entreprend de donner un rapport véritable de ce qui s'est passé. Il soutient que lorsque Mr. NEWTON a publié son Livre intitulé, *Philosophiæ naturalis Principia Mathematica*, en 1687, il n'avoit pas encore connu le véritable Calcul des Différences (a); & prétend qu'il l'a pris de Mr. LEIBNIZ. Mr. KEILL opposa à toutes ces Pièces, un Ecrit intitulé, *Réponse de Mr. KEILL M. D. Professeur d'Astronomie Savilien, aux Auteurs des Remarques sur le Différend entre Mr. de LEIBNIZ & Mr.*

(a) *Journal Littéraire*, Tom. II. p. 447.

Tome I.

Mr. NEWTON, publiées dans le *Journal Littéraire de la Haye de Novembre & Décembre M. DCC. XIII.* Cette Réponse fut publiée en François à Londres; mais on n'en tira que quelques exemplaires. Elle a été ensuite inserée dans le Tome IV. du *Journal Littéraire.*

Mr. CHAMBERLAYNE, connu par son attention à faire plaisir aux gens de Lettres, & particulièrement aux Etrangers, fit dans ce tems-là une tentative pour mettre en bonne intelligence Mr. LEIBNIZ & Mr. NEWTON. Mais l'Homme de Lettres n'est pas moins sensible à la gloire, que l'Homme du Monde. C'étoit vouloir accorder deux Rivaux qui se disputoient une même Maîtresse, ou deux Conquérans qui aspiroient au même Empire. Cette considération ne rebuta point Mr. CHAMBERLAYNE. Il crut, sans doute, que plus l'entreprise étoit difficile, plus il y auroit de mérite à l'exécuter. Il fit connoître son dessein à Mr. LEIBNIZ, qui étoit encore à Vienne. Mr. LEIBNIZ le remercia de son offre obligeante, par une Lettre du 28. d'Avril 1714, (a): il l'affû.

(a) Voyez le II. Tome de ce Recueil, pag. 120. & suiv.

l'assûre , que ce n'est pas lui qui a donné lieu à ce Différend, & se plaint de ce que la Société Royale & Mr. NEWTON lui-même ont pris contre lui le parti de Mr. KEILL; & que sans le consulter , ils se sont érigés en Juges , & l'ont condamné par un Arrêt prétendu de la Société ; que Mr. NEWTON, dit-il, a fait publier dans le Monde par un Livre imprimé exprès pour me décréditer, & envoyé en Allemagne , en France , & en Italie , comme au nom de la Société. Il ajoute , que d'habiles François , Italiens , & autres desapprouvoient hautement ce procédé , & s'en étonnoient ; & qu'il espere que dans la Société même , tout le monde ne l'approuvoit pas. Pour moi, continue-t-il, j'en avois toujours usé le plus honnêtement du monde envers Mr. NEWTON , & quoiqu'il se trouve maintenant qu'il y a grand lieu de douter s'il a sù mon Invention avant que de l'avoir eue de moi ; j'avois parlé comme si de son chef il avoit eu quelque chose de semblable à ma Methode. Mais abusé par quelques flateurs mal avisez, il s'est laissé porter à m'attaquer d'une manière très-sensible. Jugez maintenant, Monsieur , poursuit-il, de quel côté doit venir principalement , ce qui est nécessaire pour faire cesser cette contestation.

Mr. CHAMBERLAYNE communiqua cette Lettre à Mr. NEWTON, qui ne trouvant pas bon qu'il se fût mêlé d'une affaire qui ne lui convenoit point, lui répondit en peu de mots, *qu'il n'avoit eu (a) aucune part à ce que Mr. FATIO avoit écrit contre Mr. LEIBNIZ: que Mr. LEIBNIZ avoit attaqué sa réputation en 1705, en donnant à entendre, dans l'Extrait du Livre des Quadratures, qu'il avoit emprunté de Mr. LEIBNIZ la Methode des Fluxions: que Mr. KEILL l'avoit seulement défendu; & que cet endroit du Journal de Leipzig, lui avoit été inconnu, jusqu'à l'arrivée de la première Lettre de Mr. LEIBNIZ contre Mr. KEILL, où Mr. LEIBNIZ demandoit, en effet, qu'il retractât ce qu'il avoit publié dans l'Introduction du Livre des Quadratures, savoir, qu'il avoit inventé la Methode des Fluxions en 1665 & 1666: & qu'enfin si Mr. CHAMBERLAYNE pouvoit lui marquer quelque chose en quoi il eût fait tort à Mr. LEIBNIZ, il tâcheroit de lui donner satisfaction: mais qu'il ne vouloit pas retracter des choses qu'il savoit être véritables: & qu'il croyoit aussi que les Commissaires de la Société Royale n'avoient fait aucun tort à*

Mr.

(a) Ibid. pp. 126, 127.

Mr. LEIBNIZ , dans l'affaire du *Commercium Epistolicum*.

La Societé Royale ayant sù que Mr. LEIBNIZ se plaignoit de ce qu'elle l'avoit condamné sans l'entendre, quoiqu'elle n'eût pris aucun parti dans cette contestation, & voulant prévenir les disputes qui pouvoient naître là-dessus ; déclara le 20. de Mai 1714, qu'elle ne prétendoit point que le Rapport de ses Commissaires passât pour une Décision de la Societé , & ordonna que cette Déclaration fût inserée dans son Journal.

Mr. CHAMBERLAYNE en envoya une Copie à Mr. LEIBNIZ avec la Lettre de Mr. NEWTON , & la Réponse de Mr. KEILL aux Pièces inserées dans le Journal Littéraire. Mr. LEIBNIZ ayant vû la Déclaration de la Societé Royale , témoigna à Mr. CHAMBERLAYNE qu'il étoit satisfait (a) de la conduite qu'elle avoit tenue à son égard : mais il trouva trop de secheresse dans la Lettre de Mr. NEWTON , & parut faire peu de cas de l'Ecrit de Mr. KEILL. *Quant à la Lettre peu polie, dit-il, dont vous m'avez envoyé la Copie, je la tiens pro non scripta ; aussi-*
bien

(a) Ibid. pp. 128 , 129.

*bien que l'Imprimé François. Je ne suis pas d'humeur de vouloir me mettre en colere contre de telles gens. Puisqu'il semble, ajouta-t-il, qu'on a encore des Lettres qui me regardent, parmi celles de Mr. OLDENBOURG & de Mr. COLLINS, qui n'ont pas été publiées, je souhaiterois que la Societé Royale voulût donner ordre de me les communiquer. Car quand je serai de retour à Hanover, je pourrai publier aussi un *Commercium Epistolicum*, qui pourra servir à l'Histoire Littéraire. Je serai disposé à ne pas publier moins les Lettres qu'on peut alléguer contre moi, que celles qui me favorisent, & j'en laisserai le jugement au Public.*

Cette Lettre ayant été lue devant la Societé Royale, Mr. NEWTON représenta, que les dernières paroles, que je viens de transcrire, étoient injurieuses à ses Commissaires; puisqu'elles supposoient qu'ils n'avoient pas fait un choix desintéressé des Pièces que la Societé leur avoit ordonné de recueillir. Il ajoûta, que comme il n'avoit eu aucune part au *Commercium Epistolicum*, mais qu'il avoit laissé les Commissaires dans une parfaite liberté de recueillir & imprimer ce qu'ils jugeroient à propos: il ne croyoit pas qu'il convînt à Mr. LEIBNIZ de publier lui-même un

Commercium Epistolicum. Et là-dessus il produisit deux Lettres qui lui avoient été écrites, l'une par Mr. LEIBNIZ en 1693, & l'autre par Mr. WALLIS en 1695; & dit que quoique ces Lettres lui fussent très-favorables, il s'étoit abstenu néanmoins de les communiquer aux Commissaires, afin qu'il ne semblât pas vouloir devenir lui-même témoin dans sa propre cause. Ces deux Lettres ayant été examinées, en présence de la Société, par des personnes de la Société même, qui connoissoient la main de ceux qui les avoient écrites, furent lues, & déposées dans les Archives de la Société (a). Mr. NEWTON représenta aussi le danger qu'il y auroit à envoyer à Mr. LEIBNIZ les Originaux mêmes des Lettres de Mr. OLDENBOURG & de Mr. COLLINS, qu'il sembloit demander: mais qu'on pourroit lui en fournir des Copies bien attestées. Il dit encore que si Mr. LEIBNIZ avoit des Lettres à produire en sa faveur, & qu'il voulût bien en envoyer les Originaux à quelques-uns de ses amis en Angleterre, pour être présentés à la Société

(a) Ces deux Lettres [dont j'ai parlé ci dessus, pag. xvi. n. (8.) & pag. xvii. n. (II.)] se trouvent dans l'*Appendix des Remarques de Mr. NEWTON*, Tom. II. pp. 108 & III.

cieté Royale , & examinez par des personnes qui en connoïtroient l'écriture; on lui renverroit ces Originaux après en avoir tiré des Copies Authentiques , & qu'alors ces Lettres pourroient être publiées dans les Transactions Philosophiques, ou en Allemagne, comme Mr. LEIBNIZ le trouveroit à propos.

Les choses en demeurèrent-là , jusqu'à ce que Mr. l'Abbé CONTI, Noble Vénitien , vint en Angleterre , en 1715. Il avoit écrit contre Mr. NIGRISOLI , qui tâchoit de réhabiliter l'Hypothèse des Natures plastiques , & qui avoit imaginé je ne sai quelle lumière féminale , à laquelle il attribuoit la génération des Etres vivans. Ce savant Abbé consulta Mr. LEIBNIZ sur les Opinions de son Adversaire, & Mr. LEIBNIZ lui écrivit une Lettre (a), où, par *Apostille*, il le félicite sur son arrivée en Angleterre. *Je suis ravi*, lui dit-il, (b) *que vous êtes en Angleterre : il y a de quoi profiter* , & il faut avouer qu'il y a là de très-habiles gens; mais ils voudroient passer pour être presque seuls inventeurs, & c'est

(a) On trouvera cette Lettre dans ce Recueil, Tom. II. p. 188.

(b) Ibid. p. 2 & suiv.

*c'est en quoi apparemment ils ne réussirent pas. Il ne paroît point, ajoute-t-il, que Mr. NEWTON ait eu avant moi la Caractéristique & l'Algorithme infinitésimal, suivant ce que Mr. BERNOULLI a très-bien jugé: quoiqu'il lui auroit été fort aisé d'y parvenir s'il s'en fût avisé; comme il auroit été fort aisé à Apollonius de parvenir à l'Analyse de Descartes sur les Courbes, s'il s'en étoit avisé. Ceux qui ont écrit contre moi, n'ayant pas fait difficulté d'attaquer ma candeur par des interprétations forcées & mal fondées; ils n'auront point le plaisir de me voir répondre à de petites raisons de gens qui en usent si mal, & qui d'ailleurs s'écartent du fait. Il s'agit du Calcul des Différences, & ils se jettent sur les Series, où Mr. NEWTON m'a précédé sans difficulté; mais je trouvai enfin une Methode générale pour les Series; & après cela je n'avois plus besoin de recourir à ses extractions. Ils auroient mieux fait de donner les Lettres entières, comme Mr. WALLIS a fait avec mon consentement, & il n'a pas eu la moindre dispute avec moi, comme ces gens-là voudroient persuader au Public. Mes Adversaires n'ont publié du *Commercium Epistolicum* de Mr. COLLINS, que ce qu'ils ont crû capable de recevoir leurs mauvaises interpréta-*

tions. Je fis connoissance avec Mr. COLLINS dans mon second voyage d'Angleterre ; car au premier (qui dura très peu , parce que j'étois venu avec un Ministre public) je n'avois pas encore la moindre connoissance de la Géométrie avancée , & n'avois rien vu ni entendu du Commerce de Mr. COLLINS avec Messieurs GREGORY & NEWTON ; comme mes Lettres échangées avec Mr. OLDENBOURG en ce tems là , & quelque tems après feront assez voir. Mais à mon second voyage, Mr. COLLINS me fit voir une partie de son Commerce, & j'y remarquai que Mr. NEWTON avoua aussi son ignorance sur plusieurs choses, & dit entre autres, qu'il n'avoit rien trouvé sur la Dimension des Curvilignes célèbres , que la Dimension de la Cissoïde. Mais on a supprimé tout cela. Je suis fâché, continue-t-il, qu'un aussi habile homme que Mr. NEWTON s'est attiré la censure des personnes intelligentes, en déférant trop aux suggestions de quelques flatteurs , qui l'ont voulu brouiller avec moi.

Mr. LEIBNIZ attaque après cela Mr. NEWTON sur sa Philosophie : il critique ses Sentimens sur la Gravité , ou Pesanteur des Corps ; sur le Vuide ; sur l'intervention de Dieu pour la conservation de ses Créatures, &c. Il l'accuse de ramener les

Qualitez occultes des Scholaſtiques, ou de ſuppoſer perpétuellement des *Miracles* &c. On voit que ce ſont-là les mêmes Difficultez qui ſont le ſujet de ſa Diſpute avec Mr. CLARKE.

On parla beaucoup de cette *Apoſtille* à la Cour : & quelques perſonnes de diſtinction ſollicitèrent fortement Mr. NEWTON d'y répondre. Mr. l'Abbé CONTI n'oublia rien pour l'y engager. Mais ils ne purent pas lui faire ſurmonter l'averſion qu'il a toujours eue pour toute ſorte de Diſputes, ou de Conteſtations perſonnelles. Enfin Mr. le Comte de KILMANSEGG, ayant dit à Mr. NEWTON, que *pour finir ſa querelle avec Mr. LEIBNIZ, il falloir qu'il ſe donnât la peine de lui écrire*, Mr. NEWTON envoya dix jours après à Mr. l'Abbé CONTI une Lettre datée du 26 de Février 1716, où il répondoit à l'*Apoſtille* de Mr. LEIBNIZ (a). Il adreſſa cette Réponſe à Mr. l'Abbé CONTI, qui l'envoya à Mr. LEIBNIZ, & lui écrivit en même-tems qu'il avoit lu (*) avec
beau-

(a) Tiré d'une Lettre que Mr. l'Abbé CONTI me fit l'honneur de m'écrire de Paris le 1. de Septembre 1721.

(*) Tom. II. p. 15. & ſuiv.

*beaucoup d'attention & sans la moindre pré-
 vention le Commercium Epistolicum , &
 le petit Livre qui en contient l'Extrait : qu'il
 avoit aussi vu à la Société Royale des Pa-
 piers Originaux des Lettres du Commer-
 cium , & quelques autres Pièces Origina-
 les qui y avoient du rapport. De tout cela,
 continua-t-il, j'en infère, que si l'on ôte à la
 dispute toutes les digressions étrangères, il ne
 s'agit que de chercher si Mr. NEWTON a-
 voit le Calcul des Fluxions ou infinitési-
 mal , avant vous ; ou si vous l'avez eu
 avant lui. Vous l'avez publié le premier,
 il est vrai ; mais vous avez avoué aussi
 que Mr. NEWTON en avoit laissé en-
 trevoir beaucoup dans les Lettres qu'il a
 écrites à Mr. OLDENBOURG, & aux au-
 tres. On prouve cela fort au long dans le
 Commercium , & dans son Extrait. Quel-
 les sont vos Réponses ? Voilà ce qui manque
 encore au Public , pour juger exactement
 de l'affaire. Il ajouta , que ses propres
 Amis attendoient sa Réponse avec beau-
 coup d'impatience , & qu'il leur sembloit
 qu'il ne pouvoit pas se dispenser de répon-
 dre , sinon à Mr. KEILL , du moins à
 Mr. NEWTON lui-même , qui lui faisoit
 un Deffi en termes exprès, comme il le ver-
 roit dans sa Lettre. Il lui apprit en même-
 tems*

tems que le Roi avoit voulu être instruit de toute cette affaire. SA MAJESTÉ, dit-il, a voulu que je l'informasse de tout ce qui s'est passé entre Mr. NEWTON, & vous. Je l'ai fait de mon mieux, & je voudrois que ce fût avec succès pour l'un & pour l'autre.

Mr. LEIBNIZ répondit à Mr. NEWTON, dans une Lettre qu'il adressa aussi à Mr. l'Abbé CONTI: mais dans le tems que celui-ci s'attendoit à recevoir cette Lettre, il reçut un Billet, où Mr. LEIBNIZ lui donnoit avis qu'il l'avoit envoyée (a) à Mr. REMOND à Paris, qui ne manqueroit pas de la lui faire tenir. Je me suis servi de cette voye, ajoutoit-il, pour avoir des témoins neutres & intelligens de notre Dispute: & Mr. REMOND en fera encore part à d'autres. Je lui ai envoyé en même-tems une Copie de votre Lettre, & de celle de Mr. NEWTON. Après cela vous pourrez juger, si la mauvaise chicane de quelques-uns de vos nouveaux Amis m'embarasse beaucoup.

Mr. NEWTON trouva mauvais que Mr. LEIBNIZ voulût prendre pour témoins de cette Dispute des personnes, qui vraisem-
bla-

(a) Ibid. pag. 30.

blement n'avoient point lu le *Commercium Epistolicum*. Il crut que Londres, aussi-bien que Paris, pouvoit fournir des *témoins neutres & intelligens*. Ainsi il résolut de ne pas pousser plus loin cette Dispute : & lorsque la Réponse de Mr. LEIBNIZ fut venue de France, il la réfuta par des *Remarques*, qu'il communiqua seulement à quelques Amis. Mr. LEIBNIZ mourut six mois après (a) : & aussitôt que Mr. NEWTON eut appris sa mort, il fit imprimer à Londres l'*Apostille*, & la *Lettre* de Mr. LEIBNIZ à Mr. l'Abbé CONTI; sa *Lettre* au même Abbé; & les *Remarques*. On fit précéder les *Remarques* d'un petit Avertissement, où l'on en expliquoit le sujet & l'occasion. Le voici. *Cum D. Leibnitius adduci non posset, ut vel Commercio Epistolico responderet, vel probaret quæ pro lubitu affirmabat, cumque præcedentes Epistolas in Galliam prius mitteret quam earum tertiam in Angliam veniret, & prætenderet se hoc facere, ut testes haberet, & alias etiam adhiberet contumelias; Newtonus minimè rescripsit, sed Observationes sequentes in*
Episto-

(a) Le 14. de Novembre 1716.

Epistolam illam tertiam scriptas, cum amicis solummodo communicavit.

On joignit ces Pièces à l'*Histoire des Fluxions* de Mr. RAPHSO^N, comme une espèce de Supplément. Elles furent publiées dans les mêmes Langues qu'elles avoient été écrites: C'est-à-dire, celles de Mr. LEIBNIZ en François & celles de Mr. NEWTON en Anglois. Les deux dernières furent traduites en François, & imprimées à Londres: mais on n'en tira que quelques Exemplaires.

On trouvera dans ce second Tome l'*Apostille* de Mr. LEIBNIZ à Mr. l'Abbé CONTI; la *Réponse* de Mr. NEWTON à cette *Apostille*; la Lettre de Mr. LEIBNIZ à Mr. l'Abbé CONTI, servant de Replique à cette Réponse; & les *Remarques* de Mr. NEWTON sur la Lettre de Mr. LEIBNIZ, suivies d'un *Appendix*; mais on les trouvera beaucoup plus correctes que dans l'Edition de Londres, & plus conformes aux Originaux. On y verra, sans doute, avec plaisir, de quelle manière Mr. NEWTON plaide lui-même sa cause. Persuadé que c'est aux premiers Inventeurs qu'appartient toute la gloire de l'Invention, & que les seconds Inventeurs n'y ont point de

de droit ; il ne s'attache pas à disputer à Mr. LEIBNIZ l'Invention du Calcul Différentiel, il se contente de faire voir qu'il a trouvé la Methode des Fluxions, avant que Mr. LEIBNIZ eût trouvé le Calcul des Différences. J'ai joint à ces Pièces quelques Lettres de Mr. LEIBNIZ, qui regardent la même Matière. Les principales sont une Lettre à Madame la Comtesse de KIELMANSEGG ; & l'*Apostille* d'une Lettre à Mr. le Comte de BOTHMER. Mr. LEIBNIZ y fait l'Histoire de ses Découvertes Mathématiques, & de son Démêlé avec Mr. NEWTON : & j'ai été bien-aise de les publier, afin qu'il ne manquât rien de ce qui peut être allégué en sa faveur. Cependant je ne saurois me dispenser de dire , que Mr. NEWTON ne convient pas de tous les faits qui y sont rapportez : mais il n'a pas voulu pousser après la mort de Mr. LEIBNIZ, une Dispute où il n'étoit entré qu'à regret , pendant qu'il étoit en vie. On trouvera encore ici les trois *Lettres* à Mr. CHAMBERLAYNE , dont j'ai parlé ; deux de Mr. LEIBNIZ , & une de Mr. NEWTON. Elles fournissent un morceau curieux & important de la Dispute de ces deux grands hommes. On n'a

n'a dans les Pays étrangers que des idées très-confuses de cette Dispute ; & c'est ce qui m'a engagé à en donner ici le précis. D'ailleurs , il m'a paru qu'un Narré simple & historique de ce qui s'est dit de part & d'autre étoit nécessaire , pour l'intelligence des Pièces que je publie.

Ces Pièces sont suivies de plusieurs *Lettres & Opuscules de Mr. LEIBNIZ* : Les *Lettres* sont presque toutes écrites à Mr. REMOND , à qui Mr. LEIBNIZ envoioit en même tems les *Dissertations* qui composent les *Opuscules*. Je les donne ici d'après les Originaux , que Mr. l'Abbé CONTI a eu la bonté de m'envoyer de Paris. J'y ai joint deux ou trois Pièces de Mr. LEIBNIZ , qui avoient déjà paru : mais outre qu'elles étoient devenues assez rares, il s'y étoit glissé bien des fautes que l'on a corrigées. Je vais marquer en peu de mots le sujet de chacune de ces Dissertations.

La première est un *Essai sur l'Origine des François*, ou pour me servir des termes de Mr. LEIBNIZ (a), c'est une *Dissertation courte*, mais un peu paradoxique, sur leurs premiers, seconds, troisièmes, & quatrièmes gîtes. Je prouve, ajoute-t-il, par des passages

ges formels, mais peu observez des Anciens, qu'ils sont venus originairement de la Mer Baltique; que leur second gîte, a été entre la Rivière du Mein & les Montagnes du Harz; le troisième entre le Weser & le Rhin; & le quatrième dans les Gaules. Mr. LEIBNIZ se fonde principalement sur le témoignage du Géographe anonyme de Ravenne, qu'il croit originaire de quelque Peuple Teutonique, des Gots, peut-être, comme Jornandès aussi de Ravenne; car il cite d'autres Auteurs Teutoniques inconnus aux Ecrivains Romains (a). Mr. LEIBNIZ envoya cette Dissertation en manuscrit à Paris; & pria Mr. REMOND, qui vouloit bien se charger de ses Commissions littéraires, d'en faire faire une Copie bien écrite, & de la faire relier proprement, afin qu'elle pût être donnée à Mr. le Marquis de TORCY, & ensuite présentée au Roi (b). Dans cette vûe, il l'envoya en François. Elle n'avoit point encore été imprimée dans cette Langue: Mr. LEIBNIZ l'avoit publiée en Latin à Hannovre, en 1716, sous ce titre: *G. G. L. de Origine Francorum Disquisitio*. On en donna un

EX-

(a) Pagg. 225, 226.

(b) Pagg. 178, 183.

Extrait dans les Mémoires de Trevoux du Mois de Janvier de la même année : & le Pere DE TOURNEMINE ne laissa pas échapper une si belle occasion d'entrer en lice avec une personne du mérite de Mr. LEIBNIZ. Il critiqua sa Dissertation sur l'*Origine des François*. Mais Mr. LEIBNIZ ne se rendit point aux Objections de ce Pere. Il envoya sa Réponse à Paris, & souhaita qu'elle fût inserée dans les Mémoires de Trevoux (a). Cependant elle ne se trouve point dans ce Journal.

Cette Dissertation est suivie des *Réflexions* sur l'*Essai de l'Entendement humain* de Mr. LOCKE. Elle avoit déjà été imprimée dans un Volume de Lettres de Mr. LOCKE, publié en 1708. Mr. LEIBNIZ ayant appris en 1697, qu'on travailloit à Amsterdam à traduire en François le Traité de Mr. LOCKE sur l'Entendement humain, y envoya cet Ecrit, afin qu'on le communiquât à Mr. LOCKE, & que si on le jugeoit à propos, il pût être mis à la tête de cette Traduction. Mais Mr. LOCKE l'avoit déjà vu par le moyen d'un Ami de Mr. LEIBNIZ, qui l'avoit apporté en Angleterre. *Quelques*

(a) Pag. 207.

ques petites Remarques, dit Mr. LEIBNIZ (a), m'échappèrent, je ne sai comment, & furent portées en Angleterre par un parent de feu Mr. BURNET Evêque de Salisbury. Mr. LOCKE les ayant vues en parla avec mépris dans une Lettre à Mr. MOLYNEUX, qu'on peut trouver parmi d'autres Lettres posthumes de Mr. LOCKE. Je n'en appris son jugement qu'après cette impression. Je ne m'en étonne point : nous étions un peu trop différens en principes, & ce que j'avançois lui paroissoit des paradoxes. . . . Mr. LOCKE avoit de la subtilité & de l'adresse & quelque espèce de Métaphysique superficielle qu'il savoit relever ; mais il ignoroit la Methode des Mathématiciens.

Il est vrai que Mr. LOCKE ne jugeoit pas trop avantageusement de la Métaphysique de Mr. LEIBNIZ. Je vous avoue, dit-il à Mr. MOLYNEUX (b), que l'Ecrit de Mr. LEIBNIZ n'a pas répondu à l'idée qu'un nom aussi célèbre que le sien m'en avoit fait concevoir. Je dis la même chose du Discours inseré dans le

(a) Lettre à Mr. REMOND du 14 de Mars 1714, Tom. II. pagg. 141, 142.

(b) Lettre du 10. d'Avril 1697.

le Journal de Leipzig (a) qu'il cite dans son Ecrit. Je l'ai lu depuis peu, & en le lisant j'en ai jugé précisément comme vous. D'où je tirerai seulement cette conséquence, qu'avec les meilleurs talens du monde, on ne sauroit approfondir un sujet sans penser beaucoup: & qu'avec une vaste étendue d'esprit on ne peut parvenir qu'à des connoissances très-bornées. Il ne faut pas être surpris si la Métaphysique de Mr. LOCKE revenoit aussi peu à Mr. LEIBNIZ, que celle de Mr. LEIBNIZ à Mr. LOCKE: leur manière de philosopher étoit trop différente pour qu'ils pussent s'accorder. Mr. LOCKE s'est proposé de faire l'Histoire de l'Esprit de l'Homme; c'est-à-dire, de marquer l'usage de ses facultez, & l'étendue de ses connoissances. Rejetant toutes les Hypothèses, qu'une Imagination un peu vive peut suggerer, il n'avance rien qui ne soit fondé sur l'expérience de tous les Hommes; & qui ne soit tel, en un mot, que ses Lecteurs se trouvent obligez de dire, *cela est vrai, car je le sens*. Mais Mr. LEIBNIZ, plein de l'esprit de Système, a voulu pénétrer dans la Nature même

(a) *Meditationes de Cognitione, Veritate, & Ideis.*

même de l'Ame & du Corps, & parvenir jusqu'à leurs premiers principes. Ainsi Mr. LEIBNIZ traitoit de *superficielle* la Métaphysique de Mr. LOCKE; pendant que celle de Mr. LEIBNIZ paroissoit obscure & *inintelligible* à Mr. LOCKE, aussi-bien qu'à Mr. MOLYNEUX (a). Ce qu'il y a de certain, c'est que la Métaphysique de Mr. LOCKE a trouvé un grand nombre de Partisans; mais jusqu'ici, on ne voit pas que celle de Mr. LEIBNIZ ait fait fortune.

Il parut en 1708. un petit Ouvrage Anglois intitulé; *Lettre sur l'Enthousiasme*. Une Traduction Françoisé de cette Lettre, étant tombée entre les mains de Mr. LEIBNIZ; il la lut, & jetta sur le papier les Réflexions que cette lecture lui avoit fait naître. Dans le Manuscrit de Mr. LEIBNIZ, cette Pièce est intitulée, *Remarques sur un petit Livre traduit de l'Anglois, intitulé, Lettre sur l'Enthousiasme, publiée à la Haye en 1709, où l'on montre l'usage de la Railerie*: mais j'ai supprimé ces dernières paro-

(a) Voyez les Lettres de Mr. MOLYNEUX à Mr. LOCKE, du 16. de Mars, & du 15. de Mai 1697.

paroles , afin que l'on ne confondît pas cet Ouvrage avec un autre du même Auteur , intitulé en Anglois , *An Essay on the Freedom of Wit and Humour* : titre, que le Traducteur François a rendu par celui d'*Essai sur l'usage de la Raillerie & de l'Enjouement dans les Conversations*, qui roulent sur les matières les plus importantes. Mr. LEIBNIZ trouve que l'Auteur de cette Lettre , pousse trop loin l'usage de la Raillerie : mais il faut remarquer que c'est un de ces *Discours* qu'il dit être *exotériques & nullement acroamatiques* (a). Mr. LEIBNIZ ne savoit point alors qui étoit l'Auteur de cette Lettre : il apprit ensuite que c'étoit Mr. le Comte de SHAFTSBURY. Ce Seigneur publia tous ses Ouvrages en 1711, sous le titre de *Characteristicks of Men, Manners, Opinions, and Times*; c'est-à-dire , *Caractères des Hommes, des Mœurs, des Opinions, & des Temps*: & comme il n'ignoroit pas le mérite de Mr. LEIBNIZ, il les lui envoya, & le pria de lui en dire son sentiment. Mr. LEIBNIZ fit des Remarques sur toutes ces Pièces ; mais d'un stile bien différent de celles qu'il avoit faites sur la *Lettre de l'En-*

(a) Pag. 185.

l'Enthousiasme, dont l'Auteur lui étoit alors inconnu. *Je ne savois pas*, dit-il (a), *que Mylord SHAFTSBURY étoit l'Auteur du petit Livre sur l'utilité de la Railerie, lorsque je fis des Remarques là-dessus. Aussi ne les donnai-je à personne, me contentant de les avoir fait lire à MADAME L'ELECTRICE. Je trouvai par après que Mr. le Comte de SHAFTSBURY s'étoit merveilleusement corrigé dans le progrès de ses Méditations, & que d'un LUCIEN il étoit devenu un PLATON: Métamorphose assurément fort extraordinaire, qui me le fait fort regretter. Ainsi je lui parlai tout d'un autre ton, en faisant des réflexions sur ses Caractères. Je ne sai sur quoi Mr. LEIBNIZ a pu se fonder, pour attribuer à Mylord SHAFTSBURY cette prétendue Métamorphose d'un LUCIEN en un PLATON. Le même esprit, le même génie regne dans tous les Ouvrages de cet illustre Ecrivain; dans la Lettre sur l'Enthousiasme, comme dans les Moralistes. Cet Ecrit de Mr. LEIBNIZ ayant été envoyé à Mylord SHAFTSBURY à Naples, en 1712; ce Seigneur témoigna qu'il en étoit très-satisfait.*

L'Ecrit

L'Ecrit suivant contient quelques *Observations* sur le *Projet d'une Paix perpétuelle en Europe* , par Mr. l'Abbé de St. PIERRE. On regarde d'ordinaire ces sortes d'Ouvrages comme des Romans politiques : mais Mr. LEIBNIZ juge plus favorablement de celui-ci. *Je suis persuadé*, dit-il , *qu'un tel Projet en gros est faisable , & que son exécution seroit une des plus utiles choses du monde* (a). Cette petite Pièce contient plusieurs traits d'histoire assez curieux : on y marque d'une manière fort distincte l'Origine de l'Union du Corps Germanique.

On trouvera après cela la *Replique de Mr. LEIBNIZ aux Réflexions contenues dans la seconde Edition du Dictionnaire Critique de Mr. BAYLE, sur le Systéme de l'Harmonie préétablie*. Mr. LEIBNIZ m'envoya cette Replique en 1711 : & quelque tems après , ayant fait connoître (b) , qu'il seroit bien-aisé qu'on la donnât au public , elle fut inserée dans le XI. Tome de l'Histoire Critique de la République des Lettres , précédée de quel-

(a) Tom. II. p. 354

(b) Voyez les *Nouvelles Littérales* du 9 Novembre 1715. Tom. II. p. 290.

quelques *Remarques* sur un endroit du *Système de l'Harmonie préétablie*, que j'avois communiquées à Mr. LEIBNIZ, & de la *Lettre* qu'il m'écrivit à cette occasion. J'avois fait plusieurs autres *Remarques* sur ce nouveau *Système* : mais elles se sont perdues ; & je ne pûs envoyer à Mr. LEIBNIZ que ce *Fragment*, où j'examine s'il a eu raison de dire que son *Hypothèse* sur l'*inextinction* ou *indestructibilité* des Animaux, a été connue à MELISSE, à PARMENIDE, & à l'Auteur du *Livre de la Diète* (a).

Mr. LEIBNIZ mourut avant que le *Volume* de l'*Histoire Critique* de la *République des Lettres*, qui contenoit sa *Replique* à Mr. BAYLE, pût parvenir jusqu'à lui. S'il avoit vécu plus longtemps, il y a apparence que pour rendre cet *Écrit* plus connu, il l'auroit aussi fait mettre dans les *Journaux de France* : comme il l'a pratiqué à l'égard de quelques autres *Pièces*. Encore cela n'eût-il pas été capable de le faire connoître à tous ceux qui ont le *Dictionnaire*

(a) On croit communément, que c'est HIPPOCRATE qui a composé ce *Livre* ; mais les *Critiques* n'en conviennent pas.

naire de Mr. BAYLE. Car c'est le fort ordinaire des Pièces inserées dans les Journaux, de tomber bien-tôt dans l'oubli, ou de n'être lues que d'un petit nombre de personnes. Dans peu d'années, elles y sont comme ensevelies. Mr. LEIBNIZ en étoit si convaincu, qu'il souhaitoit qu'on fît un Recueil de plusieurs petits Ecrits de sa façon, qui se trouvent dispersez dans les Journaux. *Si quelque Libraire*, dit-il (a) dans une de ses Lettres à Mr. REMOND écrite de Vienne, *vouloit mettre ensemble ce qu'il y a de moi dans les différens Journaux, il en pourroit faire un petit Volume. Quand je serai de retour à Hanover*, ajoute-t-il, *j'en marquerai les endroits.* Il prit la peine de recueillir lui-même les Pièces qui regardoient son *Système de l'Harmonie préétablie*, & de les envoyer à Mr. REMOND. *Je vous envoie*, lui dit-il dans une autre Lettre (b), *un petit Discours que j'ai fait ici pour Mr. LE PRINCE EUGENE DE SAVOYE sur ma Philosophie. J'ai espéré que ce petit Ecrit contribueroit à mieux faire entendre mes Méditations, en y joignant ce que j'ai*
mis

(a) Tom. II. p. 137.

(b) Ibid. p. 144, 145.

mis dans les Journaux de Leipzig, de Paris, & de Hollande. Ainsi j'ai cru me conformer aux intentions de Mr. LEIBNIZ, en faisant réimprimer ici sa Replique à Mr. BAYLE. Je l'ai accompagnée des *Remarques* que je fis sur l'endroit de son *Système de l'Harmonie préétablie*, dont j'ai parlé. On trouvera ces *Remarques*, telles que je les envoyai à Mr. l'Abbé CONTI, qui me les avoit demandées: le Journal où elles avoient paru, ne lui étoit pas encore tombé entre les mains. J'y ai aussi joint la *Lettre* que Mr. LEIBNIZ m'écrivit, après les avoir reçues; elle contient des éclaircissemens sur quelques endroits de son *nouveau Système de l'Harmonie préétablie*.

Ces Pièces sont suivies de l'*Examen des Principes du Pere MALEBRANCHE*. C'est un Dialogue où l'on examine divers endroits des *Entretiens sur la Métaphysique & sur la Religion*, que ce Pere fit imprimer en 1688. Dans ces *Entretiens* le Pere MALEBRANCHE, sous le nom de THEODORE, explique ses sentimens à ARISTE, qui lui fait des Objections; & à THEOTIME, qui appuye & développe ce que THEODORE a avancé. Les deux Interlocuteurs de Mr. LEIB-

NIZ

NIZ font ARISTE , qui rapporte ce qu'il a ouï dire à THEODORE ; & PHILARETE , ou Mr. LEIBNIZ lui-même, qui combat les sentimens de Théodore, & établit des Hypothèses qu'il donnoit au Public , quoique ce ne fussent pas ses propres sentimens. C'est ce qu'il nous apprend lui-même , en avouant que cet Ecrit, est un *Discours exoterique, & nullement acroamatique* (a) : c'est-à-dire, qu'à l'exemple des anciens Philosophes , il y parle populairement , & sans découvrir ce qu'il pensoit dans le fond. Peut-être faudroit-il aussi prendre dans le même sens , ce qu'il dit ailleurs, parlant de sa *Théodicée*, qu'il avoit eu soin de tout diriger à l'édification (b).

Je puis mettre au rang des Dissertations de Mr. LEIBNIZ, contenues dans ce second Tome , la Lettre qu'il écrivit à Mr. REMOND , sur le Livre du Pere DU TERTRE Jésuite , publié à Paris en 1715 , contre le Pere MALEBRANCHE, sous le titre de *Réfutation d'un nouveau Système de Métaphysique proposé par le P. M . . . Auteur de la Recherche de la*

(a) Ibid. p. 185.

(b) P. 133.

la Vérité. Il y a déjà du tems, dit-il à Mr. REMOND (a), que je vous ai envoyé mon sentiment sur le Livre fait contre le Pere MALEBRANCHE : peut-être que les Révérends Peres Jésuites , aussi-bien que les Amis de ce Pere, ne seront pas fâchez de le voir. Ce que j'ai crû conforme à la vérité m'a fait prendre le parti du milieu.

Je ne doute point qu'on ne lise avec plaisir les autres Lettres de Mr. LEIBNIZ. Elles sont remplies de divers traits curieux & interessants.

(a) Pag. 80.

A Londres le 27. d'Octobre 1719.

T A B L E

Des Pièces contenues dans le premier
Tome.

Difficultez de Mr. LEIBNIZ contre les sentimens de quelques célèbres Ecrivains Anglois, touchant les Principes de la Philosophie, & de la Théologie Naturelle : avec les Réponses de Mr. CLARKE :

Premier Ecrit de Mr. LEIBNIZ. Pag. 1.

Première Reponse de Mr. CLARKE. 4

Second Ecrit de Mr. LEIBNIZ. 10.

T A B L E.

<i>Seconde Réponse de Mr. CLARKE.</i>	19.
<i>Troisième Ecrit de Mr. LEIBNIZ.</i>	29.
<i>Troisième Réponse de Mr. CLARKE.</i>	38.
<i>Quatrième Ecrit de Mr. LEIBNIZ.</i>	49.
<i>Quatrième Réponse de Mr. CLARKE.</i>	64.
<i>Cinquième Ecrit de Mr. LEIBNIZ.</i>	84.
<i>Cinquième Réponse de Mr. CLARKE.</i>	155.
<i>Appendice, ou Recueil de passages tirez des Ouvrages imprimez de Mr. LEIBNIZ qui peu- vent servir à éclaircir plusieurs endroits des E- crits précédens.</i>	217.
<i>Lettres d'un Savant de Cambridge, avec les Réponses de Mr. CLARKE: où l'on traite de la Nécessité & de la Liberté des Actions huma- ines.</i>	235.
<i>Recherches Philosophiques sur la Liberté de l'Homme: par Mr. COLLINS.</i>	255.
<i>Remarques sur un Livre intitulé, Recherches Philosophiques sur la Liberté de l'Homme: par Mr. CLARKE.</i>	369.

Fautes à corriger dans le premier Tome.

PAge 9. l. 17. lisez de Roi. p. 11. l. 12. lis. démontrer, p. 16.
l. 7. à fin. lis. a. p. 17. l. pénult. lis. iroit bien sans. p. 20.
l. 7. lis. certain. ib. l. 15. lis. peut. p. 25. l. 1. Présence, lis.
Presiencce. p. 27. dans la Note, l. 7. lis. nullam. ib. l. 11. lis.
Attributorum. p. 28. Not. l. 5. à fin. après adorons, ajoutez
& le servons. p. 30. l. 6. après éternel, ajoutez & p. 34. l. 6.
à fin. lis. dicunt. ib. l. 8. lis. sensorium. p. 40. l. 5. lis. n'out.
p. 43. l. 8. lis. autre p. 44. Not. l. 3. lis. subsistere. p. 62. l.
14 effacez, en. p. 63. l. 11. qu'il merite, lis. qu'il y ait d'an-
tant plus de plein qu'il mérite. p. 68. l. dern. lis. immuable. p.
69. Not. l. 5. à fin. lis. constitue. p. 70. Not. l. 1. lis. Seigneur.
p. 75. l. 1. lis. situation. p. 84. Not. l. dern. lis. à Mr. p. 86. l. 8.
& ailleurs, Méthaphysique, lis. Métaphysique. p. 89. l. 10. lis. ul-
térieure p. 91. l. 1. Anges, lis. Agens. p. 105. l. 14. lis. ou. p. 106.
l. 8. à fin. lis. à. p. 108. l. 6. à fin. après auroit, ajoutez, ou qu'il
auroit à chaque autro. p. 112. l. 6. à fin. lis. des mobiles. pag.
117. l. 3. après changement, ajoutez, observable, il n'y a point
de


de changement. p. 133. l. 6. au, lis. de. p. 134. l. 12. effacez se. p. 138. l. 9. effacez, parce. p. 144. l. 12. Les, lis. Ces. ib. Not. l. 1. huitieme, lis. dixieme. p. 148. l. 12. effacez, dans ib. l. 7. à fin. lis. préformation. p. 151. l. 1, 2. lis. Scholastique. p. 157. l. 6. à fin. lis. mouvoir. p. 162. l. 1, 2. dans une autre, liez dans une certaine situation plutôt que dans une autre. p. 167. l. 3. après fluides, ajoutez, qui ont peu de tenacité, ou. p. 172. Not. l. antepen. après l'Éternité, ajoutez, est une propriété. p. 175. l. 5. à fin. de $\frac{1}{2}$, lis. $1\frac{1}{2}$. p. 188. Not. l. 9. lis. ce qu'il suppose. p. 190. l. 8. à fin. lis. n'acquiert. ib. l. 5. lisez quadruple. p. 196. l. 2. lis. inertie. p. 208. l. 6. lis. certain. ib. l. 7. lis. croyable. p. 209. l. 5, 6. à fin. lis. adhésion. p. 215. l. 2. à fin. après quoi, ajoutez, je croi. p. 221. l. 16. ut si, lis. ut sit. p. 228. l. 6. lis. Corps. p. 235. l. 1. lis. LETTRES. p. 239. l. 9. à fin. lis. lumineux. p. 266. l. 7. le, lis. se. p. 273. l. 3, 9. à fin. BRAMHALL's, lis. BRAMHALL. p. 284. dans les Citations de la marge. l. 1. Réeves s'Apologies, lis. Reeves's Apologies. ib. l. 2. Scherlock. lis. Sherlock. p. 291. l. dern. lis. apparences. p. 295. l. 7. parce que, lis. car. p. 301. l. 2. lis. par un acte. p. 303. l. 19 & 20. il choisit, lis. il en choisit. p. 304. l. 21, 22. découvrir que, lis. découvrir dans une si petite différence de quel côté est le plus grand poids. Et j'ajouterai que comme nous sommes certains, quoique nos yeux ne puissent pas le découvrir, que. p. 306. l. 3, 9. ou par quelques, lis. ou par l'habitude qu'elles ont contractée, ou par quelques. p. 309. l. 8. au, lis. ou. p. 316. l. 5. Préparation, lis. Réprobation. p. 320. l. 1. lis. moins. ib. l. 22. lis. & qu'on. p. 322. l. 4. à fin. argéable, lis. agréable. p. 324. l. 4. lit. bonheur. p. 326. l. 17, 18. agéable, lis. agréable. p. 343. dans la Citation marginale. l. 2. Serjeant, s'Solid. lis. Serjeant's Solid. p. 345. l. 12. lis. sont des Agens. p. 351. dans les Citations marginales, l. 1. Bramhall s'Works. lis. Bramhall's Works. p. 354. l. 3. à fin. lis. pas. p. 356. l. 8. à fin. lis. & qui. p. 365. l. 4. après contraire, ajoutez, de ce qu'il fait. p. 372. l. 20. s'étende, lis. s'attende. p. 379. l. 6. lis. passives. pag. 380. l. 2. la Reception, lis. le consentement. p. 384. l. 8. à fin. sons, lis. sans. p. 386. l. 11. lis. d'avoir. p. 400. l. 17. lis. nous en. p. 411. l. 11. à fin. après parfaite, ajoutez, qui n'est pas nécessairement parfaite. p. 421. l. 1 & 2. ces. lis. des. p. 425. l. 12. substance réelle, lis. subsistence réelle. ib. l. 14. de substance, lis. de subsistence. p. 428. l. 1. én. lis. avoir une. ib. l. dern. il, lis. on.

L'on n'a marqué ici que les fautes essentielles : à l'égard des autres, comme lettres renversées, omises, doublées, ou mises l'une pour l'autre ; mauvaise ponctuation, parenthèses omises, &c. on espère que le Lecteur voudra bien les pardonner.



PREMIER ECRIT DE MR. LEIBNIZ,

*Extrait d'une Lettre de Mr. Leibniz
à S. A. R. MADAME LA PRIN-
CESSE DE GALLES, écrite au
Mois de Novembre, 1715.*

1.  L semble que la Religion Na-
turelle même s'affoiblit ex-
trêmement (*en Angleterre*).
Plusieurs font les Ames cor-
porelles ; d'autres font Dieu lui-même
corporel.

2. M. *Locke* & ses Sectateurs doutent
au moins, si les Ames ne sont point ma-
térielles, & naturellement périssables.

3. M. *Newton* dit que l'Espace est l'Or-
gane, dont Dieu se sert pour sentir les
choses. Mais, s'il a besoin de quelque
moyen pour les sentir, elles ne dépendent
donc pas entièrement de lui, & ne sont
point sa production.

4. Monsieur *Newton* & ses Sectateurs ont encore une fort plaisante opinion de l'Ouvrage de Dieu. Selon eux Dieu a besoin de remonter de tems en tems sa Montre (a) : autrement elle cesseroit d'agir.

(a) Mr. *Leibniz* a apparemment ici en vûe ces paroles de Mr. *Newton* : „ Comme les Comètes se „ meüvent dans des Orbes fort excentriques, se- „ lon des directions très-différentes , vers toutes „ les Parties du Ciel , il n'est pas concevable „ qu'une Fatalité aveugle ait fait que les Planètes „ se meuvent toutes dans des Orbes concentri- „ qués , selon des directions semblables ; si l'on „ en excepte quelques irrégularitez à peine re- „ marquables , qui peuvent être causées par l'ac- „ tion réciproque des Comètes & des Planètes les „ unes sur les autres ; & qui vraisemblablement „ deviendront plus grandes , dans une longue „ suite de tems , jusqu'à ce que ce Systême-là , „ ait enfin besoin d'être remis en ordre par son „ Auteur. ” Ce que Mr. *Clarke* a exprimé de cette manière, dans sa Traduction Latine de l'Optique de Mr. *Newton*.

Dum Cometae moventur in Orbibus valdè excentricis, undique & quoquoersum in omnes Cœli Partes ; utique nullo modo fieri potuit, ut cæco fato tribuendum sit, quod Planctæ in Orbibus concentricis motu consimili ferantur eodem omnes ; exceptis nimirum irregularitatibus quibusdam vix notatu dignis, quæ ex mutuis Cometarum & Planetarum in se invicem actionibus oriri potuerint , quæque verisimile est fore ut longinquitate temporis majores usque evadant , donec hæc Naturæ Compages manum emendatricem tandem sit desideratura. Newtoni Optice, Quæst. ult. pag. 346.

gir. Il n'a pas eu assez de vûe , pour en faire un Mouvement perpétuel. Cette Machine de Dieu est même si imparfaite selon eux , qu'il est obligé de la décroasser de tems en tems par un concours extraordinaire , & même de la raccommoder , comme un Horloger son Ouvrage ; qui sera d'autant plus mauvais Maître , qu'il sera plus souvent obligé d'y retoucher & d'y corriger. Selon mon sentiment , la même force (a) & vigueur (b) y subsiste toujours , & passe seulement de matière en matière , suivant les loix de la Nature , & le bel Ordre préétabli. Et je tiens , quand Dieu fait des Miracles , que ce n'est pas pour soutenir les besoins de la Nature , mais pour ceux de la Grace. En juger autrement , ce seroit avoir une idée fort basse de la Sagesse & de la Puissance de Dieu.

(a) Voyez la Note sur la cinquième Replique de Mr. Clarke. § 93-95.

(b) Voyez l'Appendice, N. 2. Voyez aussi le cinquième Ecrit de Mr. Leibniz, §. 87. & 91.

4 PREMIERE REPLIQUE



PREMIERE REPLIQUE DE MR. CLARKE.

I. **I**L est vrai , & c'est une chose déplorable, qu'il y a en Angleterre, aussi bien qu'en d'autres Pais , des personnes , qui nient même la Religion Naturelle, ou qui la corrompent extrêmement; mais, après le dérèglement des mœurs, on doit attribuer cela principalement à la fausse Philosophie des Matérialistes , qui est directement combattue par les Principes Mathématiques de la Philosophie. Il est vrai aussi , qu'il y a des personnes , qui font l'Ame matérielle , & Dieu lui-même corporel ; mais ces gens-là se déclarent ouvertement contre les Principes Mathématiques de la Philosophie , qui sont les seuls Principes qui prouvent que la matière est la plus petite & la moins considérable partie de l'Univers.

2. Il y a quelques endroits dans les Ecrits de Mr. *Locke* , qui pourroient faire soupçonner avec raison , qu'il doutoit de l'immatérialité de l'Ame ; mais il n'a été suivi en cela que par quelques Matérialistes,

listes , ennemis des Principes Mathématiques de la Philosophie , & qui n'approuvent presque rien dans les Ouvrages de Mr. *Locke* , que ses erreurs.

3. Mr. le Chevalier *Newton* ne dit pas , que l'Espace est l'Organe , dont Dieu se sert pour appercevoir les choses ; il ne dit pas non plus , que Dieu ait besoin d'aucun moyen pour les appercevoir. Au contraire , il dit que Dieu , étant présent partout , apperçoit les choses par sa présence immédiate , dans tout l'Espace où elles sont , sans l'intervention ou le secours d'aucun Organe , ou d'aucun moyen. Pour rendre cela plus intelligible , il l'éclaircit par une comparaison. Il dit que comme l'Ame , étant immédiatement présente aux images , qui se forment dans le Cerveau par le moyen des Organes des Sens , voit ces images comme si elles étoient les choses mêmes qu'elles représentent ; de même Dieu voit tout par sa présence immédiate , étant actuellement présent aux choses mêmes , à toutes les choses qui sont dans l'Univers , comme l'Ame est présente à toutes les images , qui se forment dans le Cerveau. Mr. *Newton* considère le Cerveau & les Organes des Sens , comme le moyen par lequel ces images

6 PREMIERE REPLIQUE

sont formées; & non comme le moyen par lequel l'Ame voit ou apperçoit ces Images, lorsqu'elles sont ainsi formées. Et dans l'Univers, il ne considère pas les choses, comme si elles étoient des images formées par un certain moyen ou par des Organes; mais comme des choses réelles, que Dieu lui-même a formées, & qu'il voit dans tous les lieux où elles sont, sans l'intervention d'aucun moyen. C'est tout ce que Mr. *Newton* a voulu dire par la comparaison, dont il s'est servi, lorsqu'il suppose que l'Espace infini est, pour ainsi dire, le *Sensorium* (a) de l'Etre qui est présent par-tout.

4. Si,

(a) Voici le Passage dont il s'agit. „ Le *Sens-*
 „ *orium* des Animaux n'est-il pas le lieu, où la Sub-
 „ stance qui apperçoit, est présente, & où les
 „ images sensibles des choses sont portées par le
 „ moyen des Nerfs & du Cerveau, afin qu'elles
 „ y soient apperçues, étant immédiatement pré-
 „ sentes à la substance qui apperçoit? Et les Phé-
 „ nomènes de la Nature ne font-ils pas voir,
 „ qu'il y a un Etre incorporel, vivant, intelligent,
 „ présent par-tout; qui, dans l'Espace infini,
 „ comme dans son *Sensorium*, voit, & discerne de
 „ la maniere la plus intime & la plus parfaite, les
 „ choses mêmes; & les comprend, étant entière-
 „ ment & immédiatement présentes en lui? Au
 „ lieu que la Substance, qui apperçoit & qui pense
 „ en nous, n'apperçoit & ne contemple dans son
 „ petit

4. Si, parmi les Hommes , un Ouvrier passe avec raison pour être d'autant plus habile , que la Machine qu'il a faite , continue plus long-tems d'avoir un mouvement réglé , sans qu'elle ait besoin d'être retouchée ; c'est parce que l'habileté de tous les Ouvriers humains ne consiste qu'à composer & à joindre certaines pièces , qui ont un mouvement , dont les Principes sont tout-à-fait indépendans de l'Ouvrier ; comme les Poids & les Ressorts , &c. dont les forces ne sont pas produites par l'Ouvrier , qui ne fait que les ajuster & les joindre ensemble. Mais il en est tout autrement à l'égard de Dieu , qui non-seu-

„ petit *Sensorium* , que les images des choses ;
 „ lesquelles (images) y sont portées par les Orga-
 „ nes des Sens. “ Ce que Mr. Clarke a traduit
 en Latin de cette manière : *Annon Sensorium Ani-*
malium , est Locus cui Substantia sentiens adest , & in
quem sensibiles rerum species per nervos & cerebrum
deferuntur , ut ibi præsentes à præsente sentiri possint ?
Atque — annon ex Phænomenis constat , esse Entem
incorporeum , viventem , intelligentem , omnipræsensem ,
qui in spatio infinito , tanquam Sensorio suo , res ipsas
intimè cernat , penitusque perspiciat , totasque intra se
præsens præsentes completatur ; quarum quidem rerum.
id quod in nobis sentit & cogitat , imagines tantum ad
se per Organa Sensuum delatas , in Sensoriolo suo per-
cipit & contuetur ? Newtoni Optice , Quæst. 20. pag.
 315.

8 PREMIERE REPLIQUE

seulement compose & arrange les choses, mais encore est l'Auteur de leurs puissances primitives , ou de leurs forces mouvantes , & les conserve perpétuellement. Et par conséquent , dire qu'il ne se fait rien sans sa Providence & son inspection , ce n'est pas avilir son Ouvrage, mais plutôt en faire connoître la grandeur & l'excellence. L'idée de ceux qui soutiennent, que le Monde est une grande Machine, qui se meut sans que Dieu y intervienne, comme une Horloge continue de se mouvoir sans le secours de l'Horloger ; cette idée, dis je , introduit le Matérialisme & la Fatalité ; & sous prétexte de faire Dieu une (a) *Intelligentia Supramundana* , elle tend effectivement à bannir du Monde la Providence & le Gouvernement de Dieu. J'ajoute que par la même raison qu'un Philosophe peut s'imaginer , que tout se passe dans le Monde , depuis qu'il a été créé, sans que la Providence y ait aucune part ; il ne sera pas difficile à un Pyrrhonen de pousser ses raisonnemens plus loin, & de supposer que les choses sont allées de toute éternité , comme elles vont présentement , sans qu'il soit nécessaire d'ad-

(a) Voyez l'*Appendice* , N. I.

d'admettre une Création , ou un autre Auteur du Monde que ce que ces sortes de Raïsonneurs appellent , la Nature très-sage & éternelle. Si un Roi avoit un Royaume , où tout se passeroit , sans qu'il y intervint , & sans qu'il ordonnât de quelle maniere les choses se feroient ; ce ne seroit qu'un Royaume de nom par rapport à lui ; & il ne mériteroit pas d'avoir le titre de Roi ou de Gouverneur. Et comme on pourroit soupçonner avec raison que ceux qui prétendent , que dans un Royaume les choses peuvent aller parfaitement bien , sans que le Roi s'en mêle : comme on pourroit , dis-je , soupçonner qu'ils ne seroient pas fâchez de se passer du Roi ; de même , on peut dire que ceux qui soutiennent que l'Univers n'a pas besoin que Dieu le dirige & le gouverne continuellement , avancent une Doctrine qui tend à le bannir du Monde.



SECOND ECRIT DE
MR. LEIBNIZ,

O U

*Replique au premier Ecrit de
Mr. Clarke.*

1. **O**N a raison de dire dans l'Ecrit donné à Madame la Princesse de Galles , & que son Altesse Royale m'a fait la grace de m'envoyer , qu'après les passions vicieuses , les Principes des Matérialistes contribuent beaucoup à entretenir l'impiété. Mais je ne crois pas qu'on ait sujet d'ajouter, que les *Principes Mathématiques de la Philosophie* sont opposez à ceux des *Matérialistes*. Au contraire , ils sont les mêmes ; excepté que les Matérialistes , à l'exemple de Démocrite, d'Epicure , & de Hobbes, se bornent aux seuls Principes Mathématiques, & n'admettent que des corps ; & que les Mathématiciens Chrétiens admettent encore des substances immatérielles. Ainsi ce ne sont pas les Principes Mathématiques, selon le sens ordinaire de ce terme, mais les Principes Métaphysiques , qu'il faut

faut opposer à ceux des Matérialistes. Pythagore , Platon , & en partie Aristote, en ont eu quelque connoissance ; mais je prétends les avoir établis démonstrativement , quoiqu'exposez populairement , dans ma *Théodicée*. Le grand fondement des Mathématiques , est le Principe de la Contradiction, ou de l'Identité, c'est-à-dire qu'une énonciation ne sauroit être vraie & fausse en même tems ; & qu'ainsi *A* est *A*, & ne sauroit être non *A*. Et ce seul Principe suffit pour démonter toute l'Arithmétique & toute la Géométrie, c'est-à-dire tous les Principes Mathématiques. Mais pour passer de la Mathématique à la Physique , il faut encore un autre Principe, comme j'ai remarqué dans ma *Théodicée* ; c'est le Principe de la Raison suffisante ; c'est que rien n'arrive, sans qu'il y ait une raison pourquoi cela est ainsi plutôt qu'autrement. C'est pourquoi Archimède , en voulant passer de la Mathématique à la Physique dans son Livre de l'Équilibre , a été obligé d'employer un cas particulier du grand Principe de la Raison suffisante. Il prend pour accordé , que s'il y a une Balance (*a*) où tout

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 3.

tout soit de même de part & d'autre, & si l'on suspend aussi des poids égaux de part & d'autre aux deux extrémités de cette Balance, le tout demeurera en repos. C'est parce qu'il n'y a aucune raison pour quoi un côté descende plutôt que l'autre. Or par ce principe seul, savoir qu'il faut qu'il y ait une Raison suffisante, pourquoi les choses sont plutôt ainsi qu'autrement, se démontre la Divinité, & tout le reste de la Métaphysique, ou de la Théologie Naturelle; & même en quelque façon les Principes Physiques indépendans de la Mathématique; c'est à-dire les Principes Dynamiques (a), ou de la Force.

2. On passe à dire, que selon les Principes Mathématiques, c'est-à-dire, selon la Philosophie de Mr. *Newton*, (car les Principes Mathématiques n'y décident rien,) la Matière est la partie la moins considérable de l'Univers. C'est qu'il admet, outre la Matière, un Espace vuide; & que, selon lui, la Matière n'occupe qu'une très-petite partie de l'Espace. Mais Démocrite & Epicure ont soutenu la même chose, excepté qu'ils différoient en cela de Mr. *Newton* du plus au moins; & que peut-être

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 2.

être selon eux, il y avoit plus de matière dans le Monde, que selon Mr. *Newton*. En quoi je crois qu'ils étoient préférables; car plus il y a de la matière, plus y a-t-il de l'occasion à Dieu d'exercer sa sagesse & sa puissance; & c'est pour cela, entre autres raisons, que je tiens qu'il n'y a point de vuide du tout.

3. Il se trouve expressément dans l'Appendice de l'Optique de M. *Newton* (a); que l'espace est le *Sensorium* de Dieu. Or le mot *Sensorium* a toujours signifié l'Organe de la Sensation. Permis à lui & à ses amis de s'expliquer maintenant tout autrement. Je ne m'y oppose pas.

4. On suppose que la présence de l'Ame suffit pour qu'elle s'apperçoive de ce qui se passe dans le Cerveau; mais c'est justement ce que le Pere *Mallebranche* & toute l'Ecole Cartésienne nie, & a raison de nier. Il faut toute autre chose que la seule présence, pour qu'une chose représente ce qui se passe dans l'autre. Il faut pour cela quelque communication explicable, quelque maniere d'influence. L'Espace, selon Mr. *Newton*, est intimement pré-

(a) Voyez la Note sur la premiere Replique de Mr. *Clarke*, §. 3.

présent au corps qu'il contient , & qui est commensuré avec lui ; s'ensuit-il pour cela que l'Espace s'apperçoive de ce qui se passe dans le corps, & qu'il s'en souviennne après que le corps en sera sorti ? Outre que l'Ame étant indivisible , sa présence immédiate qu'on pourroit s'imaginer dans le corps , ne seroit que dans un Point. Comment donc s'appercevrait-elle de ce qui se fait hors de ce Point ? Je prétends d'être le premier qui ait montré (a) comment l'Ame s'apperçoit de ce qui se passe dans le corps.

5. La raison pourquoi Dieu s'apperçoit de tout, n'est pas sa simple présence, mais encore son opération ; c'est parce qu'il conserve les choses par une action qui produit continuellement ce qu'il y a de bonté & de perfection en elles. Mais les ames n'ayant point d'influence immédiate sur les corps (b), ni les corps sur les ames ; leur correspondance mutuelle ne sauroit être expliquée par la présence.

6. La véritable raison qui fait louer principalement une Machine , est plutôt prise de l'effet de la Machine , que de sa cause.

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 5.

(b) Voyez l'*Appendice*, Ibid.

cause. On ne s'informe pas tant de la puissance du Machiniste, que de son artifice. Ainsi la raison qu'on allégué pour louer la Machine de Dieu, de ce qu'il l'a faite toute entière, sans avoir emprunté de la matière de dehors, n'est point suffisante. C'est un petit détour, où l'on a été forcé de recourir. Et la raison qui rend Dieu préférable à un autre Machiniste, n'est pas seulement parce qu'il fait le tout, au lieu que l'Artisan a besoin de chercher sa Matière: cette préférence viendrait seulement de la puissance; mais il y a une autre raison de l'excellence de Dieu, qui vient encore de la sagesse. C'est que sa Machine dure aussi plus long-tems, & va plus juste, que celle de quelque autre Machiniste que ce soit. Celui qui achete la Montre, ne se soucie point si l'Ouvrier l'a faite toute entière, ou s'il en a fait faire les pièces par d'autres Ouvriers, & les a seulement ajustées; pourvu qu'elle aille comme il faut. Et si l'Ouvrier avoit reçu de Dieu le don jusqu'à créer la matière des roues, on n'en seroit point content, s'il n'avoit reçu aussi le don de les bien ajuster. Et de même, celui qui voudra être content de
l'Ou-

l'Ouvrage de Dieu, ne le sera point par la seule raison qu'on nous allégué.

7. Ainsi il faut que l'Artifice de Dieu, ne soit point inférieur à celui d'un Ouvrier ; il faut même qu'il aille infiniment au delà. La simple production de tout, marqueroit bien la Puissance de Dieu ; mais elle ne marqueroit point assez sa Sagesse. Ceux qui soutiendront le contraire, tomberont justement dans le défaut des Matérialistes & de Spinoza, dont ils protestent de s'éloigner. Ils reconnoîtroient de la Puissance, mais non pas assez de Sagesse dans le Principe des choses.

8. Je ne dis point que le Monde corporel est une Machine ou une Montre qui va sans l'interposition de Dieu, & je presse assez que les Créatures ont besoin de son influence continuelle ; mais je soutiens que c'est une Montre qui va sans avoir besoin de sa correction, autrement il faudroit dire que Dieu se ravise. Dieu à tout prévu, il a remédié à tout par avance. Il y a dans ses Ouvrages une harmonie, une beauté déjà préétablies.

9. Ce sentiment n'exclut point la Providence ou le Gouvernement de Dieu : au contraire, cela le rend parfait. Une véritable

ritable Providence de Dieu , demande une parfaite Prévoyance : mais de plus elle demande aussi, non-seulement qu'il ait tout prévu , mais aussi qu'il ait pourvu à tout par des remèdes convenables préordonnez : autrement il manquera ou de Sagesse pour le prévoir , ou de Puissance pour y pourvoir. Il ressemblera à un Dieu Socinien, qui vit du jour à la journée, comme disoit M. *Jurieu*. Il est vrai que Dieu, selon les Sociniens , manque même de prévoir les inconvéniens ; au lieu que , selon ces Messieurs qui l'obligent à se corriger , il manque d'y pourvoir. Mais il me semble que c'est encore un manquement bien grand ; il faudroit qu'il manquât de Pouvoir , ou de bonne Volonté.

10. Je ne crois point qu'on me puisse reprendre avec raison , d'avoir dit que Dieu est *Intelligentia Supramundana* (a). Diront-ils qu'il est *Intelligentia Mundana*, c'est-à-dire qu'il est l'Ame du Monde ? J'espère que non. Cependant ils feront bien de se garder d'y donner sans y penser.

11. La comparaison d'un Roi, chez qui tout iroit sans qu'il s'en mêlât , ne vient point à propos ; puisque Dieu conserve

tou-

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 1.

toujours les choses , & qu'elles ne sauroient subsister sans lui : ainsi son Royaume n'est point nominal. C'est justement comme si l'on disoit , qu'un Roi qui auroit si bien fait élever ses Sujets , & les maintiendrait si bien dans leur capacité & bonne volonté , par le soin qu'il auroit pris de leur subsistance, qu'il n'auroit point besoin de les redresser ; seroit seulement un Roi de nom

12. Enfin, si Dieu est obligé de corriger les choses naturelles de tems en tems, il faut que cela se fasse ou surnaturellement ou naturellement. Si cela se fait surnaturellement , il faut recourir au Miracle (a) pour expliquer les choses naturelles ; ce qui est en effet une réduction d'une hypothèse *ad absurdum*. Car avec les Miracles , on peut rendre raison de tout sans peine. Mais si cela se fait naturellement , Dieu ne sera point *Intelligentia Supramundana* (b), il sera compris sous la nature des choses ; c'est-à-dire, il sera l'Ame du Monde.

(a) Voyez l'*Appendice* , N. 6.

(b) Voyez l'*Appendice*, N. 1.



SECONDE REPLIQUE DE MR. CLARKE.

L Orsque j'ai dit que les *Principes Mathématiques de la Philosophie* sont contraires à ceux des *Matérialistes*, j'ai voulu dire, qu'au lieu que les Matérialistes supposent que la structure de l'Univers peut avoir été produite par les seuls Principes Mécaniques, de la Matière & du Mouvement, de la Nécessité & de la Fatalité; les Principes Mathématiques de la Philosophie font voir au contraire, que l'état des choses (la constitution du Soleil & des Planètes) n'a pu être produit que par une Cause intelligente & libre. A l'égard du mot de Mathématique ou de Métaphysique, on peut appeller, si on le juge à propos, les Principes Mathématiques, des Principes Métaphysiques, selon que les conséquences Métaphysiques naissent démonstrativement des Principes Mathématiques. Il est vrai que rien n'existe, sans une raison suffisante; & que rien n'existe d'une certaine manière, plutôt que d'une autre, sans qu'il y ait aussi une
raison

raison fuffifante pour cela ; & par conféquent, lorsqu'il n'y a aucune caufe , il ne peut y avoir aucun effet. Mais cette raison fuffifante , eft fouvent la fimple Volonté de Dieu. Par exemple , fi l'on confidère pourquoi une certaine portion ou Syftême de matière a été créée dans un certain lieu , & une autre dans un autre certain lieu , puifque tout lieu étant absolument indifférent à toute matière , c'eût été précifément la même chofe *vice verfa*, fupposé que les deux portions de matière (ou leurs particules,) foient femblables ; fi, dis-je , l'on confidère cela , on n'en peu alléguer d'autre raison , que la fimple Volonté de Dieu. Et fi cette Volonté (a) ne pouvoit jamais agir, fans être pré-déterminée par quelque caufe, comme une Balance ne fauroit fe mouvoir , fans le poids qui la fait pancher ; Dieu n'auroit pas la liberté de choifir ; & ce feroit introduire la Fatalité.

2. Plufieurs anciens Philofophes Grecs, qui avoient emprunté leur Philofophie des Phéniciens , & dont la doctrine fut corrompue par Epicure, admettoient en général la Matière & le Vuide. Mais ils ne
furent

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 4.

fûrent pas se servir de ces principes, pour expliquer les Phénomènes de la Nature par le moyen des Mathématiques. Quelque petite que soit la quantité de la Matière, Dieu ne manque pas de Sujets, sur lesquels il puisse exercer sa Puissance & sa Sagesse ; car il y a d'autres choses, outre la Matière, qui sont également des Sujets, sur lesquels Dieu exerce sa Puissance & sa Sagesse. On auroit pu prouver par la même raison, que les Hommes, ou toute autre espèce de Créatures, doivent être infinis en nombre, afin que Dieu ne manque pas de Sujets pour exercer sa Puissance & sa Sagesse.

3. Le Mot de *Sensorium* ne signifie pas proprement l'Organe, mais le Lieu de la Sensation. L'Oeil, l'Oreille, &c. sont des Organes ; mais ce ne sont pas des *Sensoria*. D'ailleurs, Mr. le Chevalier *Newton* (a) ne dit pas que l'Espace est un *Sensorium* ; mais qu'il est, par voye de comparaison,) pour ainsi dire, le *Sensorium* &c.

4. On n'a jamais supposé que la présence de l'Ame suffit pour la Perception : on
a dit

(a) Voyez la Note dans ma première Replique,
§. 3.

22 SECONDE REPLIQUE

a dit seulement que cette présence est nécessaire afin que l'Ame apperçoive. Si l'Ame n'étoit pas présente aux images des choses, qui sont apperçues, elle ne pourroit pas les appercevoir ; mais sa présence ne suffit pas, à moins qu'elle ne soit aussi une Substance vivante. Les substances inanimées, quoique présentes, n'apperçoivent rien : & une substance vivante n'est capable de perception , que dans le lieu où elle est présente ; soit aux choses mêmes, comme Dieu est présent à tout l'Univers ; soit aux images des choses, comme l'Ame leur est présente dans son *Sensorium*. Il est impossible qu'une chose agisse , ou que quelque Sujet agisse sur elle, dans un lieu où elle n'est pas présente ; comme il est impossible qu'elle soit dans un lieu, où elle n'est pas. Quoique l'Ame soit indivisible, il ne s'ensuit pas qu'elle n'est présente que dans un seul point. L'Espace fini , ou infini , est absolument indivisible , même par la pensée ; car on ne peut s'imaginer que ses parties se séparent l'une de l'autre, sans s'imaginer qu'elles (a) sortent , pour
ainsi

(a) *Ut partium Temporis Ordo est immutabilis, sic etiam Ordo partium Spatii. Moveantur hæc de locis suis, & movebuntur, ut ita dicam, de seipsis. Newton. Princip. Schol. ad Defin. 8.*

ainfi dire, hors d'elles-mêmes ; & cependant l'efpace n'eft pas un fimple Point.

5. Dieu n'apperçoit pas les chofes par fa fimple préfence, ni parce qu'il agit fur elles ; mais parce qu'il eft, non-feulement préfent par-tout , mais encore un Etre Vivant & Intelligent. On doit dire la même chofe del'Ame dans fa petite Sphère. Ce n'eft point par fa fimple préfence, mais parce qu'elle eft une Subftance vivante, qu'elle apperçoit les images auxquelles elle eft préfente, & qu'elle ne feroit appercevoir fans leur être préfente.

6. & 7. Il eft vrai , que l'excellence de l'Ouvrage de Dieu ne confifte pas feulement en ce que cet Ouvrage fait voir la Puiffance de fon Auteur , mais encore en ce qu'il montre fa Sageffe. Mais Dieu ne fait pas paroître cette Sageffe, en rendant la Nature capable de fe mouvoir fans lui, comme un Horloger fait mouvoir une Horloge. Cela eft impoffible , puifqu'il n'y a point de forces dans la Nature, qui foient indépendantes de Dieu, comme les forces des Poids & des Refforts font indépendantes des hommes. La Sageffe de Dieu confifte donc en ce qu'il a formé dès le commencement , une idée parfaite & complete
d'un

d'un Ouvrage, qui a commencé & qui subsiste toujours, conformément à cette idée, par l'exercice perpétuel de la Puissance & du Gouvernement de son Auteur.

8. Le mot de *Correction*, ou de *Réforme*, ne doit pas être entendu par rapport à Dieu ; mais uniquement par rapport à nous. L'état présent du Système Social, par exemple, selon les Loix du mouvement qui sont maintenant établies, tombera un jour (a) en confusion ; & ensuite il sera peut-être redressé, ou bien il recevra une nouvelle forme. Mais ce changement n'est que relatif, par rapport à notre manière de concevoir les choses. *L'état présent* du Monde, le *desordre* où il tombera, & le *Renouvellement* dont ce desordre sera suivi, entrent également dans le dessein que Dieu a formé. Il en est de la formation du Monde, comme de celle du Corps Humain. La Sagesse de Dieu ne consiste pas à les rendre éternels, mais à les faire durer aussi long-tems qu'il le juge à propos.

9. La

(a) Voyez la Note sur le premier Ecrit de Mr. Leibniz, §. 4. pag. 4.

9. La Sageſſe & la (a) Préſence de Dieu ne conſiſtent pas à préparer des remèdes par avance, qui guériront d'eux-mêmes les deſordres de la Nature. Car, à proprement parler, il n'arrive aucun deſordre dans le Monde, par rapport à Dieu; & par conſéquent, il n'y a point de remèdes; il n'y a point même de forces naturelles, qui (b) puiſſent agir d'elles-mêmes, comme les Poids & les Reſſorts agiſſent d'eux-mêmes par rapport aux hommes. Mais la Sageſſe & la Préſcience de Dieu conſiſtent, comme on l'a dit ci-deſſus, à former dès le commencement un deſſein, que ſa puiſſance met continuellement en exécution.

10. Dieu n'eſt point une *Intelligentia Mundana*, ni une *Intelligentia (c) Supramundana*; mais une Intelligence qui eſt par-tout, dans le Monde, & hors du Monde. Il eſt en tout, par-tout, & par deſſus tout.

11. Quand on dit que Dieu conſerve les choſes; ſi l'on veut dire par-là, qu'il agit

(a) Voyez mes *Discours ſur l'Exiſtence de Dieu, & la Vérité de la Religion Naturelle, &c.* pag. 161. de la Traduction Françoisſe. Tome I.

(b) Voyez l'*Appendice*, N. 2.

(c) Voyez l'*Appendice*, N. 1.

Tome I.

B

26 SECONDE REPLIQUE

agit actuellement sur elles , & qu'il les gouverne, en conservant & en continuant leurs êtres, leurs forces, leurs arrangemens & leurs mouvemens , c'est précisément ce que je soutiens. Mais si l'on veut dire simplement , que Dieu en conservant les choses ressemble à un Roi , qui créeroit des Sujets, lesquels seroient capables d'agir, sans qu'il eût aucune part à ce qui se passeroit parmi eux ; si c'est-là , dis-je , ce que l'on veut dire, Dieu fera un véritable Créateur , mais il n'aura que le titre de Gouverneur.

12. Le raisonnement que l'on trouve ici, suppose que tout ce que Dieu fait, est surnaturel ou miraculeux ; & par conséquent, il tend à exclure Dieu du Gouvernement actuel du Monde. Mais il est certain, que le Naturel & le Surnaturel ne diffèrent en rien l'un de l'autre par rapport à Dieu : ce ne sont que des distinctions, selon notre manière de concevoir les choses. Donner un mouvement réglé au Soleil (ou à la Terre,) c'est une chose que nous appellons naturelle : arrêter ce mouvement pendant un jour , c'est une chose surnaturelle selon nos idées. Mais la dernière de ces deux choses n'est pas l'effet d'une plus grande Puissance que l'autre ;

&

& par rapport à Dieu, elles sont toutes deux également naturelles ou surnaturelles. Quoique Dieu soit présent dans tout l'Univers, il ne s'ensuit point qu'il soit (a) l'Ame du Monde. L'Ame humaine est

(a) *Hic (Deus) omnia regit, non ut Anima Mundi, sed ut universorum Dominus. — Deus est vox relativa, & ad Servos refertur; & Deitas est Dominatio Dei, non in corpus proprium, sed in Servos. — In ipso continentur & moventur universa, sed absque mutua passione. Deus nihil patitur ex Corporum motibus; illa nullum sentiunt resistantiam ex Omnipresentia Dei. — Corpore omni & figura corporea prorsus destituitur; ideoque videri non potest, nec audiri, nec tangi, nec sub specie rei alicujus corporeæ coli debet. Ideas habemus Attributorum ejus, sed quid sit rei alicujus Substantia, minimè cognoscimus. — Intimas (Corporum) substantias nullo sensu, nulla actione reflexa cognoscimus, & multò minus ideam habemus substantiæ Dei. Hunc cognoscimus solummodò per Proprietates suas & Attribute, & per sapientissimas & optimas rerum structuras, & causas finales; veneramur autem & colimus ob dominium. Deus enim sine Dominio, Providentia, & Causis finalibus, nihil aliud est quàm Fatum & Natura. C'est-à-dire: Dieu gouverne tout, non comme une Ame du Monde, mais comme le Seigneur de l'Univers. Le mot de Dieu est relatif: il emporte une idée de relation à des Serviteurs; & la Divinité de Dieu est sa Domination, qui ne ressemble pas à celle de l'Ame sur son propre corps; mais à celle d'un Seigneur ou d'un Maître sur ses Serviteurs. — Tout subsiste & se meut en Dieu; mais sans aucune action mutuelle. Dieu n'est en aucune manière affecté par le mouvement des*

B 2

corps;

28 SECONDE REPLIQUE

est une partie d'un composé, dont le Corps est l'autre partie ; & ces deux parties agissent mutuellement l'une sur l'autre, comme étant les parties d'un même Tout. Mais Dieu est dans le Monde, non comme une partie de l'Univers , mais comme un Gouverneur Il agit sur tout , & rien n'agit sur lui. *Il n'est pas loin de chacun de nous ; car en lui nous (& toutes les choses qui existent) avons la vie , le mouvement & l'être.*

corps ; & le mouvement des corps n'est point interrompu par la présence de Dieu. — Dieu n'a ni corps , ni figure corporelle : c'est pourquoi on ne fauroit le voir , l'entendre , ni le toucher ; & il ne doit être adoré sous la ressemblance d'aucune chose corporelle. Nous avons des idées de ses Attributs ; mais les Substances des Etres , sans aucune exception , nous sont entièrement inconnues. — Nous ne saurions même connoître les substances des Corps , ni par quelqu'un de nos Sens , ni par quelque Acte réfléchi de notre Esprit. La Substance de Dieu nous est encore moins connue. Nous ne le connoissons que par ses propriétés & ses Attributs , par son excellence & très-sage disposition des choses , & par les Causes finales ; & nous l'adorons , à cause de sa Domination. Car un Dieu sans Domination , sans Providence , & sans Causes finales , n'est autre chose que le Destin & la Nature. *Newtoni Principia , Scholium generale sub finem.*



TROISIEME ECRIT DE
MR. LEIBNIZ,

O U

Réponse à la seconde Replique de Mr. Clarke.

1. **S**elon la manière de parler ordinaire, les *Principes Mathématiques* sont ceux qui consistent dans les Mathématiques pures, comme Nombres, Arithmétique, Géométrie. Mais les *Principes Métaphysiques* regardent des notions plus générales, comme la Cause & l'Effet.

2. On m'accorde ce Principe important, *que rien n'arrive sans qu'il y ait une raison suffisante. pourquoi il en soit plutôt ainsi qu'autrement.* Mais on me l'accorde en paroles, & on me le refuse en effet; ce qui fait voir qu'on n'en a pas bien compris toute la force. Et pour cela on se sert d'une de mes Démonstrations contre l'*Espace réel absolu*, Idole de quelques Anglois Modernes. Je dis Idole, non pas dans un sens Théologique, mais Philosophique;

comme le Chancelier *Bacon* disoit autrefois, qu'il y a *Idola Tribûs, Idola Spectûs*.

3. Ces Messieurs soutiennent donc, que l'*Espace* est un *Etre réel absolu* ; mais cela les mene à de grandes difficultés. Car il paroît que cet Être doit être éternel infini. C'est pourquoi il y en a qui ont cru que c'étoit Dieu lui-même, ou bien son Attribut, son Immensité. Mais comme il a des parties, ce n'est pas une chose qui puisse convenir à Dieu.

4. Pour moi, j'ai marqué plus d'une fois, que je tenois l'*Espace* pour quelque chose de *purement relatif*, comme le *Tems* ; pour un *ordre des Coexistences*, comme le *Tems* est un *ordre de Successions*. Car l'*Espace* marque en termes de possibilité, un ordre des choses qui existent en même tems, en tant qu'elles existent ensemble ; sans entrer dans leurs manières d'exister. Et lorsqu'on voit plusieurs choses ensemble, on s'aperçoit de cet ordre des choses entr'elles.

5. Pour réfuter l'imagination de ceux qui prennent l'*Espace* pour une Substance, ou du moins pour quelque *Etre absolu* ; j'ai plusieurs Démonstrations ; mais je ne veux me servir à présent que de celle dont on me fournit ici l'occasion. Je dis
donc,

donc , que si l'Espace étoit un Etre absolu , il arriveroit quelque chose dont il seroit impossible qu'il y eût une raison suffisante (a) , ce qui est contre notre Axiome. Voici comment je le prouve. L'Espace est quelque chose d'uniforme absolument ; & sans les choses y placées, un point de l'Espace ne diffère absolument en rien d'un autre point de l'Espace. Or il suit de cela (supposé que l'Espace soit quelque chose en lui-même outre l'ordre des corps entre eux ,) qu'il est impossible qu'il y ait une raison pourquoi Dieu , gardant les mêmes situations des corps entre eux , ait placé les corps dans l'Espace ainsi & non pas autrement ; & pourquoi tout n'a pas été pris à rebours , (par exemple ,) par un échange de l'Orient & de l'Occident. Mais si l'Espace n'est autre chose que cet ordre ou rapport, & n'est rien du tout sans les corps , que la possibilité d'en mettre ; ces deux états , l'un tel qu'il est , l'autre supposé à rebours , ne différeroient point entre eux. Leur différence ne se trouve donc , que dans notre supposition chimérique de la réalité de l'Espace en lui-même. Mais dans la vérité , l'un seroit juste-

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 4.

justement la même chose que l'autre ,
comme ils sont absolument indiscernables ;
& par conséquent , il n'y a pas lieu de
demander la raison de la préférence de
l'un à l'autre.

6. Il en est de même du Tems. Supposé
que quelqu'un demande pourquoi Dieu
n'a pas tout créé un An plutôt ; & que
ce même personnage veuille inférer delà,
que Dieu a fait quelque chose dont il
n'est pas possible qu'il y ait une raison
pourquoi il l'a fait ainsi plutôt qu'autre-
ment : on lui répondroit , que son illation
seroit vraie, si le tems étoit quelque cho-
se hors des choses temporelles ; car il se-
roit impossible qu'il y eût des raisons
pourquoi les choses eussent été appliquées
plutôt à de tels instans , qu'à d'autres ,
leur succession demeurant la même. Mais
cela même prouve que les instans hors
des choses ne sont rien , & qu'ils ne con-
sistent que dans leur ordre successif ; le-
quel demeurant le même , l'un des deux
états, comme celui de l'anticipation ima-
ginée, ne différeroit en rien, & ne sauroit
être discerné de l'autre qui est maintenant.

7. On voit par tout ce que je viens de
dire, que mon Axiome n'a pas été bien
pris ; & qu'en semblant l'accorder, on le
refuse.

refuse. *Il est vrai*, dit-on, *qu'il n'y a rien sans une raison suffisante pourquoi il est*, & *pourquoi il est ainsi plutôt qu'autrement* : Mais on ajoute, que cette raison suffisante est souvent la *simple Volonté* de Dieu ; comme lorsqu'on demande pourquoi la Matière n'a pas été placée autrement dans l'Espace, les mêmes situations entre les corps demeurant gardées. Mais c'est justement soutenir que Dieu veut quelque chose, sans qu'il y ait aucune raison suffisante de sa Volonté, contre l'Axiome, ou la Règle générale de tout ce qui arrive. C'est retomber dans l'*indifférence vague*, que j'ai montrée chimérique absolument, même dans les Créatures, & contraire à la Sagesse de Dieu, comme s'il pouvoit opérer sans agir par raison.

8. On m'objecte qu'en n'admettant point cette *simple Volonté*, ce seroit ôter à Dieu le pouvoir de choisir, & tomber dans la *Fatalité*. Mais c'est tout le contraire : on soutient en Dieu le pouvoir de choisir, puisqu'on le fonde sur la raison du choix conforme à sa Sagesse. Et ce n'est pas cette Fatalité (qui n'est autre chose que l'ordre le plus sage de la Providence,) mais une *Fatalité* ou *Nécessité brute*, qu'il faut éviter, où il n'y a ni sagesse, ni choix.

9. J'avois remarqué, qu'en diminuant la quantité de la Matière, on diminue la quantité des Objets où Dieu peut exercer sa Bonté. On me répond, qu'au lieu de la Matière, il y a d'autres choses dans le Vuide, où il ne laisse pas de l'exercer. Soit. Quoique je n'en demeure point d'accord; car je tiens que toute Substance créée est accompagnée de Matière. Mais soit, dis-je: je réponds, que plus de Matière étoit compatible avec ces mêmes choses; & par conséquent, c'est toujours diminuer ledit Objet. L'instance d'un plus grand nombre d'hommes ou d'Animaux ne convient point; car ils ôteroient la place à d'autres choses.

10. Il sera difficile de nous faire accroire, que dans l'usage ordinaire, *Sensorium* ne signifie pas l'Organe de la sensation. Voici les paroles de *Rudolphus Goclenius*, dans son *Diſtionarium Philoſophicum*, v. *Sensiterium*: *Barbarum Scholaſticorum*, dit-il, *qui interdum ſunt Simiæ Græcorum. Hi dicant Αἰσθητήριον. Ex quo illi fecerunt Sensitorium pro Sensorio, id eſt, Organo Sensationis.*

11. La ſimple préſence d'une Subſtance, même animée, ne ſuffit pas pour la perception. Un aveugle, & même un
distrain,

distrait, ne voit point. Il faut expliquer comment l'Ame s'apperçoit de ce qui est hors d'elle.

12. Dieu n'est pas présent aux choses par situation, mais par essence ; sa présence se manifeste par son opération immédiate. La présence de l'Ame est tout d'une autre nature. Dire qu'elle est diffuse par le corps, c'est la rendre étendue & divisible ; dire qu'elle est toute entière en chaque partie de quelque corps , c'est la rendre divisible d'elle-même. L'attacher à un Point , la répandre par plusieurs Points, tout cela ne sont qu'expressions abusives, *Idola Tribûs.*

13. Si la force active se perdoit dans l'Univers par les Loix naturelles que Dieu y a établies, en sorte qu'il eût besoin d'une nouvelle impression pour restituer cette force, comme un Ouvrier qui remédie à l'imperfection de sa Machine ; le desordre n'auroit pas seulement lieu à l'égard de nous , mais à l'égard de Dieu lui-même. Il pouvoit le prévenir, & prendre mieux ses mesures, pour éviter un tel inconvénient : aussi l'a-t-il fait en effet.

14. Quand j'ai dit que Dieu a opposé à de tels desordres des remedes par avance, je ne dis point que Dieu laisse venir les

36 TROISIEME ECRIT

desordres , & puis les remedes ; mais qu'il a trouvé moyen par avance d'empêcher les desordres d'arriver.

15. On s'applique inutilement à critiquer mon expreffion, que Dieu est *Intelligentia Supramundana* (a). Difant qu'il est au-deffus du Monde, ce n'est pas nier qu'il est dans le Monde.

16. Je n'ai jamais donné fujet de douter que la confervation de Dieu est une pré-fervation & continuation actuelle des E-tres, Pouvoirs , Ordres, Dispositions & Motions ; & je crois l'avoir peut-être mieux expliqué que beaucoup d'autres. Mais, dit-on, *This is All that I contended for* ; c'est en cela que confifte toute la Dispute. A cela je répons, *Serviteur très-humble*. Nostre difpute confifte en bien d'autres chofes. La question est, Si Dieu n'agit pas le plus réguliérement , & le plus parfaitement ? Si la Machine est capable de tomber dans des desordres, qu'il est obligé de redreffer par des voyes extraordinaires ? Si la Volonté de Dieu est capable d'agir fans raifon ? Si l'Espace est un Etre abfolu ? Sur la nature du Miracle, & quantité de questions semblables, qui font une grande féparation.

17. Les

(a) Voyez l'*Appendice*, N. I.

17. Les Théologiens ne demeureront point d'accord de la Thèse qu'on avance contre moi, qu'il n'y a point de différence par rapport à Dieu, entre le Naturel & le Surnaturel. La plûpart des Philosophes l'approuveront encore moins. Il y a une différence infinie ; mais il paroît bien qu'on ne l'a pas bien considérée. Le Surnaturel surpasse toutes les forces des Créatures. Il faut venir à un exemple : en voici un, que j'ai souvent employé avec succès. Si Dieu vouloit faire en sorte qu'un corps libre se promenât dans l'Ether en rond, à l'entour d'un certain centre fixe, sans que quelqu'autre Créature agît sur lui ; je dis que cela ne se pourroit que par Miracle, n'étant pas expliquable par les natures des corps. Car un corps libre s'écarte naturellement de la ligne courbe par la tangente. C'est ainsi que je soutiens que l'attraction, proprement dite, des corps (a) est une chose miraculeuse, ne pouvant pas être expliquée par leur nature.

(a) Voyez l'*Appendice* N. 8. & la Note sur la *cinquième Replique* de Mr. Clarke N. 113.



TROISIEME REPLIQUE DE MR. CLARKE.

1. **C**E que l'on dit ici ne regarde que la signification de certains mots. On peut admettre les définitions que l'on trouve ici ; mais cela n'empêchera pas qu'on ne puisse appliquer les raisonnemens *Mathématiques* à des sujets *Physiques* & *Métaphysiques*.

2. Il est indubitable , que rien n'existe, sans qu'il y ait une *raison suffisante* de son existence ; & que rien n'existe d'une certaine manière plutôt que d'une autre, sans qu'il y ait aussi une *raison suffisante* de cette manière d'exister. Mais à l'égard des choses qui sont indifférentes en elles-mêmes , la *simple Volonté* est une raison suffisante pour leur donner l'existence, ou pour les faire exister d'une certaine manière ; & cette Volonté n'a pas besoin d'être déterminée par une Cause étrangère. Voici des exemples de ce que je viens de dire. Lorsque Dieu a créé ou placé une particule de Matière dans un lieu plutôt que dans un autre , quoique tous
les

les lieux soient semblables ; il n'en a eu aucune autre raison que sa Volonté. Et supposé que l'Espace ne fût rien de réel, mais seulement un *simple ordre des Corps* ; la Volonté de Dieu ne laisseroit pas d'être la seule possible raison pour laquelle trois particules égales auroient été placées ou rangées dans l'ordre A, B, C, plutôt que dans un ordre contraire. On ne sauroit donc tirer de cette indifférence des Lieux aucun Argument, qui prouve qu'il n'y a point d'Espace réel. Car les différens Espaces sont réellement distincts l'un de l'autre, quoiqu'ils soient parfaitement semblables. D'ailleurs, si l'on suppose que l'Espace n'est point réel, & qu'il n'est simplement que *l'ordre & l'arrangement des Corps*, il s'ensuivra une absurdité palpable. Car, selon cette idée, si la Terre, le Soleil & la Lune avoient été placés où les Etoiles fixes les plus éloignées se trouvent à présent, (pourvû qu'ils eussent été placez dans le même ordre, & à la même distance l'un de l'autre,) non-seulement c'eut été la même chose, comme le savant Auteur le dit très-bien ; mais il s'ensuivroit aussi que la Terre, le Soleil & la Lune seroient en ce cas-là dans le

même

même Lieu , où ils sont présentement : ce qui est une contradiction manifeste.

Les Anciens (a) n'ont point dit que tout Espace destitué de Corps étoit un *Espace imaginaire* : ils n'ont donné ce nom qu'à l'Espace qui est au-delà du Monde. Et ils n'ont pas voulu dire par-là, que cet Espace n'est (b) pas réel ; mais seulement que nous ignorons entièrement quelles sortes de choses il y a dans cet Espace. J'ajoute que les Auteurs, qui ont quelquefois employé le mot *d'imaginaire* pour marquer que l'Espace n'étoit pas réel, n'ont point prouvé ce qu'ils avoient par le simple usage de ce terme.

3. L'Espace n'est pas une Substance, un Etre éternel & infini ; mais une Propriété, ou une (c) suite de l'existence d'un Etre infini & éternel. L'Espace infini est l'Immensité ; mais l'Immensité n'est pas Dieu ; donc l'Espace infini n'est pas Dieu. Ce que l'on dit ici des parties de
l'Es-

(a) On a fait ces Remarques à l'occasion d'un endroit de la Lettre de Mr. Leibniz , qui servoit d'enveloppe au troisième Ecrit qu'il envoya.

(b) Le Néant n'a point de dimensions , de grandeur , ni de quantité : il n'a aucune propriété.

(c) Voyez ci-dessous la Note sur ma quatrième Replique, §. 10.

l'Espace, n'est point une difficulté. L'Espace infini est absolument & essentiellement indivisible : & c'est une contradiction dans les termes, que de supposer qu'il soit divisé ; car il faudroit qu'il y eût un Espace entre les parties que l'on suppose divisées ; ce qui est supposer que l'Espace est (a) divisé & non divisé en même tems. Quoique Dieu soit immense ou présent par-tout , sa Substance n'en est pourtant pas plus divisée en parties, que son Existence l'est par-la durée. La difficulté que l'on fait ici , vient uniquement de l'abus du mot de Parties.

4. Si l'Espace n'étoit que l'ordre des choses qui coexistent , il s'ensuivroit que si Dieu faisoit mouvoir le Monde tout entier en ligne droite , quelque degré de vitesse qu'il eût , il ne laisseroit pas d'être toujours dans le même lieu ; & que rien ne recevroit aucun choc , quoique ce mouvement fût arrêté subitement. Et si le Tems n'étoit qu'un ordre de succession dans les Créatures , il s'ensuivroit que si Dieu avoit créé le Monde quelques millions d'années, plutôt , il n'auroit pourtant pas été créé plutôt. De plus, l'Espace

(a) Voyez ci-dessus §. 4. de ma *Seconde Replique*.

pace & le Tems font des quantités ; ce qu'on ne peut dire de la Situation & de l'Ordre.

5. On prétend ici que, parce que l'Espace est uniforme ou parfaitement semblable , & qu'aucune de ses parties ne diffère de l'autre , il s'ensuit que si les Corps qui ont été créés dans un certain lieu , avoient été créés dans un autre lieu, (supposé qu'ils conservassent la même situation entre eux,) ils ne laisseroient pas d'avoir été créés dans le même lieu. Mais c'est une contradiction manifeste. Il est vrai que l'uniformité de l'Espace prouve, que Dieu n'a pu avoir aucune raison externe pour créer les choses dans un lieu plutôt que dans un autre ; mais cela empêche-t-il que sa volonté n'ait été une raison suffisante pour agir en quelque lieu que ce soit , puisque tous les lieux sont indifférens ou semblables, & qu'il y a une bonne raison pour agir en quelque lieu ?

6. Le même raisonnement, dont je me suis servi dans la Section précédente, doit avoir lieu ici.

7. & 8. Lorsqu'il y a quelque différence dans la nature des choses , la considération de cette différence détermine toujours un Agent intelligent & très-sage.
Mais

Mais lorsque deux manières d'agir sont également bonnes , comme dans les cas dont on a parlé ci-dessus ; dire que Dieu *ne sauroit agir du tout*, & que ce n'est point une imperfection de *ne pouvoir agir* dans un tel cas , parce que Dieu ne peut avoir aucune raison externe pour agir d'une certaine manière plutôt que d'une autre ; dire une telle chose , c'est insinuer que Dieu n'a pas en lui-même un *Principe d'action*, & qu'il est toujours , pour ainsi dire , machinalement déterminé par les choses de dehors.

9. Je suppose que la quantité déterminée de Matière , qui est à présent dans le Monde , est la plus convenable à l'état présent des choses ; & qu'une plus grande (aussi-bien qu'une plus petite) quantité de Matière , auroit été moins convenable à l'état présent du Monde ; & que par conséquent elle n'auroit pas été un plus grand objet de la bonté de Dieu.

10. Il ne s'agit pas de savoir ce que *Goclenius* entend par le mot de *Sensorium* ; mais en quel sens Mr. le Chevalier (a) *Newton* s'est servi de ce mot dans son Livre.

(a) Voyez la Note sur §. 3. de ma *Première Réplique* , pag. 4.

44 TROISIEME REPLIQUE

vre. Si *Goclenius* croit que l'Oeil, l'Oreille, ou quelque autre Organe des Sens, est le *Sensorium*, il se trompe. Mais quand un Auteur employe un terme d'Art, & qu'il déclare en quel sens il s'en sert, à quoi bon rechercher de quelle manière d'autres Ecrivains ont entendu ce même terme ? *Scapula* traduit le mot, dont il s'agit ici, *Domicilium*, c'est-à-dire, le Lieu ou l'Ame réside.

11. L'Ame d'un Aveugle ne voit point, parce que certaines obstructions empêchent les images d'être portées au *Sensorium*, où elle est présente. Nous ne savons pas comment l'Ame d'un homme qui voit, apperçoit les images auxquelles elle n'est pas présente ; parce qu'un Etre ne sauroit ni agir, ni recevoir des impressions, dans un lieu où il n'est pas.

12. Dieu étant par-tout, est actuellement présent à tout, *essentiellement* & (a) *substantiellement*. Il est vrai que la présence

(a) *Deus omniprasens est, non per virtutem solam, sed etiam per Substantiam; nam virtus sine Substantia subsistere non potest. C'est-à-dire: Dieu est présent par-tout, non-seulement virtuellement, mais encore substantiellement; car la Force, (Virtus) ne sauroit subsister sans une Substance. Newtoni Principia, Scholium generale sub finem.*

sence de Dieu se manifeste par son opération ; mais cette opération seroit impossible sans la présence actuelle de Dieu. L'Âme n'est pas présente à chaque partie du Corps ; & par conséquent elle n'agit , & ne sauroit agir par elle-même sur toutes les parties du Corps , mais seulement sur le Cerveau , ou sur certains Nerfs & sur les Esprits, qui agissent sur tout le Corps, en vertu des Loix du mouvement, que Dieu a établies.

13. & 14. Quoique les (a) *Forces Actives*

(a) Le mot de *Force Active* ne signifie ici que le *Mouvement* & l'*Impetus* ou la *Force impulsive* & *relative* des Corps, qui naît de leur mouvement, & qui lui est proportionnée. Car c'est le Passage suivant de Mr. Newton, qui a donné lieu à tout ce qu'on dit sur ce sujet dans cette Dispute. " Cet exemple „ fait voir que le mouvement se produit, & qu'il „ se perd aussi ; mais qu'à cause de la ténacité des „ Fluides, & de l'attrition de leurs parties, & de la „ foiblesse de l'élasticité des Solides, il se perd beau- „ coup plus de mouvement qu'il ne s'en produit... „ Puis donc que tous les différens mouvemens que „ nous découvrons dans le Monde , diminuent „ continuellement , il est absolument nécessaire „ qu'il y ait des Principes actifs qui les conservent, „ & en réparent la perte. " Ce que Mr. Clarke a traduit de cette manière : *Apparet motum & nasci posse & perire. Verum, per tenacitatem corporum fluidorum, partiumque suarum attritum, visque elasticæ in corporibus solidis imbecillitatem, multò magis in eam semper*

46 TROISIEME REPLIQUE

ves qui sont dans l'Univers , diminuent, & qu'elles ayent besoin d'une nouvelle impression, ce n'est point un desordre, ni une imperfection dans l'Ouvrage de Dieu ; ce n'est qu'une suite de la nature des Créatures, qui sont dans la dépendance. Cette dépendance n'est pas une chose , qui ait besoin d'être rectifiée. L'exemple qu'on allégué d'un homme qui fait une Machine, n'a aucun rapport à la matière dont il s'agit ici ; parce que les Forces, en vertu desquelles cette Machine continue de se mouvoir, sont tout-à-fait indépendantes de l'Ouvrier.

15. On peut admettre les mots d'*Intelligentia Supramundana* , de la manière dont l'Auteur les explique ici. Mais, sans cette explication , ils pourroient aisément faire naître une fausse idée, comme si Dieu n'étoit pas réellement & substantiellement présent par-tout.

16. Je réponds aux Questions que l'on propose ici : Que Dieu agit toujours de la

Semper partem vergit natura rerum, ut percat Motus, quam ut nascatur. — Quoniam igitur varii illi Motus qui in Mundo conspiciuntur, perpetuò decrescunt universi; necesse est prorsus, quo ii conservari & recrefcere possint, ut ad actiosa aliqua Principia recurramus. Newt. Optice, Quæst. ult. p. 341. 343.

la manière la plus régulière & la plus parfaite : qu'il n'y a aucun desordre dans son Ouvrage : que les changemens qu'il fait dans l'état présent de la Nature , ne sont pas plus extraordinaires , que le soin qu'il a de conserver cet état : que lorsque les choses sont en elles-mêmes absolument égales & indifférentes, la Volonté de Dieu peut se déterminer librement sur le choix , sans qu'aucune cause étrangère la fasse agir ; & que le pouvoir que Dieu a d'agir de cette manière, est une véritable perfection. Enfin , je réponds que l'Espace ne dépend point de l'*Ordre* ou de la *Situation*, ou de l'*Existence* des Corps.

17. A l'égard des Miracles , il ne s'agit pas de savoir ce que les Théologiens ou les Philosophes disent communément sur cette matière ; mais sur quelles raisons ils appuient leurs sentimens. Si un *Miracle* est toujours *une Action , qui surpasse la puissance de toutes les Créatures* , il s'ensuivra que si un homme marche sur l'eau, & si le mouvement du Soleil (ou de la Terre) est arrêté , ce ne sera point un Miracle , puisque ces deux choses se peuvent faire sans l'intervention d'une Puissance infinie. Si un Corps se meut autour d'un Centre dans le Vuide, & si ce mouvement

48 TROISIEME REPLIQUE

vement est une chose ordinaire , comme celui des Planetes autour du Soleil ; ce ne sera point un Miracle, soit que Dieu lui-même produise ce mouvement immédiatement, ou qu'il soit produit par quelque Créature. Mais si ce mouvement autour d'un Centre est rare & extraordinaire, comme seroit celui d'un Corps pesant, suspendu dans l'air, ce sera également un Miracle ; soit que Dieu même produise ce mouvement, ou qu'il soit produit par une Créature invisible. Enfin , si tout ce qui n'est pas l'effet des forces naturelles des Corps, & qu'on ne sauroit expliquer par ces forces , est un Miracle ; il s'en suivra que tous les mouvemens des Animaux sont des Miracles. Ce qui semble prouver démonstrativement, que le savant Auteur a une fausse idée de la nature du Miracle.



QUATRIEME ECRIT DE
MR. LEIBNIZ,

O U

*Réponse à la troisième Replique de Mr.
Clarke.*

1. **D**Ans les choses indifférentes absolument il n'y a point de choix, & par conséquent point d'élection ni de volonté; puisque le choix doit avoir quelque raison ou principe.

2. Une simple volonté sans aucun motif (*a mere Will*), est une fiction non-seulement contraire à la perfection de Dieu, mais encore chimérique, contradictoire, incompatible avec la définition de la volonté, & assez réfutée dans la *Théodicée*.

3. Il est indifférent de ranger trois corps égaux & en tout semblables, en quel ordre qu'on voudra; & par conséquent ils ne seront jamais rangés (*a*) par celui qui ne

Tome I.

C

fait

(*a*) Voyez l'*Appendice*, N. 4, & 9.

fait rien qu'avec sagesse. Mais aussi étant l'Auteur des choses, il n'en produira point, & par conséquent il n'y en a point dans la Nature.

4. Il n'y a point *deux Individus indiscernables*. Un Gentil-homme d'esprit de mes amis, en parlant avec moi en présence de Madame l'Electrice dans le Jardin de Herrenhausen, crut qu'il trouveroit bien deux feuilles entièrement semblables. Madame l'Electrice l'en défia, & il courut long-tems en vain pour en chercher. Deux gouttes d'eau, ou de lait, regardées par le Microscope, se trouveront discernables. C'est un argument contre les Atomes, qui ne sont pas moins combattus que le Vuide, par les Principes de la véritable Métaphysique.

5. Ces grands Principes de la *Raison suffisante* & de l'*Identité des indiscernables*, changent l'état de la Méthaphysique, qui devient réelle & démonstrative par leur moyen : au lieu qu'autrefois elle ne consistoit presque qu'en termes vuides.

6. Poser deux choses indiscernables, est poser la même chose sous deux noms. Ainsi l'Hypothèse, que l'Univers auroit eu d'abord une autre position du Tems & du Lieu, que celle qui est arrivée effective-

tivement ; & que pourtant toutes les parties de l'Univers auroient eu la même position entre elles , que celle qu'elles ont reçue en effet , est une fiction impossible.

7. La même raison qui fait que l'Espace hors du Monde est imaginaire, prouve que tout espace vuide est une chose imaginaire ; car ils ne diffèrent que du grand au petit.

8 Si l'Espace est une propriété ou un attribut, il doit être la propriété de quelque substance. L'Espace vuide borné, que les Patrons supposent entre deux Corps, de quelle substance sera-t-il la propriété ou l'affection ?

9. Si l'Espace infini est l'immenfité ; l'Espace fini sera l'opposé de l'immenfité, c'est-à-dire la mesurabilité, ou l'étendue bornée. Or l'étendue doit être l'affection d'un étendu. Mais si cet Espace est vuide, il sera un attribut sans sujet, une étendue d'aucun étendu. C'est pourquoi, en faisant de l'Espace une propriété, l'on tombe dans mon sentiment qui le fait un ordre des choses, & non pas quelque chose d'absolu.

10. Si l'Espace est une réalité absolue ; bien loin d'être une propriété ou acciden-

talité opposée à la substance , il sera plus subsistant que les substances. Dieu ne le sauroit détruire, ni même changer en rien. Il est non-seulement immense dans le tout ; mais encore immuable & éternel en chaque partie. Il y aura une infinité de choses éternelles hors de Dieu.

11. Dire que l'Espace infini est sans parties, c'est dire que les Espaces finis ne le composent point ; & que l'Espace infini pourroit subsister, quand tous les Espaces finis seroient réduits à rien. Ce seroit comme si l'on disoit, dans la supposition Cartésienne, d'un Univers corporel étendu sans bornes, que cet Univers pourroit subsister , quand tous les Corps qui le composent seroient réduits à rien.

12. On attribue des *parties* à l'Espace, p. 19. 3. Edition de la *Défense de l'Argument contre M. Dodwell* ; & on les fait inséparables l'une de l'autre. Mais p. 30. de la *Seconde Défense* , on en fait des *parties improprement dites* ; cela se peut entendre dans un bon sens.

13. De dire que Dieu fasse avancer tout l'Univers, en ligne droite ou autre, sans y rien changer autrement, c'est encore une supposition chimérique (a). Car deux
états

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 10.

états *indiscernables* font le même état , & par conséquent c'est un changement qui ne change rien. De plus, il n'y a ni rime ni raison. Or Dieu ne fait rien sans raison ; & il est impossible qu'il y en ait ici. Outre que ce seroit *agendo nihil agere*, comme je viens de dire, à cause de l'indiscernabilité.

14. Ce sont *Idola Tribûs* , chimères toutes pures , & imaginations superficielles. Tout cela n'est fondé , que sur la supposition que l'Espace imaginaire est réel.

15. C'est une fiction semblable , c'est-à-dire impossible , de supposer que Dieu ait créé le Monde quelques millions d'années plutôt. Ceux qui donnent dans ces sortes de fictions, ne sauroient répondre à ceux qui argumenteroient pour l'éternité du Monde. Car Dieu ne faisant rien sans raison , & point de raison n'étant assignable, pourquoi il n'ait point créé le Monde plutôt ; il s'ensuivra, ou qu'il n'ait rien créé du tout, ou qu'il ait produit le Monde avant tout tems assignable, c'est-à-dire que le Monde soit éternel. Mais quand on montre que le commencement , quel qu'il soit, est toujours la même chose , la question, pourquoi il n'en a pas été autrement, cesse.

54 QUATRIEME ECRIT

16. Si l'Espace & le Tems étoient quelque chose d'absolu ; c'est-à-dire, s'ils étoient autre chose que certains *ordres* des choses, ce que je dis seroit contradiction. Mais cela n'étant point, l'Hypothèse est contradictoire ; c'est-à dire, c'est une fiction impossible.

17. Et c'est comme dans la Géométrie, où l'on prouve quelquefois par la supposition même, qu'une Figure soit plus grande. C'est une contradiction ; mais elle est dans l'Hypothèse, laquelle pour cela même se trouve fautive.

18. L'uniformité de l'Espace fait qu'il n'y a aucune raison, ni interne, ni externe, pour en discerner les parties, & pour y choisir. Car cette raison externe de discerner, ne sauroit être fondée que dans l'interne ; autrement c'est choisir sans discerner. La volonté sans raison seroit le Hazard des Epicuriens. Un Dieu qui agiroit par une telle volonté, seroit un Dieu de nom. La source de ces erreurs est, qu'on n'a point de soin d'éviter ce qui déroge aux Perfections Divines.

19. Lorsque deux choses incompatibles sont également bonnes, & que tant en elles que par leur combinaison avec d'autres, l'une n'a point d'avantage sur l'autre ;

tre ; Dieu n'en produira aucune (a).

20. Dieu n'est jamais déterminé par les choses externes, mais toujours par ce qui est en lui ; c'est-à-dire , par ses connoissances, avant qu'il y ait aucune chose hors de lui.

21. Il n'y a point de raison possible, qui puisse limiter la quantité de la Matière. Ainsi cette limitation ne sauroit avoir lieu.

22. Et supposé cette limitation arbitraire, on pourroit toujours ajouter quelque chose, sans déroger à la perfection des choses qui sont déjà : & par conséquent il faudra toujours y ajouter quelque chose, pour agir suivant le Principe de la perfection des Opérations Divines.

23. Ainsi on ne sauroit dire que la présente quantité de la Matière est la plus convenable pour leur présente constitution. Et quand même cela seroit, il s'ensuivroit que cette présente constitution des choses ne seroit point la plus convenable absolument , si elle empêche d'employer plus de matière ; il faudroit donc en choisir une autre, capable de quelque chose de plus.

24. Je serois bien aise de voir le passage
C 4 d'un

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 4, & 9.

56 QUATRIEME ECRIT

d'un Philosophe , qui prenne *Sensorium* autrement que *Goclenius*.

25. Si *Scapula* dit que *Sensorium* est la place où l'Entendement réside, il entendra l'Organe de la sensation interne. Ainsi il ne s'éloignera point de *Goclenius*.

26. *Sensorium* a toujours été l'Organe de la sensation. La glande pinéale seroit, selon *Descartes* , le *Sensorium* dans le sens qu'on raporte de *Scapula*.

27. Il n'y a guère d'expression moins convenable sur ce sujet, que celle qui donne à Dieu un *Sensorium*. Il semble qu'elle le fait l'Ame du Monde. Et on aura bien de la peine à donner à l'usage que M. *Newton* fait de ce mot, un sens qui le puisse justifier.

28. Quoiqu'il s'agisse du sens de M. *Newton*, & non pas de celui de *Goclenius*, on ne me doit point blâmer d'avoir allégué le Dictionnaire Philosophique de cet Auteur ; parce que le but des Dictionnaires est de marquer l'usage des termes.

29. Dieu s'apperçoit des choses en lui même. L'Espace est le lieu des choses , & non pas le lieu des idées de Dieu : à moins qu'on ne considère l'Espace comme quelque chose qui fasse l'union de Dieu & des choses , à l'imitation de l'union

nion de l'Ame & du Corps qu'on s'imagi-
gine; ce qui rendroit encore Dieu l'Ame
du Monde.

30. Aussi a-t-on tout dans la compari-
son qu'on fait de la connoissance & de
l'opération de Dieu avec celle des Ames.
Les ames connoissent les choses, parce que
Dieu a mis en elles un *Principe représentatif*
de ce qui est hors d'elles. Mais Dieu
connoît les choses (a), parce qu'il les pro-
duit continuellement.

31. Les Ames n'opèrent sur les choses,
selon moi, que parce que des Corps s'ac-
commodent à leur desirs en vertu de l'*har-
monie* que Dieu y a *préétablie* (b).

32. Mais ceux qui s'imaginent que les
Ames peuvent donner une force nouvelle
au Corps, & que Dieu en fait autant dans
le Monde pour redresser les défauts de sa
Machine, approchent trop Dieu de l'Ame,
en donnant trop à l'Ame & trop peu à
Dieu.

33. Car il n'y a que Dieu qui puisse
donner à la Nature de nouvelles forces;
mais il ne le fait que surnaturellement. S'il
avoit besoin de le faire dans le cours na-

C 5 turel,

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 11.

(b) Voyez l'*Appendice*, N. 7.

58 QUATRIEME REPLIQUE

turel , il auroit fait un Ouvrage très-imparfait. Il ressembleroit dans le Monde à ce que le Vulgaire attribue à l'Ame dans le Corps.

34. En voulant soutenir cette opinion vulgaire de l'influence de l'Ame sur le Corps , par l'exemple de Dieu opérant hors de lui ; on fait encore que Dieu ressembleroit trop à l'Ame du Monde. Cette affectation encore de blâmer mon expression d'*Intelligentia Supramundana* , y semble pancher aussi.

35. Les images, dont l'Ame est affectée immédiatement, sont en elle-même ; mais elles répondent à celles du Corps. La présence de l'Ame est imparfaite , & ne peut être expliquée que par cette correspondance ; mais celle de Dieu est parfaite, & se manifeste par son opération.

36. L'on suppose mal contre moi, que la présence de l'Ame est liée avec son *influence* sur le Corps ; puisqu'on fait que je rejette cette *influence*.

37. Il est aussi inexplicable que l'Ame soit *diffuse par le Cerveau* , que de faire qu'elle soit diffuse par le Corps tout entier. La différence n'est que du plus au moins.

38. Ceux qui s'imaginent que les forces actives se diminuent d'elles-mêmes dans le Mon-

Monde (a) , ne connoissent pas bien les principales loix de la Nature, & la beauté des Ouvrages de Dieu.

39. Comment prouveront-ils que ce défaut est une suite de la dépendance des choses ?

40. Ce défaut de nos Machines, qui fait qu'elles ont besoin d'être redressées, vient de cela même , qu'elles ne sont pas assez dépendantes de l'Ouvrier. Ainsi la dépendance de Dieu qui est dans la Nature, bien loin d'être cause de ce défaut , est plutôt cause que ce défaut n'y est point ; parce qu'elle est si dépendante d'un Ouvrier trop parfait, pour faire un Ouvrage qui ait besoin d'être redressé. Il est vrai que chaque Machine particulière de la Nature est en quelque façon sujette à être détraquée ; mais non pas l'Univers tout entier, qui ne sauroit diminuer en perfection.

41. On dit que l'Espace ne dépend point de la situation des Corps. Je réponds qu'il est vrai qu'il ne dépend point d'une telle situation des Corps ; mais il est cet Ordre qui fait que les Corps sont *situables*, & par lequel ils ont une situation entre eux en
exis-

(a) Voyez ci-dessus la Note sur le §. 13. de la troisième Replique de M. Clarke.

existant ensemble, comme le tems est cet Ordre par rapport à leur position successive. Mais s'il n'y avoit point de Créatures, l'Espace & le Tems ne feroient que dans les idées de Dieu.

42. Il semble qu'on avoue ici que l'idée qu'on se fait du Miracle n'est pas celle qu'en ont communément les Théologiens & les Philosophes. Il me suffit donc, que mes Adversaires sont obligés de recourir à ce qu'on appelle Miracle dans l'usage reçu.

43. J'ai peur qu'en voulant changer le sens reçu du Miracle, on ne tombe dans un sentiment incommode. La nature du Miracle ne consiste nullement dans l'*usualité* & l'*inusualité*; autrement les Monstres seroient des Miracles.

44. Il y a des Miracles d'une sorte inférieure, qu'un Ange peut produire; car il peut, par exemple, faire qu'un homme aille sur l'eau sans enfoncer. Mais il y a des Miracles réservés à Dieu, & qui surpassent toutes forces naturelles; tel est celui de créer ou d'annihiler.

45. Il est furnaturel aussi, que les Corps s'attirent de loin, sans aucun moyen; & qu'un Corps aille en rond, sans s'écarter par la tangente, quoique rien ne l'empêchât de s'écarter ainsi. Car ces effets ne
sont

sont point explicables par les natures des choses.

46. Pourquoi la motion des Animaux ne seroit-elle point explicable par les forces naturelles? Il est vrai que le commencement des Animaux est aussi inexplicable par leur moyen, que le commencement du Monde.

A P O S T I L L E.

TOUS ceux qui sont pour le Vuide, se laissent plus mener par l'imagination que par la Raison. Quand j'étois jeune garçon, je donnai aussi dans le Vuide & dans les Atomes; mais la Raison me ramena. L'imagination étoit riante. On borne là ses recherches : on fixe la méditation comme avec un clou; on croit avoir trouvé les premiers Elémens, un *non plus ultra*. Nous voudrions que la Nature n'allât pas plus loin: qu'elle fût finie, comme notre Esprit; mais ce n'est point connoître la grandeur, & la majesté de l'Auteur des choses. Le moindre Corpuscule est actuellement subdivisé à l'infini, & contient un Monde de nouvelles Créatures, dont l'Univers manqueroit, si ce Corpuscule étoit un Atome; c'est-à-dire,

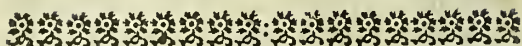
un corps tout d'une pièce sans subdivision. Tout de même, vouloir du Vuide dans la Nature, c'est attribuer à Dieu une production très-imparfaite; c'est violer le grand Principe de la nécessité d'une *raison suffisante*, que bien des gens ont eu dans la bouche; mais dont ils n'ont point connu la force, comme j'ai montré dernièrement, en faisant voir par ce Principe que l'Espace n'est qu'un ordre des choses, comme le Tems, & nullement un Etre absolu. Sans parler de plusieurs autres raisons contre le Vuide & les Atomes; en voici celles que je prends de la perfection de Dieu, & de la *raison suffisante*. Je pose que toute perfection que Dieu a pu mettre (a) dans les choses, sans déroger aux autres perfections qui y sont, y a été mise. Or figurons-nous un Espace entièrement vuide, Dieu y pouvoit mettre (b) quelque matière, sans déroger en rien à toutes les autres choses: donc il l'y a mise: donc il n'y a point d'Espace entièrement vuide: donc tout est plein. Le même raisonnement prouve qu'il n'y a point

(a) Voyez la troisième Replique de M. Clarke §. 9. & la quatrième. §. 22.

(b) Voyez les deux endroits qui viennent d'être cités.

point de Corpuscule, qui ne soit subdivisé. Voici encore l'autre raisonnement pris de la nécessité d'une *raison suffisante*. Il n'est point possible qu'il y ait un Principe de déterminer la proportion de la Matière, ou du Rempli au Vuide, ou du Vuide au Plein. On dira peut-être que l'un doit être égal à l'autre ; mais comme la Matière est plus parfaite que le Vuide, la raison veut qu'on observe la proportion Géométrique, & qu'il mérite d'être préféré. Mais ainsi il n'y aura point de Vuide du tout ; car la perfection de la Matière est à celle du Vuide, comme quelque chose à rien (a). Il en est de même des Atomes. Quelle raison peut-on assigner de borner la Nature dans le progrès de la subdivision ? Fictions purement arbitraires, & indignes de la vraie Philosophie. Les raisons qu'on allégué pour le Vuide, ne sont que des Sophismes.

(a) Voyez les mêmes endroits ;



QUATRIEME REPLIQUE DE MR. CLARKE.

1, & 2. **L**A Doctrine que l'on trouve ici, conduit à la *Nécessité* & à la *Fatalité*, en supposant que les *Motifs* ont le même rapport à la *volonté d'un Agent intelligent*, que (a) les Poids à (b) une Balance; de sorte que quand deux choses sont absolument indifférentes, un Agent intelligent ne (c) peut choisir l'une ou l'autre, comme une Balance ne peut se mouvoir lorsque les Poids sont égaux des deux côtés. Mais voici en quoi consiste la différence. Une Balance n'est pas un Agent: elle est tout-à-fait passive, & les Poids agissent sur elle; de sorte que quand les Poids sont égaux, il n'y a rien qui la puisse mouvoir. Mais les Etres intelligens sont des Agens; ils ne sont point simplement passifs, & les Motifs n'agissent pas sur eux, comme les Poids agissent sur une Balance. Ils ont des forces actives, & ils agif-

(a) Voyez ci-dessus le 2 *Ecrit* de Mr. Leibniz, §. 1.

(b) Voyez l'*Appendice*. N. 3.

(c) Voyez, l'*Appendice*, N. 4.

agissent, quelquefois par de puissans Motifs, quelquefois par des Motifs foibles, & quelquefois lorsque les choses sont absolument indifférentes. Dans ce dernier cas, il peut y avoir de très-bonnes raisons pour agir; quoique deux ou plusieurs manières d'agir puissent être absolument indifférentes. Le savant Auteur suppose toujours le contraire, comme un Principe; mais il n'en donne aucune preuve tirée de la nature des choses, ou des perfections de Dieu.

3, & 4. Si le raisonnement que l'on trouve ici, étoit bien fondé, il prouveroit que Dieu n'a créé aucune matière, & même qu'il est (a) impossible qu'il en puisse créer. Car les parties de matière, quelle qu'elle soit, qui sont parfaitement solides, sont aussi parfaitement semblables, pourvu qu'elles aient des figures & des dimensions égales; ce que l'on peut toujours supposer, comme une chose possible. Ces parties de matière pourroient donc occuper également bien un autre lieu que celui qu'elles occupent; & par conséquent il étoit impossible, selon le raisonnement du savant Auteur, que Dieu les plaçât où il les a actuellement placées; parce qu'il auroit

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 9 & 4.

66 QUATRIEME REPLIQUE

auroit pu avec la même facilité les placer à rebours. Il est vrai qu'on ne sauroit voir deux feuilles , ni peut-être deux gouttes d'eau , parfaitement semblables ; parce que ce sont des Corps fort composés. Mais il n'en est pas ainsi des parties de la matière simple & solide. Et même dans les composés, il n'est pas impossible que Dieu fasse deux gouttes d'eau tout-à-fait semblables ; & nonobstant cette parfaite ressemblance , elles ne pourroient pas être une seule & même goutte d'eau. J'ajoute que le lieu de l'une de ces gouttes ne seroit pas le lieu de l'autre , quoique leur situation fût une chose absolument indifférente. Le même raisonnement a lieu aussi par rapport à la première détermination du mouvement d'un certain côté, ou du côté opposé.

5, & 6. Quoique deux choses soient parfaitement semblables , elles ne cessent pas d'être deux choses. Les parties du Tems sont aussi parfaitement semblables , que celles de l'Espace , & cependant deux Instans ne sont pas le même Instant : ce ne sont pas non plus deux noms d'un seul & même Instant. Si Dieu n'avoit créé le Monde que dans ce moment , il n'auroit pas été créé dans le tems qu'il l'a été. Et

si Dieu a donné , (ou s'il peut donner) une étendue bornée à l'Univers, il s'ensuit que l'Univers doit être naturellement capable de mouvement ; car ce qui est borné, ne peut être immobile. Il paroît donc par ce que je viens de dire, que ceux qui soutiennent que Dieu ne pouvoit pas créer le Monde dans un autre Tems, ou dans un autre Lieu , font la Matière nécessairement infinie & éternelle, & réduisent tout à la Nécessité & au Destin.

7. Si l'Univers a une étendue bornée , l'Espace qui est au-delà du Monde , n'est point imaginaire , mais réel. Les Espaces vuides dans le Monde même ne sont pas imaginaires. Quoiqu'il y ait des rayons de lumière , & peut-être quelque autre matière en très-petite quantité , dans un (a) Récipient ; le défaut de résistance fait voir clairement, que la plus grande partie de cet Espace est destituée de matière. Car la subtilité de la matière ne peut être la cause du défaut de résistance. Le Mercure est composé de parties , qui ne sont pas moins subtiles & fluides que celles de l'Eau ; & cependant il fait plus de dix fois

(a) Un Passage de la Lettre de M. Leibniz , qui ser voit d'enveloppe à son *Ecrit* , a donné lieu à ce que l'on dit ici.

68 QUATRIEME REPLIQUE.

fois autant de résistance. Cette résistance vient donc de la *quantité*, & non de la *grossièreté* de la Matière.

8. L'Espace destitué de Corps, est une propriété d'une Substance immatérielle. L'Espace n'est pas borné par les Corps ; mais il existe également dans les Corps & hors des Corps. L'Espace n'est pas renfermé entre les Corps ; mais les Corps, étant dans l'Espace immense, sont eux-mêmes bornés par leurs propres dimensions.

9. L'Espace vuide n'est pas un Attribut sans sujet ; car par cet Espace nous n'entendons pas un Espace où il n'y a rien, mais un Espace sans Corps. Dieu est certainement présent dans tout l'Espace vuide ; & peut-être qu'il y a aussi dans cet Espace plusieurs autres substances, qui ne sont pas matérielles, & qui par conséquent ne peuvent être tangibles, ni apperçues par aucun de nos sens.

10. L'Espace n'est pas une Substance, mais un Attribut ; & si c'est un Attribut d'un Etre nécessaire, il doit (comme tous les autres Attributs d'un Etre nécessaire) exister plus nécessairement, que les Substances mêmes, qui ne sont pas nécessaires. L'Espace est immense, immuable, & éternel ;

éternel ; & l'on doit dire la même chose de la Durée. Mais il ne s'ensuit pas delà, qu'il y ait rien d'éternel hors de Dieu. Car l'Espace & la Durée ne sont pas hors de Dieu : ce sont (a) des suites immédiates &

(a) *Deus aternus est & infinitus , omnipotens & omnisciens ; id est , durat ab aeterno in aeternum , & adest ab infinito in infinitum ; omnia regit & omnia cognoscit , quæ sunt aut sciri possunt. Non est Aternitas vel Infinitas ; non est Duratio vel Spatium , sed durat & adest. Durat semper , & adest ubique ; & existendo semper & ubique , durationem & spatium , aternitatem & infinitatem constituit. Cum unaquaque Spatii particula sit semper , & unumquodque Durationis indivisible momentum ubique , certè rerum omnium Fabricator ac Dominus , non erit nunquam nusquam. Omnipræsens est , non per Virtutem solam , sed etiam per Substantiam : Nam Virtus sine Substantia subsistere non potest. C'est-à-dire : „ Dieu est éternel & infini : „ il est tout-puissant , & rien n'échappe à sa con- „ noissance , je veux dire , que sa durée n'a ni com- „ mencement , ni fin ; & que sa Présence est im- „ mense , & n'a point des bornes ; qu'il régle „ toutes les choses qui existent , & qu'il connoît „ tout ce qu'il est possible de connoître. Il n'est „ pas l'Eternité , ou l'Infinité ; mais il est éternel „ & infini. Il n'est pas la Durée , ou l'Espace ; „ mais il continue d'exister , & il est présent. „ Il existe toujours , & il est présent par-tout ; „ & en existant toujours & par-tout , il constitue „ la Durée & l'Espace , l'Eternité & l'Infinité. „ Certainement , puisque chaque particule de l'Es- „ pace existe toujours , & que chaque moment „ indivisible de la Durée est par-tout ; on ne peut „ pas*

70. QUATRIEME REPLIQUE

& nécessaires de son Existence , sans lesquelles il ne feroit point éternel & présent par-tout.

11. & 12. Les Infinis ne sont composés de Finis , que comme les Finis sont composés d'Infinitésimes. J'ai fait voir ci-dessus (a) en quel sens on peu dire que l'Espace a des parties , ou qu'il n'en a pas. Les parties, dans le sens que l'on donne à ce mot lorsqu'on l'applique aux Corps, sont séparables, composées, desunies, indépendantes les unes des autres , & capables de mouvement. Mais quoique l'imagination puisse en quelque manière concevoir des parties dans l'Espace infini ; cependant, comme ces parties , improprement ainsi dites , sont essentiellement immobiles & inséparables les unes des autres , (b) il s'ensuit que cet Espace est essentiellement simple, & absolument indivisible.

13. Si

„ pas dire du Maître & du Seigneur de toutes choses, qu'il n'existe ni en aucun tems, ni en aucun lieu. Il est présent par-tout . non-seulement virtuellement , mais encore substantiellement ; car la puissance (*virtus*) ne sauroit subsister sans une Substance. *Newton. Principia, Schol. generale sub finem.*

(a) Voyez §. 3. de la 3. Replique.

(b) Voyez ci-dessus , Replique II. §. 4. & Replique III. §. 3.

13. Si le Monde a une étendue bornée, il peut être mis en mouvement par la puissance de Dieu ; & par conséquent l'Argument que je fonde sur cette mobilité, est une preuve concluante. Quoique deux Lieux soient parfaitement semblables, ils ne sont pas un seul & même Lieu. Le mouvement ou le repos de l'Univers, n'est pas non plus le (a) même état : comme le mouvement ou le repos d'un Vaisseau, n'est pas le même état ; parce qu'un homme renfermé dans la Cabane ne sauroit s'appercevoir si le Vaisseau fait voile ou non, pendant que son mouvement est uniforme. Quoique cet homme ne s'apperçoive pas du mouvement du Vaisseau , ce mouvement ne laisse pas d'être un état réel & différent , & il produit des effets réels & différens ; & s'il étoit arrêté tout d'un coup , il auroit d'autres effets réels. Il en feroit de même d'un mouvement imperceptible de l'Univers. On n'a point répondu à cet Argument, sur lequel Mr. le Chevalier *Newton* insiste beaucoup dans ses *Principes Mathématiques*. Après avoir considéré (b) les Propriétés, les Causes,

(a) Voyez l'*Appendice*.

(b) Dans la *Définition 8.*

ses, & les Effets du mouvement ; cette considération lui sert à faire voir la différence qu'il y a entre le mouvement réel, ou le transport d'un Corps qui passe d'une partie de l'Espace dans une autre ; & le mouvement relatif, qui n'est qu'un changement de l'ordre ou de la situation des corps entre eux. C'est un Argument Mathématique, qui prouve par des effets réels, qu'il peut y avoir un mouvement réel, où il n'y en a point de relatif ; & qu'il peut y avoir un mouvement relatif, où il n'y en a point de réel : c'est, dis-je, un Argument Mathématique, auquel on ne répond pas , quand on se contente d'assurer le contraire.

14. La réalité de l'Espace n'est pas une simple supposition : elle a été prouvée par les Argumens rapportés ci-dessus , auxquels on n'a point répondu. L'Auteur n'a pas répondu non plus à un autre Argument , savoir que l'Espace & le Tems sont des Quantités ; ce qu'on ne peut dire de la Situation & de l'Ordre.

15. Il n'étoit pas impossible que Dieu fît le Monde plutôt ou plus tard, qu'il ne l'a fait. Il n'est pas impossible non plus, qu'il le détruise plutôt ou plus tard, qu'il ne sera actuellement détruit. Quant à la
doc-

doctrine de l'Eternité du Monde; ceux qui supposent que la Matière & l'Espace sont la même chose, doivent supposer que le Monde est non-seulement infini & éternel; mais encore que son immensité & son éternité sont nécessaires, & même aussi nécessaires que l'Espace & la Durée, qui ne dépendent pas de la Volonté de Dieu, mais de son (a) Existence. Au contraire, ceux qui croient que Dieu a créé la Matière en telle quantité, en tel tems, & en tels Espaces qu'il lui a plu, ne se trouvent embarrassés d'aucune difficulté. Car la Sagesse de Dieu peut avoir eu de très-bonnes raisons pour créer ce Monde dans un certain tems: elle peut avoir fait d'autres choses avant que ce Monde fût créé; & elle peut faire d'autres choses après que ce Monde sera détruit.

16. & 17. J'ai prouvé ci-dessus, (b) que l'Espace & le Tems ne sont pas l'Ordre des choses, mais des Quantités réelles; ce qu'on ne peut dire de l'Ordre & de la Situation. Le savant Auteur n'a pas encore répondu à ces preuves; &, à moins qu'il n'y

(a) Voyez ci-dessus la Note sur le §. 10.

(b) Voyez ma troisième Replique §. 4. & la 13. de cette quatrième Replique.

n'y réponde, ce qu'il dit, est une contradiction, comme il l'avoue lui-même ici.

18. L'Uniformité de toutes les parties de l'Espace, ne prouve pas que Dieu ne puisse agir dans aucune partie de l'Espace, de la manière qu'il le veut. Dieu peut avoir de bonnes raisons pour créer des Etres finis; & des Etres finis ne peuvent exister qu'en des Lieux particuliers. Et comme tous les Lieux sont originairement semblables, (quand même le Lieu ne seroit que la Situation des Corps) si Dieu place un Cube de matière derrière un autre Cube égal de matière, plutôt qu'à rebours, ce choix n'est pas indigne des perfections de Dieu, quoique ces deux situations soient parfaitement semblables; parce qu'il peut y avoir de très-bonnes raisons pour l'existence de ces deux Cubes, & qu'ils ne sauroient exister que dans l'une ou l'autre de ces deux situations également raisonnables. Le *Hazard d'Epicure* n'est pas un *choix*, mais une *nécessité aveugle*.

19. Si l'Argument que l'on trouve ici, prouve quelque chose, il prouve, (comme je l'ai déjà dit ci-dessus §. 3.) que Dieu n'a (a) créé, & même qu'il ne peut créer aucune

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 4. & 9.

cune matière ; parce que la situation des parties égales & similaires de la Matière, étoit nécessairement indifférente dès le commencement, aussi bien que la première détermination de leur mouvement, d'un certain côté, ou du côté opposé.

20. Je ne comprends point ce que l'Auteur veut prouver ici, par rapport au sujet dont il s'agit.

21. Dire que *Dieu ne peut donner des bornes à la quantité de la Matière*, c'est avancer une chose d'une trop grande importance, pour l'admettre sans preuve. Et si Dieu ne peut non plus donner des bornes à la durée de la Matière, il s'ensuivra que le Monde est infini & éternel nécessairement & indépendamment de Dieu.

22, & 23. Si l'Argument que l'on trouve ici, étoit bien fondé, il prouveroit que Dieu ne sauroit s'empêcher de faire tout ce qu'il peut faire ; & par conséquent qu'il ne sauroit s'empêcher de rendre toutes les Créatures infinies & éternelles. Mais, selon cette Doctrine, Dieu ne seroit point le Gouverneur du Monde : il seroit un Agent nécessaire ; c'est-à-dire, qu'il ne seroit pas même un Agent, mais le Destin, la Nature, & la Nécessité.

24. — 28. On revient encore ici à

76 QUATRIEME REPLIQUE

l'usage du mot de *Sensorium*, quoique M. *Newton* se soit servi d'un correctif, lorsqu'il a employé ce mot. Il n'est pas nécessaire de rien ajouter à ce que j'ai dit sur cela (a).

29. L'Espace est le Lieu de toutes les choses & de toutes les idées : comme la Durée est la durée de toutes les choses, & de toutes les idées. J'ai fait voir ci-dessus (b), que cette Doctrine ne tend point à faire Dieu l'Ame du Monde. Il n'y a point d'union entre Dieu & le Monde. On pourroit dire avec plus de raison, que l'Esprit de l'homme est l'Ame des images des choses qu'il apperçoit, qu'on ne peut dire que Dieu est l'Ame du Monde, dans lequel il est présent par-tout, & sur lequel il agit comme il veut, sans que le Monde agisse sur lui. Nonobstant cette Réponse, qu'on a vue ci-dessus (c); l'Auteur ne laisse pas de répéter la même objection plus d'une fois, comme si on n'y avoit point répondu.

30. Je n'entends point ce que l'Auteur veut dire par (d) un *Principe représentatif*.

L'Ame

(a) Voyez ma troisième Replique, §. 10. la seconde, §. 3. la première §. 3.

(b) Replique II. §. 12.

(c) Replique II. §. 12.

(d) Voyez l'Appendice, N. II.

L'Ame apperçoit les choses, parce que les images des choses lui sont portées par les Organes des Sens. Dieu apperçoit les choses, parce qu'il est présent dans les substances des choses mêmes Il ne les apperçoit pas, en les produisant continuellement, (car il *se repose de l'Ouvrage de la Création*); mais il les apperçoit, parce qu'il est continuellement présent dans toutes les choses qu'il a créées.

31. Si l'Ame (a) n'agissoit point sur le Corps; & si le Corps, par un simple mouvement mécanique de la Matière, se conformoit pourtant à la volonté de l'Ame dans une variété infinie de mouvemens spontanées, ce seroit un Miracle perpétuel. L'*Harmonie préétablie* n'est qu'un mot, ou un terme d'Art, & elle n'est d'aucun usage pour expliquer la cause d'un effet si miraculeux.

32. Supposer que dans le mouvement spontanée du Corps, l'Ame ne donne point un nouveau mouvement ou une nouvelle impression à la Matière, & que tous les mouvemens spontanées sont produits par une impulsion mécanique de la Matière; c'est réduire tout au Destin
&

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 5.

78 QUATRIEME REPLIQUE

& à la Nécessité. Mais quand on dit que Dieu agit dans le Monde sur toutes les Créatures comme il le veut, sans aucune union, & sans qu'aucune chose agisse sur lui ; cela fait voir évidemment la différence qu'il y a entre un Gouverneur qui est présent par-tout, & une Ame imaginaire du Monde.

33. Toute Action consiste à donner une nouvelle force aux choses, sur lesquelles elle s'exerce. Sans cela, ce ne seroit pas une Action réelle, mais une simple Passion, comme dans toutes les Loix mécaniques du mouvement. D'où il s'ensuit que si la communication d'une nouvelle force est surnaturelle, toutes les actions de Dieu seront surnaturelles, & il sera entièrement exclu du Gouvernement du Monde. Il s'ensuit aussi delà, que toutes les actions des hommes sont surnaturelles, ou que l'homme est une pure Machine, comme une Horloge.

34, & 35. On a fait voir ci-dessus la différence qu'il y a entre la véritable idée de Dieu, & celle d'une Ame du Monde (a).

36.

(a) Voyez ma *seconde Replique* §. 12. & dans cette *quatrième Replique* §. 29. & §. 32.

36. J'ai répondu ci-dessus (a), à ce que l'on trouve ici.

37. L'Ame n'est pas répandue dans le Cerveau ; mais elle est présente dans le lieu, qui est le *Sensorium*.

38. Ce que l'on dit ici, est une simple affirmation sans preuve. Deux Corps, destitués d'Elasticité, se rencontrant avec des forces contraires & égales, perdent leur mouvement. Et Mr. le Chevalier Newton a donné un Exemple Mathématique (b), par lequel il paroît que le Mouvement diminue & augmente continuellement en quantité, sans qu'il soit communiqué à d'autres Corps.

39. Le Sujet, dont on parle ici, n'est point un *défaut*, comme l'Auteur le suppose : c'est la véritable nature de la *Matière inactive*.

40. Si l'Argument que l'on trouve ici, est bien fondé, il prouve que l'Univers doit être infini ; qu'il a existé de toute éternité, & qu'il ne sauroit cesser d'exister ; que Dieu a toujours créé autant d'hommes, & d'autres Etres, qu'il étoit possible qu'il en créât ; & qu'il les a créés pour
les

(a) §. 31.

(b) Page 341. de l'Edition Latine de son *Optique*.

les faire exister auffi long-tems , qu'il lui étoit possible.

41. Je n'entends point ce que ces mots veulent dire : *Un Ordre* , ou une *Situation* , qui rend les *Corps situables*. Il me semble que cela veut dire, que la *Situation est la cause de la situation*. J'ai prouvé ci-dessus (a) , que l'*Espace* n'est pas l'*Ordre des Corps* : & j'ai fait voir dans cette *Quatrième Replique* (b), que l'Auteur n'a point répondu aux Argumens que j'ai proposés. Il n'est pas moins évident que le *Tems* n'est pas l'*Ordre des choses qui se succèdent l'une à l'autre* , puisque la quantité du *Tems* peut être plus grande ou plus petite ; & cependant cet *Ordre* ne laisse pas d'être le même. L'*Ordre des choses qui se succèdent l'une à l'autre dans le Tems* , n'est pas le *Tems* même : car elles peuvent se succéder l'une à l'autre plus vite ou plus lentement dans le même *ordre de succession* ; mais non dans le même tems. Supposé qu'il n'y eût point de Créatures , l'*Ubiquité* de Dieu & la *Continuation de son Existence* , feroient (c) que
l'ES-

(a) *Replique III. §. 2. & 4.*

(b) § 13 & 14.

(c) Voyez ci-dessus la Note §. 10.

l'Espace & la Durée seroient précisément les mêmes qu'à présent.

42. On appelle ici de la Raison à l'Opinion vulgaire ; mais comme l'Opinion vulgaire n'est pas la Règle de la Vérité, les Philosophes ne doivent point y avoir recours.

43. L'idée d'un Miracle renferme nécessairement l'idée d'une chose rare & extraordinaire. Car, d'ailleurs, il n'y a rien de plus merveilleux, & qui demande une plus grande puissance, que quelques-unes des choses que nous appellons naturelles ; comme, par exemple, les Mouvements des Corps Célestes, la Génération & la Formation des Plantes & des Animaux, &c. Cependant ce ne sont pas des Miracles : parce que ce sont des choses communes. Il ne s'ensuit pourtant pas delà, que tout ce qui est rare & extraordinaire, soit un Miracle. Car plusieurs choses de cette nature, peuvent être des effets irréguliers & moins communs, des Causes ordinaires ; comme les Eclipses, les Monstres, la Manie dans les hommes, & une infinité d'autres choses que le Vulgaire appelle des Prodiges.

44. On accorde ici ce que j'ai dit. On soutient pourtant une chose contraire au

82. QUATRIEME REPLIQUE

sentiment commun des Théologiens , en supposant qu'un Ange peut faire des Miracles.

45. Il est vrai que si un Corps en attiroit un autre, sans l'intervention d'aucun moyen, ce ne seroit pas un Miracle, mais une Contradiction ; car ce seroit supposer qu'une chose agit où elle n'est pas. Mais le moyen par lequel deux Corps s'attirent l'un l'autre , peut être *invisible & intangible* , & d'une nature différente du Méchanisme : ce qui n'empêche pas qu'une action régulière & constante ne puisse être appelée naturelle ; puisqu'elle est beaucoup moins merveilleuse , que le mouvement des Animaux , qui ne passe pourtant pas pour un Miracle.

46. Si par le terme de *Forces naturelles*, on entend ici des *Forces Méchaniques* ; tous les Animaux , sans en excepter les hommes, seront de pures Machines, comme une Horloge. Mais si ce terme ne signifie pas des *Forces Méchaniques* , la Gravitation peut être produite par des *Forces régulières & naturelles*, quoiqu'elles ne soient pas *Méchaniques*.

N. B. On a déjà répondu ci-dessus aux Argumens que Mr. *Leibniz* a insérés dans une Apostille à son quatrième Ecrit. La seule chose qu'il soit besoin d'observer ici, c'est que Mr. *Leibniz* en soutenant l'impossibilité des *Atomes Physiques*, (il ne s'agit pas entre nous des *Points Mathématiques*,) soutient une absurdité manifeste. Car ou il y a des parties parfaitement solides dans la Matière, ou il n'y en pas. S'il y en a, & qu'en les subdivisant on y prenne de nouvelles particules, qui ayent toutes la même figure & les mêmes dimensions, (ce qui est toujours possible,) ces nouvelles particules seront des *Atomes Physiques parfaitement semblables*. Que s'il n'y a point de parties parfaitement solides dans la Matière, il n'y a point de Matière dans l'Univers: car plus on divise & subdivise un Corps, pour arriver enfin à des parties parfaitement solides & sans pores, plus la proportion que les pores ont à la matière solide de ce Corps, plus, dis-je, cette proportion augmente. Si donc, en poussant la Division & la Subdivision à l'infini, il est impossible d'arriver à des parties parfaitement solides & sans pores: il s'ensuivra que les Corps sont uniquement composez de pores, (le rapport de ceux-ci aux parties solides, augmentant sans cesse) & par conséquent qu'il n'y a point de Matière du tout; ce qui est une absurdité manifeste. Et le raisonnement sera le même, par rapport à la Matière dont les espèces particulières des Corps sont composées, soit que l'on suppose que les pores sont vuides, ou qu'ils sont remplis d'une matière étrangère.



CINQUIEME ECRIT DE
MR. LEIBNIZ,

O U

*Réponse à la quatrième Replique de
Mr. Clarke. (a)*

Sur les §. 1. & 2. de l'Ecrit précédent.

1. **J**E répondrai cette fois plus ample-
ment, pour éc aircir les difficultés,
& pour essayer si l'on est d'humeur
à se

(a) Dans l'Edition de Londres de ce cinquième Ecrit, il y a à la marge plusieurs Additions & Corrections que Mr Leibniz y avoit faites en l'envoyant à Mr. Des Marzeaux. Mr. Clarke en rendit compte dans un petit Avertissement mis à la tête de cet Ecrit, & conçu en ces termes: *Les différentes Leçons, imprimées à la marge de l'Ecrit suivant, sont des changemens faits de la propre main de Mr. Leibniz, dans une autre Copie de cet Ecrit, laquelle il envoya à un de ses Amis en Angleterre peu de tems avant sa mort. Mais dans cette Edition on a inséré ces Additions & Corrections dans le Texte, & par-là on a rendu ce cinquième Ecrit conforme au Manuscrit Original, que Mr. Leibniz avoit envoyé Mr. Des Marzeaux.*

à se payer de raison, & à donner des marques de l'amour de la vérité, ou si l'on ne fera que chicaner sans rien éclaircir.

2. On s'efforce souvent de m'imputer la *Nécessité* & la *Fatalité*, quoique peut-être personne n'ait mieux expliqué & plus à fond que j'ai fait dans la *Théodicée*, la véritable différence entre Liberté, Contingence, Spontanéité, d'un côté; & Nécessité absolue, Hazard, Coaction, de l'autre. Je ne sai pas encore si on le fait parce qu'on le veut, quoi que je puisse dire, ou si ces imputations viennent de bonne foi, de ce qu'on n'a point encore pesé mes sentimens. J'expérimenterai bien-tôt ce que j'en dois juger, & je me réglerai là-dessus.

3. Il est vrai que les raisons font dans l'esprit du Sage, & les motifs dans quelque esprit que ce soit, ce qui répond à l'effet que les poids font dans une Balance (a). On objecte, que cette notion mène à la *Nécessité* & à la *Fatalité*. Mais on le dit sans le prouver, & sans prendre connoissance des explications que j'ai données autrefois pour lever toutes les difficultés qu'on peut faire là-dessus.

4. Il

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 3.

4. Il semble aussi, qu'on se joue d'équivoque. Il y a des *Nécessités*, qu'il faut admettre. Car il faut distinguer entre une *Nécessité absolue* & une *Nécessité Hypothétique*. Il faut distinguer aussi entre une *Nécessité* qui a lieu, parce que l'opposé implique contradiction, & laquelle est appelée *Logique*, *Méthaphysique*, ou *Mathématique*; & entre une *Nécessité* qui est *Morale*, qui fait que le Sage choisit le Meilleur, & que tout esprit suit l'inclination la plus grande.

5. La *Nécessité Hypothétique* est celle, que la Supposition, ou l'Hypothèse de la prévision & préordination de Dieu, impose aux futurs contingens. Et il faut l'admettre, si ce n'est qu'avec les Sociniens on refuse à Dieu la prescience des Contingens futurs, & la Providence qui règle & gouverne les choses en détail.

6. Mais ni cette prescience ni cette préordination ne dérogent point à la Liberté. Car Dieu, porté par la Suprême Raison à choisir, entre plusieurs suites des choses ou Mondes possibles, celui où les Créatures libres prendroient telles ou telles résolutions, quoique non sans son concours, a rendu par-là tout événement certain & déterminé une fois pour toutes,
sans

sans déroger par-là à la Liberté de ces Créatures; ce simple decret du choix, ne changeant point, mais actualisant seulement leurs natures libres qu'il y voyoit dans ses idées.

7. Et quant à la Nécessité Morale, elle ne déroge point non plus à la Liberté. Car lorsque le Sage, &, sur-tout Dieu (le Sage Souverain) choisit le Meilleur, il n'en est pas moins libre; au contraire, c'est la plus parfaite liberté, de n'être point empêché d'agir le mieux. Et lorsqu'un autre choisit selon le bien le plus apparent, & le plus inclinant, il imite en cela la liberté du Sage à proportion de sa disposition; & sans cela, le choix seroit un hazard aveugle.

8. Mais le bien, tant vrai qu'apparent, en un mot le motif, incline sans nécessiter; c'est-à-dire, sans imposer une nécessité absolue. Car lorsque Dieu, par exemple, choisit le Meilleur; ce qu'il ne choisit point, & qui est inférieur en perfection, ne laisse pas d'être possible. Mais si ce que Dieu choisit, étoit absolument nécessaire, tout autre parti seroit impossible, contre l'Hypothèse; car Dieu choisit parmi les possibles, c'est-à-dire, parmi plu-

plusieurs partis , dont pas un n'implique contradiction.

9. Mais de dire que Dieu ne peut choisir que le Meilleur , & d'en vouloir inférer que ce qu'il ne choisit point , est impossible : c'est confondre les termes , la *Puissance* & la *Volonté* : la *Nécessité Métaphysique* & la *Nécessité Morale* ; les *Essences* & les *Existences*. Car ce qui est nécessaire , l'est par son essence , puisque l'opposé implique contradiction ; mais le contingent qui existe , doit son existence au principe du Meilleur , Raison suffisante des choses. Et c'est pour cela que je dis , que les Môtifs inclinent sans nécessiter ; & qu'il y a une certitude & infaillibilité , mais non pas une *Nécessité absolue* dans les choses contingentes. Joignez à ceci , ce qui se dira plus bas, *Nomb.* 73. & 76.

10. Et j'ai assez montré dans ma *Théodicée* , que cette *Nécessité Morale* est heureuse , conforme à la perfection Divine , conforme au grand principe des Existences , qui est celui du besoin d'une Raison suffisante ; au lieu que la *Nécessité absolue* & *Métaphysique*, dépend de l'autre grand principe de nos raisonnemens , qui est celui des *Essences* ; c'est-à-dire ,
celui

celui de l'identité, ou de la contradiction ; car ce qui est absolument nécessaire , est seul possible entre les partis , & sans contradiction.

11. J'ai fait voir aussi , que notre Volonté ne suit pas toujours précisément l'*Entendement pratique* ; parce qu'elle peut avoir, ou trouver des raisons, pour suspendre sa résolution jusqu'à une discussion ultérieure.

12. M'imputer après cela une *Nécessité absolue* , sans avoir rien à dire contre les Considérations que je viens d'apporter, & qui vont jusqu'au fond des choses, peut-être au-delà de ce qui se voit ailleurs ; ce sera une obstination déraisonnable.

13. Pour ce qui est de la *Fatalité* , qu'on m'impute aussi , c'est encore une équivoque. Il y a *Fatum Mahometanum* , *Fatum Stoicum* , *Fatum Christianum*. Le *Destin à la Turquie* , veut que les effets arriveroient quand on en éviteroit la cause ; comme s'il y avoit une *Nécessité absolue*. Le *Destin Stoicien* veut qu'on soit tranquille ; parce qu'il faut avoir patience par force , puisqu'on ne sauroit regimber contre la suite des choses. Mais on convient qu'il y a *Fatum Christianum* , une Destinée certaine de toutes choses, réglée
par

par la Prescience & par la Providence de Dieu. *Fatum* est dérivé de *fari* ; c'est-à-dire, *prononcer, décerner* ; & dans le bon sens, il signifie le Decret de la Providence. Et ceux qui s'y soumettent par la connoissance des Perfections Divines, dont l'amour de Dieu est une suite, (puisqu'il consiste dans le plaisir que donne cette connoissance) ne prennent pas seulement patience comme les Philosophes Payens, mais ils sont même contents de ce que Dieu ordonne, sachans qu'il fait tout pour le mieux ; & non-seulement pour le plus grand bien en général, mais encore pour le plus grand bien particulier de ceux qui l'aiment.

14. J'ai été obligé de m'étendre, pour détruire une bonne fois les imputations mal fondées, comme j'espère de pouvoir faire par ces explications dans l'esprit des Personnes équitables. Maintenant je viendrai à une Objection qu'on me fait ici contre la comparaison des Poids d'une Balance avec les Motifs de la Volonté. On objecte que la Balance est purement passive, & poussée par les Poids ; au lieu que les Agens intelligens & douez de volonté sont actifs. A cela je réponds, que le Principe du besoin d'une Raison suffisante est

est commun aux Anges & aux Patiens. Ils ont besoin d'une Raison suffisante de leur Action, aussi-bien que de leur Passion. Non-seulement la Balance n'agit pas, quand elle est poussée également de part & d'autre; mais les Poids égaux aussi n'agissent point quand ils sont en équilibre; de sorte que l'un ne peut descendre; sans que l'autre monte autant.

15. Il faut encore considérer qu'à proprement parler, les Motifs n'agissent point sur l'Esprit comme les Poids sur la Balance; mais c'est plutôt l'Esprit qui agit en vertu des Motifs, qui sont ses dispositions à agir. Ainsi vouloir, comme l'on veut ici, que l'Esprit préfère quelquefois les Motifs foibles aux plus forts, & même l'indifférent aux motifs; c'est séparer l'Esprit des Motifs, comme s'ils étoient hors de lui, comme le Poids est distingué de la Balance; & comme si dans l'Esprit il y avoit d'autres dispositions pour agir que les Motifs, en vertu desquelles l'Esprit rejetteroit ou accepteroit les Motifs. Au lieu que dans la vérité les Motifs comprennent toutes les dispositions que l'Esprit peut avoir pour agir volontairement; car ils ne comprennent pas seulement les raisons; mais encore les inclinations qui vien-

viennent des Passions ou d'autres impressions précédentes. Ainsi, si l'Esprit préféroit l'inclination foible à la forte, il agiroit contre soi-même, & autrement qu'il est disposé d'agir. Ce qui fait voir que les notions contraires ici aux miennes, sont superficielles, & se trouvent n'avoir rien de solide, quand elles sont bien considérées.

16. De dire aussi que l'*Esprit peut avoir de bonnes raisons pour agir*, quand il n'a *aucuns motifs*, & quand les choses sont *absolument indifférentes*, comme on s'explique ici, c'est une contradiction manifeste; car s'il a de bonnes raisons pour le parti qu'il prend, les choses ne lui sont point indifférentes.

17. Et de dire qu'on agira quand on a des raisons pour agir, *quand même les voyes d'agir seroient absolument indifférentes*; c'est encore parler fort superficiellement, & d'une manière très-insoutenable. Car on n'a jamais une Raison suffisante pour agir, quand on n'a pas aussi une Raison suffisante pour agir *tellement*; toute action étant individuelle, & non générale, ni abstraite de ses circonstances, & ayant besoin de quelque voye pour être effectuée. Donc, quand il y a une Raison suffisante

sante pour agir *tellement* , il y en a aussi pour agir par une telle voye ; & par conséquent les voyes ne sont point indifférentes. Toutes les fois qu'on a des Raisons suffisantes pour une action singulière , on en a pour ses Requisites. Voyez encore ce qui se dira plus bas, *Nomb. 66.*

18. Ces raisonnemens sautent aux yeux, & il est bien étrange qu'on m'impute que j'avance mon Principe du besoin d'une Raison suffisante sans aucune preuve tirée ou de la nature des choses, ou des Perfections Divines. Car la nature des choses porte, que tout événement ait préalablement ses Conditions, Requisites, Dispositions convenables, dont l'existence en fait la Raison suffisante.

19. Et la perfection de Dieu demande que toutes ses actions soyent conformes à sa Sagesse , & qu'on ne puisse point lui reprocher d'avoir agi sans raison , ou même d'avoir préféré une raison plus foible à une raison plus forte.

20. Mais je parlerai plus amplement sur la fin de cet Ecrit , de la solidité & de l'importance de ce grand Principe du *besoin d'une Raison suffisante* pour tout événement , dont le renversement renverseroit la meilleure partie de toute la Philosophie.

lophilosophie. Ainsi il est bien étrange qu'on veuille ici, qu'en cela je commets une pétition de principe ; & il paroît bien qu'on veut soutenir des sentimens insoutenables, puisqu'on est réduit à me refuser ce grand Principe, un des plus essentiels de la Raison.

Sur les §. 3. & 4.

21. Il faut avouer que ce grand Principe, quoiqu'il ait été reconnu, n'a pas été assez employé. Et c'est en bonne partie la raison pourquoi jusqu'ici la Philosophie première a été si peu féconde, & si peu Démonstrative. J'en infère entre autres conséquences, qu'il n'y a point dans la Nature deux Etres réels absolus *indiscernables* ; parce que s'il y en avoit, Dieu & la Nature agiroient sans raison, en traitant l'un autrement que l'autre ; & qu'ainsi Dieu ne produit point deux portions de matière parfaitement égales & semblables. On répond à cette Conclusion, sans en réfuter la raison ; & on y répond par une Objection bien foible. *Cet Argument, dit-on, s'il étoit bon, prouveroit, qu'il seroit impossible à Dieu de créer aucune matière. Car les parties de la Matière parfaitement*

tement solides , étant prises égales & de la même figure , (ce qui est une supposition possible ,) seroient exactement faites l'une comme l'autre. Mais c'est une pétition de principe très - manifeste , de supposer cette parfaite convenance , qui selon moi ne sauroit être admise. Cette Supposition de deux indiscernables , comme de deux portions de matière qui conviennent parfaitement entre elles , paroît possible en termes abstraits ; mais elle n'est point compatible avec l'ordre des choses, ni avec la sagesse Divine, où rien n'est admis sans raison. Le Vulgaire s'imagine de telles choses , parce qu'il se contente de notions incomplètes. Et c'est un des défauts des Atomistes.

22. Outre que je n'admets point dans la Matière des portions parfaitement solides, ou qui soient tout d'une pièce, sans aucune variété, ou mouvement particulier dans leur parties, comme l'on conçoit les prétendus Atomes. Poser de tels Corps, est encore une Opinion populaire mal fondée. Selon mes Démonstrations, chaque portion de Matière est actuellement sous-divisée en parties différemment mues , & pas une ne ressemble entièrement à l'autre.

23. J'avois allégué, que dans les choses
sensi-

sensibles, on n'en trouve jamais deux indiscernables ; & que, par exemple, on ne trouvera point deux feuilles dans un Jardin , ni deux gouttes d'eau parfaitement semblables. On l'admet à l'égard des feuilles, & peut être (*perhaps*) à l'égard des gouttes d'eau ; mais on pouvoit l'admettre sans *perhaps* , (*senza forse* , diroit un Italien,) encore dans les gouttes d'eau.

24. Je crois que ces Observations générales qui se trouvent dans les choses sensibles , se trouvent encore a proportion dans les insensibles : & qu'à cet égard on peut dire , comme disoit Arlequin dans *l'Empereur de la Lune* , que c'est tout comme ici. Et c'est un grand préjugé contre les *indiscernables* , qu'on n'en trouve aucun exemple. Mais on s'oppose à cette conséquence : parce que, dit-on, les Corps sensibles sont composés , au lieu qu'on soutient qu'il y en a d'insensibles qui sont simples. Je réponds encore, que je n'en accorde point. Il n'y a rien de simple , selon moi , que les véritables *Monades* , qui n'ont point de parties ni d'étendue. Les Corps simples & même les parfaitement similaires , sont une suite de la fausse position du Vuide & des Atomes , ou d'ailleurs de la Philosophie pares-

pareilleuse , qui ne pousse pas assez l'analyse des choses , & s'imagine de pouvoir parvenir aux premiers Elémens corporels de la Nature ; parce que cela contenteroit notre imagination.

25. Quand je nie qu'il y ait deux gouttes d'eau entièrement semblables, ou deux autres Corps *indiscernables* ; je ne dis point qu'il soit impossible absolument d'en poser ; mais que c'est une chose contraire à la Sagesse Divine, & qui par conséquent n'existe point.

Sur les §. 5. & 6.

26. J'avoue que si deux choses parfaitement *indiscernables* existoient , elles seroient *deux* : mais la supposition est fautive , & contraire au grand principe de la Raison. Les Philosophes vulgaires se sont trompés, lorsqu'ils ont cru qu'il y avoit des choses différentes *solo numero*, ou seulement parce qu'elles sont *deux* ; & c'est de cette erreur que sont venues leurs perplexités sur ce qu'ils appelloient le *principe d'individuation*. La Méthaphysique a été traitée ordinairement en simple Doctrine des Termes , comme un Dictionnaire Philosophique , sans venir à la discussion des choses. La Philosophie superficielle, com-

98 CINQUIEME ECRIT

me celle des Atomistes & des Vacuistes, se forge des choses que les Raisons supérieures n'admettent point. J'espère que mes Démonstrations feront changer de face à la Philosophie, malgré les foibles contradictions telles qu'on m'oppose ici.

27. Les parties du Tems ou du Lieu, prises en elles-mêmes, sont des choses idéales; ainsi elles se ressemblent parfaitement, comme deux Unitez abstraites. Mais il n'en est pas de même de deux *uns concrets*, ou de deux Tems *effectifs*, ou de deux Espaces *remplis*; c'est-à-dire, véritablement *actuels*.

28. Je ne dis pas que deux points de l'Espace sont un même point, ni que deux Instans du tems sont un même Instant, comme il semble qu'on m'impute: mais on peut s'imaginer, faute de connoissance, qu'il y a *deux* Instans différens, où il n'y en a qu'*un*; comme j'ai remarqué dans l'Article 17. de la précédente Réponse, que souvent en Géométrie on suppose *deux*, pour représenter l'erreur d'un Contredisant, & on n'en trouve qu'*un*. Si quelqu'un supposoit qu'une ligne droite coupe l'autre en deux points, il se trouvera au bout du compte, que ces deux points prétendus doivent coïncider, & n'en sauroient faire qu'*un*. 29. J'ai

29. J'ai démontré que l'*Espace* n'est autre chose qu'un ordre de l'Existence des choses, qui se remarque dans leur simultanéité. Ainsi la fiction d'un Univers matériel fini, qui se promène tout entier dans un Espace vuide infini (a), ne sauroit être admise. Elle est tout-à-fait déraisonnable & impraticable. Car outre qu'il n'y a point d'Espace réel hors de l'Univers matériel, une telle Action seroit sans but; ce seroit travailler sans rien faire, *agendo nihil agere*. Il ne se produiroit aucun changement observable par qui que ce soit. Ce sont des imaginations des *Philosophes à notions incomplètes*, qui se font de l'Espace une réalité absolue. Les simples Mathématiciens, qui ne s'occupent que de jeux de l'Imagination, sont capables de se forger de telles notions; mais elles sont détruites par des Raisons supérieures.

30. Absolument parlant, il paroît que Dieu peut faire l'Univers matériel fini en extension; mais le contraire paroît plus conforme à sa Sagesse.

31. Je n'accorde point que tout *fini* est *mobile*. Selon l'Hypothèse même des Ad-
ver-

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 10.

versaires, une partie de l'Espace, quoique finie, n'est point mobile. Il faut que ce qui est mobile, puisse changer de situation par rapport à quelque autre chose, & qu'il puisse arriver un état nouveau discernable du premier : autrement le changement est une fiction. Ainsi il faut qu'un fini mobile fasse partie d'un autre, afin qu'il puisse arriver un *changement observable*.

32. *Descartes* a soutenu que la Matière n'a point de bornes, & je ne crois pas qu'on l'ait suffisamment réfuté. Et quand on le lui accorderoit, il ne s'ensuit point, que la Matière seroit nécessaire, ni qu'elle ait été de toute éternité ; puisque cette diffusion de la Matière sans bornes, ne seroit qu'un effet du choix de Dieu, qui l'auroit trouvé mieux ainsi.

Sur le §. 7.

33. Puisque l'Espace en soi est une chose idéale comme le Temps, il faut bien que l'Espace hors du Monde soit imaginaire, comme les Scholastiques mêmes l'ont bien reconnu. Il en est de même de l'Espace vuide dans le Monde, que je crois encore être imaginaire, par les raisons que j'ai produites.

34. On m'objecte le Vuide inventé par M. *Guerike* de Magdebourg, qui se fait en pompant l'air d'un Récipient ; & on prétend qu'il y a véritablement du Vuide parfait, ou de l'Espace sans Matière, en partie au moins, dans ce Récipient. Les Aristotéliens & les Cartésiens, qui n'admettent point le véritable Vuide, ont répondu à cette Expérience de M. *Guerike*, aussi-bien qu'à celle de M. *Torricelli* de Florence (qui vuidoit l'air d'un tuyau de verre par le moyen du Mercure,) qu'il n'y a point de Vuide du tout dans le tuyau ou dans le Récipient ; puisque le verre a des pores subtils, à travers desquels les rayons de la Lumière, ceux de l'Aimant, & autres matières très-minces peuvent passer. Et je suis de leur sentiment, trouvant qu'on peut comparer le Récipient à une Caisse pleine de trous, qui seroit dans l'eau, dans laquelle il y auroit des Poissons, ou d'autres Corps grossiers, lesquels en étant ôtez, la place ne laisseroit pas d'être remplie par de l'eau. Il y a seulement cette différence, que l'eau, quoiqu'elle soit fluide & plus obéissante que ces Corps grossiers, est pourtant aussi pesante & aussi massive, ou même d'avantage ; au lieu que la Matière

qui entre dans le Récipient à la place de l'Air, est bien plus mince. Les nouveaux Partisans du Vuide répondent à cette Instance, que ce n'est pas la grossièreté, qui fait de la résistance; & par conséquent qu'il y a nécessairement plus de vuide, où il y a moins de résistance. On ajoute que la subtilité n'y fait rien, & que les parties du Vif-Argent sont aussi subtiles & aussi fines que celles de l'eau; & que néanmoins le Vif-Argent résiste plus de dix fois d'avantage. A cela je replique, que ce n'est pas tant la quantité de la matière, que la difficulté qu'elle fait de céder, qui fait la résistance. Par exemple, le bois flottant contient moins de matière pesante que l'eau de pareil volume, & néanmoins il résiste plus au Bateau que l'eau.

35. Et quant au Vif-Argent, il contient à la vérité environ quatorze fois plus de matière pesante que l'eau, dans un pareil volume; mais il ne s'ensuit point qu'il contienne quatorze fois plus de matière absolument. Au contraire, l'eau en contient autant; mais prenant ensemble tant sa propre matière qui est pesante qu'une matière étrangère non pesante, qui passe à travers de ses pores. Car tant le Vif-Argent que l'Eau, sont des masses
de

de matière pesante , percées à jour, à travers desquelles passe beaucoup de matière non pesante, & qui ne résiste point sensiblement, comme est apparemment celle des rayons de lumière, & d'autres fluides insensibles ; tels que celui sur-tout , qui cause lui-même la pesanteur des Corps grossiers, en s'écartant du centre où il les fait aller. Car c'est une étrange fiction que de faire toute la Matière pesante, & même vers toute autre matière, comme si tout Corps attiroit également tout autre corps selon les masses & les distances ; & cela par une Attraction proprement dite, qui ne soit point dérivée d'une impulsion occulte des Corps : au lieu que la pesanteur des Corps sensibles vers le Centre de la Terre, doit être produite par le mouvement de quelque fluide. Et il en sera de même d'autres pesanteurs, comme de celles des Plantes vers le Soleil, ou entre elles. Un Corps n'est jamais mu naturellement, que par un autre Corps qui le pousse en le touchant ; & après cela il continue jusqu'à ce qu'il soit empêché par un autre Corps qui le touche. Toute autre opération sur les Corps, est ou miraculeuse ou imaginaire.

Sur les §. 8. & 9.

36. Comme j'avois objecté que l'Espace, pris pour quelque chose de réel & d'absolu sans les Corps, seroit une chose éternelle, impassible, indépendante de Dieu ; on a tâché d'éluder cette difficulté , en disant que l'Espace est une propriété de Dieu. J'ai opposé à cela dans mon Ecrit précédent , que la propriété de Dieu est l'Immensité ; mais que l'Espace , qui est souvent commensuré avec les Corps , & l'Immensité de Dieu, n'est pas la même chose.

37. J'ai encore objecté que, si l'Espace est une propriété, & si l'Espace infini est l'Immensité de Dieu , l'Espace fini sera l'étendue ou la mensurabilité de quelque chose finie. Ainsi l'Espace occupé par un Corps, sera l'étendue de ce Corps, chose absurde ; puisqu'un Corps peut changer d'espace, mais qu'il ne peut point quitter son étendue.

38. J'ai encore demandé, si l'Espace est une propriété, de quelle chose sera donc la propriété un espace vuide borné, tel qu'on s'imagine dans le Récipient épuisé d'air ? Il ne paroît point raisonnable de dire , que cet espace vuide , rond ou
 quar-

quarré, soit une propriété de Dieu. Serrace donc peut-être la propriété de quelques Substances immatérielles, étendues, imaginaires, qu'on se figure (ce semble) dans les Espaces imaginaires ?

39. Si l'Espace est la propriété ou l'affection de la Substance qui est dans l'Espace, le même Espace sera tantôt l'affection d'un Corps, tantôt d'un autre Corps, tantôt d'une Substance immatérielle, tantôt peut-être de Dieu, quand il est vuide de toute autre Substance matérielle ou immatérielle. Mais voilà une étrange propriété au affection, qui passe de Sujet en Sujet. Les Sujets quitteront ainsi leurs accidens comme un habit, afin que d'autres Sujets s'en puissent revêtir. Après cela, comment distinguera-t-on les Accidens & les Substances ?

40. Que si les Espaces bornés qui y sont, & si l'Espace infini est la propriété de Dieu, il faut (chose étrange !) que la propriété de Dieu soit composée des affections des Créatures ; car tous les Espaces finis, pris ensemble, composent l'Espace infini.

41. Que si l'on nie que l'Espace borné soit une affection des choses bornées ; il ne sera pas raisonnable non plus, que

l'Espace infini soit l'affection ou la propriété d'une chose infinie. J'avois insinué toutes ces difficultés dans mon Ecrit précédent ; mais il ne paroît point qu'on ait tâché d'y satisfaire.

42. J'ai encore d'autres raisons contre l'étrange imagination que l'Espace est une propriété de Dieu. Si cela est , l'Espace entre dans l'essence de Dieu. Or l'Espace a des parties ; donc il y auroit des parties dans l'essence de Dieu, *Spectatum admissi*.

43. De plus , les Espaces sont tantôt vuides , tantôt remplis ; donc il y aura dans l'essence de Dieu des parties tantôt vuides, tantôt remplies, & par conséquent sujettes à un changement perpétuel. Les Corps remplissans l'Espace, rempliroient une partie de l'essence de Dieu , & y seroient commensurés ; & , dans la supposition du Vuide , une partie de l'essence de Dieu sera dans le Récipient. Ce Dieu *a parties*, ressemblera fort au Dieu Stoïcien, qui estoit l'Univers tout entier, considéré comme un Animal divin.

44. Si l'Espace infini est l'Immensité de Dieu , le Tems infini sera l'éternité de Dieu : il faudra donc dire que ce qui est dans l'Espace , est dans l'Immensité de Dieu,

Dieu , & par conféquent dans fon effence ; & que ce qui est dans le Tems , est dans l'éternité de Dieu. Phrases étranges, & qui font bien connoître qu'on abuse des termes.

45. En voici encore une autre Instance. L'immenfité de Dieu , fait que Dieu est dans tous les Espaces. Mais si Dieu est dans l'Espace, comment peut-on dire que l'Espace est en Dieu , ou qu'il est sa propriété ? On a bien oui dire que la propriété soit dans le Sujet ; mais on n'a jamais oui dire que le Sujet soit dans sa propriété. De même, Dieu existe en chaque Tems : comment donc le Tems est-il dans Dieu ; & comment peut-il être une propriété de Dieu ? Ce sont des *Alloglossies* perpétuelles.

46. Il paroît qu'on confond l'Immenfité ou l'étendue des choses , avec l'Espace selon lequel cette étendue est prise. L'Espace infini n'est pas l'Immenfité de Dieu, l'Espace fini n'est pas l'étendue des Corps ; comme le Tems n'est point la durée. Les choses gardent leur étendue, mais elles ne gardent point toujours leur espace. Chaque chose a sa propre étendue , sa propre durée ; mais elle n'a point son propre

tems , & elle ne garde point son propre espace.

47. Voici comment les hommes viennent à se former la notion de l'Espace. Ils considèrent que plusieurs choses existent à la fois , & ils y trouvent un certain ordre de coexistence , suivant lequel le rapport des uns & des autres est plus ou moins simple. C'est leur situation ou distance. Lorsqu'il arrive qu'un de ces Coexistens change de ce rapport à une multitude d'autres, sans qu'ils en changent entre eux ; & qu'un nouveau venu acquiert le rapport tel que le premier avoit eu à d'autres ; on dit qu'il est venu à sa place , & on appelle ce changement un *mouvement* qui est dans celui où est la cause immédiate du changement. Et quand plusieurs, ou même tous , changeroient selon certaines règles connues de direction & de vitesse : on peut toujours déterminer le rapport de situation que chacun acquiert à chacun ; & même celui que chaque autre auroit, s'il n'avoit point changé, ou s'il avoit autrement changé. Et supposant ou feignant que parmi ces Coexistens il y ait un nombre suffisant de quelques-uns , qui n'ayent point eu de changement en eux ; on dira que ceux
qui

qui ont un rapport à ces Existens fixes , tel que d'autres avoient auparavant à eux , ont eu la même place que ces derniers avoient eue. Et ce qui comprend toutes ces places , est appelé Espace. Ce qui fait voir que pour avoir l'idée de la place , & par conséquent de l'Espace , il suffit de considérer ces rapports & les règles de leurs changemens , sans avoir besoin de se figurer ici aucune réalité absolue hors des choses dont on considère la situation. Et , pour donner une espèce de définition , *Place* est ce qu'on dit être le même à A & à B, quand le rapport de coexistence de B, avec C, E, F, G, &c. convient entièrement avec le rapport de coexistence qu'A a eu avec les mêmes ; supposé qu'il n'y ait eu aucune cause de changement dans C, E, F, G, &c. On pourroit dire aussi , sans *esthèse* (a) , que *Place* est ce qui est le même en momens différens à des Existens, quoique différens , quand leurs rapports de coexistence avec certains Existens , qui depuis un de ces momens à l'autre sont supposés fixes, conviennent entièrement. Et *Existens*

(a) C'est-à-dire, sans entrer dans un plus grand détail.

tens fixes sont ceux , dans lesquels il n'y a point eu de cause du changement de l'ordre de coëxistence avec d'autres ; ou (ce qui est le même) dans lesquels il n'y a point eu de mouvement. Enfin , *Espace* est ce qui résulte des places prises ensemble. Et il est bon ici de considérer la différence entre la place , & entre le rapport de situation qui est dans le Corps qui occupe la place. Car la place d'A & de B est la même ; au lieu que le rapport d'A aux Corps fixes , n'est pas précisément & individuellement le même que le rapport que B (qui prendra sa place) aura aux mêmes fixes ; & ces rapports conviennent seulement. Car deux Sujets différens , comme A & B , ne sauroient avoir précisément la même affection individuelle ; un même accident individuel ne se pouvant point trouver en deux Sujets , ni passer de Sujet en Sujet. Mais l'esprit non content de la convenance , cherche une identité , une chose qui soit véritablement la même , & la conçoit comme hors de ces Sujets ; & c'est ce qu'on appelle ici *Place* & *Espace*. Cependant cela ne sauroit être qu'idéal , contenant un certain ordre où l'esprit conçoit l'application des rapports : comme l'esprit se peut figurer

un

un ordre consistant en *lignes Généalogiques*, dont les grandeurs ne consisteroient que dans le nombre des Générations, où chaque personne auroit sa place. Et si l'on ajoutoit la fiction de la Métempsychose, & si l'on faisoit revenir les mêmes Ames humaines, les personnes y pourroient changer de place. Celui qui a été pere ou grand-pere, pourroit devenir fils ou petit-fils, &c. Et cependant ces *Places, Lignes, & Espaces Généalogiques*, quoiqu'elles exprimeroient des vérités réelles, ne seroient que choses idéales. Je donnerai encore un exemple de l'usage de l'esprit de se former, à l'occasion des accidens qui sont dans les Sujets, quelque chose qui leur réponde hors des Sujets. La raison ou Proportion entre deux lignes, L, & M, peut-être conçue de trois façons : comme raison du plus grand L, au moindre M : comme raison du moindre M, au plus grand L : & enfin comme quelque chose d'abstrait des deux, c'est-à-dire, comme la raison entre L, & M, sans considérer lequel est l'antérieur ou le postérieur, le Sujet ou l'Objet. Et c'est ainsi que les proportions sont considérées dans la Musique. Dans la première considération, L le plus grand est le Sujet ; dans la seconde,

conde , M le moindre est le Sujet de cet accident , que les Philosophes appellent relation ou rapport. Mais quel en sera le Sujet dans le troisième sens ? On ne sauroit dire que tous les deux , L & M ensemble , soient le Sujet d'un tel Accident ; car ainsi nous aurions un Accident en deux Sujets , qui auroit une jambe dans l'un , & l'autre dans l'autre ; ce qui est contre la notion des Accidens. Donc il faut dire , que ce rapport dans ce troisième sens , est bien hors des Sujets ; mais que n'étant ni Substance ni Accident , cela doit être une chose purement idéale , dont la considération ne laisse pas d'être utile. Au reste , j'ai fait ici , à peu près , comme Euclide , qui ne pouvant pas bien faire entendre absolument ce que c'est que *Raison* prise dans le sens des Géomètres , définit bien ce que c'est que *mêmes Raisons*. Et c'est ainsi que , pour expliquer ce que c'est que la *Place* , j'ai voulu définir ce que c'est que la *même Place*. Je remarque enfin , que les traces mobiles , qu'ils laissent quelquefois dans les immobiles sur lesquels ils exercent leur mouvement , ont donné à l'imagination des hommes l'occasion de se former cette idée , comme s'il restoit encore quelque trace lors même

me qu'il n'y a aucune chose immobile ; mais cela n'est qu'idéal , & porte seulement que *s'il y avoit là quelque immobile, on l'y pourroit désigner.* Et c'est cette analogie qui fait qu'on s'imagine des *Places*, des *Traces*, des *Espaces*, quoique ces choses ne consistent que dans la vérité des *Rapports*, & nullement dans quelque réalité absolue.

48. Au reste, si l'Espace vuide de Corps (qu'on s'imagine) n'est pas vuide tout-à-fait, de quoi est il donc plein ? Y a-t-il peut-être des Esprits étendus, ou des Substances immatérielles, capables de s'étendre & de se resserrer , qui s'y promènent, & qui se pénètrent sans s'incommoder, comme les ombres de deux corps se pénètrent sur la surface d'une muraille ? Je vois revenir les plaisantes imaginations de feu M. *Henry Morus* (homme savant & bien intentionné d'ailleurs ,) & de quelques autres , qui ont cru que ces Esprits se peuvent rendre impénétrables quand bon leur semble. Il y en a même eu, qui se sont imaginé que l'Homme, dans l'état d'intégrité, avoit aussi le don de la pénétration ; mais qu'il est devenu solide, opaque & impénétrable, par sa chûte. N'est-ce pas renverser les notions des choses, don-

donner à Dieu des parties , donner de l'étendue aux Elprits ? Le seul principe du *besoin de la Raison suffisante* , fait disparoître tous ces Spectres d'imagination. Les Hommes se font aisément des fictions , faute de bien employer ce grand Principe.

Sur le §. 10.

49. On ne peut point dire qu'une certaine durée est éternelle ; mais on peut dire que les choses qui durent toujours sont éternelles , en gagnant toujours une durée nouvelle. Tout ce qui existe du Tems & de la Duration , étant successif, périt continuellement : & comment une chose pourroit-elle exister éternellement , qui , à parler exactement , n'existe jamais ? Car comment pourroit exister une chose , dont jamais aucune partie n'existe ? Du Tems n'existent jamais que des Instans , & l'Instant n'est pas même une partie du Tems. Quiconque considérera ces Observations , comprendra bien que le Tems ne fauroit être qu'une chose idéale ; & l'analogie du Tems & de l'Espace fera bien juger , que l'un est aussi idéal que l'autre. Cependant , si en disant que la Duration d'une chose est éternelle , on entend seulement

ment que la chose dure éternellement, je n'ai rien à y redire.

50. Si la réalité de l'Espace & du Tems est nécessaire pour l'immensité & l'Eternité de Dieu ; s'il faut que Dieu soit dans des Espaces ; si être dans l'Espace est une propriété de Dieu ; Dieu sera en quelque façon dépendant du Tems & de l'Espace, & en aura besoin. Car l'échappatoire que l'Espace & le Tems sont en Dieu , & comme des propriétés de Dieu , est déjà fermé. Pourroit-on supporter l'opinion qui soutiendrait, que les Corps se promènent dans les parties de l'Essence divine ?

Sur les §. 11. & 12.

51. Comme j'avois objecté que l'Espace a des parties, on cherche un autre échappatoire en s'éloignant du sens reçu des termes, & soutenant que l'Espace n'a point de parties ; parce que ses parties ne sont point séparables, & ne sauroient être éloignées les unes des autres par discerption. Mais il suffit que l'Espace ait des parties, soit que des parties soient séparables ou non ; & on les peut assigner dans l'Espace , soit par les Corps qui y sont, soit par les lignes ou surfaces qu'on y peut mener.

Sur

Sur le §. 13.

§2. Pour prouver que l'Espace, sans les Corps, est quelque réalité absolue ; on m'avoit objecté que l'Univers matériel fini, se pourroit promener dans l'Espace. J'ai répondu, qu'il ne paroît point raisonnable que l'Univers matériel soit fini ; & quand on le supposeroit, il est déraisonnable qu'il ait de mouvement, autrement qu'entant que ses parties changent de situation entre elles : parce qu'un tel mouvement ne produiroit aucun changement observable (a), & seroit sans but. Autre chose est quand ses parties changent de situation entr'elles ; car alors on y reconnoît un mouvement dans l'Espace, mais consistant dans l'ordre des rapports, qui sont changez. On replique maintenant, que la vérité du mouvement est indépendante de l'*Observation* ; & qu'un Vaisseau peut avancer, sans que celui qui est dedans s'en apperçoive. Je réponds que le mouvement est indépendant de l'*Observation* ; mais qu'il n'est point indépendant de l'*Observabilité*. Il n'y a point de mouvement,

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 10.

vement , quand il n'y a point de *changement observable*. Et même quand il n'y a point de *changement du tout*. Le contraire est fondé sur la supposition d'un Espace réel absolu , que j'ai réfuté démonstrativement par le principe du *besoin d'une Raison suffisante* des choses.

§ 3. Je ne trouve rien dans la Définition huitieme des *Principes Mathématiques de la Nature* , ni dans le Scholie de cette Définition, qui prouve, ou puisse prouver, la réalité de l'Espace en soi. Cependant j'accorde qu'il y a de la différence entre un *Mouvement absolu véritable d'un corps*, & un *simple changement relatif de la situation par rapport à un autre Corps*. Car lorsque la cause immédiate du changement est dans le Corps , il est véritablement en mouvement ; & alors la situation des autres, par rapport à lui, sera changée par conséquence , quoique la cause de ce changement ne soit point en eux. Il est vrai qu'à parler exactement, il n'y a point de Corps qui soit parfaitement & entièrement en repos ; mais c'est de quoi on fait abstraction , en considérant la chose Mathématiquement. Ainsi je n'ai rien laissé sans réponse , de tout ce qu'on a allégué pour la réalité absolue de l'Espa-

l'Espace. Et j'ai démontré la fausseté de cette réalité, par un principe fondamental des plus raisonnables & des plus éprouvés, contre lequel on ne sauroit trouver aucune exception ni instance. Au reste, on peut juger par tout ce que je viens de dire, que je ne dois point admettre un *Univers mobile*, ni aucune place hors de l'*Univers matériel*.

Sur le §. 14.

54. Je ne connois aucune Objection à laquelle je ne croye avoir répondu suffisamment. Et quant à cette Objection, que l'Espace & le Tems sont des *Quantitez*, ou plutôt des choses douées de quantité, & que la Situation & l'Ordre ne le sont point, je réponds que l'Ordre a aussi sa *quantité*; il y a ce qui précède & ce qui suit; il y a distance ou intervalle. Les choses relatives ont leur *quantité*, aussi bien que les absolues. Par exemple, les *Raisons* ou proportions dans les Mathématiques, ont leur *quantité*, & se mesurent par les *Logarithmes*; & cependant ce sont des Relations. Ainsi quoique le Tems & l'Espace consistent en

rap-

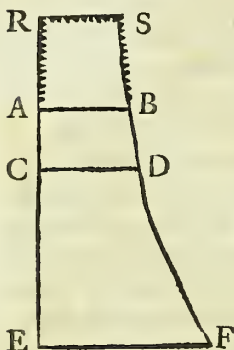
rapports, ils ne laissent pas d'avoir leur *quantité*.

Sur le §. 15.

55. Pour ce qui est de la Question, si Dieu a pu créer le Monde plutôt, il faut se bien entendre. Comme j'ai démontré que le Tems sans les choses n'est autre chose qu'une simple possibilité idéale, il est manifeste que si quelqu'un disoit que ce même Monde qui a été créé affectivement, ait sans aucun autre changement pu être créé plutôt, il ne dira rien d'intelligible. Car il n'y a aucune marque ou différence, par laquelle il seroit possible de connoître qu'il eût été créé plutôt. Ainsi, comme je l'ai déjà dit, supposer que Dieu ait créé le même Monde plutôt, c'est supposer quelque chose de chimérique. C'est faire du Tems une chose absolue indépendante de Dieu; au lieu que le Tems doit coexister aux Créatures, & ne se conçoit que par l'ordre & la *quantité* de leurs changemens.

56. Mais absolument parlant, on peut concevoir qu'un Univers ait commencé plutôt qu'il n'a commencé effectivement. Supposons que notre Univers, ou quelque
autre,

autre , soit représenté par la figure A F ;
que l'ordonnée A, B,



représente son premier état ; & que les ordonnées C, D, E, F, représentent des états suivans. Je dis qu'on peut concevoir qu'il ait commencé plutôt , en concevant la Figure prolongée en arrière , & en y ajoutant S, R, A, B, S. Car ain-

si, les choses étant augmentées, le tems sera augmenté aussi. Mais si une telle augmentation est raisonnable & conforme à la sagesse de Dieu, c'est une autre question ; & il faut dire que non , autrement Dieu l'auroit faite. Ce seroit comme

*Humano capiti cervicem Pictor equinam
Jungere si velit.*

Il en est de même de la Destruction. Comme on pourroit concevoir quelque chose d'ajouté au commencement , on pourroit concevoir de même quelque chose de retranché vers la fin. Mais ce retranchement encore seroit déraisonnable.

57. C'est

57. C'est ainsi qu'il paroît comment on doit entendre que Dieu a créé les choses en quel tems il lui a plu ; car cela dépend des choses qu'il a résolu de créer. Mais les choses étant résolues avec leurs rapports ; il n'y a plus de choix sur le tems ni sur la place , qui n'ont rien de réel en eux à part, & rien de déterminant, ou même rien de discernable.

58. On ne peut donc point dire, comme l'on fait ici , que la sagesse de Dieu peut avoir de *bonnes raisons* pour créer *ce Monde* dans un tel tems particulier ; ce tems particulier pris sans les choses , étant une fiction impossible ; & de bonnes raisons d'un choix ne se pouvant point trouver là où tout est indiscernable.

59. Quand je parle de ce Monde, j'entends tout l'Univers des Créatures matérielles & immatérielles prises ensemble , depuis le commencement des choses ; mais si l'on n'entendoit que le commencement du Monde matériel , & si l'on supposoit avant lui des Créatures immatérielles , on se mettroit un peu plus à la raison en cela. Car le Tems alors étant marqué par les choses qui existeroient déjà , ne seroit plus indifférent ; & il y pourroit avoir du choix. Il est vrai qu'on ne

Tome I. F *feroit*

feroit que différer la difficulté. Car supposant que l'Univers entier des Créatures immatérielles & matérielles ensemble a commencé , il n'y a plus de choix sur le tems où Dieu le voudroit mettre.

60. Ainsi on ne doit point dire, comme l'on fait ici , que Dieu a créé les choses dans un *Espace*, ou dans un *Tems* particulier, qui *lui a plu*. Car tous les tems , & tous les espaces , en eux-mêmes , étant parfaitement uniformes & indiscernables, l'un ne sauroit *plaire* plus que l'autre.

61. Je ne veux point m'arrêter ici sur mon sentiment expliqué ailleurs, qui porte qu'il n'y a point de Substances créées entièrement destituées de matière. Car je tiens avec les Anciens & avec la Raison, que les Anges ou les Intelligences, & les Ames séparées du corps grossier, ont toujours des corps subtils , quoiqu'elles mêmes soient incorporelles. La Philosophie vulgaire admet aisément toute sorte de fictions ; la mienne est plus sévère.

62. Je ne dis point que la Matière & l'Espace est la même chose ; je dis seulement qu'il n'y a point d'espace , où il n'y a point de matière ; & que l'espace en lui-même n'est point une réalité absolue. L'Espace & la Matière diffèrent comme le

le tems & le mouvement. Cependant ces choses, quoique différentes, se trouvent inséparables.

63. Mais il ne s'ensuit nullement que la Matière soit éternelle & nécessaire, si non en supposant que l'Espace est éternel & nécessaire; supposition mal fondée en toutes manières.

Sur les §. 16. & 17.

64. Je crois avoir répondu à tout; & j'ai répondu particulièrement à cette Objection, qui prétend que l'Espace & le Tems ont une *quantité*, & que l'Ordre n'en a point. *Voyez ci-dessus, Nomb. 54.*

65. J'ai fait voir clairement, que la contradiction est dans l'Hypothèse du sentiment opposé, qui cherche une différence là où il n'y en a point. Et ce seroit une iniquité manifeste, d'en vouloir inférer, que j'ai reconnu de la contradiction dans mon propre sentiment.

Sur le §. 18.

66. Il revient ici un raisonnement, que j'ai déjà détruit ci-dessus, *Nomb. 17.* On dit que Dieu peut avoir de *bonnes raisons*

pour placer deux Cubes parfaitement égaux & semblables : & alors il faut bien, dit-on , qu'il leur assigne leurs places , quoique tout soit parfaitement égal ; mais la chose ne doit point être détachée de ses circonstances. Ce raisonnement consiste en notions incomplètes. Les résolutions de Dieu , ne sont jamais abstraites & imparfaites ; comme si Dieu decernoit premièrement à créer les deux Cubes, & puis decernoit à part où les mettre. Les Hommes, bornés comme ils sont, sont capables de procéder ainsi ; ils résoudront quelque chose , & puis ils se trouveront embarrassés sur les moyens, sur les voyes, sur les places , sur les circonstances. Dieu ne prend jamais une résolution sur les fins , sans en prendre en même-tems sur les moyens , & sur toutes les circonstances. Et même j'ai montré , dans la *Théodicée*, qu'à proprement parler, il n'y a qu'un seul Decret pour l'Univers tout entier, par lequel il est résolu de l'admettre de la possibilité à l'existence. Ainsi Dieu ne choisira point de Cube , sans choisir sa place en même-tems ; & il *ne choisira jamais entre des indiscernables.*

67. Les parties de l'Espace ne sont déterminées & distinguées que par les choses

ses

ses qui y sont : & la diversité des choses dans l'Espace , détermine Dieu à agir différemment sur différentes parties de l'Espace. Mais l'Espace pris sans les choses , n'a rien de déterminant , & même il n'est rien d'actuel.

68. Si Dieu est résolu de placer un certain Cube de matière , il s'est aussi déterminé sur la place de ce Cube ; mais c'est par rapport à d'autres portions de matière , & non pas par rapport à l'Espace détaché, où il n'y a rien de déterminant.

69. Mais la sagesse ne permet pas qu'il place en même tems deux Cubes, parfaitement égaux & semblables : parce qu'il n'y a pas moyen de trouver une raison de leur assigner des places différentes ; il y auroit une *Volonté sans motif* (a).

70. J'avois comparé une *volonté sans motif*, (telle que des raisonnemens superficiels assignent à Dieu,) au *Hazard d'Epicure*. On y oppose que le Hazard d'Epicure est une Nécessité aveugle , & non pas un choix de volonté. Je réplique que le Hazard d'Epicure n'est pas une Nécessité ; mais quelque chose d'indifférent.

Epi-

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 4,

Epicure l'introduisoit exprès, pour éviter la nécessité. Il est vray que le hazard est aveugle ; mais une volonté sans motif ne seroit pas moins aveugle , & ne seroit pas moins due au simple hazard.

Sur le §. 19.

71. On répète ici ce qui a déjà été réfuté ci-dessus, *Nomb. 21.* que la Matière ne sauroit être créée , si Dieu ne choisit point parmi les indiscernables. On auroit raison, si la Matière consistoit en Atomes, en Corps similaires , ou autres fictions semblables de la Philosophie superficielle ; mais ce même grand principe , qui combat le choix entre les indiscernables , détruit aussi ces fictions mal bâties.

Sur le §. 20.

72. On m'avoit objecté dans la troisième Replique (*Nomb. 7. & 8.*) que Dieu n'auroit point en lui un principe d'agir , s'il étoit déterminé par les *choses externes*. J'ay répondu que les idées des choses externes sont en lui, & qu'ainsi il est déterminé par des raisons internes, c'est-à-dire,
par

par sa sagesse. Maintenant on ne veut point entendre, à propos de quoi je l'aye dit.

Sur le §. 21.

73. On confond souvent dans les objections qu'on me fait, ce que Dieu ne veut point, avec ce qu'il ne peut point. Voyez ci-dessus, Nomb. 9. & plus bas, Nomb. 76. Par exemple, Dieu peut faire tout ce qui est possible, mais il ne veut faire que le meilleur. Ainsi je ne dis point, comme on m'impute ici, que Dieu ne peut point donner des bornes à l'étendue de la Matière; mais il y a de l'apparence qu'il ne le veut point, & qu'il a trouvé mieux de ne lui en point donner.

74. De l'étendue à la durée, *non valet consequentia*. Quand l'étendue de la Matière n'auroit point de bornes, il ne s'en suit point que sa durée n'en ait pas non plus; pas même en arrière, c'est-à dire qu'elle n'ait point eu de commencement, Si la nature des choses, dans le total, est de croître uniformément en perfection, l'Univers des Créatures doit avoir commencé; ainsi il y aura des raisons pour limiter la durée des choses, quand même

il n'y en auroit point pour en limiter l'étendue. De plus, le commencement du Monde ne déroge point à l'infinité de sa durée à *parte post*, ou dans la suite, mais les bornes de l'Univers dérogeroient à l'infinité de son étendue. Ainsi il est plus raisonnable d'en poser un commencement que d'en admettre des bornes ; afin de conserver dans l'un & dans l'autre le caractère d'un Auteur infini.

75. Cependant ceux qui ont admis l'éternité du Monde, ou du moins, comme ont fait des Théologiens célèbres, la possibilité de l'éternité du Monde, n'ont point nié pour cela sa dépendance de Dieu, comme on le leur impute ici sans fondement.

Sur les §. 22. & 23.

76. On m'objeete encore ici, sans fondement, que selon moi, tout ce que Dieu peut faire, doit être fait nécessairement. Comme si l'on ignoroit que j'ai réfuté cela solidement dans la *Théodicée*, & que j'ai renversé l'opinion de ceux qui soutiennent qu'il n'y a rien de possible que ce qui arrive effectivement ; comme ont fait déjà quelques anciens Philosophes,

phes, &, entre autres, Diodore chez Cicéron. On confond la nécessité morale, qui vient du choix du meilleur, avec la nécessité absolue; on confond la volonté avec la puissance de Dieu. Il peut produire tout possible, ou ce qui n'implique point de contradiction; mais il veut produire le meilleur entre les possibles. *Voyez ce que j'ai dit ci-dessus, Nomb. 9. & Nomb. 74.*

77. Dieu n'est donc point un Agent nécessaire en produisant les Créatures, puisqu'il agit par choix. Cependant ce qu'on ajoute ici, est mal fondé, qu'un Agent nécessaire ne feroit point un Agent. On prononce souvent hardiment & sans fondement, en avançant contre moi des Thèses qu'on ne sauroit prouver.

Sur le §. 24. — 28.

78. On s'excuse de n'avoir point dit que l'Espace est le *Sensorium* de Dieu, mais seulement *comme* son *Sensorium*. Il semble que l'un est aussi peu convenable, & aussi peu intelligible que l'autre.

Sur le §. 29.

79. L'*Espace* n'est pas la place de toutes choses , car il n'est pas la place de Dieu ; autrement voilà une chose coéternelle à Dieu , & indépendante de lui , & même de laquelle il dépendroit s'il a besoin de place.

80. Je ne vois pas aussi comment on peut dire , que l'*Espace* est la place des *Idées* ; car les *Idées* sont dans l'*Entendement*.

81. Il est fort étrange aussi de dire que l'*Ame de l'Homme* est l'*Ame des images*. Les images qui sont l'*Entendement* , sont dans l'*Esprit* ; mais s'il étoit l'*Ame des images*, elles feroient hors de lui. Que si l'on entend des images corporelles , comment veut-on que notre *Esprit* en soit l'*Ame* , puisque ce ne sont que des impressions passagères dans le Corps dont il est l'*Ame* ?

82. Si Dieu sent ce qui se passe dans le Monde , par le moyen d'un *Sensorium* ; il semble que les choses agissent sur lui , & qu'ainsi il est comme on conçoit l'*Ame du Monde*. On m'impute de répéter les objections , sans prendre connoissance des réponses ; mais je ne vois point qu'on ait
fatis-

satisfait à cette difficulté; on feroit mieux de renoncer tout-à-fait à ce *Sensorium* prétendu.

Sur le §. 30.

83. On parle comme si l'on n'entendoit point, comment selon moi l'*Ame* est un *principe présentatif*; c'est-à-dire, comme si l'on n'avoit jamais ouï parler de mon *Harmonie préétablie* (a).

84. Je ne demeure point d'accord des notions vulgaires, comme si les *Images des choses* étoient transportées, (*conveyed*) par les Organes jusqu'à l'*Ame*. Car il n'est point concevable par quelle ouverture, ou par quelle voiture, ce transport des images depuis l'Organe jusques dans l'*Ame* se peut faire. Cette notion de la Philosophie vulgaire n'est point intelligible, comme les nouveaux *Cartésiens* l'ont assez montré. L'on ne sauroit expliquer comment la Substance *immatérielle* est affectée par la *Matière*: & soutenir une chose non intelligible là dessus, c'est recourir à la notion Scholastique chimérique de je ne sai quelles *Espèces intentionnelles* inexplicables,

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 5.

bles, qui passent des Organes dans l'Ame. Ces Cartésiens ont vu la difficulté, mais ils ne l'ont point résolue : ils ont eu recours à un concours de Dieu tout particulier qui seroit miraculeux en effet ; mais je crois avoir donné la véritable solution de cet Enigme.

85. De dire que Dieu discerne les choses qui se passent, parce qu'il est présent aux Substances, & non pas par la dépendance que la continuation de leur existence a de lui, & qu'on peut dire envelopper une *production continuelle* ; c'est dire des choses non intelligibles. La simple présence, ou la proximité de coexistence, ne suffit point pour entendre comment ce qui se passe dans un Etre, doit répondre à ce qui se passe dans un autre Etre.

86. Par après c'est donner justement dans la doctrine, qui fait de Dieu l'*Ame du-Monde*, puisqu'on le fait sentir les choses, non pas par la dépendance qu'elles ont de lui, c'est-à-dire par la *production continuelle* de ce qu'il y a de bon & de parfait en elles ; mais par une manière de sentiment, comme l'on s'image que notre Ame sent ce qui se passe dans le Corps. C'est bien dégrader la connoissance divine.

87. Dans

87. Dans la vérité des choses, cette manière de sentir est entièrement chimérique, & n'a pas même lieu dans les Ames. Elles sentent ce qui se passe hors d'elles, par ce qui se passe en elles, répondant aux choses au dehors ; en vertu de l'*Harmonie* que Dieu a préétablie (a), par la plus belle & la plus admirable de toutes ses productions ; qui fait que *chaque substance simple* (b) en vertu de sa nature, est, pour dire ainsi, une *concentration* & un *miroir vivant de tout l'Univers* suivant son point de vue (c). Ce qui est encore une des plus belles, & des plus incontestables preuves de l'existence de Dieu, puisqu'il n'y a que Dieu, c'est-à-dire la Cause commune, qui puisse faire cette harmonie des choses. Mais Dieu même ne peut sentir les choses par le moyen par lequel il les fait sentir aux autres. Il les sent, parce qu'il est capable de produire ce moyen ; & il ne les feroit point sentir aux autres, s'il ne les produisoit lui-même toutes *con-sentantes*, & s'il n'avoit ainsi en soi leur représentation, non comme venant d'elles, mais parce qu'elles viennent de lui, &

parce

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 5.

(b) Voyez l'*Appendice*, N. 2.

(c) Voyez l'*Appendice*, N. 18.

parce qu'il en est la cause efficiente & exemplaire. Il les sent parce qu'elles viennent de lui , s'il est permis de dire qu'il les sent ; ce qui ne se doit , qu'en dépouillant le terme de son imperfection , qui semble signifier qu'elles agissent sur lui. Elles sont , & lui sont connues , parce qu'il les entend & veut ; & parce que ce qu'il veut ; est autant que ce qui existe. Ce qui paroît d'autant plus , parce qu'il les fait sentir les unes aux autres ; & qu'il les fait se sentir mutuellement par la suite des natures , qu'il leur a données une fois pour toutes , & qu'il ne fait qu'entretenir suivant les loix de chacune à part ; lesquelles , bien que différentes , aboutissent à une correspondance exacte des résultats. Ce qui passe toutes les idées qu'on a eu vulgairement de la Perfection Divine & des Ouvrages de Dieu , & les élève au plus haut degré ; comme *M. Bayle* a bien reconnu , quoi qu'il ait cru , sans sujet , que cela passe le possible.

88. Ce seroit bien abuser du Texte de la Sainte Ecriture , suivant lequel Dieu repose de ses Ouvrages ; que d'en inférer qu'il n'y a plus de production continuée. Il est vrai qu'il n'y a point de production de Substances simples nouvelles ; mais on
auroit

auroit tort d'en inférer que Dieu n'est maintenant dans le Monde , que comme l'on conçoit que l'Ame est dans le Corps, en le gouvernant seulement par sa présence , sans un concours nécessaire pour lui faire continuer son Existence.

Sur le §. 31.

89. L'*Harmonie* ou Correspondance entre l'Ame & le Corps , n'est pas un miracle perpétuel ; mais l'effet ou la suite d'un miracle primigène fait dans la Création des choses , comme sont toutes les choses naturelles. Il est vrai que c'est une *Merveille* perpétuelle , comme sont beaucoup de choses naturelles.

90. Le mot d'*Harmonie préétablie* est un Terme de l'Art, je l'avoue ; mais non pas un Terme qui n'explique rien , puisqu'il est expliqué fort intelligiblement, & qu'on n'oppose rien qui marque qu'il y ait de la difficulté.

91. Comme la nature de *chaque Substance simple* , *Ame* ou véritable *Monade* (a), est telle que son état suivant est une conséquence de son état précédent ; voilà la cause

(a) Voyez l'*Appendice* , N. 2.

cause de l'*Harmonie* toute trouvée. Car Dieu n'a qu'à faire que la *Substance simple* soit une fois & d'abord une *Représentation de l'Univers*, selon son point de vûe (a) : puisque de cela seul il suit qu'elle le fera perpétuellement ; & que toutes les *Sustances simples* auront toujours une *Harmonie* entre elles : parce qu'elles représentent toujours le même Univers.

Sur le §. 32.

92. Il est vrai que, selon moi, l'*Ame* ne trouble point les loix du *Corps* (b), ni le *Corps* celles de l'*Ame*, & qu'ils s'accordent seulement ; l'un agissant librement, suivant les Règles des Causes finales ; & l'autre agissant machinalement (c), suivant les loix des Causes efficientes. Mais cela ne déroge point à la liberté de nos Ames, comme on le prétend ici. Car tout Agent qui agit suivant les Causes finales, est libre, quoiqu'il arrive qu'il s'accorde avec celui qui n'agit que par des Causes efficientes sans connoissance, ou par *Machi-*
ne ;

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 11.

(b) Voyez l'*Appendice*, N. 5.

(c) Voyez l'*Appendice*, N. 13.

ne ; parce que Dieu prévoyant ce que la Cause libre feroit, a réglé d'abord sa *Machine*, en sorte qu'elle ne puisse manquer de s'y accorder. Monsieur *Jaquelot* a fort bien résolu cette difficulté dans un de ses Livres contre Mr. *Bayle* ; & j'en ai cité le Passage dans la *Théodicée*, *Part. I. §. 63.* J'en parlerai encore plus bas, *Nomb. 124.*

Sur le §. 33.

93. Je n'admets point que toute *Actions* donne une *nouvelle force* à ce qui patit. Il arrive souvent dans le concours des Corps, que chacun garde sa force ; comme lorsque deux corps durs égaux concourent directement. Alors la seule direction est changée, sans qu'il y ait du changement dans la force ; chacun des Corps prenant la direction de l'autre, & retournant avec la même vitesse qu'il avoit déjà eue.

94. Cependant je n'ai garde de dire qu'il soit surnaturel de donner une nouvelle *force* à un Corps ; car je reconnois qu'un Corps reçoit souvent une nouvelle *force* d'un autre Corps, qui en perd autant de la sienne. Mais je dis seulement qu'il est surnaturel que tout l'*Univers* des corps
reçoive

reçoive une nouvelle *force*; & ainsi qu'un corps gagne de la *force*, sans que d'autres en perdent autant. C'est pourquoi je dis aussi, qu'il est insoutenable que l'*Ame* donne de la *force* au *Corps*; car alors tout l'Univers des Corps recevrait une nouvelle *force*.

95. Le Dilemme qu'on fait ici, est mal fondé, parce que, selon moi, il faut ou que l'Homme agisse surnaturellement, ou que l'Homme soit une pure Machine comme une Montre. Car l'Homme n'agit point surnaturellement, & son corps est véritablement une Machine, & n'agit que machinalement; mais son *Ame* ne laisse pas d'être une cause libre.

Sur les §. 34. & 35.

96. Je me remets aussi à ce qui a été ou sera dit dans ce présent Ecrit, *Nomb. 82. 86. & IIII.* touchant la comparaison entre *Dieu* & l'*Ame du Monde*; & comment le sentiment qu'on oppose au mien, fait trop approcher l'un à l'autre.

Sur le §. 36.

97. Je me rapporte aussi à ce que je viens

viens de dire , touchant l'*Harmonie* entre l'*Ame* & le *Corps*. Nomb. 89. & *suiv.*

Sur le §. 37.

98. On me dit que que l'*Ame* n'est pas dans le Cerveau , mais dans le *Sensorium*, fans dire ce que c'est que ce *Sensorium*. Mais supposé que ce *Sensorium* soit étendu , comme je crois qu'on l'entend ; c'est toujours la même difficulté, & la Question revient si l'*Ame* est diffusée par tout cet *Etendu* , quelque grand ou quelque petit qu'il soit ; car le plus ou moins de grandeur , n'y fait rien.

Sur le §. 38.

99. Je n'entreprends pas ici d'établir ma *Dynamique* , ou ma Doctrine des *Forces* : ce lieu n'y seroit point propre. Cependant je puis fort bien répondre à l'Objection qu'on me fait ici. J'avois soutenu que les *Forces actives* se conservent dans le Monde (a). On m'objecte, que deux Corps Mous ou non élastiques, concourant entre eux,

(a) Voyez la Note sur le §. 13. de la troisième Réplique de Mr. Clarke.

eux , perdent de leur *force*. Je réponds que non. Il est vrai que les *Touts* la perdent par rapport à leur mouvement total ; mais les parties la reçoivent , étant agitées intérieurement par la force du concours. Ainsi ce défaut n'arrive qu'en apparence. Les *Forces* ne sont point détruites , mais dissipées parmi les parties menues. Ce n'est pas les perdre, mais c'est faire comme font ceux qui changent la grosse Monnoye en petite. Je demeure cependant d'accord , que la quantité du mouvement ne demeure point la même ; & en cela j'approuve ce qui se dit , *pag. 341. de l'Optique de Mr. Newton* , qu'on cite ici. Mais j'ai montré ailleurs, qu'il y a de la différence entre la quantité du *mouvement* & la quantité de la force.

Sur le §. 39.

100. On m'avoit soutenu que la Force décroissoit naturellement dans l'Univers corporel , & que cela venoit de la dépendance des Choses ; (troisième *Replique* , sur les §. 13. & 14. J'avois demandé dans ma troisième Réponse (a), qu'on prouvât que

(c) C'est ici le quatrième *Ecrit* de Mr. Leibniz.

que ce défaut est une suite de la dépendance des choses. On esquivé de satisfaire à ma demande, en se jettant sur un incident, & en niant que ce soit un défaut; mais que ce soit un défaut ou non, il falloit prouver que c'est une suite de la dépendance des choses.

101. Cependant il faut bien, que ce qui rendroit la Machine du Monde aussi imparfaite que celle d'un mauvais Horloger, soit un *défaut*.

102. On dit maintenant, que c'est une *suite de l'inertie* de la Matière; mais c'est ce qu'on ne prouvera pas non plus. Cette *inertie* mise en avant, & nommée par Kepler, & répétée par Descartes dans ses Lettres, & que j'ai employée dans la *Théodicée*, pour donner une image & en même tems un échantillon de l'imperfection naturelle des Créatures, fait seulement que les vîteses sont diminuées quand les matières sont augmentées; mais c'est sans aucune *diminution des forces*.

Sur le §. 40.

103. J'avois soutenu, que la dépendance de la Machine du Monde d'un Auteur Divin, est plutôt cause que ce défaut n'y est

est point : que l'Ouvrage n'a point besoin d'être redressé : qu'il n'est point sujet à se détraquer ; & enfin , qu'il ne sauroit diminuer en perfection. Je donne maintenant à deviner aux Gens , comment on peut inférer contre moi , comme on fait ici , qu'il faut , si cela est , que le Monde matériel soit *infini & éternel* , sans aucun commencement ; & que Dieu doit toujours avoir créé autant d'hommes & d'autres espèces , qu'il est possible d'en créer.

Sur le §. 41.

104. Je ne dis point que l'Espace est un *Ordre* ou une *Situation* qui rend les choses *situables* ; ce seroit parler galimatias. On n'a qu'à considérer mes propres paroles , & les joindre à ce que je viens de dire ci-dessus , *Nomb. 47* , pour montrer comment l'Esprit vient à se former l'idée de l'Espace , sans qu'il faille qu'il y ait un Etre réel & absolu qui y réponde , hors de l'Esprit & hors des rapports. Je ne dis donc point , que l'Espace est un *Ordre* ou une *Situation* , mais un *Ordre des situations* , ou selon lequel les situations sont arrangées ; & que l'Espace abstrait est cet *Ordre des situations* , conçues comme possibles.

fibles. Ainsi c'est quelque chose d'idéal. Mais il semble qu'on ne me veut point entendre. J'ai répondu déjà ici, *Nomb. 54.* à l'Objection qui prétend qu'un *Ordre* n'est point capable de *quantité*.

105. On objecte ici que le *Tems* ne sauroit être un *Ordre des choses successives* : parce que la *quantité* du *tems* peut devenir plus grande ou plus petite, l'*ordre des successions* demeurant le même. Je réponds que cela n'est point : car si le *tems* est *plus grand* il y aura *plus* d'états successifs pareils interposez ; & s'il est *plus petit*, il y en aura *moins*, puisqu'il n'y a point de vuide ni de condensation ou de pénétration, pour ainsi dire, dans les *tems*, non plus que dans les *lieux*.

106. Je soutiens que sans les Créatures, l'immenfité & l'éternité de Dieu ne laisseroient pas de subsister ; mais sans aucune dépendance ni des *tems* ni des *lieux*. S'il n'y avoit point de Créatures, il n'y auroit ni *Tems*, ni *Lieu* ; & par conséquent point d'*Espace* actuel. L'immenfité de Dieu est indépendante de l'*Espace*, comme l'éternité de Dieu est indépendante du *Tems*. Elles portent seulement à l'égard de ces deux ordres de choses, que Dieu seroit présent & coëxistant à toutes les
cho-

choses qui existeroient. Ainsi je n'admets point ce qu'on avance ici , que si Dieu seul existoit , il y auroit *Tems & Espace*, comme à présent. Au lieu qu'alors , à mon avis , ils ne seroient que dans les idées , comme des simples possibilités. L'immensité & l'éternité de Dieu sont quelque chose de plus éminent que la durée & l'étendue des Créatures, non-seulement par rapport à la *grandeur* ; mais encore par rapport à la *nature* de la chose. Les attributs Divins n'ont point besoin de choses hors de Dieu , comme sont les *lieux* & les *tems* actuels. Ces vérités ont été assez reconnues par les Théologiens, & par les Philosophes.

Sur le §. 42.

107. J'avois soutenu que l'opération de Dieu , par laquelle il redresseroit la Machine du Monde corporel , prête par sa nature (a) (à ce qu'on prétend) à tomber dans le repos , seroit un Miracle. On a répondu , que ce ne seroit point une opération *miraculeuse*, parce qu'elle seroit *ordinaire*.

(a) Voyez la Note sur le §. 13. de la huitième Réplique de Mr. Clarke.

dinaire, & doit arriver assez souvent. J'ai repliqué, que ce n'est pas l'*usuel* ou le *non-usuel*, qui fait le Miracle proprement dit, ou de la plus grande espèce, mais de *surpasser les forces des Créatures*; & que c'est le sentiment des Théologiens & des Philosophes. Et qu'ainsi on m'accorde, au moins, que ce qu'on introduit, & que je désapprouve, est un Miracle de la plus grande espèce, suivant la notion reçue, c'est-à-dire, qui *surpasse les forces créées*; & que c'est justement ce que tout le monde tâche d'éviter en Philosophie. On me répond maintenant, que c'est appeler de la *Raison* à l'*Opinion vulgaire*. Mais je réplique encore, que cette opinion vulgaire, suivant laquelle il faut éviter en philosophant, autant qu'il se peut, ce qui surpasse les natures des Créatures, est très-raisonnable. Autrement rien ne fera si aisé que de rendre raison de tout, en faisant survenir une Divinité, *Deum ex machina*, sans se soucier des natures des choses.

108. D'ailleurs, le sentiment commun des Théologiens ne doit pas être traité simplement en *opinion vulgaire*. Il faut de grandes raisons pour qu'on ose y contrevenir, & je n'en vois aucune ici.

109. Il semble qu'on s'écarte de sa propre notion , qui demandoit que le Miracle soit rare , en me reprochant , quoique sans fondement, *sur le §. 31.* que l'*Harmonie préétablie* seroit un Miracle perpétuel ; si ce n'est qu'on ait voulu raisonner contre moi *ad hominem*.

Sur le §. 43.

110. Si le Miracle ne diffère du Naturel que dans l'apparence & par rapport à nous , en sorte que nous appellions seulement Miracle ce que nous observons rarement , il n'y aura point de différence *interne réelle* entre le Miracle & le Naturel ; & , dans le fond des choses , tout sera également naturel , ou tout sera également miraculeux. Les Théologiens auront-ils raison de s'accommoder du premier, & les Philosophes du second ?

111. Cela n'ira-t-il pas encore à faire de *Dieu l'Ame du Monde* , si toutes ses opérations sont *naturelles* , comme celles que l'Ame exerce dans le Corps ? Ainsi Dieu sera une partie de la Nature.

112. En bonne Philosophie, & en saine Théologie , il faut distinguer entre ce qui est explicable par les *natures* & les *for-*

forces des Créatures, & ce qui n'est explicable que par les forces de la *Substance infinie*. Il faut mettre une distance infinie entre l'opération de Dieu qui va au-delà des *forces des natures*, & entre les opérations des choses qui suivent les loix que Dieu leur a données, & qu'il les a rendues capables de suivre par leurs natures, quoiqu'avec son assistance.

113. C'est par-là que tombent les *Attractions* (a) proprement dites, & autres opérations inexplicables par les natures des Créatures, qu'il faut faire effectuer par miracle, où recourir aux absurdités, c'est-à-dire, aux *qualités occultes* Scholastiques; qu'on commence à nous debiter sous le spécieux nom de *forces*; mais qui nous ramènent dans le Royaume des ténèbres. C'est, *inventa fruge, glandibus vesci*.

114. Du tems de Monsieur *Boyle*, & d'autres excellens hommes qui fleurissoient en Angleterre sous les commencemens de Charles II. on n'auroit pas osé nous debiter des notions si creuses. J'espère que ce beau tems reviendra sous un aussi bon Gouvernement que celui d'à présent; & que les Esprits un peu trop diver-

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 8.

divertis par le malheur des tems , retourneront à mieux cultiver les connoissances solides. Le Capital de M. *Boyle* étoit d'inculquer que tout se faisoit mécaniquement dans la Physique. Mais c'est un malheur des hommes , de se dégoûter enfin de la Raison même, & de s'ennuyer de la lumière. Les chimères commencent à revenir & plaisent, parce qu'elles ont quelque chose de merveilleux. Il arrive dans le Pays Philosophique ce qui est arrivé dans dans le Pays Poétique. On s'est lassé des Romans raisonnables, tels que la *Clélie Française*, ou l'*Aramène Allemande*; & on est revenu depuis quelque tems aux *Contes des Fées*.

115. Quant aux mouvemens des Corps célestes, &, plus encore, quant à la formation des Plantes & des Animaux , il n'y a rien qui tienne du Miracle , excepté le commencement de ces choses. L'Organisme des Animaux est un mécanisme, qui suppose une *préformation* Divine ; ce qui en suit est purement naturel, & tout-à-fait *mécanique*.

116. Tout ce qui se fait dans le Corps de l'Homme, & de tout Animal, est aussi *mécanique* que ce qui se fait dans une Montre. La différence est seulement telle qu'elle

le

le doit être entre une Machine d'une invention divine & entre la production d'un Ouvrier aussi borné que l'Homme.

Sur le §. 44.

117. Il n'y a point de difficulté chez les Théologiens, sur les miracles des Anges; il ne s'agit que de l'usage du mot. On pourra dire que les Anges font des miracles; mais moins proprement dits, ou d'un ordre inférieur. Disputer là-dessus feroit une question de nom. On pourra dire que cet Ange qui transportoit Habacuc par les airs, qui remuoit le Lac de *Bethesda*, faisoit un miracle; mais ce n'étoit pas un miracle du premier rang, car il est explicable par les forces naturelles des Anges, supérieures aux nôtres.

Sur le §. 45.

118. J'avois objecté qu'une *Attraction* proprement dite, ou à la Scholastique, feroit une opération en distance, *sans moyen*. On répond ici qu'une *Attraction sans moyen* feroit une contradiction. Fort bien; mais comment l'entend-on donc, quand on veut que le Soleil à travers d'un Espace vuide attire le globe de la Terre? Est-

ce Dieu qui sert de *moyen*? Mais ce seroit un miracle, s'il y en a jamais eu; cela surpasseroit les forces des Créatures.

119. Ou sont-ce peut-être quelques substances immatérielles: ou quelques rayons spirituels: ou quelque accident sans substance, quelque espèce, comme intentionnelle; ou quelque autre je ne sais quoi, qui doit faire ce moyen prétendu? choses dont il semble qu'on a encore bonne provision en tête, sans assez les expliquer.

120. Ce moyen de communication est, dit-on, invisible, intangible, non mécanique. On pouvoit ajouter avec le même droit, inexplicable, non intelligible, précaire, sans fondement, sans exemple.

121. Mais il est régulier, dit-on, il est constant, & par conséquent naturel. Je répons, qu'il ne sauroit être régulier sans être raisonnable; & qu'il ne sauroit être naturel, sans être explicable par les natures des créatures.

122. Si ce moyen, qui fait une véritable Attraction, est constant, & en même-tems inexplicable par les forces des créatures, & s'il est véritable avec cela: c'est un miracle perpétuel; & s'il n'est pas miraculeux, il est faux. C'est une chose chimérique

mérique , une qualité occulte Sholaftique.

123. Il feroit comme le cas d'un corps allant en rond , fans s'écarter par la tangente, quoique rien d'explicable ne l'empêchât de le faire. Exemple que j'ai déjà allégué , & auquel on n'a pas trouvé à propos de répondre ; parce qu'il montre trop clairement la différence entre le véritable naturel, d'un côté, & entre la qualité occulte chimérique des Ecoles , de l'autre côté.

Sur le §. 45.

124. Les forces naturelles des Corps, font toutes foumifes aux loix mécaniques ; & les forces naturelles des Efprits, font toutes foumifes aux loix morales. Les premières fuivent l'ordre des caufes effi- cientes ; & les fécondes fuivent l'ordre des caufes finales. Les premières opèrent fans liberté, comme une Montre ; les fécondes font exercées avec liberté , quoiqu'elles s'accordent exactement avec cette efpece de Montre , qu'une autre Caufe libre, fupérieure, a accommodée avec elles par avance. J'en ai déjà parlé, *Nomb. 92.*

125. Je finis par un point qu'on m'a

opposé au commencement de ce quatrième Ecrit, où j'ai déjà répondu ci-dessus, *Nomb.* 18. 19. 20. Mais je me suis réservé d'en dire encore davantage en concluant. On a prétendu d'abord que je commets une pétition de Principe; mais de quel Principe, je vous en prie? Plût à Dieu qu'on n'eût jamais supposé des Principes moins clairs! Ce Principe est celui du *besoin d'une Raison suffisante*, pour qu'une chose existe, qu'un événement arrive, qu'une vérité ait lieu. Est-ce un Principe qui a besoin de preuve? On me l'avoit même accordé, ou fait semblant de l'accorder, au *second Nomb. du troisième Ecrit*: peut-être, parce qu'il auroit paru trop choquant de le nier; mais ou l'on ne l'a fait qu'en paroles, ou l'on se contredit, ou l'on se retracte.

126. J'ose dire que sans ce grand Principe, on ne sauroit venir à la preuve de l'existence de Dieu, n'y rendre raison de plusieurs autres vérités importantes.

127. Tout le monde ne s'en est-il point servi en mille occasions? Il est vrai qu'on l'a oublié par négligence en beaucoup d'autres; mais c'est-là justement l'origine des chimères; comme, par exemple, d'un *Temps* ou d'un *Espace* absolu réel, du *Vuide*,

de , des *Atomes* , d'une *Attraction* à la Scholaſtique , de l'*Influence Phyſique* entre l'Ame & le Corps , & de mille autres fiſtions , tant de celles qui ſont reſtées de la fauſſe perſuaſion des Anciens , que de celles qu'on a inventées depuis peu.

128. N'eſt-ce pas à cauſe de la violation de ce grand Principe , que les Anciens ſe ſont déjà moquez de la *Déclinaïſon* ſans ſujet des *Atomes d'Epicure* ? Et j'oſe dire que l'*Attraction* à la Scholaſtique qu'on renouvelle aujourd'hui, & dont on ne ſe moquoit pas moins il y a 30. ans ou environ , n'a rien de plus raïſonnable.

129. J'ai ſouvent défié les gens de m'apporter une inſtance contre ce grand Principe , un exemple non conteſté , où il manque ; mais on ne l'a jamais fait , & on ne le fera jamais. Cependant il y a une infinité d'exemples , où il réuſſit ; ou plutôt il réuſſit dans tous les cas connus où il eſt employé. Ce qui doit faire juger raïſonnablement, qu'il réuſſira encore dans les cas inconnus, ou qui ne deviendront connus que par ſon moyen, ſuivant la Maxime de la Philoſophie expérimentale, qui procède à *poſteriori* ; quand même il ne ſe-

roit point d'ailleurs justifié par la pure Raison, ou *à priori*.

130. Me nier ce grand Principe, c'est faire encore d'ailleurs comme Epicure, réduit à nier cet autre grand Principe, qui est celui de la contradiction ; savoir que toute énonciation intelligible doit être vraie , ou fausse. Chrysippe s'amusoit à le prouver contre Epicure ; mais je ne crois pas avoir besoin de l'imiter, quoique j'aye déjà dit ci-dessus ce qui peut justifier le mien , & quoique je puisse dire encore quelque chose là-dessus , mais qui feroit peut-être trop profonde pour convenir à cette présente contestation. Et je crois que des Personnes raisonnables & impartiales m'accorderont, que d'avoir réduit son Adversaire à nier ce Principe , c'est l'avoir mené *ad absurdum*.



CINQUIEME REPLIQUE DE MR. CLARKE.

Comme un Discours diffus n'est pas une marque d'un Esprit clair, ni un moyen propre à donner des idées claires aux Lecteurs ; je tâcherai de répondre à ce cinquième Écrit d'une manière distincte , & en aussi peu de mots qu'il me sera possible.

1. — 20. **I**L n'y a aucune (a) ressemblance entre une Balance mise en mouvement par des poids ou par une impulsion , & un Esprit qui se meut , ou qui agit , par la considération de certains motifs. Voici en quoi consiste la différence. La Balance est entièrement passive , & par conséquent sujette à une nécessité absolue : au lieu que l'Esprit non-seulement reçoit une impression , mais encore agit ; ce qui fait l'essence de la Liberté. Supposer (b) que lorsque différentes

manié.

(a) §. 3.

(b) 14.

manières d'agir paroissent également bonnes, elles ôtent (a) entièrement à l'Esprit le *pouvoir d'agir*, comme les poids égaux empêchent nécessairement une Balance de se mouvoir; c'est nier qu'un Esprit ait en lui-même un *principe d'action*; & confondre le *pouvoir d'agir*, avec l'*impression que les motifs font sur l'Esprit*, en quoi il est tout-à-fait passif. Le motif, ou la chose que l'Esprit considère, & qu'il a en vûe, est quelque chose d'externe. L'impression que ce motif fait sur l'Esprit, est la *qualité perceptive*, dans laquelle l'Esprit est passif. Faire quelque chose après, ou en vertu de cette perception, est la *faculté de se mouvoir de soi-même*, ou d'agir. Dans tous les *Agens animés*, c'est la *Spontanéité*; & dans les *Agens intelligens*, c'est proprement ce que nous appellons *Liberté*. L'erreur où l'on tombe sur cette matière, vient de ce qu'on ne distingue pas soigneusement ces deux choses: de ce que l'on confond (b) le motif avec le *principe d'action*; de ce que l'on prétend que l'Esprit n'a point d'autre *principe d'action* que le motif, quoique l'Esprit soit tout-à-fait passif en recevant l'impression du motif. Cette

(a) Voyez l'Appendice, N. 4.

(b) § 15.

te doctrine fait croire que l'Esprit n'est pas plus actif, que le seroit une Balance, si elle avoit d'ailleurs la faculté d'appercevoir les choses : ce que l'on ne peut dire sans renverser entièrement l'idée de la Liberté. Une Balance poussée des deux côtez par une force égale, ou pressée des deux côtez par des poids égaux, ne peut avoir aucun mouvement. Et supposé que cette Balance reçoive la faculté d'appercevoir, en sorte qu'elle sache qu'il lui est impossible de se mouvoir, ou qu'elle se (a) fasse illusion, en s'imaginant qu'elle se meut elle-même, quoiqu'elle n'ait qu'un *mouvement communiqué* ; elle se trouveroit précisément dans le même état, où le savant Auteur suppose que se trouve un Agent libre, dans tous les cas d'une indifférence absolue. Voici en quoi consiste la fausseté de l'argument, dont il s'agit ici. La Balance, faute d'avoir en elle-même un principe d'action, ne peut se mouvoir lorsque les poids sont égaux ; mais un Agent libre, lorsqu'il se présente deux ou plusieurs manières d'agir également raisonnables & parfaitement semblables, conserve encore en lui-même le pouvoir d'agir, parce

(a) Voyez l'*Appendice*, N. 12.

parce qu'il a la faculté de se mouvoir. De plus, cet Agent libre peut avoir de très-bonnes & de très-fortes raisons, pour ne pas s'abstenir entièrement d'agir; quoique peut-être il n'y ait aucune raison, qui puisse déterminer qu'une certaine manière d'agir vaut mieux qu'une autre. On ne peut donc soutenir (a) que, supposé que deux différentes manières de placer certaines particules de matière fussent également bonnes & raisonnables, Dieu ne pourroit absolument, ni conformément à sa sagesse, les placer d'aucune de ces deux manières, faute d'une raison suffisante qui pût le déterminer à choisir l'une préféralement à l'autre: on ne peut, dis-je, soutenir une telle chose, sans faire Dieu un Etre purement passif; & par conséquent il ne seroit point Dieu, ou le Gouverneur du Monde. Et quand on nie la possibilité de cette supposition, savoir, qu'il peut y avoir deux parties égales de matière, dont la situation peut être également bien transposée, on n'en sauroit alléguer d'autre raison, que cette (b) pétition de Principe; savoir, qu'en ce cas-là, ce que le savant Auteur dit d'une raison suffisante,

ne

(a) §. 16. 17. 18. 19. & 69.

(b) §. 20.

ne feroit pas bien fondé. Car fans cela, comment peut-on dire qu'il est (a) *impossible* que Dieu puisse avoir de *bonnes raisons* pour créer plusieurs particules de matière parfaitement semblables en différens lieux de l'Univers ? Et en ce cas-là, puisque les parties de l'Espace sont semblables, il est évident que si Dieu n'a point donné à ces parties de matière des situations différentes dès le commencement, il n'a pu en avoir d'autre raison que sa *seule Volonté*. Cependant on ne peut pas dire avec raison, qu'une telle volonté est (b) *une volonté sans aucun motif* ; car les *bonnes raisons* que Dieu peut avoir de créer plusieurs particules de matière *parfaitement semblables*, doivent par conséquent lui servir de motif pour choisir (ce qu'une Balance ne sauroit faire) l'une de deux choses *absolument indifférentes* ; c'est-à-dire, pour mettre ces particules dans une certaine situation, quoiqu'une situation tout-à-fait contraire eût été également bonne.

La Nécessité, dans les Questions Philosophiques, signifie toujours une *Nécessité*

(a) 16. 17. 69. & 66.

(b) §. 16. & 69.

sité absolue. La (a) *Nécessité* (b) *hypothétique*, & la *Nécessité morale*, ne sont que des manières de parler figurées; & à la rigueur Philosophique, elles ne sont point une *Nécessité*. Il ne s'agit pas de savoir si une chose doit être, lorsque l'on suppose qu'elle est, ou qu'elle sera: c'est ce qu'on appelle une *Nécessité hypothétique*. Il ne s'agit pas non plus de savoir, s'il est vrai qu'un Etre bon, & qui continue d'être bon, ne sauroit faire le Mal: ou si un Etre sage, ne sauroit agir d'une manière contraire à la Sagesse: ou si une personne qui aime la Vérité, & qui continue de l'aimer peut dire un mensonge; c'est ce que l'on appelle une *Nécessité morale*. Mais la véritable & la seule Question Philosophique touchant la Liberté, consiste à savoir, si la cause ou le principe immédiat & physique de l'action est réellement dans celui que nous appellons l'Agent; ou si c'est quelque autre raison suffisante, qui est la véritable cause de l'action, en agissant sur l'Agent, & en faisant qu'il ne soit pas un véritable Agent, mais un simple Patient. On peut remarquer ici en passant, que le

(a) §. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13.

(b) Voyez mes Discours sur l'Existence de Dieu, la Vérité de la Religion naturelle, &c. Part I.

savant Auteur contredit sa propre Hypothèse , lorsqu'il dit que (a) la *Volonté ne suit pas toujours exactement l'Entendement pratique, parce qu'elle peut quelquefois trouver des raisons pour suspendre sa résolution.* Car ces raisons - là ne sont - elles pas le dernier jugement de l'*Entendement pratique* ?

21 — 25. S'il est possible que Dieu produise, ou qu'il ait produit deux portions de matière parfaitement semblables ; de sorte que le changement de leur situation seroit une chose indifférente ? Ce que le savant Auteur dit d'une *Raison suffisante*, ne prouve rien. En répondant à ceci, il ne dit pas , comme il le devoit dire , qu'il est *impossible* que Dieu fasse deux portions de matière tout - à - fait semblables ; mais que sa *sagesse ne lui permet pas* de le faire. Comment fait-il cela ? Pourra-t-il prouver qu'il n'est pas possible que Dieu puisse avoir de bonnes raisons pour créer plusieurs parties de matière parfaitement semblables en différens lieux de l'Univers ? La seule preuve qu'il allégué, est , qu'il n'y auroit aucune *raison suffisante* , qui pût déterminer la Volonté de Dieu à mettre

(a) Voyez le *Quatrième Ecrit* de Mr. Leibniz, §. 2. 3. 6. 13. & 15.

tre une de ces parties de matière dans une autre. Mais si Dieu peut avoir plusieurs bonnes raisons , (on ne sauroit prouver le contraire,) si Dieu, dis-je, peut avoir plusieurs bonnes raisons pour créer plusieurs parties de matière tout-à-fait semblables, l'indifférence de leur situation suffira-t-elle pour en rendre la *création impossible*, ou *contraire à sa Sagesse*? Il me semble que c'est (a) formellement supposer ce qui est en question. On n'a point répondu à un autre argument de la même nature , que j'ai fondé sur l'*indifférence absolue* de la première *détermination particulière* du mouvement au commencement du Monde.

26 — 32. Il semble qu'il y ait ici plusieurs contradictions. On reconnoît que deux choses tout-à-fait semblables, seroient véritablement deux choses; & non-obstant cet aveu , on continue de dire qu'elles n'auroient pas le *principe d'Indivision* : & dans le IV. Ecrit, §. 6. on assure positivement , qu'elles ne seroient qu'une *même chose sous deux noms*. Quoique l'on reconnoisse (b) que ma supposition est possible , on ne veut pas me permet-

(a) §. 20.

(b) §. 26.

mettre de faire cette supposition. On avoue (a) que les parties du Temps & de l'Espace sont parfaitement semblables *en elles-mêmes*; mais on nie cette ressemblance lorsqu'il y a des corps dans ces parties. On compare (b) les différentes parties de l'Espace qui coexistent, & les différentes parties successives du Temps, à une ligne droite, qui coupe une autre ligne droite en deux points coïncidents, qui ne sont qu'un seul point. On soutient que (c) l'Espace n'est que l'Ordre des choses qui coexistent: & cependant on avoue (d) que le Monde matériel peut être borné; d'où il s'ensuit qu'il faut nécessairement qu'il y ait un Espace vuide au-delà du Monde. On reconnoît (e) que Dieu pouvoit donner des bornes à l'Univers; & après avoir fait cet aveu, on ne laisse pas de dire que cette supposition est non-seulement *dérisonnable & sans but*, mais encore une (f) *fiction impossible*; & l'on assure (g) qu'il n'y a aucune

(a) §. 27.

(b) §. 28.

(c) §. 29.

(d) §. 30.

(e) §. 30. & 8. & 73.

(f) §. 29.

(g) Quatrième Ecrit, §. 6. 21.

une raison possible, qui puisse limiter la quantité de la Matière. On soutient (a) que le mouvement de l'Univers tout entier, ne produiroit aucun changement; & cependant on ne répond pas à ce que j'avois dit, qu'une *augmentation* ou une *cessation* subite du mouvement du *Tout*, causeroit un choc sensible à toutes les parties. Et il n'est pas moins évident, qu'un (b) mouvement circulaire du *Tout*, produiroit une *force centrifuge* dans toutes les parties. J'ai dit que le Monde matériel doit être mobile, si le *Tout* est borné: on (c) le nie, parce que les *parties de l'Espace* sont *immobiles*, dont le *Tout* est *infini* & *existe nécessairement*. On soutient que le mouvement renferme nécessairement un (d) *changement relatif de situation* dans un corps par rapport à d'autres corps: & cependant on ne fournit aucun moyen d'éviter cette conséquence absurde; savoir, que la *mobilité d'un corps* dépend de l'*existence d'autres corps*; & que si un corps existoit seul, il seroit incapable de mouvement;

(a) §. 29.

(b) Voyez l'*Appendice*, N. 10.

(c) §. 31.

(d) §. 31.

vement ; ou que les parties d'un corps qui circule, (du Soleil par exemple) perdroyent la *force centrifuge* qui naît de leur mouvement circulaire , si toute la Matière extérieure , qui les environne, étoit annihilée. Enfin, on soutient que (a) l'infinité de la Matière est l'effet de la Volonté de Dieu ; & cependant on (b) approuve la doctrine de Descartes, comme si elle étoit incontestable , quoique tout le monde sache que le seul fondement sur lequel ce Philosophe l'a établie , est cette supposition : Que la *Matière étoit nécessairement infinie* ; puisque l'on ne sauroit la supposer finie sans *contradiction*. Voici ses propres termes : *Puto (c) implicare contradictionem, ut Mundus sit finitus*. Si cela est vrai, Dieu n'a jamais pu limiter la quantité de la Matière ; & par conséquent il n'en est point le Créateur , & il ne peut la détruire.

Il me semble que le savant Auteur n'est jamais d'accord avec lui-même , dans tout ce qu'il dit touchant la Matière & l'Espace. Car tantôt il combat le Vuide , ou l'Es-

(a) §. 32.

(b) Ibid.

(c) Epist. 69. Part. I.

l'Espace destitué de matière , comme s'il étoit (a) *absolument impossible* (l'Espace & la Matière étant (b) *inséparables*) ; & cependant il reconnoît souvent , que la quantité de la Matière dans l'Univers dépend de la (c) *Volonté de Dieu*.

33 — 35. Pour prouver qu'il y a du Vuide , j'ai dit que certains Espaces ne *font point de résistance*. Le savant Auteur répond que ces Espaces sont remplis d'une matière , qui n'a point (c) de pesanteur. Mais l'argument n'étoit pas fondé sur la pesanteur : il étoit fondé sur la *résistance* , qui doit être proportionnée à la (d) *quantité de la Matière* , soit que la Matière ait de la pesanteur , ou qu'elle n'en ait pas.

Pour prévenir cette réplique , l'Auteur dit que (e) la *résistance* ne vient pas tant de la *quantité de la Matière* , que de la *difficulté qu'elle a à céder* ; mais cet argument

(a) §. 29. 33. 34. 35. 62. 63.

(b) §. 62.

(c) §. 30. 32. & 73.

(d) §. 35.

(e) Sans cela , pourquoi seroit-il plus difficile de mettre la Terre en *mouvement*, (même du côté où tend sa pesanteur) que de faire *mouvoir* un très-petit *Globe* ?

(f) §. 34.

ment est tout-à-fait hors d'œuvre, parce que la Question, dont il s'agit, ne regarde que les corps fluides qui n'en ont point du tout, comme l'Eau & le Vif-Argent, dont les parties n'ont de la peine à céder, qu'à proportion de la quantité de matière qu'elles contiennent. L'Exemple que l'on tire du (a) *Bois flottant*, qui contient *moins de matière pesante* qu'un *égal volume d'Eau*, & qui ne laisse pas de faire une *plus grande résistance*; cet exemple, dis-je, n'est rien moins que Philosophique. Car un *égal volume d'eau* renfermée dans un Vaisseau, ou gelée & flottante, fait une *plus grande résistance* que le *Bois flottant*; parce qu'alors la résistance est causée par le volume entier de l'Eau. Mais lorsque l'Eau se trouve en liberté & dans son état de fluidité, la résistance n'est pas causée par toute la masse du volume égal d'eau, mais seulement par une partie de cette masse; de sorte qu'il n'est pas surprenant que dans ce cas l'Eau semble faire moins de résistance que le Bois.

36 — 38. L'Auteur ne paroît pas raisonner sérieusement dans cette partie de son Ecrit. Il se contente de donner un faux

(a) Ibid.

faux jour à l'idée de l'Immensité de Dieu, qui n'est pas une *Intelligentia supramundana*, (*semota à nostris rebus sejunctaque longè*;) & qui (a) n'est pas loin de chacun de nous; car en lui nous avons la vie, le mouvement & l'être.

L'Espace occupé par un Corps n'est pas (b) l'étendue de ce Corps; mais le Corps étendu existe dans cet Espace.

Il n'y a aucun Espace (c) borné; mais notre imagination considère dans l'Espace, qui n'a point de bornes, & qui n'en peut avoir, telle partie ou telle quantité qu'elle juge à propos d'y considérer.

L'Espace n'est pas une (d) affection d'un ou de plusieurs corps, ou d'aucun Etre borné, & il ne passe point d'un Sujet à un autre; mais il est toujours & sans variation, l'Immensité d'un Etre immense, qui ne cesse jamais d'être le même.

Les Espaces bornés ne sont point des (e) propriétés des Substances bornées; ils ne sont que des parties de l'Espace infini, dans lesquelles les Substances bornées existent.

Si

(a) Act. XVII. 27, 28.

(b) §. 36, 37.

(c) §. 38.

(d) §. 39.

(e) §. 40.

Si la Matière étoit infinie, l'Espace infini ne seroit pas plus une (a) *propriété* de ce *Corps infini*, que les *Espaces finis* sont des *propriétés* des *Corps finis*. Mais en ce cas, la Matière *infinie* seroit dans l'*Espace infini*, comme les *Corps finis* y sont présentement.

L'Immensité n'est pas moins (b) *essentielle* à Dieu, que son Eternité. Les (c) *parties* de l'*Immensité* étant tout-à-fait différentes des parties *matérielles*, *séparables*, *divisibles*, & *mobiles*, d'où naît la corripibilité, elles n'empêchent pas l'Immensité d'être essentiellement simple; comme les parties de la *Durée* n'empêchent pas que la même simplicité ne soit essentielle à l'Eternité.

Dieu lui-même n'est sujet à aucun (d) *changement* par la *diversité* & les *changemens* des choses, qui ont la *vie*, le *mouvement*, & l'être en lui.

Cette (e) doctrine, qui paroît si *étrange* à l'Auteur, est la doctrine formelle de St. Paul,

(a) §. 41.

(b) §. 42.

(c) Voyez ci-dessus dans ma troisième Replique, §. 3; & quatrième Replique, §. 12.

(d) §. 43.

(e) §. 44.

Paul, (a) & la voix de la Nature & de la Raïson.

Dieu n'existe point (b) *dans l'Espace*, ni *dans le Tems*; mais *son existence* (c) est la cause de l'Espace & du Tems. Et lorsque nous disons, conformément au langage du Vulgaire, que Dieu existe *dans tout l'Espace & dans tout le Tems*; nous voulons dire seulement qu'il est par-tout & qu'il est éternel: c'est-à-dire que l'Espace infini & le Tems sont des *suites* nécessaires de son existence; & non, que l'Espace & le Tems sont des Etres distincts de lui, *DANS* lesquels il existe.

J'ai fait voir ci-dessus, sur le §. 40. (d) que (e) l'Espace borné n'est pas l'Etendue des Corps.

(a) Act. XVII. 27, 28.

(b) §. 45.

(c) Voyez ci-dessus la Note sur ma quatrième Replique, §. 10.

(d) §. 46.

(e) Voici, ce me semble, la principale raison de la confusion & des contradictions que l'on trouve dans ce que la plupart des Philosophes ont avancé sur la nature de l'Espace. Les hommes sont naturellement portés, faute d'attention, à négliger une distinction très-nécessaire, & sans laquelle on ne peut raisonner clairement; je veux dire qu'ils n'ont pas soin de distinguer, quoiqu'ils le dûssent toujours faire, entre les termes *Abstraits* & *Concrets*, comme sont l'Immensité & l'Immensc. Ils

Corps. Et l'on n'a aussi qu'à comparer les

Ils négligent aussi de faire une distinction entre les *Idées* & les *Choses*, comme sont l'*Idée* de l'*Immensité*, que nous avons dans notre *Esprit*, & l'*Immensité réelle*, qui existe actuellement hors de nous.

Je crois que toutes les notions qu'on a eues touchant la nature de l'*Espace*, ou que l'on s'en peut former, se réduisent à celles ci : L'*Espace* est un pur néant, ou il n'est qu'une simple idée, ou une simple relation d'une chose à une autre, ou bien il est la *Matière*, ou quelque autre *Substance* ou la propriété d'une *Substance*.

Il est évident que l'*Espace* n'est pas un pur néant. Car le néant n'a ni quantité, ni dimensions, ni aucune propriété. Ce Principe est le premier fondement de toute sorte de Science ; & il fait voir la seule différence qu'il y a entre ce qui existe & ce qui n'existe pas.

Il est aussi évident que l'*Espace* n'est pas une pure idée. Car il n'est pas possible de former une idée de l'*Espace*, qui aille au-delà du *Fini* ; & cependant la Raison nous enseigne que c'est une contradiction que l'*Espace* lui même ne soit pas actuellement infini.

Il n'est pas moins certain que l'*Espace* n'est pas une simple relation d'une chose à une autre, qui résulte de leur situation, ou de l'ordre qu'elles ont entre elles, puisque l'*Espace* est une quantité ; ce qu'on ne peut pas dire des relations, telles que la Situation & l'Ordre. C'est ce que je fais voir amplement ci-dessous, sur le §. 54. J'ajoute que si le Monde matériel est, ou peut être, borné, il faut nécessairement qu'il y ait un *Espace* actuel ou possible

les deux Sections suivantes (47. & 48.) avec ce que j'ai déjà (a) dit.

49, — 51. Il me semble que ce que l'on trouve ici , n'est qu'une chicane sur des mots. Pour ce qui est de la question touchant les *parties* de l'Espace, voyez ci-dessus, *Replique III. §. 3. & Replique IV. §. 11.*

52, & 53. L'argument dont je me suis servi ici pour faire voir que l'Espace est réel-

ble au-delà de l'Univers. Voyez sur les §. 31, 52, & 73.

Il est aussi très-évident que l'Espace n'est pas la Matière; car, en ce cas, la Matière seroit nécessairement infinie, & il n'y auroit aucun Espace, qui ne résistât au mouvement; ce qui est contraire à l'expérience. Voyez ma quatrième Replique. §. 7. & cinquième Replique §. 33.

Il n'est pas moins certain que l'Espace n'est aucune sorte de Substance, puisque l'Espace infini est l'Immensité, & non pas l'Immense, au lieu qu'une Substance infinie est l'Immense, & non pas l'Immensité; comme la Durée n'est pas une Substance, parce qu'une Durée infinie est l'Eternité, & non un Etre Eternel; mais une Substance infinie est un Etre Eternel, & non pas l'Eternité.

Il s'ensuit donc nécessairement de ce que l'on vient de dire, que l'Espace est une propriété, de la même manière que la durée. L'Immensité est une propriété de l'Etre immense, comme l'Eternité de l'Etre éternel.

(a) Voyez aussi ci-dessous sur le §. 33, & sur le §. 54.

réellement indépendant des Corps , est fondé sur ce qu'il est possible que le Monde matériel soit *borné & mobile*. Le savant Auteur ne devoit donc pas se contenter de repliquer, qu'il ne croit pas que la *Sagesse* de Dieu lui ait pu permettre de *donner des bornes* à l'Univers, & de le rendre *capable de mouvement*. Il faut que l'Auteur soutienne qu'il étoit *impossible* que Dieu fît un Monde *borné & mobile* : ou, qu'il reconnoisse la force de mon argument, fondé sur ce qu'il est *possible* que le Monde soit *borné & mobile*. L'Auteur ne devoit pas non plus se contenter de *répéter* ce qu'il avoit avancé ; savoir que le mouvement d'un Monde borné ne seroit rien, & que, faute d'autres corps avec lesquels on pût le comparer, il ne *produiroit aucun changement sensible*. Je dis que l'Auteur ne devoit pas se contenter de répéter cela, à moins qu'il ne fût en état de réfuter ce que j'avois dit d'un *fort grand changement* qui arriveroit dans le cas proposé ; savoir que *les Parties recevroient un choc sensible par une soudaine augmentation du mouvement du Tout, ou par la cessation de ce même mouvement*. On n'a pas entrepris de répondre à cela.

53. Comme le savant Auteur est obligé

de reconnoître ici , qu'il y a de la différence entre le *mouvement absolu* & le *mouvement relatif* ; il me semble qu'il s'ensuit de là nécessairement, que l'Espace est une chose tout-à-fait différente de la situation ou de l'ordre des Corps. C'est de quoi les Lecteurs pourront juger , en comparant ce que l'Auteur dit ici avec ce que l'on trouve dans les *Principes* de Mr. le Chevalier *Newton*, *Lib. 1. Defin. 8.*

54. J'avois dit que le Temps & l'Espace étoient des *QUANTITEZ* ; ce qu'on ne peut pas dire de la Situation & de l'Ordre. On replique à cela , que *l'Ordre a sa quantité : qu'il y a dans l'Ordre quelque chose qui précède , & quelque chose qui suit ; qu'il y a une distance ou un intervalle.* Je réponds, que *ce qui précède & ce qui suit* constitue la Situation ou l'Ordre ; mais la Distance, l'Intervalle, ou la quantité du Temps ou de l'Espace, dans lequel une chose suit une autre , est une chose tout-à-fait distincte de la Situation ou de l'Ordre, & elle ne constitue aucune quantité de Situation ou d'Ordre. La Situation ou l'Ordre peuvent être les mêmes, lorsque la quantité du Temps ou de l'Espace, qui intervient , se trouve fort différente. Le savant Auteur ajoute, que
les

les *Raisons* & les *Proportions* ont leur *quantité* ; & que , par conséquent , le *Temps* & l'*Espace* peuvent aussi avoir la leur , quoiqu'ils ne soient que des relations. Je réponds premièrement , que s'il étoit vrai que *quelques sortes de Relations* (comme par exemple , les *Raisons* ou les *Proportions* ,) fussent des quantitez , il ne s'ensuivroit pourtant pas que la *Situation* & l'*Ordre* , qui sont des relations d'une nature tout-à-fait différente , seroient aussi des Quantitez. Secondement , les *Proportions* ne sont pas des Quantitez , mais les proportions de Quantitez. Si elles étoient des Quantitez , elles seroient les Quantitez de Quantitez ; ce qui est absurde. J'ajoute que si elles étoient des Quantitez , elles augmenteroient toujours par l'*Addition* , comme toutes les autres Quantitez. Mais l'*Addition* de la *Proportion* de 1 à 1 , à la *Proportion* de 1 à 1 , ne fait pas plus que la *Proportion* de 1 à 1. : & l'*Addition* de la *Proportion* de $\frac{1}{2}$ à 1 , à la *Proportion* de 1 à 1 , ne fait pas la *Proportion* de $\frac{1}{2}$ à 1 , mais seulement la *Proportion* de $\frac{1}{2}$ à 1. Ce que les *Mathématiciens* appellent quelquefois avec peu d'*exactitude* la *quantité* de la *Proportion* ; n'est , à parler propre-

ment , que la *quantité* de la *Grandeur relative* ou *comparative* d'une chose par rapport à une autre : & la *Proportion* n'est pas la *Grandeur comparative* même ; mais la *comparaison* ou le *rapport d'une Grandeur* à une autre. La *Proportion* de 6 à 1, par rapport à celle de 3 à 1 , n'est pas une *double quantité de Proportion* ; mais la *proportion d'une double Quantité*. Et en général ; ce que l'on dit avoir une *plus grande* ou *plus petite Proportion*, n'est pas, avoir une *plus grande* ou *plus petite quantité de Proportion* ou de *Rapport*, mais, avoir une *plus grande* ou *plus petite Quantité* à une autre. Ce n'est pas une *plus grande* ou *plus petite quantité de Comparaison* , mais la *comparaison d'une plus grande* ou *plus petite Quantité*. L'Expression (a) *Logarithmique* d'une *Proportion*, n'est pas (comme le savaient l'Auteur le dit) la *Mesure*, mais seulement l'*Indice* ou le *Signe artificiel* de la *Proportion*. Cet *Indice* ne désigne pas une *quantité* de la *Proportion* ; il marque seulement combien de fois une *Proportion* est répétée ou compliquée. Le *Logarithme* de la *Proportion d'Egalité*, est 0, ce qui n'empêche pas que ce ne soit une *Proportion* aussi réelle qu'aucune autre :

(a) §. 54.

tre ; & lorsque le Logarithme est négatif, comme 1 , la proportion , dont il est le Signe ou l'Indice , ne laisse pas d'être affirmative. La Proportion doublée ou triplée, ne désigne pas une double ou triple quantité de Proportion ; elle marque seulement combien de fois la Proportion est répétée. Si l'on triple une fois quelque Grandeur ou quelque Quantité, cela produit une Grandeur ou une Quantité, laquelle, par rapport à la première, a la proportion de 3 à 1. Si on la triple une seconde fois , cela ne produit pas une double quantité de Proportion , mais une Grandeur ou une Quantité , laquelle par rapport à la première, a la proportion (que l'on appelle doublée) de 9 à 1. Si on la triple une troisième fois , cela ne produit pas une triple quantité de Proportion , mais une Grandeur ou une Quantité, laquelle, par rapport à la première, a la Proportion (que l'on appelle triplée) de 27 à 1 ; & ainsi du reste. Troisièmement , le Temps & l'Espace ne sont point du tout de la nature des Proportions, mais de la nature des Quantitez absolues, auxquelles les Proportions conviennent. Par exemple, la Proportion de 12 à 1, est une Proportion beaucoup plus

grande (a) que celle de 2 à 1 ; & cependant une seule & même Quantité peut avoir la Proportion de 12 à 1, par rapport à une chose , & en même tems la Proportion de 2 à 1, par rapport à une autre. C'est ainsi, que l'Espace d'un Jour a une beaucoup plus grande proportion à une Heure, qu'à la moitié d'un Jour ; & cependant , nonobstant ces deux proportions , il continue d'être la même quantité de Tems sans aucune variation. Il est donc certain que le Tems (& l'Espace aussi par la même raison) n'est pas de la nature des Proportions ; mais de la nature des *Quantités absolues & invariables* , qui ont des proportions différentes. Le sentiment du savant Auteur sera donc encore, de son (b) propre aveu, une contradiction ; à moins qu'il ne fasse voir la fausseté de ce raisonnement.

55 — 63. Il me semble que tout ce que l'on trouve ici , est une contradiction manifeste. Les Savans en pourront juger. On suppose formellement dans un endroit (a)

(a) C'est-à-dire, comme je viens de le remarquer, elle n'est pas une grande quantité de Proportion, mais la proportion d'une plus grande Quantité comparative.

(b) IV. Ecrit, §. 16.

(a), que Dieu auroit pu créer l'Univers plutôt ou plus tard. Et (b) ailleurs on dit que ces termes mêmes (*plutôt & plus tard*) sont des termes *inintelligibles*, & des (c) *suppositions impossibles*. On trouve de semblables contradictions dans ce que l'Auteur dit touchant l'Espace dans lequel la Matière subsiste. Voyez ci-dessus, sur le §. 26 — 32.

64. & 65. Voyez ci-dessus, §. 54.

66 — 70. Voyez ci-dessus, §. 1 — 20; & §. 21 — 25. J'ajouterai seulement ici, que l'Auteur, en (d) comparant la Volonté de Dieu au Hazard d'Epicure, lorsqu'entre plusieurs manières d'agir également bonnes elle en choisit une, compare ensemble deux choses, qui sont aussi différentes que deux choses le puissent être; puisqu'Epicure ne reconnoissoit aucune Volonté, aucune Intelligence, aucun Principe actif dans la formation de l'Univers.

71. Voyez ci-dessus, §. 21 — 25.

72. Voyez ci-dessus, §. 1 — 20.

73 — 75. Quand on considère si l'Espace est indépendant de la Matière, &
si

(a) §. 56.

(b) §. 55. 57. 58. 63.

(c) IV. Ecrit, §. 15.

(d) §. 70.

si l'*Univers* peut être borné & mobile ; (voyez ci-dessus , §. 1 — 20 , & §. 26 — 32.) il ne s'agit pas de la sagesse ou de la (a) volonté de Dieu ; mais de la nature absolue & nécessaire des choses. Si l'*Univers* peut-être borné & mobile par la volonté de Dieu, ce que le savant Auteur est obligé d'accorder ici, quoiqu'il dise continuellement que c'est une supposition impossible : il s'ensuit évidemment que l'Espace, dans lequel ce mouvement se fait, est indépendant de la Matière. Mais si, au contraire, l'*Univers* (b) ne peut être borné & mobile , & si l'Espace ne peut être indépendant de la Matière : il s'ensuit évidemment que Dieu ne peut, ni ne pouvoit, donner des bornes à la Matière ; & par conséquent l'*Univers* doit être, non-seulement sans bornes, mais encore (c) éternel , tant à *parte ante* qu'à *parte post*, nécessairement & indépendamment de la Volonté de Dieu. Car l'opinion de ceux qui soutiennent que le Monde (d) pourroit avoir existé de toute éternité, par la Volonté de Dieu, qui exerçoit sa Puissance éternelle ; cette opinion, dis-je, n'a aucun rapport à la Matière dont il s'agit ici.

76.

(a) §. 73.

(b) IV. Ecrit, §. 21, & V. Ecrit §. 29.

(c) §. 74.

(d) §. 75.

76. & 77. Voyez ci-dessus, §. 73 — 75, & §. 1 — 20; & ci-dessus, §. 103.

78. On ne trouve ici aucune nouvelle objection. J'ai fait voir amplement dans les Ecrits précédens, que la comparaison dont Mr. le Chevalier *Newton* s'est servi, & que l'on attaque ici, est juste & intelligible.

79 — 82. Tout ce que l'on objecte ici dans la Section 79, & dans la suivante, est une pure chicane sur des mots. L'Existence de Dieu, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, est la cause de l'Espace; & toutes les autres choses existent dans cet Espace. Il s'ensuit donc que l'Espace est aussi (a) le lieu des Idées; parce qu'il est le lieu des Substances mêmes, qui ont des idées dans leur Entendement.

J'avois dit, par voye de comparaison, que le sentiment de l'Auteur étoit aussi déraisonnable, que si quelqu'un soutenoit que (b) l'*Ame humaine* est l'*Ame des Images des choses qu'elle apperçoit*. Le savant Auteur raisonne là-dessus en plaisantant, comme si j'avois assuré que ce fût mon propre sentiment.

Dieu

(a) §. 80.

(b) §. 81.

Dieu apperçoit tout , non (a) par le moyen d'un Organe , mais parce qu'il est lui-même actuellement présent par-tout. L'Espace universel est donc le lieu où il apperçoit les choses. J'ai fait voir amplement ci-dessus ce que l'on doit entendre par le mot de *Sensorium* , & ce que c'est que l'*Ame du Monde*. C'est trop que de demander qu'on abandonne la conséquence d'un Argument, sans faire aucune nouvelle objection contre les Prémises.

83 — 88, & 89 — 91. J'avoue que je n'entends point ce que l'Auteur dit, lorsqu'il avance , que (b) l'*Ame* est un *Principe représentatif*: que (c) chaque *Substance simple* (d) est par sa propre nature une concentration & un miroir vivant de tout l'*Univers*: qu'elle (e) est une représentation de l'*Univers* , (f) selon son point de vue; & que toutes les *Substances simples* auront toujours une harmonie entre elles , parce qu'elles représentent toujours le même *Univers*.

Pour

(a) §. 82.

(b) §. 83.

(c) §. 87.

(d) Voyez l'*Appendice*, N. 2.

(e) §. 91.

(f) Voyez l'*Appendice*, N. 11.

Pour ce qui est de (a) l'*Harmonie préétablie*, en vertu de laquelle on prétend que les *affections de l'Ame*, & les *mouvements mécaniques du Corps*, s'accordent sans (b) aucune influence mutuelle; voyez ci-dessous, sur §. 110 — 116.

J'ai supposé que les *Images des choses* sont portées par les *Organes des Sens* dans le *Sensorium*, où l'*Ame* les apperçoit. On soutient que c'est une chose (c) *inintelligible*; mais on n'en donne aucune preuve.

Touchant cette Question, savoir si une (d) *Substance immatérielle agit sur une Substance matérielle*, ou si celle-ci agit sur l'autre; voyez ci-dessous, §. 110 — 116.

Dire que Dieu (e) apperçoit & connoît toutes choses, non par sa présence *actuelle*, mais parce qu'il les produit continuellement de nouveau; ce sentiment, dis-je, est une pure fiction des Scholastiques, sans aucun fondement.

Pour ce qui est de l'objection, qui por-

te

(a) §. 83. 87. 89. 90.

(b) Voyez l'*Appendice*, N. 5.

(c) §. 84.

(d) §. 85.

(e) §. 85.

te que Dieu feroit (a) l'*Ame du Monde* ; j'y ai répondu amplement ci-dessus, *Replique II*, §. 12 ; & *Replique IV*, §. 32.

92. L'Auteur suppose que tous les mouvemens de nos Corps sont nécessaires & produits (b) par une *simple* (c) *impulsion mécanique de la Matière*, tout-à-fait indépendante de l'*Ame* ; mais je ne saurois m'empêcher de croire que cette doctrine conduit à la *Nécessité* & au *Destin*. Elle tend à faire croire que les hommes ne sont que de *pures Machines*, (comme Descartes s'étoit imaginé que les Bêtes n'avoient point d'*Ame* ;) en détruisant (d) tous les Argumens fondez sur les Phénomènes, c'est-à-dire, sur les Actions des hommes, dont on se sert pour prouver qu'ils ont des *Ames*, & qu'ils ne sont pas des *Etres* purement matériels. Voyez ci-dessous, sur §. 110 — 116.

93 — 95. J'avois dit que chaque Action consiste à donner une nouvelle force aux choses, qui reçoivent quelque impression. On répond à cela, que *deux Corps durs*

(a) §. 86. 87. 88. 32.

(b) §. 92. 95. 116.

(c) Voyez l'*Appendice*, N. 13.

(d) Voyez l'*Appendice*, N. 12.

*durs & égaux , poussez l'un contre l'autre ,
 rejaillissent avec la même force ; & que par
 conséquent leur action réciproque ne
 donne point une nouvelle force. Il suffiroit
 de repliquer qu'aucun de ces deux Corps
 ne rejaillit avec sa propre force : que cha-
 cun d'eux (a) perd sa propre force , &
 qu'il est repoussé avec une nouvelle force
 communiquée par le ressort de l'autre ; car
 si ces deux Corps n'ont point de ressort,
 ils ne rejailliront pas. Mais il est certain
 que toutes les communications de mou-
 vement purement mécaniques , ne sont
 pas une action , à parler proprement : el-
 les ne sont qu'une simple passion , tant
 dans les Corps qui poussent, que dans ceux
 qui sont poussés. L'Action est le com-
 mencement d'un mouvement qui n'exis-
 toit point auparavant , produit par un
 Principe de vie ou d'activité : & si Dieu
 ou l'Homme , ou quelque Agent vivant
 ou actif, agit sur quelque partie du Monde
 matériel, si tout n'est pas un simple mé-
 chanisme ; il faut qu'il y ait une augmen-
 tation & une diminution continuelle de
 toute*

(a) Voyez §. 99. où cette matière est traitée plus amplement.

toute la quantité du mouvement qui est dans l'Univers. Mais c'est ce que le savant Auteur (a) nie en plusieurs endroits.

96,

(a) Tout ce que Mr. Leibniz dit sur cette matière, paroît rempli de confusion & de contradictions. Car le mot de *Force*, ou de *Force active*, signifie, dans la question dont il s'agit ici, l'*Impetus* ou la *Force impulsive & relative des Corps en mouvement*. Voyez §. 13. de ma *Troisième Replique*. Mr. Leibniz employe toujours ce mot en ce sens, comme lorsqu'il dit, (§. 93, 94, 99, & 107, de cette dernière Réponse) que les Corps ne *changent point leur Force* après la réflexion, parce qu'ils retournent avec la même vitesse : Que quand un Corps reçoit une nouvelle force d'un autre Corps, cet autre en perd autant de la sienne : Qu'il est impossible qu'un Corps reçoive une nouvelle force, sans que les autres en perdent autant : Que l'Univers des Corps recevroit une nouvelle force, si l'Ame donnoit de la force au Corps : Que les Forces actives continuent toujours d'être les mêmes dans l'Univers, parce que la force que les Corps sans ressort perdent dans leur tout, est communiquée à leurs parties menues, & dissipée parmi elles. Or il paroît clairement, tant par la raison que par l'expérience, que cet *Impetus*, ou cette force active, impulsive & relative des Corps en mouvement, est toujours proportionnée à la quantité du Mouvement. Donc, selon les Principes de Mr. Leibniz, puisque cette Force active & impulsive est toujours la même en quantité, il faut aussi nécessairement que la quantité du Mouvement soit toujours la même dans l'Univers. Cependant il tombe en contradiction en reconnoissant ailleurs, (§. 99.) que la quantité du Mouvement n'est pas toujours la même.

96, 97. Il se contente ici de renvoyer à ce qu'il a dit ailleurs. Je ferai aussi la même chose.

98. Si

même. Et dans les *Acta Eruditorum*, ad Ann. 1686, pag. 161, il tâche de prouver, que la *quantité du Mouvement* dans l'Univers n'est pas toujours la même; il tâche, dis-je, de le prouver par cette même & seule raison, que la *quantité de la Force impulsive* est toujours la même. Mais si cela étoit vrai, il s'ensuivroit au contraire, que la *quantité du Mouvement* seroit toujours & nécessairement la même. Ce qui a donné occasion à Mr. Leibniz de se contredire sur cette matière, c'est qu'il a supputé, par une méprise tout-à-fait indigne d'un Philosophe, la *quantité de la Force impulsive* dans un Corps qui monte, par la *quantité de sa matière & de l'Espace* qu'il décrit en montant, sans considérer le tems que ce Corps emploie à monter." *Suppono*, (a) dit-il, *tanta vi opus esse, ad elevandum corpus A, unius libræ, usque ad altitudinem quatuor ulnarum, quanta opus est ad elevandum corpus B, quatuor librarum, usque ad altitudinem unius ulnæ. Omnia hæc à Cartesianis pariter ac cæteris Philosophis & Mathematicis nostri temporis conceduntur. Hinc sequitur, corpus A delapsum ex altitudine quatuor ulnarum, præcise tantum acquisivisse virium, quantum B lapsum ex altitudine unius ulnæ.* " C'est-à-dire: " Je suppose que la même Force est requise pour élever le Corps A, du poids d'une livre, à la hauteur de quatre aunes, que celle qui élève le Corps B, du poids de quatre livres, à la hauteur d'une aune. C'est de quoi les Cartésiens, & les
,, autres

(a) *Acta Erudit.* ad Ann. 1686. pag. 162.

98. Si l'Ame est une Substance, qui remplit le *Sensorium*, ou le lieu dans lequel

„ autres Philosophes & Mathématiciens de notre
 „ tems conviennent. Or il s'ensuit delà, que le
 „ Corps *A*, en tombant de la hauteur de quatre
 „ aunes, acquiert précisément la même force, que
 „ le Corps *B*, en tombant de la hauteur d'une
 „ aune." Mais Mr. *Leibniz* se trompe fort, en
 faisant cette supposition. Ni les Cartésiens, ni les
 autres Philosophes ou Mathématiciens n'accordent
 jamais ce qu'ils supposent, excepté dans les cas, où
 les tems que les Corps employent à monter ou à
 descendre, sont égaux entre eux. Si une Pendule
 décrit une Cycloïde, l'Arc de la Cycloïde décrite
 en montant, sera comme la force avec laquelle
 le Corps suspendu commence à monter du plus bas
 point; parce que les tems qu'il emploie à monter,
 sont égaux. Et si des Corps égaux pesent
 sur le bras d'une Balance, à différentes distances
 de l'Axe de la Balance, les forces des Corps seront
 en proportion comme les Arcs qu'ils décrivent en
 pesant, parce qu'ils les décrivent en même tems.
 Et si deux Globes égaux, placez sur un Plan horizontal,
 sont poussés par des forces inégales, ils
 décriront en tems égaux des Espaces proportionnels
 aux forces qui les poussent. Ou si des Globes
 inégaux sont poussés avec des forces égales,
 ils décriront en tems égaux des Espaces proportionnels
 aux forces qui les poussent. Ou si des Globes
 inégaux sont poussés avec des forces égales,
 ils décriront en tems égaux des Espaces réciproquement
 proportionnels à leurs Masses. Et dans tous ces cas,
 si des Corps égaux sont poussés par des forces inégales;
 les forces imprimées,

les

quel elle apperçoit les Images des choses ,
qui y sont portées ; il ne s'ensuit point de-
là,

les vîtesſes produites , & les eſpaces décrits en tems égaux , ſeront proportionnels l'un à l'autre. Et ſi les Corps ſont inégaux , la vîteſſe des plus grands Corps ſera d'autant plus petite , que les Corps ſont plus grands. Donc le mouvement, (qui réſulte de la maſſe & de la vîteſſe priſes enſemble) ſera dans tous ces cas, & par conſéquent dans tous les autres cas , proportionnel à la force imprimée. (D'où il ſ'ensuit clairement , pour le dire en paſſant , que ſi la même force impuſſive ſubſiſte toujours dans le Monde, comme Mr. Leibniz le prétend ; il faut qu'il y ait toujours le même Mouvement dans le Monde , ce qui eſt contraire à ce qu'il affirme.)

Mais Mr. Leibniz confond les cas où les tems ſont égaux , avec les cas où les tems ſont inégaux. Il confond particulièrement le cas où des Corps montent & descendent aux extrémités des bras inégaux d'une Balance, (*Acta Erudit. ad Ann. 1686. pag. 162 ; & ad Ann. 1690, pag. 234 ; & ad Ann. 1691 ; pag. 439 ; & ad Ann. 1695, pag. 155*) ; il confond, diſ-je, ce cas avec celui des Corps qui tombent en bas , & que l'on jette en haut , ſans faire attention à l'inégalité du tems. Car un Corps avec la même force & la même vîteſſe , décrira un plus grand Eſpace dans un tems plus long : il faut donc conſidérer le tems ; & l'on ne doit pas dire que les Forces ſont proportionnelles aux Eſpaces , à moins que les tems ne ſoient égaux. Lorſque les tems ſont inégaux , les forces des Corps égaux ſont comme les Eſpaces appliqués aux tems. C'eſt en quoi les Cartéſiens & les autres Philoſophes & Mathé-

là, qu'elle doit être composée de parties semblables à celles de la Matière , (car les

Mathématiciens s'accordent tous. Ils disent tous que les forces impulsives des Corps sont proportionnelles à leurs mouvemens ; & ils mesurent leurs mouvemens par leurs masses & leurs vitesses prises ensemble ; & leurs vitesses par les Espaces qu'ils décrivent, appliqués aux tems dans lesquels ils les décrivent. Si un Corps jetté en haut monte, en doublant sa vitesse , quatre fois plus haut dans un tems double , sa force impulsive sera augmentée, non pas à proportion de l'Espace qu'il décrit en montant , mais à proportion de cet Espace appliqué au tems , c'est-à-dire , à proportion de $\frac{4}{2}$ à $\frac{1}{1}$, ou de 2 à 1. Car si dans ce cas la force étoit augmentée à proportion de 4 à 1 ; & si le même Corps, (ayant un mouvement d'Oscillation dans une Cycloïde ,) avec la même vitesse doublée , ne décrit qu'un Arc double , & par conséquent si sa force n'est que doublée ; ce Corps, avec le même degré de vitesse , auroit deux fois autant de force lorsqu'il est jetté en haut , que lorsqu'il est poussé horizontalement : ce qui est une contradiction manifeste. La contradiction est la même quand on assure que , quoiqu'un Corps à l'extrémité des bras inégaux d'une Balance , en doublant sa vitesse , n'acquière qu'une double force impulsive, cependant , si on le jette en haut avec la même vitesse doublée, il acquiert une force impulsive quadruple : je dis que ce sentiment renferme la même contradiction ; car des Corps égaux avec des vitesses égales , ne peuvent pas avoir des forces impulsives inégales.

Galilée, en supposant que la Gravité est uniforme,

les parties de la Matière font des Substances distinctes & indépendantes l'une de l'autre ;)

me , a démontré le mouvement des Corps projetés dans les milieux qui ne font point de résistance ; & tous les Mathématiciens conviennent de ses Propositions, sans en excepter Mr. *Leibniz* lui-même. Or si l'on suppose que le tems qu'un Corps employe à tomber , est divisé en parties égales ; puisque la gravité est uniforme , & que par conséquent elle agit également dans les parties égales du tems, il faut que par son action elle imprime & communique au Corps qui tombe , des forces, des vitesses, & des mouvemens égaux, en tems égaux. Et par conséquent la force impulsive, la vitesse, & le mouvement du Corps qui tombe, augmenteront à proportion du tems de sa chute. Mais l'Espace décrit par le Corps qui tombe , résulte en partie de la vitesse du Corps , & en partie du tems qu'il employe à tomber ; de sorte qu'il est en raison composée de la vitesse & du tems, ou comme le Quarré de l'un ou de l'autre ; & par conséquent comme le Quarré de la force impulsive. Et par le même raisonnement on peut prouver , que lorsqu'un Corps est jetté en haut avec une force impulsive , la hauteur à laquelle il montera, sera comme le Quarré de cette force : & que la force requise pour élever le Corps B, du poids de quatre livres , à la hauteur d'une aune, élèvera le Corps A , du poids d'une livre , non pas à la hauteur de quatre aunes , comme Mr. *Leibniz* le dit , mais à la hauteur de seize aunes, en quatre fois le même tems. Car la gravité du poids de quatre livres dans une partie du tems , agit autant que la gravité du poids d'une livre en quatre parties du tems.

Mais

l'autre ;) mais l'Ame *toute entière voit, entend, & pense*, comme étant essentiellement *un seul Etre individuel*.

99. Pour

Mais Mr. *Herman*, dans sa *Phoronomie*, pag. 113, soutenant le parti de Mr. *Leibniz* contre ceux qui disent que les Forces acquises par les Corps qui tombent, sont proportionnelles aux tems qu'ils employent à tomber, ou aux vitesses qu'ils acquièrent ; Mr. *Herman*, dis-je, assure que cela est fondé sur une fausse supposition : savoir que les Corps jettés en haut reçoivent de la gravité qui leur résiste, un nombre égal d'impulsions en tems égaux. C'est comme si Mr. *Herman* disoit, que la gravité n'est pas uniforme, &, par conséquent, c'est renverser la Théorie de Galilée touchant les Corps projetés, dont tous les Géomètres conviennent. Je crois que Mr. *Herman* s'imagine que plus le mouvement des Corps a de vitesse en montant, plus les Corps reçoivent d'impulsions ; parce qu'ils rencontrent les particules (imaginaires) qui causent la gravité. Ainsi le poids des Corps sera plus grand lorsqu'ils montent, & plus petit lorsqu'ils descendent. Et cependant Mr. *Leibniz* & Mr. *Herman* reconnoissent eux-mêmes, que la gravité en tems égaux produit des vitesses égales dans les Corps qui descendent, & qu'elle ôte des vitesses égales aux Corps qui montent ; & que par conséquent elle est uniforme. Ils reconnoissent qu'elle est uniforme, lorsqu'elle agit sur eux pour produire la force impulsive ; de sorte qu'ils ne sont point d'accord avec eux-mêmes.

Si la force qu'un Corps acquiert en tombant, est comme l'espace qu'il décrit ; que l'on divise
le

99. Pour faire voir que les (a) *Forces actives* qui sont dans le Monde , c'est-à-dire,

le tems en parties égales ; - & si dans la première partie du tems il acquiert une partie de force , dans les deux premières parties du tems il acquerra quatre parties de force ; dans les trois premières parties du tems, il acquerra neuf parties de force, & ainsi du reste. Et par conséquent, dans la seconde partie du tems il acquerra trois parties de force , dans la troisième partie du tems il acquerra cinq parties de force , dans la quatrième partie du tems il acquerra sept parties de force , & ainsi du reste. Si l'on suppose donc que l'action de la Gravité pour produire ces forces , a un degré au milieu de la première partie du tems , elle aura , au milieu de la seconde , de la troisième & de la quatrième parties du tems , trois, cinq , & sept degrés , & ainsi du reste ; c'est à-dire qu'elle sera proportionnelle au *tems* & à la *vitesse acquise* ; & , par conséquent , au commencement du tems il n'y aura point de gravité ; de sorte que , faute de gravité , le Corps ne tombera pas. Et selon le même raisonnement , lorsqu'un Corps est jetté en haut , sa gravité diminuera à mesure que sa vitesse diminue , & elle cessera lorsque le Corps cesse de monter ; & alors , faute de gravité , le Corps demeurera dans l'air , & ne tombera plus. Tant il est vrai , que le sentiment du savant Auteur sur ce sujet , est rempli d'absurditez.

Pour décider cette Question d'une manière démonstrative : Que l'on suspende deux Globes d'acier

(a) Voyez ci-dessus la Note , sur le §. 13. de ma *Troisième Replique*.

dire, la (a) *quantité du Mouvement*, ou la *Force impulsive* communiquée aux Corps; pour faire voir, dis-je, que ces Forces actives ne diminuent point naturellement, le savant Auteur soutient, que deux Corps mous & sans ressort, se rencontrant avec des forces égales & contraires, perdent chacun tout leur mouvement, parce que ce mouvement est communiqué aux petites parties dont ils sont composés. Mais lorsque deux Corps tout-à-fait durs &

d'acier par des rayons égaux; ou des filets d'une égale longueur, en sorte que lorsqu'ils sont suspendus, & qu'ils se touchent l'un l'autre, les rayons ou les filets soient parallèles: Que l'un de ces Globes soit toujours le même & qu'il soit écarté de l'autre à la même distance dans toutes les expériences suivantes: Que l'autre soit de telle grosseur que l'on voudra, & qu'il soit écarté du côté opposé à une distance réciproquement proportionnelle à son poids: Qu'on lâche ces deux Globes dans le même moment, en sorte qu'ils se puissent rencontrer dans le plus bas lieu de leur descente, où ils étoient suspendus avant que d'être écartés, le premier Globe rebondira toujours de la même manière, c'est-à-dire à la même hauteur; Donc la force de l'autre est toujours la même, lorsque sa vitesse est réciproquement proportionnelle à son poids. Et par conséquent, si son poids continue d'être le même, sa force sera proportionnelle à sa vitesse. Q. E. D.

(a) Voyez ci-dessus la Note sur le §. 93 — 95.

& sans ressort perdent tout leur mouvement en se rencontrant, il s'agit de savoir que devient ce mouvement, ou cette force active & impulsive ? Il ne sauroit être dispersé parmi les parties de ces Corps, parce que ces parties ne sont susceptibles d'aucun tremouffement, faute de ressort. Et si l'on nie que ces Corps doivent perdre leur mouvement total : je réponds qu'en ce cas-là, il s'ensuivra que les Corps durs & élastiques rejailliront avec une double force : savoir, avec la force qui résulte du ressort, & de plus avec toute la force directe & primitive, ou du moins avec une partie de cette force ; ce qui est contraire à l'expérience.

Enfin, l'Auteur ayant considéré la Démonstration de Mr. *Newton*, que j'ai citée ci-dessus, est obligé de (a) reconnoître, que la *quantité du Mouvement* dans le Monde n'est pas toujours la même ; & il a recours à un autre subterfuge, en disant que le *Mouvement* & la *Force* ne sont pas toujours les mêmes en quantité. Mais ceci est aussi contraire à l'expérience. Car la Force dont il s'agit ici, n'est pas cette force

(a) §. 99.

force de la Matière , qu'on appelle (a)
Vis inertia , laquelle continue affective-
 ment

(a) La Force de la Matière , qu'on appelle *Vis inertia* , est cette Force passive , par laquelle la Matière continue d'elle-même dans l'état où elle est, & ne sort jamais de cet état qu'à proportion de la puissance contraire qui agit sur elle. C'est une Force passive , non pas par laquelle (comme Mr. Leibniz l'entend après Kepler, voyez l'Appendice N^o. 7.) la Matière résiste au mouvement ; mais par laquelle la Matière résiste également à tout ce qui pourroit changer l'état où elle est, soit qu'elle se trouve en repos, ou en mouvement. De sorte que la même Force requise pour donner une certaine vitesse à une certaine quantité de Matière qui est en repos , est aussi toujours requise pour faire perdre ce même degré de vitesse à la même quantité de Matière , & pour la réduire à l'état de repos où elle étoit auparavant. Cette *Vis inertia* est toujours proportionnée à la quantité de la Matière ; & par conséquent elle est toujours la même sans aucune variation , soit que la Matière se trouve en repos ou en mouvement ; & elle ne passe jamais d'un Corps à un autre. Sans cette *Vis inertia* , la moindre force mettroit en mouvement la Matière qui est en repos, quelque grande qu'en fût la quantité ; & cette même quantité de Matière étant en mouvement , quelque grande qu'en fût la vitesse , seroit arrêtée par la moindre force, sans aucun choc. De sorte qu'à parler proprement, toute la Force de la Matière , soit qu'elle se trouve en repos ou en mouvement, toute son Action & sa Réaction , toute son Impulsion & sa Résistance, n'est autre chose que cette *Vis inertia* en différentes circonstances.

ment d'être toujours la même , pendant que la quantité de la Matière est la même ; mais la Force dont nous parlons ici, est la *Force active , impulsive & relative* , qui est toujours (*a*) proportionnée à la *quantité du Mouvement relatif*. C'est ce qui paroît constamment par l'expérience , à moins que l'on ne tombe dans quelque erreur , faute de bien supputer & de déduire la Force contraire , qui naît de la résistance que les Fluides font aux Corps, de quelque manière que ceux-ci se puissent mouvoir , & de l'action contraire & continuelle de la gravitation sur les Corps jettés en haut.

100 — 102. J'ai fait voir dans la dernière Section , que la (*b*) *Force active* , selon la Définition que j'en ai donnée , diminue continuellement & naturellement dans le Monde matériel. Il est évident que ce n'est pas un défaut, parce que ce
n'est

(*a*) C'est-à dire, proportionnée à la *quantité de la Matière & à la vitesse* , & non (comme Mr. Leibniz l'assure , *Acta Erudit.* ad Ann. 1695, pag. 156) à la *quantité de la Matière & au quarré de la vitesse*. Voyez ci-dessus la Note sur le §. 93 — 95.

(*b*) Voyez ci dessus la Note sur le §. 93 — 95 ; & la III. *Replique* §. 13,

n'est qu'une suite de l'*inactivité* de la Matière. Car cette *inactivité* est non-seulement la cause, comme l'Auteur le remarque, de la diminution de la vitesse, à mesure que la quantité de la Matière augmente; (ce qui à la vérité n'est point une *diminution de la quantité du Mouvement*) mais elle est aussi la cause pourquoi des Corps solides, parfaitement durs & sans ressort, se rencontrant avec des forces égales & contraires, perdent tout leur mouvement & toute leur force active, comme je l'ai montré ci-dessus; & par conséquent ils ont besoin de quelque autre cause pour recevoir un nouveau mouvement.

103. J'ai fait voir amplement dans mes Ecrits précédens, qu'il n'y a aucun défaut dans les choses dont on parle ici. Car pourquoi Dieu n'auroit-il pas eu la liberté de faire un Monde, qui continueroit dans l'état où il est présentement, aussi long-tems ou aussi peu de tems qu'il le jugeroit à propos, & qui seroit ensuite changé, & recevrait telle forme qu'il voudroit lui donner, par un changement sage & convenable; mais qui peut-être seroit tout-à-fait au-dessus des loix du Mécanisme?

L'Au-

L'Auteur soutient (a) que l'*Univers ne peut diminuer en perfection* : qu'il n'y a aucune raison qui puisse (b) borner la quantité de la Matière : que (c) les *Perfections de Dieu* l'obligent à produire toujours autant de Matière qu'il lui est possible ; & qu'un *Monde borné est une Fiction impraticable*. J'ai inféré de cette doctrine, que le Monde doit être nécessairement *infini & éternel* ; c'est aux Savans à juger si cette conséquence est bien fondée.

104. L'Auteur dit à présent , que (d) l'*Espace n'est pas un Ordre ou une Situation, mais un Ordre de situations*. Ce qui n'empêche pas que la même objection ne subsiste toujours : savoir, qu'un *Ordre de situations*, n'est pas une *Quantité*, comme l'*Espace* l'est. L'Auteur renvoye donc à la Section 54, où il croit avoir prouvé que l'*Ordre est une Quantité*. Et moi je renvoye à ce que j'ai dit sur cette Section dans ce dernier Ecrit ; où je crois avoir prouvé que *l'Ordre n'est pas une Quantité*. Ce que l'Auteur dit aussi touchant le

Temps

(a) Voyez ci-dessus l'*Apostille* de Mr. Leibniz à la fin de son IV. Ecrit.

(b) IV. Ecrit, §. 40. 20, 21.

(c) Et V. Ecrit, §. 29.

(d) §. 104.

Tems, renferme évidemment cette absurdité : savoir , que le *Tems* n'est que l'Ordre des choses successives ; & que cependant il ne laisse pas d'être une véritable *Quantité* ; parce qu'il est , non-seulement l'Ordre des choses successives , mais aussi la quantité de la Durée qui intervient entre chacune des choses particulières qui se succèdent dans cet Ordre. Ce qui est une contradiction manifeste.

Dire que (a) l'*Immensité* ne signifie pas un *Espace sans bornes* ; & que l'*Eternité* ne signifie pas une *Durée* ou un *Tems sans commencement, sans fin*, c'est (ce me semble) soutenir que les mots n'ont aucune signification. Au lieu de raisonner sur cet Article , l'Auteur nous renvoie à ce que certains Théologiens & Philosophes, (qui étoient de son sentiment,) ont pensé sur cette matière Mais ce n'est pas là de quoi il s'agit entre lui & moi.

107 — 109. J'ai dit que parmi les choses possibles , il n'y en a aucune qui soit plus miraculeuse qu'une autre , par rapport à Dieu ; & que par conséquent le *Miracle* ne consiste dans aucune difficulté qui se trouve dans la nature d'une chose
qui

(a) §. 106.

qui doit être faite, mais qu'il consiste simplement en ce que Dieu le fait rarement Le mot de *Nature*, & ceux de *Forces de la Nature*, de *Cours de la Nature*, &c. sont des mots qui signifient simplement qu'une chose arrive *ordinairement* ou *fréquemment*. Lorsqu'un Corps humain réduit en poudre est ressuscité, nous disons que c'est un Miracle : lorsqu'un Corps humain est engendré de la manière ordinaire, nous disons que c'est une chose naturelle ; & cette distinction est uniquement fondée sur ce que la Puissance de Dieu produit l'une de ces deux choses ordinairement, & l'autre rarement. Si le Soleil (ou la Terre) est arrêté soudainement, nous disons que c'est un Miracle ; & le mouvement continuel du Soleil (ou de la Terre) nous paroît une chose naturelle : c'est uniquement parce que l'une de ces deux choses est ordinaire, & l'autre extraordinaire. Si les hommes sortoient ordinairement du Tombeau, comme le Bled sort de la Semence, nous dirions certainement que ce seroit aussi une chose naturelle : & si le Soleil (ou la Terre) étoit toujours immobile, cela nous paroîtroit naturel ; & en ce cas-là nous regarderions le mouvement du Soleil (ou de la Terre) com-

me une chose miraculeuse. Le savant Auteur ne dit rien contre ces raisons (*ces grandes (a) Raisons*, comme il les appelle,) qui sont si évidentes. Il se contente de nous renvoyer encore aux manières de parler ordinaires de certains Philosophes & de certains Théologiens; mais, comme je l'ai déjà remarqué ci-dessus, ce n'est pas là de quoi il s'agit entre l'Auteur & moi.

110. — 116 Il est surprenant, que sur une matière qui doit être décidée par la Raison & non par l'autorité, on nous (*b*) renvoie encore à l'opinion de certains Philosophes & Théologiens. Mais, pour ne pas insister sur cela; que veut dire le savant Auteur par une (*c*) *différence réelle & interne* entre ce qui est miraculeux, & ce qui ne l'est pas; ou entre (*d*) des *Opérations naturelles & non naturelles*, absolument, & par rapport à Dieu? Croit-il qu'il y ait en Dieu deux *Principes d'action différens & réellement distincts*, ou qu'une chose soit plus difficile à Dieu qu'une autre? S'il ne le croit pas, il s'ensuit, ou que les mots d'*Ac-*
d'*Ac-*

(a) §. 108.

(b) §. 110.

(c) §. 110.

(d) §. 111.

tion de Dieu naturelle & surnaturelle, sont des termes dont la signification est *uniquement relative aux hommes*; parce que nous avons accoutumé de dire qu'un effet ordinaire de la puissance de Dieu est une chose naturelle, & qu'un effet extraordinaire de cette même puissance est une chose surnaturelle; (ce qu'on appelle les (a) *Forces de la Nature*, n'étant véritablement qu'un mot sans aucun sens) ou bien il s'ensuit que par une *Action de Dieu surnaturelle*, il faut entendre ce que Dieu fait *lui-même immédiatement*; & par une *Action de Dieu naturelle*, ce qu'il fait par l'*intervention* des Causes secondes. L'Auteur se déclare ouvertement dans cette partie de son Ecrit, contre la première de ces deux distinctions; & il rejette formellement la seconde dans la Section 117, où il reconnoît que les Anges peuvent faire de *véritables Miracles*. Cependant je ne crois pas que l'on puisse inventer une troisième distinction sur la matière dont il s'agit ici.

Il est rout-à-fait déraisonnable d'appeler (b) l'*Attraction* un *Miracle*, & de dire
que

(a) §. 112.

(b) §. 113.

que c'est un terme qui ne doit point entrer dans la Philosophie , quoique nous ayons si souvent déclaré (a) d'une manière dis-

(a) *Qua causa efficiente hæ Attractiones peragantur, in id vero hic non inquiro. Quam ego Attractionem appello, fieri sanè potest ut ea efficiatur impulsu, vel alio aliquo modo nobis ignoto. Hanc vocem Attractionis ita hic accipi velim, ut in universum solummodo vim aliquam significare intelligatur, quâ corpora ad se mutuo tendant; cuicunque demum causæ attribuenda sit illa vis. Nam ex Phenomenis Naturæ illud nos prius edoctos oportet, quanam corpora se invicem attrahant, & quanam sint Leges & Proprietates istius Attractionis; quàm in id inquirere par sit, quanam efficiente causâ peragatur Attractio. Newtoni Optice, Quæst. 23. pag. 322. Atque hæc quidem Principia considero, non ut occultas Qualitates, quæ ex specificis rerum Formis oriri fingantur; sed ut uniuersales Naturæ Leges, quibus res ipsæ sunt formatæ. Nam Principia quidem talia revera existere, ostendunt Phenomena Naturæ; licet ipsorum causæ quæ sint, nondum fuerit explicatum. Affirmare singulas rerum species, specificis præditas esse qualitatibus occultis, per quas ea vim certam in agendo habeant; hoc utique est nihil dicere. At ex Phenomenis Naturæ, duo vel tria derivare generalia Motus Principia; & deinde explicare quemadmodum proprietates & actiones rerum corporearum omnium ex Principiis istis consequantur; id vero magnus esset factus in Philosophiâ progressus, etiamsi Principiorum ipsorum causæ nondum essent cognitæ: Id. Ibid. Pag. 344. Phenomena Cœlorum & Maris nostri per vim Gravitatis exposui, sed causam Gravitatis nondum assignavi. Oritur utique hæc vis à causa aliqua, quæ penetrat ad usque centra Solis & Planetarum, sine virtutis diminutione; quæque agit*

distincte & formelle , qu'en nous servant de ce terme, nous ne prétendons pas exprimer

agit non pro quantitate superficierum particularum in quas agit, ut solent causæ mechanicae, sed pro quantitate materiae solidæ; & cujus actio in immensas distantias undique extenditur, decrecendo semper in duplicata ratione distantiarum. . . . Rationem vero harum Gravitatis proprietatum ex Phænomenis nondum potui deducere, & Hypotheses non fingo. C'est-à-dire :

„ Je ne recherche point ici qu'elle est la Cause
 „ efficiente de ces Attraction. Ce que j'appelle
 „ *Attraction*, est peut être causé par quelque im-
 „ *pulsion*, ou de quelque manière qui nous est in-
 „ connue. Je ne me fers du mot d'*Attraction*
 „ qu'en général, pour désigner la force par la-
 „ quelle les Corps tendent l'un vers l'autre, quelle
 „ que soit la Cause de cette force. Car il faut
 „ que nous apprenions par les Phénomènes de la
 „ Nature, *quels Corps* s'attirent l'un l'autre, &
 „ *quelles* sont les *Loix* & les *Proprietez* de cette
 „ *Attraction*, avant qu'il soit convenable de re-
 „ chercher quelle est la Cause efficiente de l'Attrac-
 „ tion. ” Et ailleurs : ” Je considère ces Princi-
 „ pes, non comme des *Qualitez occultes* que l'on
 „ supposeroit naître des *Formes spécifiques* des cho-
 „ ses ; mais comme des *Loix universelles* de la Na-
 „ ture, selon lesquelles les choses mêmes ont été
 „ formées. Car il paroît par les Phénomènes de la
 „ Nature, qu'il y a actuellement de tels Principes,
 „ quoiqu'on ne puisse pas encore en expliquer les
 „ Causes. Soutenir que chaque espèce distincte
 „ des choses, est douée de *Qualitez occultes spé-*
 „ *cifiques*, par le moyen desquelles les choses ont
 „ certaines forces actives ; soutenir, dis-je, une

primer la Cause qui fait que les Corps tendent l'un vers l'autre ; mais seulement l'effet de cette Cause, ou le Phénomène même , & les Loix ou les Proportions selon lesquelles les Corps tendent l'un vers l'autre, comme on les découvre par l'Expérience, quelle qu'en puisse être la Cause. Il est

„ telle Doctrine, c'est ne rien dire. Mais déduire
 „ des Phénomènes de la Nature , deux ou trois
 „ Principes généraux de mouvement ; & ensuite
 „ expliquer comment les Proprietez & les Actions
 „ de toutes les choses matérielles suivent de ces
 „ Principes , ce feroit faire un grand progrès dans
 „ la Philosophie, quoique l'on ne connût pas en-
 „ core les causes de ces Principes. Et dans un
 „ autre endroit. J'ai expliqué les Phénomènes des
 „ Cieux & de la Mer par la force de la Gravité ;
 „ mais je n'en ai pas encore assigné la cause. C'est
 „ une force produite par quelque Cause , qui pé-
 „ nètre jusqu'aux centres du Soleil & des Plane-
 „ tes, sans rien perdre de sa force : & elle n'agit
 „ pas proportionnellement aux surfaces des par-
 „ ticules sur lesquelles elle agit , comme les Cau-
 „ ses Mécaniques ont accoutumé de le faire , mais
 „ proportionnellement à la quantité de la Matière
 „ solide : & son Action s'étend de tous côtez à
 „ des distances immenses, diminuant toujours en
 „ raison doublée des distances... Mais je n'ai
 „ pas encore pu déduire des Phénomènes la Cau-
 „ se de ces proprietez de la Gravité : & je ne
 „ fais point d'Hypothèses." Newton. Optic. pag.
 322. & 344. & Princip. Philosoph. Schol. generale sub
 finem.

est encore plus déraisonnable de ne vouloir point admettre la *Gravitation* ou l'*Attraction* dans le sens que nous lui donnons, selon lequel elle est certainement un Phénomène de la Nature ; & de prétendre en même tems que nous admettions une Hypothèse aussi étrange que l'est celle de (a) l'*Harmonie préétablie*, selon laquelle (b) l'*Ame* & le *Corps* d'un homme n'ont pas plus d'influence l'un sur l'autre, que deux *Horloges*, qui vont également bien, quelque éloignées qu'elles soient l'une de l'autre, & sans qu'il y ait entre elles aucune action réciproque. Il est vrai que l'Auteur dit (c), que Dieu prévoyant les *inclinations* de chaque *Ame*, a formé dès le commencement la grande *Machine* de l'*Univers* d'une telle manière, qu'en vertu des *simples loix du Méchanisme*, les *Corps humains* reçoivent des *mouvements convenables*, comme étant des parties de cette grande Machine. Mais est-il possible, que de (d) *pareils mouvements*, & autant diversifiés que le sont ceux des *corps humains*,

(a) §. 109. & 92. & 87, 89, 90.

(b) Voyez l'*Appendice*, N. 5.

(c) § 92.

(d) Voyez l'*Appendice*, N. 13,

mains, soient produits par un *pur Méchanisme*, sans que la *Volonté* & l'*Esprit* agissent sur ces Corps ? Est-il croyable que, lorsqu'un homme forme une résolution, & qu'il fait, un mois par avance, ce qu'il fera un certain jour, ou à une certaine heure ; est-il croyable, dis-je, que son Corps, en vertu d'un simple *Méchanisme* qui a été produit dans le Monde matériel dès le commencement de la création, se conformera ponctuellement à toutes les résolutions de l'Esprit de cet homme au tems marqué ? Selon cette Hypothèse, tous les raisonnemens Philosophiques, fondés sur les Phénomènes & sur les expériences, deviennentr inutiles. Car, si l'*Harmonie préétablie* est véritable, un homme ne voit, n'entend, & ne sent rien, & il ne meut point son Corps : il (a) s'imagine seulement voir, entendre, sentir, & mouvoir son corps. Et si les hommes étoient persuadés que le Corps humain n'est qu'une *pure Machine*, & que tous ses mouvemens qui paroissent volontaires, sont produits par les loix nécessaires d'un *Méchanisme matériel*, sans aucune influence ou opération de l'Ame sur le Corps ; ils conclur-
 roient

(a) Voyez, l'*Appendice*, N. 12.

roient bien - tôt que cette *Machine* est l'*Homme tout entier*, & que l'*Ame harmonique*, dans l'Hypothèse d'une *Harmonie préétablie*, n'est qu'une pure fiction & une vaine imagination. De plus, quelle difficulté évite-t-on par le moyen d'une si étrange Hypothèse? On n'évite que celle-ci, savoir, qu'il n'est pas possible de concevoir comment une *Substance immatérielle* peut agir sur la Matière. Mais Dieu n'est-il pas une *Substance immatérielle*, & n'agit-il pas sur la Matière? D'ailleurs, est-il plus difficile de concevoir qu'une *Substance immatérielle* agit sur la Matière, que de concevoir que la Matière agit sur la Matière? N'est-il pas aussi aisé de concevoir que certaines parties de Matière peuvent être obligées de suivre les mouvemens & les inclinations de l'Ame, sans aucune impression corporelle, que de concevoir que certaines portions de matière soient obligées de suivre leurs mouvemens réciproques, à cause de l'*union* ou de l'*adhésion* de leurs parties, qu'on ne sauroit expliquer par aucun Méchanisme; ou que les rayons de la Lumière soient réfléchis régulièrement par une surface qu'ils (a) ne
 tou-

(a) Voyez l'Optique de Mr. Newton, Edit. Lat. Pag. 224. Edit. Angloise, Lib. II. pag. 65.

touchent jamais ? C'est de quoi Mr. le Chevalier *Newton* nous a donné diverses expériences oculaires dans son *Optique*.

Il n'est pas moins surprenant, que l'Auteur répète encore en termes formels, que (a) depuis que le Monde a été créé, la continuation du mouvement des Corps célestes, la formation des Plantes & des Animaux, & tous les mouvemens des Corps humains & de tous les autres Animaux, ne sont pas moins mécaniques que les mouvemens d'une Horloge. Il me semble que ceux qui soutiennent ce sentiment, devroient expliquer en détail, par quelles loix de Méchanisme les Planetes & les Cometes continuent de se mouvoir dans les Orbes où elles se meuvent, au travers d'un Espace qui ne fait point de résistance ; par quelles loix Mécaniques les Plantes & les Animaux sont formez, & quelle est la cause des (b) mouvemens spontanées des Animaux & des Hommes, dont la variété est presque infinie. Mais je suis fortement persuadé, qu'il n'est pas moins impossible d'expliquer toutes ces choses, qu'il le seroit de faire voir qu'une Maison, ou une Ville, a été bâtie
par

(a) §. 115, 116.

(b) Voyez l'Appendice, N. 13.

par un *simple Méchanisme*, ou que le Monde même a été formé dès le commencement sans aucune Cause *intelligente & active*. L'Auteur reconnoît formellement, que les choses ne pouvoient pas être *produites au commencement* par un *pur Méchanisme*. Après cet aveu, je ne saurois comprendre, pourquoi il paroît si zélé à banir Dieu du Gouvernement actuel du Monde, & à soutenir que sa Providence ne consiste que dans un simple Concours, comme on l'appelle, par lequel toutes les Créatures ne font que ce qu'elles feroient d'elles-mêmes par un *simple Méchanisme*. Enfin, je ne saurois concevoir, pourquoi l'Auteur s'imagine que Dieu est obligé, par sa nature ou par sa Sagesse, de ne rien produire dans l'Univers, que ce qu'une *Machine corporelle peut produire par de simples loix Méchaniques*, après qu'elle a été une fois mise en mouvement.

117. Ce que le savant Auteur avoue ici, qu'il y a *du plus & du moins* dans les *véritables Miracles*, & que les Anges peuvent faire de *tels Miracles*; ceci, dis-je, est directement (a) *contraire* à ce qu'il a dit ci-devant

(a) Voyez ci-dessus le III. Ecrit de Mr. Leibniz.
§. 17.

devant de la *nature du Miracle* dans tous ces Ecrits.

118 — 123. Si nous disons que le Soleil attire la Terre, au travers d'un espace vuide : c'est à dire, que la Terre & le Soleil tendent l'un vers l'autre (quelle qu'en puisse être la cause,) avec une force qui est en proportion directe de leurs masses, ou de leurs grandeurs & densitez prises ensemble, & en proportion doublée inverse de leurs distances ; & que l'espace qui est entre ces deux Corps, est vuide, c'est à dire, qu'il n'a rien qui résiste sensiblement au mouvement des Corps qui le traversent, tout cela n'est qu'un Phénomène, ou un fait actuel, découvert par l'expérience. Il est, sans doute, vrai que ce Phénomène n'est pas produit (a) *sans moyen*, cest-à-dire, sans une Cause capable de produire un tel effet. Les Philosophes peuvent donc rechercher cette Cause, & tâcher de la découvrir, si cela leur est possible, soit qu'elle soit *mécanique* ou *non mécanique*. Mais s'ils ne peuvent pas découvrir cette Cause, s'ensuit-il que l'*Effet* même; ou le *Phénomène découvert*
par

(a) §. 118.

par l'expérience , (c'est-là (a) tout ce que l'on veut dire par les mots d'*Attraction* & de *Gravitation* ,) s'ensuit-il , dis-je, que ce Phénomène soit moins certain & moins incontestable ? Une *qualité évidente* doit-elle être appelée (b) *occulte* , parce que la Cause immédiate en est peut être *occulte* , ou qu'elle *n'est pas encore découverte* ? Lorsqu'un Corps (c) se meut dans un Cercle, sans s'éloigner par la tangente, il y a certainement quelque chose, qui l'en empêche : mais si dans quelques cas il n'est pas possible (d) d'*expliquer mécaniquement* la cause de cet effet , ou si elle n'a *pas encore été découverte* , s'ensuit-il que le Phénomène soit faux ? Ce seroit une manière de raisonner fort singulière.

124 — 130. Le Phénomène même, l'*Attraction* , la *Gravitation* , ou l'*Effort* , (quelque nom qu'on lui donne) *par lequel les Corps tendent l'un vers l'autre* ; & les *loix* , ou les *proportions* , de cette force, sont assez connues par les observations & les expériences. Si Mr. *Leibniz*, ou quelque autre

(a) Voyez ci-dessus la Note sur le §. 113.

(b) §. 122.

(c) §. 123.

(d) §. 123.

autre Philosophe, peut expliquer ces Phénomènes par (a) les *Loix du Méchanisme* ; bien loin d'être contredit, tous les Savans l'en remercieront. En attendant, je ne saurois m'empêcher de dire que l'Auteur raisonne d'une manière tout-à-fait extraordinaire, en (b) comparant la *Gravitation*, qui est un Phénomène ou un *fait actuel*, avec la *déclinaison des Atomes* selon la doctrine d'Epicure ; lequel ayant corrompu, dans le dessein d'introduire l'Athéisme, une Philosophie plus ancienne & peut-être plus saine, s'avisa d'établir cette Hypothèse, qui n'est qu'une pure fiction ; & qui d'ailleurs est impossible dans un Monde, où l'on suppose qu'il n'y a aucune Intelligence.

Pour ce qui est du grand Principe d'une (c) *Raison suffisante*, tout ce que le savant Auteur ajoute ici touchant cette matière, ne consiste qu'à soutenir sa conclusion, sans la prouver ; & par conséquent il n'est pas nécessaire d'y répondre. Je remarquerai seulement que cette expression est équivoque ; & qu'on peut l'en-

(a) §. 124.

(b) §. 128.

(c) §. 125, &c.

l'entendie , comme si elle ne renfermoit que la *Nécessité* , ou comme si elle pouvoit aussi signifier une *Volonté* & un *Choix*. Il est très - certain, & tout le monde convient, qu'en général (a) il y a une *Raison suffisante* de chaque chose. Mais il s'agit de savoir, si, dans certains cas , lorsqu'il est *raisonnable* d'agir , *différentes manières d'agir possibles* ne peuvent pas être également *raisonnables* , si , dans ces cas , la (b) *simple Volonté de Dieu* n'est pas une *Raison suffisante* pour agir d'une certaine manière plutôt que d'une autre ; & si , lorsque les *raisons les plus fortes* se trouvent d'un seul côté , les *Agens intelligens* & *libres* n'ont pas un *Principe d'action* , (en quoi que l'essence de la *Liberté* consiste,) tout-à fait distinct du motif ou de la raison que l'Agent a en vûe ? Le savant Auteur nie tout cela. Et comme il (c) établit son grand Principe d'une *Raison suffisante* , dans un sens qui exclud tout ce que je viens de dire : & qu'il demande qu'on lui accorde ce Principe

cipe

(a) §. 125.

(b) §. Voyez ci-dessus sur le §. I ——— 20. & 21, 25.

(c) §. 20, & 125, &c.

cipe dans ce sens-là, quoiqu'il n'ait pas entrepris de le prouver, j'appelle cela une *pétition de Principe*; ce qui est tout-à-fait indigne d'un Philosophe.

NB. La mort de Mr. LEIBNIZ l'a empêché de répondre à cette *cinquième Replique*.





APPENDICE,

OU

Recueil des Passages , tirés des Ouvrages imprimés de Mr. LEIBNIZ , qui peuvent servir à éclaircir plusieurs Endroits des Ecrits précédens.

Nº. 1.

DIEU, selon nous, est *Intelligentia Extramundana*, comme *Martianus Capella* l'appelle ; ou plutôt *Supramundana*. *Théodicée*, pag. 396.

Nº. 2.

Il faut savoir qu'une *spontanéité* exacte nous est commune avec toutes les *Substances simples* ; & que dans la Substance in-

Tome I. K telli-

telligente ou libre , elle devient un empire sur les actions. — Naturellement chaque Substance simple a de la perception, &c. Théodicée pag. 479.

*Sed vis activa actum quemdam sive εντελέχειαν continet , atque inter facultatem agendi actionemque ipsam media est, & conatum involvit ; atque ita per se ipsam in operationem fertur , nec auxiliis indiget , sed sola sublatione impedimenti Quod Exemplis, Gravis suspensi funem sustentem intendentis , aut Arcus tensi , illustrari potest. Et si enim gravitas, aut vis elastica mechanice explicari possit debeatque ex Ætheris motu ; ultima tamen ratio motus in Materia est vis in creatione impressa , quæ in unoquoque corpore inest , sed ipso conflictu corporum varie in natura limitatur & coercetur. Et hanc agendi virtutem omni substantiæ inesse aio , semperque aliquam ex ea actionem nasci ; adeoque nec ipsam substantiam corpoream , (non magis quàm spiritualement) ab agendo cessare unquam. Quod illi non satis percepisse videntur , qui essentiam ejus in sola extensione , vel etiam impenetrabilitate collocaverunt , & corpus omnimode quiescens concipere sibi sunt visi. Apparebit etiam ex nostris meditationibus, Substantiam creatam non ipsam vim agendi , sed præexistentis jam
nissus*

visus sui. sive virtutis agendi, limites tantummodo ac determinationem accipere. Acta Erudit. Ann. 1694. pag. 112.

Agere, est character Substantiarum. Ibid. ad Ann. 1695. pag. 145.

*Quæ (vis activa primitiva) in omni Substantia corporea per se inest; cum Corpus omnimode quiescens à rerum natura abhorre-
re arbitrer. Ibid. pag. 146.*

Ob formam, Corpus omne semper agere. Ibid. pag. 147.

Potentia scilicet ætrici in forma, & ignavia seu ad motum resistentia in Materia. Ibid. pag. 151.

*Etsi principium activum materialibus no-
tionibus superius, & (ut sic dicam) vitale,
ubique in corporibus admittam. Ibid. pag.
153.*

*Alibi à me explicatum est, etsi nondum
fortasse satis perspectum omnibus, ipsam
rerum substantiam in agendi patiendique vi
consistere. Ibid. ad Ann. 1698, pag. 432.*

*Ita ut non tantum omne quod agit, sit
substantia singularis, sed etiam ut omnis
singularis substantia agat sine intermissione;
corpore ipso non excepto, in quo nulla unquam
quies absoluta reperitur. Ibid.*

*Quod si vero Menti nostræ vim insitam
tribuimus, actiones immanentes producendi,*

vel, quod idem est, agendi immanenter : jam nihil prohibet , imo consentaneum est , aliis animabus vel formis , aut , si mavis, naturis substantiarum eandem vim inesse : nisi quis solas in natura rerum nobis obvia mentes nostras activas esse , aut omnem vim agendi immanenter , atque adeo vitaliter , ut sic dicam, cum intellectu esse conjunctam arbitretur ; quales certe asseverationes neque ratione ulla confirmantur , nec nisi invita veritate propugnantur. Ibid. pag. 433.

Hinc judicari potest , debere in corporea Substantia reperiri entelechiam primam tanquam πρῶτον δεκτικὸν activitatis ; vim scilicet motricem primitivam , quæ præter extensionem (seu id quod est mere Geometricum) & præter molem (seu id quod est mere materiale) superaddita , semper quidem agit , sed tamen varie ex corporum concursibus per conatus impetusve modificatur. Atque hoc ipsum substantiale principium est, quod in viventibus anima, in aliis forma substantialis appellatur. Ibid. pag. 434.

Primam (Materiam) esse mere passivam, sed non esse completam substantiam ; accedereque adeo debere animam vel formam animæ analogam , sive ἐντελέχειαν τὴν πρώτην, id est, nisum quemdam, seu vim agendi primitivam , quæ ipsa est Lex insita , Decreto di-

vino

vino impressa. A qua sententia non puto abhorrere Virum celebrem & ingeniosum, qui nuper defendit Corpus constare ex Materia & Spiritu, modo sumatur Spiritus non pro re intelligente (ut alias solet,) sed pro anima vel forma animæ analoga; nec pro simplici modificatione, sed pro constitutiva Substantiali perseverante, quod Monadis nomine appellare soleo, in quo est velut perceptio & appetitus. Ibid. pag. 435.

Contrà potius arbitror, neque ordini, neque pulchritudini rationive rerum esse consentaneum, ut vitale aliquid, seu immanenter agens, sit in exigua tantum parte Materiæ; cum ad majorem perfectionem pertineat, ut si in omni: neque quicquam obstat, quominus ubique sint animæ, aut analogæ saltem animabus; etsi dominantes Animæ, atque adeo intelligentes, quales sunt humanæ, ubique esse non possint. Ibid. pag. 436.

Cum id quod non agit, quod vi activa caret, quod discriminabilitate, quod denique omni subsistendi ratione ac fundamento spoliatur, substantia esse nullo modo possit. Ibid. pag. 439.

Voyez ci-dessous, N°. II.

N^o. 3.

Il (*Monsieur Bayle*) fait voir assez amplement (*Rép. au Provincial, Ch. 139. p. 748, & suiv.*) qu'on peut comparer l'Ame à une Balance , où les raisons & les inclinations tiennent lieu de poids : & , selon lui , on peut expliquer ce qui se passe dans nos résolutions , par l'Hypothèse que la volonté de l'Homme est comme une Balance , qui se tient en repos , quand les poids de ses deux Bassins sont égaux ; & qui panche toujours ou d'un côté ou de l'autre , selon que l'un des Bassins est plus chargé. Une nouvelle raison fait un poids supérieur : une nouvelle idée rayonne plus vivement que la vieille : la crainte d'une grosse peine , l'emporte sur quelque plaisir ; quand deux passions se disputent le terrain , c'est toujours la plus forte qui demeure la maîtresse , à moins que l'autre ne soit aidée par la Raison , ou par quelque autre passion combinée. *Théodicée, pag. 514.*

L'on a d'autant plus de peine à se déterminer , que les raisons opposées approchent plus de l'égalité , (comme l'on voit) que la Balance se détermine plus promptement,

tement, lorsqu'il y a une grande différence entre les poids. Cependant, comme bien souvent il y a plusieurs partis à prendre, on pourroit, au lieu de la Balance, comparer l'Ame avec une force, qui fait effort en même tems de plusieurs côtés; mais qui n'agit que là où elle trouve le plus de facilité, ou le moins de résistance. Par exemple, l'air étant comprimé trop fortement dans un Récipient de verre, le cassera pour sortir: il fait effort sur chaque partie; mais il se jette enfin sur la plus foible. C'est ainsi que les inclinations de l'Ame vont sur tous les biens qui se présentent: ce sont des volontés antécédentes; mais la volonté conséquente, qui en est le résultat, se détermine vers ce qui touche le plus. *Théodicée, pag. 515.*

Voyez ci-dessous, N°. 4. & 9.

N°. 4.

Il n'y a jamais d'indifférence d'équilibre, c'est-à-dire, où tout soit parfaitement égal de part & d'autre, sans qu'il y ait plus d'inclination vers un côté. *Théodicée, pag. 158.*

Il est vrai que, si le cas de l'Ame entre deux Prez, également porté à l'un & à l'autre,

tre, étoit possible, il faudroit dire qu'il se laisseroit *mourir de faim* ; mais dans le fond la question est sur l'impossible , à moins que Dieu ne produise la chose exprès. *Ibid. pag. 161.*

Voyez ci-dessus, N^o. 3, & ci-dessous.

N^o. 9.

N^o. 5.

— C'est une suite du Sytême de l'*Harmonie préétablie*, dont il est nécessaire de donner quelque explication ici. Les Philosophes de l'Ecole croyoient, qu'il y avoit une *influence physique réciproque* entre le Corps & l'Ame ; mais depuis qu'on a bien considéré que la Pensée (a) & la Masse étendue n'ont aucune liaison ensemble, & que ce sont des créatures qui diffèrent *toto genere* , plusieurs Modernes ont reconnu qu'il *n'y a aucune communication physique* entre l'Ame & le Corps, quoique la communication métaphysique subsiste toujours , qui fait que l'Ame & le Corps composent un même supost , ou ce qu'on appelle une *person-*

(a) Mr. Leibniz devoit dire la *Substance pensante*, car la *Pensée*, ou l'*Acte de penser* n'est pas une Substance.

sonne. Cette communication physique, s'il y en avoit, feroit que l'Ame changeroit le degré de la vitesse & la ligne de direction de quelques mouvemens qui sont dans le Corps; & que, *vice versa*, le corps changeroit la suite des pensées qui sont dans l'Ame. Mais on ne sauroit tirer cet effet d'aucune notion qu'on conçoive dans le Corps, & dans l'Ame; quoique rien ne nous soit mieux connu que l'Ame, (a) puisqu'elle nous est intime, c'est-à-dire, intime à elle-même. *Théodicée, pag. 172.*

Je ne pouvois manquer de venir à ce Systême, qui porte que Dieu a créé l'Ame d'abord de telle façon, qu'elle doit se produire & se représenter par ordre ce qui se passe dans le Corps; & le Corps aussi de telle façon, qu'il doit faire de soi-même ce que l'Ame ordonne. De sorte que les loix, qui lient les pensées de l'Ame dans l'ordre des causes finales, & suivant l'évolution des perceptions, doivent produire

(a) Comme l'Oeil ne se voit pas lui-même, & que si un homme n'avoit jamais vu l'œil d'un autre homme, ni l'image du sien dans un Miroir, il n'auroit jamais pu avoir aucune idée de ce que c'est qu'Oeil; de même l'Ame ne discerne ou ne connoit pas sa propre substance. Cette Note est de Mr. Clarke.

duire des images qui se rencontrent & s'accordent avec les impressions des corps sur nos organes; & que les loix des mouvemens dans le corps, qui s'entresuivent dans l'ordre des causes efficientes, se rencontrent aussi & s'accordent tellement avec les pensées de l'Ame, que le Corps est porté à agir dans le tems que l'Ame le veut. *Ibid. pag. 176.*

Monfieur Jaquelot a très-bien montré, dans son Livre de la conformité de la Raifon & de la Foi, que c'est comme fi celui qui fait tout ce que j'ordonnerai à un Valet le lendemain tout le long du jour, faisoit un Automate qui ressembloit parfaitement à ce Valet, & qui exécutât demain à point nommé, tout ce que j'ordonnerois; ce qui ne m'empêcheroit pas d'ordonner librement tout ce qui me plairoit, quoique l'action de l'Automate qui me serviroit, ne tiendrait rien du libre. *Ibid. pag. 176.*

Le vrai moyen, par lequel Dieu fait que l'Ame a des sentimens de ce qui se passe dans le Corps, vient de la nature de l'Ame, qui est *représentative* des corps, & faite en sorte par avance, que les représentations, qui naissent en elle les unes des autres par une suite naturelle de pensées, répon-

répondent au changement des corps. *Ibid.*
pag. 550.

Voyez ci-dessus, N^o. 2, & ci-dessous.
N^o. 11.

N^o. 6.

Et de même , si Dieu vouloit que les organes des corps humains se conformassent avec les volontez de l'Ame , suivant le Systême des *causes occasionnelles* ; cette loi ne s'exécutoit aussi que par des miracles perpétuels. *Théodicée, pag. 383.*

Voyez ci - dessous, N^o. 8.

N^o. 7.

Imo potius Materiam resistere Motui, per quamdam suam inertiam naturalem , à Keplero pulchre sic denominatam ; ita ut non sit indifferens ad motum & quietem, uti vulgo rem æstimare solent , sed ad motum, pro magnitudine sua, vi tanto majore activa indigeat. Acta Erudit. ad Ann. 1698. pag. 434.

Inertiam naturalem, oppositam motui.
Ibid.

Ignavia quadam , ut sic dicam, id est ad motum repugnatione. Acta ad Ann. 1695, pag. 147.

Ignaviæ, seu ad motum resistentiæ, in Materia. Ibid. pag. 151.

Les Expériences aussi du choc des corps, jointes à la Raison, font voir qu'il faut employer deux fois plus de force pour donner une même vitesse (a) à un Corps de la même matière, mais deux fois plus grand; ce qui ne seroit point nécessaire, si la Matière étoit absolument *indifférente au repos & au mouvement*, & si elle n'avoit pas cette inertie naturelle, dont nous venons de parler, qui lui donne une espèce de *répugnance à être mue. Théodicée. Pag. 142.*

Il semble, en considérant l'*indifférence de la Matière au mouvement & au repos*, que le plus grand Corps en repos pourroit être emporté sans aucune résistance par le moindre Corps qui seroit en mouvement; auquel cas il y auroit action sans réaction, & un effet plus grand que la cause. *Ibid. Pag. 538.*

Nº. 8.

C'est pourquoi, si Dieu faisoit une Loi
géné-

(a) Mr. Leibniz n'a pas fait réflexion qu'il faut aussi deux fois plus de force pour arrêter une même vitesse d'un Corps de la même matière, mais deux fois plus grand.

générale , qui portât que les Corps s'attirassent les uns les autres ; il n'en sauroit obtenir l'exécution , que par des miracles perpétuels. *Théodicée* , pag. 382.

Voyez ci-dessus, N^o. 6.

N^o. 9.

On peut dire de même , en matière de parfaite Sagesse, qui n'est pas moins réglée que les Mathématiques, que s'il n'y avoit pas le Meilleur (*Optimum*) parmi tous les Mondes possibles, Dieu n'en auroit produit aucun. *Théodicée* , pag. 116.

Voyez ci-dessus, N^o. 4. & 3.

N^o. 10.

Si fingeremus duas sphaeras concentricas perfectas , & perfecte tam inter se quàm in partibus suis similes , alteram alteri ita inclusam esse , ut nec minimus sit hiatus ; tunc , sive volvi inclusam , sive quiescere ponamus , ne Angelus quidem , ne quid amplius dicam , ullum poterit notare discrimen inter diversi temporis status , aut indicium habere discernendi utrum quiescat an volvatur inclusa sphaera , & qua motus lege. Acta Erudit. ad Ann. 1698, pag. 437.

N^o. 11.

J'y (dans le *Système de l'Harmonie préétablie*) fais voir, que naturellement *chaque Substance simple* a de la *perception*, & que son individualité consiste dans la loi perpétuelle qui fait la suite des perceptions qui lui sont affectées, & qui naissent naturellement les unes des autres, pour représenter le corps qui lui est assigné, & par son moyen l'Univers entier, suivant le point de vûe propre à cette substance simple, sans qu'elle ait besoin de recevoir aucune *influence physique* du Corps : comme le Corps aussi de son côté, s'accommode aux volontés de l'Ame *per ses propres loix*, & par conséquent ne lui obéit, qu'autant que *ces loix* le portent. *Théodicée, pag. 479.*

Aussi faut-il avouer, que chaque Ame se représente l'Univers suivant son point de vûe, & par un rapport qui lui est propre; mais une parfaite harmonie y subsiste toujours. *Ibid. Pag. 552.*

L'opération des *Automates spirituels*, c'est à-dire des Ames, n'est point mécanique; mais elle contient éminemment ce qu'il y a de beau dans le Mécanique; les Corps, y étant concentrés par la représentation

sensation, comme dans un Monde idéal, qui exprime les loix du Monde actuel, & leurs suites; avec cette différence du Monde idéal parfait qui est en Dieu, que la plupart des perceptions dans les autres ne sont que confuses. Car il faut savoir que toute Substance simple enveloppe l'Univers par ses perceptions confuses ou sentimens, & que la suite des ces perceptions est réglée par la nature particulière de cette substance, mais d'une manière qui exprime toujours *toute la Nature universelle*; & toute perception nouvelle, comme tout mouvement qu'elle représente, tend à un autre mouvement. Mais il est impossible que l'Ame puisse connoître distinctement toute sa nature, & s'appercevoir comment ce nombre innombrable de petites perceptions entassées, ou plutôt concentrées ensemble, s'y forme. Il faudroit pour cela qu'elle connût parfaitement tout l'Univers qui y est enveloppé, c'est-à-dire, qu'elle fût un Dieu. *Ibid. pag. 603.*

Voyez ci-dessus, N^o. 2. & 5.

No. 12.

L'enchaînement des causes liées les unes avec les autres, va loin. C'est pourquoi
la

la raison que Mr. *Descartes* a alléguée, pour prouver l'indépendance de nos actions libres par un prétendu *sentiment vif interne* n'a point de force. Nous ne pouvons pas sentir proprement notre indépendance ; & nous ne nous appercevons pas toujours des causes , souvent imperceptibles , dont notre résolution dépend. C'est comme si l'Aiguille aimantée prenoit plaisir de se tourner vers le Nord ; car elle croiroit tourner indépendamment de quelque autre cause , ne s'appercevant pas des mouvemens insensibles de la matière magnétique. *Théodicée, pag. 162.*

Voyez ci-dessous, N^o. 13.

N^o. 13.

Une infinité de grands & de petits mouvemens internes & externes concourent avec nous , dont le plus souvent l'on ne s'apperceoit pas ; & j'ai déjà dit, que lorsqu'on sort d'une chambre, il y a telles raisons qui nous déterminent à mettre un tel pied devant, sans qu'on y réfléchisse. *Théodicée, pag. 158.*

Voyez ci-dessus , N^o. 22.

LETTRES

D'UN SAVANT DE

CAMBRIDGE,

AVEC LES RE'PONSES

DE

M. CLARKE.



LETTRES

D'UN SAVANT DE

CAMBRIDGE,

AVEC LES REPONSES

DE

M. CLARKE.

PREMIERE LETTRE.

MONSIEUR,

JE n'ai d'autre excuse à vous alléguer de la liberté que je prends maintenant de vous aller interrompre, que le droit que chacun a de recourir aux lumières d'une personne également distinguée par son savoir & par sa probité.

Le peu de tems, que j'ai donné à l'Etude, a été employé à examiner les Principes fondamentaux de la Raison & de la
Phi-

Philosophie : & il faudroit que j'eusse été parfaitement aveugle , dans cette recherche , si l'Ouvrage que vous avez publié sur *l'Existence & les Attributs de Dieu*, m'eût échappé. L'examen que vous y avez fait de la *Liberté* & de la *Nécessité*, a dissipé un grand nombre de difficultez qui m'embarassoient beaucoup. Mais il m'en reste encore une, dont je souhaiterois fort d'être délivré, & c'est pour cela que j'implore votre secours. Je conçois clairement que l'Homme n'est pas gouverné par une *Impulsion aveugle* ; mais je ne puis comprendre, que chaque *Volition* ne soit pas *nécessaire*. L'on convient que la *Volonté* n'est autre chose, que le *dernier jugement* de l'Entendement ; & je suppose, que l'on ne niera pas que le dernier jugement de l'Entendement qui acquiesce, ou qui refuse son consentement à une Proposition spéculative , ne soit aussi nécessaire. Cela posé, je demande, pourquoi le dernier jugement de l'Entendement qui donne ou qui refuse son consentement à quelque Proposition *pratique* , par laquelle l'Homme est déterminé à agir, ne sera pas également nécessaire ; & pourquoi cette même nécessité ne sera pas dans toutes ses conséquences & ses effets , la même que celle

celle que les Fatalistes soutiennent , quoi-
 qu'elle n'ait - pas le même fondement ? Par
 exemple , un homme qui juge qu'il lui est
 plus avantageux de consulter sa satisfac-
 tion présente , que d'attendre la plus gran-
 de de toutes les félicités , dans un tems
 éloigné , n'agit-il pas par la même néces-
 sité , par laquelle un autre juge qu'il doit
 choisir le parti opposé : ou pour mieux
 dire , cet homme-là n'agit-il point par la
 même nécessité , par laquelle un Mathé-
 maticien juge qu'un Triangle est la moitié
 d'un Quarré , qui a la même Base & qui
 est entre les mêmes Parallèles ? Je vais plus
 loin : Dieu est absolument parfait , il juge
 donc toujours que ce qui est le meilleur
 réellement & par sa nature , est effective-
 ment tel , c'est-à-dire , il *veut* cela ; il
 est donc nécessairement bon & juste. Tout
 homme , au contraire , est imparfait ; il
 juge donc , dans plusieurs occasions telle
 chose être la meilleure , qui pourtant ne
 l'est pas réellement & par sa nature ; c'est-
 à-dire , il veut cette chose ; tout homme
 donc est de nécessité imparfaitement bon
 & juste , chacun selon ses différens degrez
 d'imperfection. Comment donc aucune
 Créature peut elle être responsable du
 manque de cette perfection , que Dieu ne
 lui

lui donna jamais , & qu'elle n'a pas pu se donner à elle-même ? Voilà, Monsieur, mon sentiment , que j'ai développé le plus clairement , & le plus distinctement qu'il m'a été possible , afin de vous épargner de l'embarras ; & j'espère que j'y aurai réussi. Mais après tout , je ne puis m'empêcher de me soupçonner de m'être engagé dans une étrange enchaîure de pensées ; & néanmoins, lorsque je fais la revûe de mes idées , & que je les examine de tous côtés, je ne puis découvrir , ni comment l'erreur s'y est glissée, ni où elle gît. Si vous daignez répondre à ma Lettre , je vous en aurai une obligation infinie , & je recevrai cette faveur avec le respect & l'estime que l'on doit à une personne d'un caractère aussi distingué que le vôtre , & je me ferai toute ma vie une gloire de me dire,

Monsieur

Votre très-humble & très-obligé Serviteur, &c.

Le 1. de Janvier 1746.

RE-



R E P O N S E

A LA PREMIERE LETTRE.

MONSIEUR,

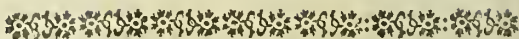
Vous avez exprimé vos difficultés sur la Liberté, d'une manière plus forte & avec plus de brièveté, que l'on n'a coutume de faire. Voici, à mon avis, la véritable réponse qu'on y peut faire. Tout Etre passif est sujet à la nécessité, à proportion de ce qu'il a de passif; & il est libre entant qu'Agent. Car *Action* & *Liberté* sont, à ce que je crois, des *Idées* parfaitement *identiques*. Je me servirai, pour expliquer ceci, de l'exemple que vous alléguez. Le Vrai & le Bien sont à l'Entendement, ce qu'est à l'œil un objet lumineux. L'œil étant ouvert voit nécessairement l'objet; parce qu'il est en cela purement passif. De même l'Entendement, quand il est ouvert, apperçoit nécessairement la vérité d'une Proposition pratique; parce qu'en cela l'Entendement n'est aussi que passif. Mais comme un homme en fermant les yeux, peut s'empêcher de voir, de même en détournant l'attention,

tention, il peut s'empêcher de comprendre.

Mais supposé que le dernier jugement de l'Entendement soit toujours nécessaire, comme je pense qu'il l'est en effet, que s'ensuit-il de là ? Autre chose est juger, autre chose est agir. Ces deux choses dépendent de Principes tout-à-fait différens & qui n'ont pas plus de liaison entre eux, que la faculté d'agir & celle de recevoir l'action. Ni Dieu, ni l'Homme, ne peuvent éviter de voir qu'une chose est vraie, lorsqu'ils voyent qu'elle est vraie ; ou de juger qu'une chose est convenable, lorsqu'ils voyent qu'elle l'est effectivement. Mais dans tout ceci il n'y a point d'Action : non plus qu'on ne sauroit dire, que la Toute-Présence de Dieu, laquelle ne dépend point de la volonté, soit un Acte divin. Le Pouvoir physique d'agir, qui est & dans Dieu & dans l'Homme l'essence de la Liberté, continue d'être exactement le même, avant & après le dernier jugement de l'Entendement. Par exemple, je suppose qu'il paroît par plusieurs promesses, que dans cet instant, le dernier jugement de l'Entendement divin est, qu'il n'est pas raisonnable que le Monde soit détruit aujourd'hui. S'ensuit-il de là, que

que le pouvoir physique de le détruire, qui se trouve en Dieu , n'est pas précisément le même aujourd'hui , qu'il sera, dans quelque tems à venir que ce soit ? Et n'est-il pas évident que la nécessité par laquelle Dieu est présent par tout , ou connoît toutes choses ; & la nécessité par laquelle il tient sa promesse, sont des choses qui n'ont d'autre ressemblance que leur nom , l'une étant naturelle est littérale , & l'autre purement figurée & morale ? En un mot , il n'y a point de liaison entre l'Approbation & l'Action ; entre ce qui est passif & ce qui est actif. Ce n'est pas l'Entendement qui est la source de l'Action ; car un Etre incapable d'action, peut être néanmoins capable de perception ; mais le Principe de l'action est le pouvoir de se mouvoir soi-même, qui est dans tous les Animaux la *Spontanéité* , & dans ceux qui sont douez de Raison, ce que nous appelons la *Liberté*. Toute l'erreur sur cette matière, procède, je crois, de ce qu'on employe le mot de volonté, dans un sens confus, pour exprimer indistinctement en partie ce qui est passif, & en partie ce qui est actif. Je suis &c.

Le 3. de Janvier 17¹⁶.



SECONDE LETTRE.

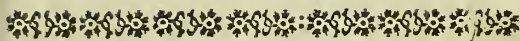
MONSIEUR,

A Près vous avoir remercié de la faveur toute particulière que vous venez de m'accorder, je passe aux raisons qui font que je ne saurois comprendre, comment votre raisonnement résoud la difficulté. Mais premièrement il sera bon que j'établisse ici l'idée que j'ai de la Nécessité. Voici donc comme je raisonne. Toutes les fois que dans quelque cas supposé, il implique contradiction qu'un Etre, un Mode, ou une Action, ait été autrement qu'elle n'est, cet Etre, ce Mode, ou cette Action, est, absolument & proprement parlant, nécessaire dans ce cas-là. J'applique ceci à notre question, qui est de savoir si les actions de l'Homme sont, proprement & à la rigueur, nécessaires. Vous convenez que dans chaque acte de la volonté, le dernier jugement de l'Entendement est nécessaire; par conséquent chaque Action ou chaque mouvement interne, quelle qu'en puisse être la cause ou
le

le principe, doit être aussi, ce me semble, nécessaire. Car ou cette Action suit nécessairement le dernier jugement, ou la volition de l'Homme, ou bien elle ne le suit pas. Si elle le suit, elle est absolument nécessaire, à parler proprement & à la rigueur; & si l'on dit qu'elle ne le suit pas, n'y a-t-il pas une formelle contradiction dans les termes? N'est-ce pas supposer que le même Créateur se meut & ne se meut pas en même tems? Si donc l'idée de la Liberté est l'idée du pouvoir de se mouvoir soi-même, elle est si peu opposée à la Nécessité, qu'elle peut être, & qu'elle est même, je crois, nécessaire; & ainsi la Nécessité est compatible avec une parfaite Liberté, c'est-à-dire, avec le pouvoir de se mouvoir soi-même, & l'Etre suprême lui-même est nécessaire dans toutes ses actions, à prendre le mot de nécessaire dans son sens propre & naturel. Car il est aussi contradictoire de supposer la *Toute-Sagesse*, s'il m'est permis de me servir de ce mot, agissant injustement & cruellement, c'est-à-dire, sans sagesse, que de supposer la *Toute-Présence* renfermée dans des bornes; puisque les perfections morales de la Divinité lui sont aussi essentielles que les physiques, & sont par

conséquent également nécessaires. Mais si c'est-là une perfection dans le Créateur, pourquoi seroit-ce une imperfection dans la Créature ? Rien n'est plus manifeste. Mais ne s'ensuivra-t-il pas de là nécessairement, qu'aucune Créature ne peut être responsable de ses actions ? Chaque action, ou le pouvoir de se mouvoir soi-même suivant nécessairement la dernière détermination de l'Entendement, pourra-t-on blâmer autre chose que l'Entendement, & le Péché sera-t-il autre chose qu'une folie ? L'Homme en peut-il être plus responsable, que de n'avoir pas été plus sage que Dieu ne l'a fait ? La seule chose qui me reste à observer, est que je prends toujours ici le mot de *Nécessité*, non pas pour exprimer une nécessité externe ou une impulsion aveugle ; mais pour signifier une nécessité interne, qui résulte de la nature même & de la constitution des Etres raisonnables ; & je crois que, dans ce dernier sens, la conséquence que j'en ai tirée, sera aussi naturelle, que dans le premier. Je finis en vous assurant que je suis, Monsieur, votre &c.

Le 6. de Janv. 17¹⁶.



R E P O N S E

à la Seconde Lettre.

MONSIEUR,

Votre objection est pressée avec beaucoup de subtilité. Mais il me paroît manifestement qu'il y a une erreur cachée sous le terme de *Volition*, sous lequel vous renfermez la perception finale de l'Entendement, qui est passive, & la première opération ou l'exercice de la faculté active, ou du pouvoir de se mouvoir soi-même. Vous supposez que ces deux choses ont entre elles une liaison nécessaire; & je crois qu'elles n'ont aucune connexion ensemble, & que c'est en cela précisément que consiste la différence qu'il y a entre l'*Action* & la *Passion*. C'est cette différence, qui fait l'essence de la Liberté. Si ces deux choses étoient, comme vous le supposez, unies ensemble par une nécessité véritablement physique, il n'y auroit pas d'autre différence entre l'*Action* & la *Passion*, sinon que ce que nous nom-

mons maintenant un *Agent* s'imagineroit faussement être un Agent, dans le tems qu'il seroit réellement & purement passif. Bien plus, il n'y auroit dans l'Univers ni Agent ni Action. Ni les Hommes, ni les Anges, ni Dieu lui-même n'agiroient que dans le même sens qu'agit une Balance emportée par le plus grand poids, supposé qu'elle fût douée de perception ou d'entendement. La conséquence de ceci seroit, qu'il n'y auroit aucun Agent dans l'Univers & que tout y seroit passif: tout y seroit *effet*, sans qu'il y eût aucune cause; ce qui est manifestement absurde & contradictoire.

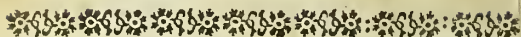
De plus, vous confondez manifestement la contradiction & la nécessité morales, avec la contradiction & la nécessité naturelles. J'avoue qu'il y a contradiction dans les termes, moralement parlant, qu'un homme sage fasse une folie, ou qu'un honnête homme fasse une chose deshonnête; mais il n'y a en cela aucune contradiction physique. Et à l'égard de Dieu même, si ses actes de bonté & de miséricorde étoient aussi physiquement nécessaires que sa Toute-Présence, il seroit aussi absurde de le remercier de ses bienfaits, que
de

A LA SECONDE LETTRE. 247

de sa Toute-Présence. C'est pourquoi, si les perfections morales de Dieu étoient nécessaires, dans le même sens physique, que le sont les attributs naturels qui ne dépendent point de sa volonté ou du pouvoir qu'il a d'agir, elles ne seroient nullement des perfections morales. Je suis &c.

Le 8. Janv. 1719.





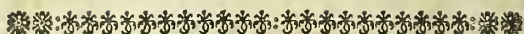
TROISIEME LETTRE.

MONSIEUR,

VOUS avez extrêmement abrégé notre dispute. La seule difficulté qui me reste, est de séparer dans mon esprit le dernier jugement, ou la perception de l'Entendement, du premier exercice du pouvoir de se mouvoir soi-même. Mais supposons les séparez, & considérons en la conséquence. Ne s'ensuivra-t-il pas de là qu'une Substance destituée d'intelligence pourra être capable de se mouvoir elle-même, & que la simple Matière sera aussi parfaitement libre que la Sagesse infinie elle-même? Je dis plus, s'il se rencontre quelque occasion, dans laquelle l'Action ou le pouvoir de se mouvoir soi-même, ne suive point la dernière perception, ou le jugement de l'Entendement, il faut que dans cette occasion, l'Agent soit poussé par une impulsion aveugle. Il n'y a point là de milieu. Mais considérons la chose plus distinctement dans l'Auteur de toute perfection. Si ses actions ne suivent pas
né.

nécessairement la perception finale de son Entendement , comment pourra-t-on prouver qu'il est infiniment juste & bon ? Et selon cette hypothèse, il n'est pas impossible qu'il ne puisse agir de la manière la plus mauvaise que l'on puisse concevoir, dans le tems-même qu'il jugera & voudra le mieux, puisque, selon votre supposition, il n'y a point de liaison entre le jugement & le pouvoir de se mouvoir soi-même, entre la Volition & l'Action. Je ne comprends point votre distinction de nécessité physique & de nécessité morale, parce que je n'ai absolument aucune idée de la dernière. Si vous entendez par-là ce que j'ai exprimé par le terme de nécessité interne, cette nécessité morale aura son fondement dans la Nature d'une manière aussi claire & aussi distincte, qu'aucune nécessité physique, quelle qu'elle puisse être; & je vous prie de faire à cela une attention particulière, parce que j'ai lieu de juger par votre dernière Lettre, que je ne m'étois pas assez clairement expliqué là-dessus. Je suis &c.

Le 10. de Janvier 17¹⁶.



R E P O N S E

à la Troisième Lettre.

MONSIEUR,

JE crois que la difficulté qui vous reste pourra être facilement dissipée par cette comparaison: la perception ou le dernier jugement de l'Entendement est aussi distinct de l'exercice actuel du pouvoir de se mouvoir soi-même, que la vûe d'un chemin l'est de l'action de celui qui y marche; & de ce que je nie que la perception de l'Entendement soit la cause immédiate, efficiente & nécessaire de l'exercice du pouvoir de se mouvoir soi-même, il ne s'ensuit pas plus que la Matière destituée d'intelligence puisse être capable de se mouvoir elle-même, qu'il s'ensuit qu'un homme, qui n'a ni jambes ni vie, soit capable de marcher, de ce que l'on nie que ses yeux soient la cause immédiate, efficiente & nécessaire de son mouvement en marchant. L'Entendement juge ce qu'un homme doit faire, comme les yeux voyent le chemin. Mais un aveugle, ou un homme qui ferme les yeux ne laisse pas d'avoir le pouvoir de marcher
sans

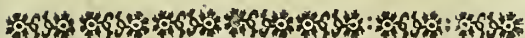
sans voir : & tous les Agents qui ont vie ont le pouvoir phyfique d'agir, soit qu'ils se servent de leur jugement & de leur entendement ou qu'ils ne s'en servent pas. La Matière brute & sans intelligence ne peut pas être un Agent, parce que l'idée même d'action suppose la vie & un sentiment interne de ce qu'on fait ; mais ce sentiment qui constitue la nature d'une action est une chose tout-à-fait différente de la perception ou du jugement, par lequel un homme se détermine par avance sur ce qu'il y a de raisonnable ou de convenable dans ce qu'il va faire. Un Agent emporté par une impulsion aveugle, est une contradiction dans les termes ; car il n'est plus Agent du tout, il est tout-à-fait patient. Mais un Agent qui ne suit pas, en agissant, le dernier jugement de son Entendement, c'est-à-dire *la dernière perception passive*, & non pas la première volition de l'Agent, car il faut bien prendre garde à ne pas confondre ces deux choses ; cet Agent, dis-je, ressemble à un homme qui ferme les yeux, & marche à tout hazard devant lui dans un précipice.

Dieu distingue & approuve toujours ce qui est juste & bon, & cela nécessairement ; il ne peut pas faire autrement. Mais quand il agit, quoique ce qu'il fait soit toujours

juste & bon, c'est toujours avec liberté qu'il agit; c'est-à-dire, qu'il a en même tems un entier pouvoir naturel ou physique d'agir d'une autre manière. Autrement la justice, par exemple, en Dieu ne différerait en rien de la justice dans un Glaive, quand il exécute une Sentence juste, en supposant que le Glaive fait ce qu'il fait, sans pouvoir pourtant s'empêcher de le faire. D'où il s'ensuivrait, qu'il ne pourroit pas y avoir en Dieu aucune perfection morale. Car dans tout ce qui est moral il faut qu'il se fasse quelque chose, qu'il étoit au pouvoir de l'Agent de ne pas faire; puisque c'est en cela même que consiste l'essence d'une action morale. Par conséquent la Nécessité morale est aussi différente de la Nécessité physique, que les expressions figurées le sont des propres dans le langage; c'est-à-dire, que dans le fond, & à parler en Philosophe, cette première n'est point du tout *Nécessité*; & cependant tout le monde voit que l'on peut compter aussi raisonnablement & aussi sûrement sur la justice & la bonté d'un Agent libre, infiniment parfait, que l'on fait qu'un effet nécessaire d'un Agent nécessaire seroit physiquement inévitable & infail-
lible. Je suis, &c.

Le 12. Janv. 1716.

DER-



DERNIERE LETTRE.

MONSIEUR,

C'est un sensible plaisir pour moi de trouver à présent, que je vois bien plus clair, que je ne l'aurois jamais espéré, dans la matière épineuse dont nous nous sommes entretenus vous & moi. Je suis frappé de l'ouverture que vous m'avez donnée, que le dernier jugement de l'Entendement ne peut pas avoir d'influence sur le pouvoir de se mouvoir soi-même ; parce qu'il n'y a aucune ressemblance entre une action & une perception de l'esprit ; & que par conséquent il faut qu'il y ait quelque autre principe de mouvement interne absolument indépendant de la faculté perceptive ; & il me paroît fort vraisemblable, comme vous le remarquez dans votre Lettre, que la principale source de l'embarras de cette matière vient de ce qu'on ne distingue pas aussi clairement qu'on le devroit, la faculté perceptive de l'active. Je ne vous proposerai donc plus rien là-dessus, & je laisserai le reste au tems &

à des réflexions réitérées. Mais il y auroit de la stupidité ou une noire ingratitude, à ne pas reconnoître l'honnêteté & l'amitié même de votre procédé à l'égard d'un inconnu que vous avez trouvé engagé dans la recherche de la vérité. Je ne vois pas comment vous marquer les sentimens qu'il a produits en moi, avec toute la vérité & la sincérité qui les accompagnent, sans dire des choses qui assurément vous déplairoient; mais il faudroit que je n'eusse aucun goût pour ce qui est important & raisonnable pour manquer à l'estimer comme je dois. Je suis,

MONSIEUR,

Le 24. Janv. 1716.

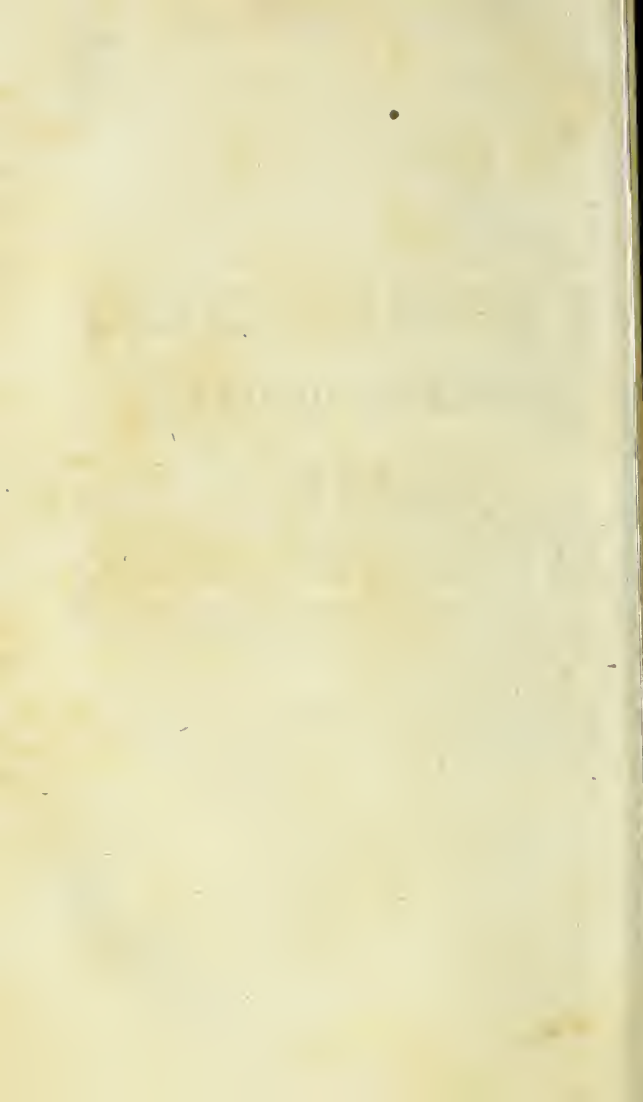
Votre très-humble, &c.

R E

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES

SUR

LA LIBERTE' DE L'HOMME.



P R E F A C E.

UN Ecrivain ne sauroit prendre trop de précautions pour mettre ses Lecteurs au fait, lorsqu'il traite des questions aussi abstruses & aussi délicates que celles de la Liberté & de la Nécessité. Il a lieu de craindre qu'on ne prenne mal sa pensée, ou qu'on ne le condamne avant que d'avoir examiné ses raisons. Ainsi quoique j'aye droit d'exiger qu'on ne me condamne pas sans m'entendre ; cependant j'ai cru qu'il ne seroit pas hors de propos de faire ici quelques Observations préliminaires.

I. Je ne combats la Liberté ou le Franc-Arbitre, que dans un certain sens que l'on donne à ce terme. J'établis la Liberté & la soutiens, si on entend par ce mot, le pouvoir qu'a l'Homme de faire ce qu'il veut, ou ce qu'il lui plaît. C'est l'idée qu'en ont eue Aristote, Cicéron, M. Locke, & plusieurs autres Philosophes anciens & modernes. Et la vérité est, qu'après avoir examiné avec soin les Auteurs les plus habiles qui ont traité de la Liberté, j'ai trouvé que, quoiqu'ils tiennent souvent un langage très-différent,

&

Et que quelques-uns semblent établir une autre idée de la Liberté, que celle que je viens de marquer, ils y reviennent néanmoins presque tous dans le fond, Et que tout ce qu'ils disent, lorsqu'on l'examine de près, ne va pas au-delà de ce que j'établis ici.

II. Quand je soutiens le Dogme de la Nécessité, je ne veux parler que de cette Nécessité, que l'on appelle Morale; Et par-là, j'entends que l'Homme, qui est un Etre intelligent & sensible, est déterminé par la Raison & par ses Sens. Mais je suis fort éloigné de croire que l'Homme soit soumis à la même nécessité que les Horloges, les Montres, Et de semblables Etres; qui étant privez de sensation & d'intelligence, sont soumis à une Nécessité absolue, physique ou mécanique. Et je puis dire que je conviens encore ici avec presque tous les plus zélés Partisans de la Liberté. Car, ou ils soutiennent en termes exprès la Nécessité Morale, ou ils établissent la chose-même signifiée par ces termes.

III. J'ai fait voir que mon Opinion, bien loin d'être incompatible avec les Principes de la Morale Et des Loix: avec le but Et la fin des peines Et des récompenses dans la Société civile, en est la base Et le fondement; Et qu'au contraire l'Opinion que
je

je combats tend à les détruire. Je me suis cru indispensablement obligé de prouver cet Article, en traitant une matière qui est si étroitement liée avec la Morale. Car je suis persuadé que tout ce qui détruit ces choses-là, ne sauroit être vrai; & on ne sauroit donner une idée plus desavantageuse d'un Livre, qu'en disant qu'il est opposé aux Maximes de la Morale. Les Vérités de Morale ne sont pas moins certaines & moins évidentes que les Vérités Métaphysiques; & il importe bien plus d'en instruire un Lecteur, que de toutes les spéculations des autres Sciences.

IV. *J'ai donné à ce Discours le titre de Recherches Philosophiques; parce que je n'y employe d'autres preuves que celles qu'on peut tirer de l'Expérience & de la Raison, sans entrer dans celles qui sont purement Théologiques. Par-là, j'ai abrégé mon sujet, & je me flate que le Lecteur n'y perdra rien. Car il n'y a que des Enthousiastes qui puissent croire que la vraie Théologie ne s'accorde pas avec la Raison & l'Expérience.*

V. *Si on demande, de quelle utilité peut être le Traité que je publie? Je pourrois répondre en faisant voir, premièrement, qu'il est utile de connoître la Vérité en général:*

ral : Et secondement , que les vérités particulières que je soutiens ici , sont utiles pour établir le fondement des Loix Et de la Morale , des récompenses Et des peines dans la Société ; mais je me contenterai de remarquer , que cet Ouvrage pourra être utile à tous ceux qui souhaitent de s'instruire des Questions qui y sont traitées , Et qui regardent l'Examen , comme le moyen de parvenir à cette connoissance. Pour ceux qui , sans vouloir se donner la peine d'examiner les matières de spéculation , reçoivent aveuglément les Opinions qu'on leur propose , ou qui ne lisent que pour se confirmer dans les sentimens qu'ils ont déjà reçus , je conviens que cet Ouvrage ne leur fera d'aucune utilité ; mais en même tems il me semble , qu'ils ne devroient pas trouver mauvais que les personnes qui ont un autre goût , cherchent à le satisfaire.



RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES,

SUR

LA LIBERTÉ

DE L'HOMME.

C'Est une Opinion communément reçue, même parmi les Savans, que certaines matières qui peuvent être l'Objet de notre spéculation & de nos recherches, sont si obscures en elles-mêmes, qu'il n'est pas possible de les traiter d'une manière claire & distincte. De-là vient qu'on souffre volontiers les Ecrits inintelligibles des Théologiens & des Philosophes, lorsqu'ils roulent sur des points sublimes & relevez de la Théologie & de la Philosophie. Et je puis ajouter que de toutes les matières de spéculation.

spéculation, il n'y en a point que l'on ait traitée plus obscurément, ou dont on ait cru qu'il étoit plus difficile de parler avec clarté, ou sur laquelle on s'attende davantage & l'on soit plus favorablement disposé à voir publier des Ecrits obscurs, que la matière de la *Liberté* & de la *Nécessité*. Mais qu'il me soit permis de dire, que cette Opinion est une erreur, où les Savans ne tombent pas moins que le Peuple. Car celui qui médite sur la nature de Dieu, sur la Trinité, ou sur quelque autre sujet relevé & sublime, doit avoir dans l'esprit des idées qui soient l'objet de ses pensées; comme il en a lorsqu'il pense aux choses les plus communes & les plus triviales. Car de quelque matière qu'il s'agisse, les idées ne nous sauroient manquer, que les pensées ne nous manquent en même tems. Penser, & n'avoir point d'idée de ce que l'on pense, sont deux choses incompatibles. Mais lorsque nous avons des idées d'une chose, qu'est-ce qui nous empêche de les communiquer aux autres? Les Mots, qui sont les Signes arbitraires de nos idées, ne nous en fournissent-ils pas le moyen: & si les termes déjà reçus ne suffisent pas, n'est-il pas permis d'en inventer de nouveaux? Puisqu'il n'est donc pas

pas possible de penser à quelque chose, sans en avoir une idée, & que nous pouvons nous communiquer mutuellement nos idées par le moyen des mots; pourquoi y auroit-il quelque idée particulière qu'on ne pût pas comparer avec une autre idée, afin de voir le rapport qu'elles ont entr'elles, & en affirmant ou niant l'une de l'autre, former ce que les Logiciens appellent une *Proposition*? Pourquoi ne pourroit-on pas comparer des Propositions ensemble, pour en former un *Raisonnement*, & donner à plusieurs Raisonnemens un ordre suivi & méthodique, pour en composer un *Discours*? Tout cela n'a-t-il pas lieu à l'égard de toute sorte d'idées, & ne convient-il pas à tout ce qui peut être l'objet de nos réflexions?

Quand nous prononçons le mot de DIEU, l'idée que ce terme excite dans notre esprit doit être aussi précise & aussi déterminée, que l'est celle d'un Quarré ou d'un Triangle, lorsque nous parlons de l'une ou de l'autre de ces deux figures. Autrement le mot DIEU ne seroit qu'un vain son, ou qu'un air agité qui fraperoit nos oreilles. Qu'est-ce donc qui nous empêche de comparer cette idée avec une autre idée, pour appercevoir leur rapport

rapport , comme nous comparons l'idée d'un Quarré ou d'un Triangle avec d'autres idées ? Et pourcequoy ne serions-nous pas capables d'arranger & de disposer toutes les idées que nous avons , & toutes les réflexions que nous faisons sur le sujet de Dieu , dans un ordre aussi clair & aussi méthodique , que lorsque nous traitons de la Quantité ou de la Figure ?

Je ne veux pas dire par-là , que nous ayons de Dieu une idée exacte & complète , qui nous représente tous ses Attributs & toutes ses perfections , comme l'idée d'un Quarré ou d'un Triangle représente toutes les propriétés de ces figures : ou qu'il soit aussi facile de se former cette idée , que celle d'un Quarré ou d'un Triangle ; mais quelque imparfaites que soient les idées que nous avons des Attributs de Dieu , cette imperfection n'empêche pas que la moindre partie de ces Attributs qu'elles représentent , ne soit conçue aussi clairement & distinctement que si elles représentoient ces mêmes Attributs dans toute leur perfection , & qu'on ne puisse l'exprimer avec la même clarté. Les difficultez-mêmes qui regardent la nature de l'Etre suprême , peuvent être exprimées avec clarté & avec précision. Il faut
seule-

seulement prendre garde de n'aller pas plus loin que nos idées ne vont, & de n'entreprendre pas de faire entendre aux autres ce que nous n'entendons pas nous-mêmes. Dès que quelqu'un passe ces bornes, son discours doit nécessairement être obscur; & il ne fait que prendre bien de la peine inutilement. Exprimer, ou faire entendre aux autres ce que l'on conçoit, c'est la fin que l'on se propose en écrivant: & tout Auteur qui y réussit, mérite, à cet égard-là, l'éloge d'Ecrivain clair & intelligible.

Lors donc qu'un Auteur écrit d'une manière obscure, soit en parlant de Dieu, ou en traitant quelque'autre sujet, cette obscurité vient de lui-même, & doit être uniquement mise sur son compte. Car pourquoi a-t-il écrit avant que de savoir ce qu'il vouloit dire, ou avant que d'être capable de le faire entendre aux autres? Est-il pardonnable à un homme, qui se met sur le pied d'instruire, de ne debiter que du verbiage?

On trouve des preuves de ce que je viens de dire dans les Ouvrages des Auteurs les plus célèbres, qui ont écrit sur des matières de spéculation. Lorsque GASSENDI, DESCARTES, CUDWORTH, LOCKE, BAYLE, Mr. le Chevalier NEWTON &

Mr. de FONTENELLE, traitent les matières les plus profondes & les plus abstraites des Mathématiques, de la Métaphysique ou des autres parties de la Philosophie; parce qu'ils en parlent conformément aux idées claires & distinctes qu'ils en ont, ils le font entendre à tous ceux qui s'attachent à ces Sciences, avec autant de facilité que peuvent faire d'autres Auteurs, qui narrent de simples faits historiques, ou qui parlent des affaires les plus communes de la vie civile.

Au contraire, lorsque des Ecrivains, aussi habiles à d'autres égards que ceux qu'on vient de nommer, ont passé les bornes de leurs idées claires & distinctes; ils ont travaillé aussi ridiculement & avec aussi peu de fruit, que les Auteurs les plus ignorans, qui traitent des matières qu'ils n'entendent point, ou dont ils n'ont qu'une connoissance confuse.

Il se présente tous les jours tant d'exemples de ces Ecrivains indiscrets & téméraires; on se plaint si fréquemment que les Auteurs se hazardent de traiter des matières qui sont au-delà de leur portée, que je crois pouvoir me dispenser de nommer personne en particulier, & m'épargner le désagrément de censurer des Ecrivains qui
ont

ont d'ailleurs un très-grand mérite. Cependant je me flate qu'on voudra bien me permettre de rapporter à cette occasion ce que j'ai lu dans les *Lettres* de Mr. BAYLE, au sujet du Pere MALEBRANCHE. Ce Pere, comme tout le monde fait, a publié une infinité d'Ecrits pour expliquer & pour défendre l'Opinion qu'il avoit avancée, que *nous voyons tout en Dieu*. Cependant Mr. BAYLE, son Ami & sur d'autres matières son Apologiste: Mr. BAYLE, dis-je, qui avoit l'esprit si juste, si vaste & si pénétrant, après avoir lu tout ce que le Pere MALEBRANCHE a publié sur cette matière, avoue qu'il a encore moins entendu le dernier Livre que les précédens. *J'ai parcouru*, dit-il écrivant à Mr. DES MAIZEAUX, *le nouveau Livre du Pere Malebranche contre Mr. Arnauld; & j'y ai moins compris que jamais sa prétention, que les idées par lesquelles nous connoissons les Objets; sont en Dieu & non pas dans notre Ame. Il y a là du mal-entendu: ce sont, ce me semble, des équivoques perpétuelles* (a). Cela fait voir que le Pere MALEBRANCHE avoit entrepris d'écrire sur un sujet qu'il n'entendoit point, & que par

confé-

(a) Lettre du 16. d'Octobre 1705.

conséquent il ne pouvoit pas faire entendre aux autres.

Après cette espèce de Préambule j'aurois mauvaise grace de faire des excuses au Lecteur sur l'obscurité qui pourra régner dans cet Ecrit. J'avoue que si je ne m'explique pas assez clairement, il aura droit de s'en prendre à moi, & non pas à la matière que j'ai entrepris de traiter. Pour donner donc une juste idée de ce qui me paroît clair à moi-même, je commencerai par établir l'état de la Question.

L'Homme est un *Agent nécessaire*, si toutes ses actions sont tellement déterminées par les causes qui les précèdent, qu'il soit impossible qu'aucune des actions qu'il a faites ait pu n'arriver pas, ou être autrement qu'elle n'a été: ou qu'aucune des actions qu'il fera ne puisse ne pas arriver, ou être autrement qu'elle ne sera. Il est un *Agent libre*, s'il peut, en tout tems, malgré les circonstances où il se trouve, & les causes qui le meuvent, faire des choses différentes ou opposées: ou pour m'exprimer autrement, s'il n'est pas toujours invinciblement déterminé à chaque instant par les circonstances où il se trouve, & par les causes qui le meuvent, à faire précisément l'action qu'il fait, & à
ne

ne pouvoir pas en faire une autre.

Comme c'est ici une Question de fait sur ce qui se passe en nous, nous examinerons, premièrement notre propre Expérience ; & si une fois nous pouvons la connoître, comme assurément nous le pouvons, cette connoissance décidera la Question. Mais, parce que c'est à l'Expérience que les Défenseurs de la *Liberté* ont recours, comme à leur plus fort Argument, & sur lequel ils triomphent, nous ferons d'abord quelques réflexions générales sur l'Argument tiré de l'Expérience, & ensuite nous viendrons à l'Expérience elle-même.

I. Le Vulgaire, ou le Peuple, élevé dans le préjugé qu'il est libre, croit qu'il suffit pour prouver sa *Liberté* d'en appeler à l'Expérience, & se persuade en effet qu'il se sent libre dans une infinité d'occasions. Voici, ce me semble, la source de l'erreur de la plupart des hommes.

Ou ils ne font point d'attention aux causes de leurs actions, ou ils ne les apperçoivent pas particulièrement dans des choses de peu de conséquence ; & de là ils concluent qu'ils sont libres, ou qu'il n'y a point de Cause qui les porte à faire ce qu'ils font.

Ils font aussi souvent des actions dont ils sont ensuite fâchés : & parce que dans le tems qu'ils en sont fâchés , ils ne sentent aucun motif présent qui les porte à faire ces actions : de là ils concluent , qu'ils auroient pu ne pas les faire , dans le tems qu'ils les ont faites ; & qu'ils étoient aussi libres & exempts de la nécessité de les faire , qu'ils étoient libres ou dégagés de tous empêchemens extérieurs.

Ils remarquent encore , qu'ils peuvent agir s'ils veulent , ou ne pas agir s'ils ne veulent pas , sans qu'aucun empêchement extérieur les empêche de faire ce qu'ils veulent , soit qu'ils veuillent agir ou n'agir pas. Ils voyent aussi , qu'ils changent souvent de résolution : qu'ils peuvent choisir , & qu'ils choisissent en effet , à chaque moment , des choses différentes : qu'ils délibèrent souvent , & qu'ils sont par-là quelquefois comme dans une espèce d'équilibre , & dans un état d'indifférence , soit qu'il s'agisse de juger de quelque proposition , & de vouloir ou de choisir quelque objet ; l'Expérience leur apprenant qu'effectivement toutes ces choses se passent en eux , ils les prennent pour des actes d'une

Liberté

Liberté exempte de *nécessité*. Car si vous leur demandez s'ils croient qu'ils sont libres? Ils vous répondront d'abord qu'ils le croient, & vous allégueront quelque une des actions dont nous venons de parler; & croiront sur-tout avoir bien prouvé qu'ils sont libres, lorsqu'ils auront dit qu'ils ont le pouvoir d'agir conformément à leur choix ou à leur volonté. Mais ce n'est pas seulement là un préjugé du Peuple, il y a aussi plusieurs Théologiens & Philosophes, anciens & modernes, qui après avoir bien médité sur cette matière, parlent de la même manière, & donnent des définitions de la *Liberté*, qui sont compatibles avec le *Fatum* ou la *Nécessité*; quoiqu'en même tems ils voudroient qu'on crût, qu'ils exemptent plusieurs actions de l'Homme du pouvoir du *Fatum*, ou qu'ils établissent une *Liberté* exempte de *nécessité*. Les uns disent qu'elle consiste à être tellement maître de ses actions, qu'on puisse les faire & ne les pas faire, comme on voudra (a). Les autres la définissent un pouvoir de faire ce qu'on veut, de telle sorte que si on ne le vouloit pas on ne le feroit pas : on feroit même toute autre chose

(a) La Placette, Eclaircissement sur la Liberté, p. 2.

chose (a). Et d'autres, le pouvoir de faire ou de ne pas faire une action, suivant la détermination ou la pensée de notre esprit, par laquelle l'un est préféré à l'autre (b). Pour peu qu'on examine ces définitions, on verra clairement qu'elles ne conviennent à la Liberté, que prise pour une exemption des empêchemens extérieurs qui peuvent s'opposer à une action : & nullement à la Liberté proprement dite, ou exempte de toute nécessité; comme je le ferai voir plus particulièrement dans la suite de ce Discours, où j'établirai avec eux ce pouvoir, tel qu'ils le définissent, quoique je soutienne en même-tems qu'il n'y a point de Liberté exempte de nécessité.

ALEXANDRE D'APHRODISE'E, très-subtil Philosophe du second Siècle (c), le plus ancien Commentateur que nous ayons d'Aristote, & qui passe pour son plus habile défenseur, & son meilleur Interprète, définit la *Liberté*, *le pouvoir de choisir ce qu'il y a à faire après avoir délibéré & consulté*

(a) Jaquelot, de l'Existence de Dieu, p. 381.

(b) Locke, Essai de l'Entendement Humain, Livre II. Chap. XXI. §. 8.

(c) Voyez la Biblioth. Græca de M. Fabricius, Tom. IV, p. 63. & Vossius de Sectis Philosoph. c. 18.

sulté le pouvoir de choisir & de faire ce qui est le plus convenable à notre Raison ; au lieu que s'il étoit autrement, nous suivrions notre caprice (a). Or un choix fait après une délibération, n'est pas moins un choix nécessaire, que celui qui se fait par caprice. Car, quoiqu'un choix fait par caprice, ou sans délibération, puisse être & soit souvent très-différent d'un choix fait après avoir délibéré, ces deux choix sont également nécessaires, parce qu'ils sont également fondez sur ce que nous avons jugé le meilleur, l'un par une raison, & l'autre par l'autre ; que les raisons soient bonnes ou mauvaises, que les jugemens soient précipités ou formés après un mûr examen, que ce soit caprice ou délibération, tout cela n'y fait aucune différence.

C'est encore ainsi que l'Evêque BRAMHALL's, qui a écrit plusieurs Livres pour défendre la *Liberté*, & qui prétend suivre l'opinion d'Aristote, définit la *Liberté*. Il dit, *que l'acte qui fait que les actions des hommes sont véritablement libres, c'est le pouvoir de choisir, qui consiste à préférer ou à rejeter après avoir délibéré, l'un ou l'autre de deux moyens, ou à préférer un moyen à l'au-*

(a) De Fato, p. m. 57.

à l'autre, lorsque plusieurs se présentent à notre Entendement (a). Or que cette définition fasse consister entièrement la Liberté à choisir les moyens qui nous paroissent les meilleurs (b) & non pas à choisir également ceux qui nous paroissent les pires, & ceux qui nous paroissent les meilleurs; cela paroîtra par les passages suivans. Il dit, que les actions faites dans l'impétuosité & la violence des passions ne sont pas libres; parce qu'alors il n'y a ni délibération ni choix (c). Dire que la volonté est déterminée par des motifs, c'est-à-dire, par des raisons ou des discours, c'est comme si l'on disoit, qu'un Agent est déterminé par lui-même (d) ou qu'il est libre; parce que les motifs ne déterminent pas naturellement, mais moralement, laquelle espèce de détermination est compatible avec la véritable Liberté... Admettant que la Volonté suit toujours la dernière détermination de l'Entendement, cela ne détruit pas la liberté de la Volonté, c'est seulement une nécessité hypothétique. De sorte que, selon lui, la Liberté consiste à choisir

(a) Bramhall's Works, pag. 735.

(b) Voyez ibid p. 697.

(c) Ibid. p. 702.

(d) p. 707.

choisir ou à refuser nécessairement après avoir délibéré; lequel choix ou refus est déterminé moralement & hypothétiquement, ou est nécessaire en vertu de cette délibération.

Enfin, un célèbre Théologien *Arménien*, qui a écrit un Cours de Philosophie, & a eu plusieurs disputes sur le sujet de la Liberté, la fait consister dans l'indifférence de l'Ame pendant qu'elle délibère; car, dit-il, pendant qu'elle délibère, elle est libre jusqu'au moment auquel elle agit; parce que rien ne la détermine nécessairement à agir, ou à n'agir pas (a). Or, pendant que l'Ame délibère, c'est à-dire, pendant qu'elle balance ou qu'elle compare les idées ou les motifs les uns avec les autres, elle n'est pas moins nécessairement déterminée à un état d'indifférence par les apparences de ces idées & de ces motifs, qu'elle est déterminée nécessairement à agir dans le moment auquel elle agit. Pour être libre dans cet état d'indifférence, il faudroit qu'on pût n'être pas dans cet état d'indifférence dans le tems même qu'on y est; ce qui est absurde.

Si

(a) Le Clerc, Bibliothèque Choïse, Tom. XII. p. 303, 104.

Si donc l'Expérience prouve la *Liberté*, que les Auteurs dont nous venons de parler prétendent établir, elle prouve aussi que les hommes n'ont *aucune Liberté exempte de nécessité*.

II. Comme les Partisans de la *Liberté* qu'on vient de nommer, nous en donnent des définitions comme fondées sur l'Expérience, qui sont compatibles avec la *Nécessité*; aussi plusieurs de ceux qui défendent cette même *Liberté*, avec le plus de zèle, détruisent par leurs concessions tous les Argumens que l'on peut tirer de l'Expérience.

ERASME dans son Traité du *Libre-Arbitre* contre Luther, dit que de toutes les difficultez qui ont embarrassé les Théologiens & les Philosophes de tous les siècles, il n'y en a point de plus grande que celle du *Libre-Arbitre* (a); & Mr. Le Clerc parlant de ce Traité d'Erasme, dit que la question du *Libre-Arbitre* étoit trop subtile pour un homme comme Erasme, qui n'étoit point Philosophe; & que de là vient qu'il se contredit si souvent (b).

Le feu Evêque de Salisbury qui prétend
que

(a) Erasmi Opera, Tom. IX. p. 1215.

(b) Biblioth. Choisie, Tom. XII. p. 51.

que chacun sent cette Liberté par son expérience, avoue cependant, que cette matière est sujette de tous côtez à de grandes difficultez, & qu'ainsi il ne veut point entreprendre de les éclaircir ni de les résoudre (a).

BERNARD OCHIN, un des plus beaux Génies d'Italie, a publié un Ouvrage très-subtil sous le titre de, *Labyrinthes du Libre-Arbitre & de la Prédestination* (b), &c. où il fait voir que ceux qui assûrent que l'Homme agit librement, s'embarassent dans quatre grandes difficultez ; & que ceux qui établissent qu'il agit nécessairement, se jettent dans quatre autres. De sorte qu'il forme huit *Labyrinthes*, quatre contre la *Liberté*, & quatre contre la *Nécessité*. Il se tourne de tous côtés pour tâcher d'en sortir, mais n'y trouvant aucune issue, il conclud chaque Article par une prière où il demande à Dieu de le tirer de ces Abîmes. Il est vrai que dans
le

(a) *Exposition des XXXIX. Articles de l'Eglise Anglicane*, pag. 117. & 27.

(b) *Labyrinthis*, hoc est, de libero, aut servo Arbitrio, de divina Prænotione, Destinatione, & Libertate, Disputatio, & quoniam pacto sit ex iis *Labyrinthis* exeundum, Authore Bernardino Ochino Senensi, nunc primum ex Italico in Latinum translatus. Basileæ apud Petrum Pernam. in 8o.

le cours de cet Ouvrage, il tâche de fournir des moyens pour sortir de ces Labyrinthes; mais-enfin il conclud que la seule voye, c'est de dire avec Socrate: *Hoc unum scio quod nihil scio*. Nous devons, dit-il, être tranquilles, & conclure, que Dieu ne demande de nous dans cette occasion, ni l'affirmative, ni la négative. Et Voici le titre du dernier Chapitre de son Livre: *Qua via ex omnibus supradictis Labyrinthis citò exiri possit, quæ doctæ ignorantiae via vocatur*.

Un Auteur célèbre, qui en appelle à l'Expérience de tout le monde pour prouver la Liberté, avoue qu'il n'y a point de Question dans la Philosophie, plus obscure & plus difficile que celle de la Liberté: que les Savans se contredisent plus les uns les autres, & tombent plus souvent en contradiction avec eux mêmes sur cette matière, que sur aucune autre: qu'il écrit contre l'idée que l'on a ordinairement de la Liberté; & qu'il tâche d'en donner une autre idée, qu'il reconnoît être embarrassée (a).

Mais comment tout cela peut-il arriver dans un fait si clair, & qu'on suppose que

(a) King de Origine Mali, p. 91, 127, 99, 105, & 117.

que chacun éprouve en lui-même ? Quelle difficulté peut-il y avoir à établir un fait clair & simple, & à marquer ce que chacu sent ? Quel besoin y a-t-il de tant *philosopher* ? Pourquoi tant de contradictions sur ce sujet ? & comment tous les hommes savent-ils par expérience qu'ils sont libres, puisqu'on convient que *l'idée communément reçue de la Liberté est fautive*, ou qu'on ne la sent pas par expérience ; & qu'on établit comme fondée sur l'Expérience une *nouvelle idée de la Liberté*, à laquelle on n'avoit pas encore pensé, ou du moins à laquelle peu de gens avoient fait attention ? Tout cela pourroit-il arriver, si la Liberté étoit un fait clair & évident ?

III. D'autres semblent être entraînez dans le parti de la *Liberté*, par les inconvéniens dont ils supposent que la doctrine de la *Nécessité* est suivie. En effet, le grand Episcopius reconnoît dans son *Traité du Libre-Arbitre*, que les Partisans de la Nécessité semblent avoir l'Expérience de leur côté, & que c'est la raison pourquoi ils sont en si grand nombre. „ Ils alléguent, „ *dit-il*, une raison très-forte, & où ils „ triomphent, c'est que la Volonté est „ déterminée par l'Entendement, & sou-
 „ tien-

„ tiennent, que si cela n'étoit pas, la Volon-
 „ té feroit une faculté aveugle, qui pour-
 „ roit vouloir le mal comme mal, & re-
 „ jeter ce qui est plaisant & agréable : &
 „ que par conséquent toutes les persua-
 „ sions, les promesses, les raisonnemens
 „ & les menaces, n'auroient non plus
 „ d'influence sur les hommes, que sur
 „ le bois ou la pierre (a).” *Voilà, ce*
qui, selon lui, est un raisonnement très-
plausible, & qui a une apparence de proba-
bilité. Il convient que c'est le sentiment gé-
néralement reçu dans les Ecoles; que c'est
un écueil contre lequel les plus habiles défen-
seurs de la Liberté ont échoué, sans avoir
été capables d'y répondre; & que c'est cette
raison, cet Argument, (ou plutôt cette
Expérience) qui a entraîné tant de mon-
de dans tous les siècles, & même dans
celui-ci, dans l'opinion que toutes choses
arrivent par une fatale nécessité. Mais
parce que ce sentiment rend toutes les ac-
tions des hommes nécessaires, & renverse
par-là, selon lui, tous les fondemens de
la Religion, détruit la force des Loix, &
rend inutiles tous les motifs des peines
& des récompenses, il conclut qu'il doit
être

(a) *Episcopii Opera*, Tom. I. p. 198, 199, 200.

être certainement faux; & son zèle pour la Religion lui fait abandonner une opinion qui, selon lui, est cependant très-plausible, & la plus généralement reçue. Plusieurs autres zélés Partisans de la *Liberté*, ont été forcés aussi-bien que lui, par ces prétendues difficultés, à s'inscrire en faux contre l'*Expérience manifeste*. Je dis l'*Expérience manifeste*, car ne sommes-nous pas manifestement déterminés à juger, à vouloir ou à agir, par le plaisir ou par la douleur, ou par ce qui nous paroît raisonnable ou déraisonnable? Au lieu que s'ils avoient pu comprendre, que les Loix, la Morale, les peines & les récompenses, ne sauroient être établies sur d'autre fondement que celui du Dogme de la *Nécessité*; & qu'au contraire c'est détruire tous les fondements des Loix & de la Morale que de supposer que l'Homme est un Etre libre, (comme nous démontrerons dans la suite); ils nous accorderoient volontiers que l'*Expérience* est contraire au *Libre-Arbitre*, & nieroient la *Liberté*, dès qu'ils verroient qu'on n'en a pas besoin, pour maintenir des choses aussi nécessaires que celles-là. Et pour une plus grande preuve de ce que j'avance, qu'on examine les Ecrits des plus habiles défenseurs de la *Liberté*,

berté, & on verra (comme ils le reprochent les uns aux autres) qu'ils se contredisent très-souvent, que leurs discours sont obscurs, & qu'ils ne savent en quoi faire consister la *Liberté*; du moins on trouvera qu'on ne comprend rien dans leurs Ecrits; comme M. Locke ne comprenoit rien dans le Traité d'Episcopus sur cette matière (a), quoique d'ailleurs cet Auteur ait écrit dans tous ses autres Ouvrages, avec beaucoup de clarté & de force.

IV. Il y en a d'autres, tant parmi les défenseurs du Dogme de la *Liberté*, que parmi ceux qui le rejettent, qui parlant du sentiment qu'ils ont de leur propre expérience, & de celui qu'en ont les autres hommes, en donnent une idée très-différente de ce qui en est ordinairement cru par ceux qui soutiennent la *Liberté*.

Le *Fatum*, dit un ancien Auteur, est prouvé suffisamment par l'opinion généralement reçue parmi les hommes, & par la persuasion qu'ils en ont tous; Car lorsque tous les hommes sont d'accord sur une chose, ils ne sauroient se tromper, quoiqu'il y en ait un petit nombre qui s'éloigne de l'opinion générale, en faveur de quelques dogmes qu'ils avoient

(a) Lettres, p. 521.

avoient auparavant adoptés. C'est pourquoi, ajoute-t-il, Anaxagoras le Clazoménien, quoique d'ailleurs bon Naturaliste, ne mérite pas qu'on fasse aucune attention à ce qu'il dit, lorsque contre l'opinion générale de la plupart des hommes, il assure, „ que rien „ ne se fait en conséquence du *Fatum*, & „ que ce n'est qu'un mot qui ne signifie „ rien (a); & il paroît par tous les Auteurs qui ont rapporté les différens sentimens qu'on a eus sur cette matière, que la croyance d'un *Fatum* qui regle tous les événemens, a toujours été l'opinion la plus généralement reçue, soit parmi les Philosophes soit parmi le Peuple; comme elle l'est encore aujourd'hui parmi la plus grande partie du genre humain, ainsi que cela paroît par les Relations des Voyageurs. Et quoique cette opinion n'ait pas été aussi générale parmi les Chrétiens, qu'elle l'a été & qu'elle l'est parmi toutes les autres Religions; il est cependant certain qu'il s'est trouvé & qu'il se trouve encore un grand nombre de Fatalistes parmi les Chrétiens; & les Théologiens partisans du Libre Arbitre avouent eux-mêmes, qu'il y a d'aussi grands Fatalistes parmi les Chrétiens.

(a) Alexander de Fato, p. 55.

tiens que parmi les anciens Philosophes (a).

Mr. Bayle, ce Génie si vaste & si pénétrant, remarque que ceux qui ont examiné à fond les actions de l'Homme, ont là-dessus des idées fort opposées à celles qu'on en a communément. Ceux, dit-il, qui n'examinent pas à fond ce qui se passe en eux-mêmes, se persuadent facilement qu'ils sont libres, mais ceux qui ont étudié avec soin les ressorts & les circonstances de leurs actions ... doutent de leur franc arbitre; & viennent même jusqu'à se persuader que leur Raison & leur Esprit sont des Esclaves, qui ne peuvent résister à la force qui les entraîne, où ils ne voudroient pas aller (b). Il dit aussi dans une de ses Lettres, que les meilleures preuves qu'on allégué pour prouver que l'Homme est libre, sont que, sans cela, l'homme ne pécheroit point, & que Dieu seroit l'auteur des mauvaises pensées, aussi-bien que des bonnes (c).

Et le célèbre Mr. Leibnitz, ayant remarqué

(a) Réeves's Apologies &c. Vol. I. p. 150. Scherlock of Providence, p. 66.

(b) Dictionnaire Critique, Article d'Helène. Remarque T. Δ.

(c) Lettre du 13 de Décembre 1696. à Mr. l'Abbé du Bos.

qué que Mr. King, Archevêque de Dublin, en appelloit à l'Expérience pour appuyer son idée de la Liberté (qui selon ce Prélat consiste dans une indifférence pure) ne demeure point d'accord que nous sentions une telle indifférence, ni que ce sentiment prétendu suive de celui de la Liberté. Nous sentons ordinairement en nous, dit-il, quelque chose qui nous incline à notre choix. Et lorsqu'il arrive quelquefois que nous ne pouvons point rendre raison de toutes nos dispositions, un peu d'attention pourtant nous fait connoître que la constitution de notre corps, Et des corps ambiens, l'assiette présente ou précédente de notre Ame, Et quantité de petites choses enveloppées dans ces grandes choses, peuvent contribuer à nous faire plus ou moins goûter les objets, sans qu'il y ait personne qui attribue cela à une pure indifférence, ou à une je ne sai quelle force de l'Ame qui fasse sur les objets, ce qu'on dit que les Couleurs font sur le Caméléon (a). Enfin, il est si éloigné de croire que cette idée de la Liberté soit fondée sur l'Expérience, qu'il la traite de chimère, & la compare à cette puissance magique qu'on attribue

(a) Remarque sur le Livre de l'Origine du Mal, pag. 78.

tribue aux Fées, de transformer les choses comme il leur plaît (a).

Enfin, les Journalistes de Paris, bien loin de reconnoître que l'idée de ce Prélat sur la Liberté soit fondée sur l'Expérience, disent que ce Docteur n'étant content d'aucune des opinions qu'on a sur la Liberté, en propose une nouvelle, & qu'il pousse l'indifférence jusques à soutenir que le plaisir n'est pas le motif, mais l'effet de la volonté. Placet iis quia eligitur, non eligitur quia placet. Cette pensée, ajoutent-ils, le fait tomber dans beaucoup de contradictions (b).

De sorte qu'après tout, la matière de l'Expérience par rapport à la Liberté, se réduit à ceci. Quelques-uns donnent le nom de Liberté à des actions, qui étant expliquées paroissent clairement être des actions nécessaires. D'autres qui en appellent à l'Expérience, se contredisent eux-mêmes, & combattent cette même Expérience, en avouant que cette matière est embarrassée, & la traitant d'une manière fort obscure. D'autres sont poussez à défendre la Liberté, par les difficultés dont ils supposent que la doctri-

(a) *Ibid.* p. 84.

(b) *Journal des Savans*, du 16 de Mars 1705.

doctrine de la Nécessité est suivie, s'attachans à combattre ce qui de leur aveu paroît être fondé sur l'Expérience. D'autres enfin, qui ont beaucoup de pénétration, croient ou qu'on ne sauroit prouver la Liberté par l'Expérience: ou que nous pouvons nous convaincre par l'Expérience que nous sommes des *Agens nécessaires*; & la plûpart des hommes ont toujours été dans ce dernier sentiment.

Après avoir montré, par l'aveu même des partisans de la Liberté, que l'Expérience ne nous convainc pas d'une manière claire & évidente que nous soyons libres, & avoir par conséquent renversé l'argument que l'on tire de l'Expérience pour prouver la Liberté; nous allons passer à l'Expérience elle-même, & examiner si elle nous fait voir que l'Homme est un Agent libre ou nécessaire. Pour cet effet nous considérerons les différentes actions de l'homme qui ont du rapport à ce sujet, & qui se réduisent, si je ne me trompe, à ces quatre principales: 1. La perception des idées: 2. Le Jugement qu'on fait des Propositions: 3. Vouloir; 4. & faire ce que nous voulons.

I. Pour ce qui regarde la *Perception des idées*, on ne sauroit douter qu'elle ne soit
une

une action nécessaire de l'Homme, puisqu'elle n'en est pas même une action volontaire. Les *idées* tant de *sensation*, que de *réflexion*, se présentent à nous, soit que nous le voulions, ou que nous ne le voulions pas; & nous ne saurions les rejeter. Nous ne pouvons pas ne pas sentir que nous pensons, dans le tems que nous pensons; & par-là nos idées de réflexion sont nécessaires. Lorsque nous sommes éveillés, nous ne pouvons pas ne pas sentir l'impression que les objets font sur nos Sens, & par-là nos idées de sensation sont nécessaires. Et comme ces idées nous viennent nécessairement, aussi chaque idée est nécessairement ce qu'elle est dans notre Esprit; car il n'est pas possible qu'une chose soit différente d'elle-même. Cette première action nécessaire est, comme l'on voit, le fondement & la cause de toutes les autres actions intelligentes de l'Homme & les rend aussi nécessaires. Car, comme dit très-bien un Auteur judicieux, & qui a observé avec attention ce qui se passe au dedans de l'Homme: *Les Temples ont leurs images sacrées, & nous voyons l'influence qu'elles ont toujours eu sur une grande partie du Genre Humain; mais dans la vérité, les idées & les images qui sont dans*
l'Esprit

l'esprit des hommes, sont ces Pouvoirs invisibles qui les gouvernent constamment, & c'est à ceux-ci qu'ils sont toujours prêts à se soumettre (a).

II. La seconde action de l'Homme est de *juger des Propositions*. Toute Proposition doit paroître ou évidente d'elle-même, ou évidente par preuves ; ou probable, ou improbable ; ou douteuse, ou fausse. Or ces différentes apparences sous lesquelles ces Propositions se présentent à moi, étant fondées sur ma capacité, & sur le degré de lumières que ces Propositions renferment par rapport à moi, je ne suis non plus le maître de changer ces apparences, sous lesquelles elles se présentent, que je le suis de changer l'idée que le Rouge produit en moi. Je ne puis pas juger, non plus, d'une manière contraire à ces apparences ; car qu'est-ce que *juger d'une Proposition*, si ce n'est juger qu'une Proposition paroît être ce qu'elle paroît être ? ce que je ne ferois m'empêcher de faire sans me mentir à moi-même, c'est-à-dire, sans faire une chose qui est impossible.

Si quelqu'un donc croit qu'il peut
juger

(a) Locke's Posthumous Works, p. 1, 2.

qu'une Proposition , qui lui paroît évidente , ne l'est pas, ou qu'une Proposition probable l'est plus ou moins qu'elle ne le lui paroît être , après l'avoir examinée ; il ne fait ce qu'il dit , comme il pourra lui-même s'en convaincre , s'il veut définir les mots dont il se sert. Tous les anciens Philosophes , & même les *Académiciens* , ont soutenu que l'Homme étoit nécessairement déterminé par les apparences. Cicéron dit , *qu'il faudroit dépouiller l'Homme de sa Raison, pour lui ôter le pouvoir de donner son consentement ; car il est aussi nécessaire à l'Esprit de se soumettre à ce qui est clair , qu'à une Balance de pancher du côté où il y a le plus de poids. Et comme il est impossible que toutes les Créatures vivantes ne recherchent ce qui leur est agréable, il est de même impossible que les Créatures raisonnables ne se rendent à ce qui est clair. C'est pourquoi si les choses dont nous disputons sont vraies , il est inutile de parler de consentement , parce que celui qui comprend ou apperçoit une chose, par là même donne son consentement. Il remarque aussi que le consentement ne précède pas seulement la pratique du Vice, mais aussi de la Vertu : l'attachement que l'Homme a pour la Vertu est fondé sur ce qu'il lui a donné son appro-*
ba.

bation ou son consentement. Et il est nécessaire qu'il y ait quelque chose qui se présente à nous sous certaines apparences, afin que nous donnions notre consentement à cette apparence. C'est pourquoi celui qui ôte à l'Homme ces apparences & ce consentement détruit tout le pouvoir qu'il a d'agir. (a)

Il est clair que la force de ce raisonnement s'étend à tous les différens jugemens que les hommes font sur les apparences des choses. Et Cicéron en qualité d'Académicien étend sans doute la Nécessité, sur toute sorte de jugemens ou de consentemens que l'Homme donne aux apparences des choses, (lesquelles les Grecs appellent *Φαινόμενα*, & lui-même *visa*). Sextus Empiricus dit, que ceux qui assûrent que les Pyrrhoniens détruisent les apparences, ne les ont jamais pratiqués, & ne les entendent pas. Car nous ne détruisons pas, dit-il, les passions auxquelles nos Sens se trouvent exposés, soit que nous le voulions ou ne le voulions pas, & qui nous forcent à nous soumettre aux apparences. Car lorsqu'on nous demande si les objets sont tels qu'ils nous paroissent être? Nous n'en nions pas les apparences, & n'en doutons pas; mais

nous

(a) Cicero, *Academ. Quæst. Lib. II.*

nous doutons seulement , si les objets extérieurs sont ce qu'ils paroissent être. (a)

III. *Vouloir* , est la troisieme action de l'Homme que je me propose d'examiner. L'expérience nous apprend tous les jours que nous commençons , ou nous nous abstenons de faire ; que nous continuons, ou finissons plusieurs actions , purement par une pensée ou préférence de notre Esprit , qui nous fait faire ou ne pas faire , nous fait continuer ou finir, telle ou telle action. Ainsi avant que nous pensions ou délibérions sur un sujet, ou avant que nous fassions une chose , nous préférons ces choses à toutes les autres qui peuvent entrer en concurrence avec elles. De même , si nous nous abstenons de faire ces actions , lorsqu'il y en a quelque'une qui se présente à notre Esprit, ou si nous continuons à en faire quelque'une que nous avons déjà commencée ; ou si en quelque tems que ce soit , nous cessons de les faire , nous nous abstenons de les faire, nous les continuons , ou nous les achevons , parce que nous préférons ou aimons mieux nous en abstenir que les faire, les continuer que les finir, & les finir que les
conti.

(a) *Pyrrhon. Hypot. Lib. II. Cap. 10.*

continuer. Ce pouvoir qu'a l'Homme de se déterminer à commencer ou à s'abstenir de faire une action, à la continuer ou à la finir, c'est ce qu'on appelle la *Volonté*; & l'exercice actuel de ce pouvoir, c'est ce qu'on appelle *Vouloir*.

On fait ordinairement deux Questions sur cette matière : *La première*, si nous sommes libres de vouloir, ou de ne vouloir pas ? Et *la seconde*, si de deux ou de plusieurs objets, nous sommes également libres de vouloir l'un ou l'autre ?

I. A l'égard de la première Question, *si nous sommes libres de vouloir, ou de ne vouloir pas* ? Il est évident que nous n'avons pas cette liberté ; car si l'on propose à un homme de faire sur le champ quelque chose qui est en son pouvoir, comme *de se promener*, il se produira d'abord en lui la volonté de se promener, ou de ne se promener pas. Et si on lui propose une chose qui est en son pouvoir, & qu'il ne doive faire que le lendemain, comme *de s'aller promener le lendemain*, il ne sera pas moins déterminé à produire d'abord quelque acte de volonté. Car d'abord, ou il voudra, ou ne voudra pas ce qu'on lui propose ; ou il voudra différer jusques au lendemain à vouloir, c'est-à-dire, à se

déterminer sur ce sujet : & dans ce dernier cas , il n'aura pas été moins déterminé à produire sur le champ un acte de volonté , que dans le premier. Toutes les fois donc qu'on propose à l'Homme quelque chose à faire qui est en son pouvoir , il faut qu'il produise immédiatement quelque acte de volonté.

On voit par-là combien se trompent ceux qui *s'imaginent* que les hommes ont la liberté de vouloir , ou de ne vouloir pas, parce qu'ils peuvent suspendre leur volonté, par rapport à ce qui ne doit être fait que dans un tems éloigné (a) : en quoi il est visible qu'ils se laissent tromper par des mots. Car lorsqu'on dit que l'Homme est nécessairement déterminé à vouloir , on n'entend pas par-là que toutes les fois que deux objets lui sont proposés il soit déterminé à en choisir, ou à en vouloir un sur le champ ; ou même que dans de certains cas , il soit nécessairement déterminé à n'en choisir absolument aucun, comme si on lui propose d'aller voyager en France , ou en
Hol-

(a) Mr. Locke , *Essai de l'Entendement Humain*, Liv. II. Chap. 21. §. 56.

Hollande ; mais que toutes les fois qu'on lui propose quelque chose à faire , il faut nécessairement qu'il produise quelque acte de volonté. Et il n'est pas moins déterminé à vouloir , parce qu'il suspend souvent sa volonté ou son choix , dans de certains cas , parce que la suspension de la volonté est elle-même un acte de la volonté , c'est vouloir différer de vouloir sur le sujet que l'on propose. Enfin , quoiqu'on regarde la *suspension de la Volonté* , comme une preuve incontestable que l'Homme est libre ; cependant il n'y a aucune différence entre ce cas & les cas les plus ordinaires où nous voulons & où nous choisissons , parce qu'un objet nous paroît manifestement meilleur qu'un autre. Car comme , lorsqu'un homme veut ou choisit de demeurer en Angleterre plutôt que d'en sortir , (à quoi il est clairement déterminé par le plaisir qu'il trouve à demeurer en Angleterre) il rejette la volonté d'en sortir : de même un homme qui suspend sa volonté sur quelque chose , veut rien faire par rapport à cette chose , pour le présent , ou renvoie pour un tems à vouloir là-dessus ; or ces circonstances de rejeter entièrement ou de renvoyer pour un tems , ne changent rien

dans la question. De sorte qu'il en est de la volonté ou du choix qui produit cette suspension , comme de tous nos autres choix & de toutes nos autres volontés.

II. En second lieu , voyons à présent, *si de deux ou de plusieurs objets nous sommes également libres de vouloir l'un ou l'autre*. Pour cet effet, nous considérons premièrement , si nous sommes libres de vouloir un de deux ou de plusieurs objets entre lesquels nous appercevons quelque différence ; c'est-à-dire , dont l'un , à tout prendre , nous paroît meilleur que les autres, ou dont l'un , à tout prendre , nous paroît moins mauvais qu'un autre. Et cela ne sera pas difficile à décider , si nous considérons ce que c'est que vouloir. *Vouloir ou préférer* , c'est la même chose par rapport au bien & au mal, qu'est *juger* par rapport au vrai ou au faux. C'est juger qu'une chose, à tout prendre, est meilleure qu'une autre , ou qu'elle n'est pas si mauvaise qu'une autre. C'est pourquoi comme nous jugeons du vrai & du faux par les apparences , faut aussi que nous voulions ou préférions les choses suivant ce qu'elles nous paroissent être , à moins que nous ne

puiss

puissions nous mentir à nous-mêmes , & croire que la même chose que nous croyons la meilleure , est la plus mauvaise.

Un habile Auteur exprime fort bien cette matière , lorsqu'il dit : " Cette question, savoir si l'Homme est libre de vouloir, suivant qu'il lui plaît, le mouvement ou le repos , est si manifestement absurde en elle-même , qu'elle devroit suffire pour nous convaincre , que la Liberté n'a aucun rapport à la volonté. Car demander , si un homme est libre de vouloir se mouvoir, ou demeurer dans le repos ; parler, ou se taire, suivant qu'il lui plaît , c'est demander si un homme peut vouloir ce qu'il veut ; ou se plaire à ce qui lui fait plaisir ? Question qui n'a pas besoin de réponse. (a)

Supposer qu'un Etre doué de sentiment est capable de vouloir ou de préférer, (appelez-le comme il vous plaira) le Mal , & refuser le Bien, c'est nier que cet Etre soit véritablement doué de sentiment ; car tous les hommes, tant qu'ils
ont

(a) Mr. Locke, *ibid.* Liv. II. Chap. 21. §. 25.

ont l'usage de la Raison cherchent le plaisir & la félicité, & évitent la douleur & le malheur ; & cela dans le tems même que leur volonté les porte à des actions qu'ils croient devoir être suivies des conséquences les plus terribles.

C'est pourquoi Mr. Norris remarque très-judicieusement , que *tout homme qui pèche , s'imagine dans le tems qu'il pèche , que tout bien considéré , c'est un moindre mal de faire ce qu'il fait , que de ne pas le faire ; qu'autrement , il seroit impossible qu'il péchât* : Et il le prouve par l'exemple de S. Pierre qui renia son Maître. Il jugea , dit-il , qu'il devoit choisir le parti qu'il prit , c'est-à-dire , il jugea que le crime de renier son Maître, dans cette occasion, étoit un moindre mal , que le risque qu'il couroit en ne le reniant pas ; c'est pour cela qu'il choisit ce parti. Autrement s'il avoit alors actuellement cru que ce crime étoit le plus grand mal , tout ce en quoi il auroit jugé que ce mal étoit plus grand que l'autre, auroit été choisi gratis, & par conséquent il auroit choisi le mal comme mal , ce qui est impossible. (a)

Un autre habile Philosophe remarque,
qu'il

(a) *Theory of Love*, p. 199.

qu'il y a en France plusieurs nouveaux Réunis, qui vont à la Messe avec un dépit qui approche de la fureur. Ils savent qu'ils offensent Dieu mortellement ; mais comme chaque absence leur coûteroit deux pistoles plus ou moins, & qu'ayant bien supputé, ils trouvent qu'au bout d'un certain tems, cette amende autant de fois payée qu'il y a de jours de Fêtes & de Dimanches, les réduiroit eux & leurs enfans à mendier de porte en porte, ils concluent qu'il vaut mieux offenser Dieu que de se réduire à la mendicité. (a)

Enfin, quoiqu'il n'y ait rien de si ridicule, qu'on ne puisse appuyer de l'autorité de quelques anciens Philosophes il n'y en a cependant aucun, dit Platon, qui ait été assez ridicule par assurer que les hommes fassent le mal volontairement ; & il assure, que c'est une chose contraire à la nature de l'Homme de desirer le Mal comme mal, & de ne pas rechercher le Bien ; & que lorsqu'un homme est forcé de choisir de deux maux, on n'en trouvera jamais un qui choisisse le plus grand, s'il est en son pouvoir de

(a) Mr. Bayle, Réponse aux Questions d'un Provincial, Tome III. p. 756.

de choisir le moindre , & que c'est-là une vérité reconnue de tout le monde (a). Les Philosophes modernes qui ont été les plus grands défenseurs de la Liberté , avouent que tout ce que la volonté choisit , elle le choisit sous l'idée du Bien ; & que l'objet de la volonté c'est le Bien en général , qui est la fin de toutes les actions de l'Homme (b).

En voilà assez pour faire voir que l'Homme n'est pas libre de choisir indifféremment l'un ou l'autre de deux objets, entre lesquels (tout considéré) il apperçoit quelque différence ; cela peut suffire aussi pour rendre raison de tous les choix de cette nature qu'on peut marquer.

Mais, en second lieu , quelques partisans de la Liberté prétendent que nous sommes libres , lorsqu'il s'agit de choisir entre des choses indifférentes, ou semblables comme de deux ou de plusieurs œufs en choisir un ; & que dans les cas de cette nature les objets ne fournissant aucun motif qui puisse nous déterminer, on n'est porté par aucune nécessité à choisir l'un plutôt que l'autre , parce qu'il n'y

a

(a) *Platon. Opera, Tom. I. p. 345. 346.*

(b) *Bramhall's Works, p. 656. 658.*

a entr'eux aucune différence sensible ; mais qu'on en choisit un par acte de sa volonté , sans aucune autre raison que parce qu'on le veut ainsi.

A quoi je réponds, 1. en demandant si ce n'est que dans ce cas, & dans les autres semblables, que l'Homme est libre de vouloir , & de choisir entre plusieurs objets ? Si ce n'est que dans ce cas-là, nous voilà déjà fort avancés dans la résolution de cette question ; car de tous les objets de la volonté , il n'y en a qu'un très-petit nombre (si tant est qu'il y en ait du tout) qui soient parfaitement semblables ; & parce qu'on reconnoît par-là que l'Homme est un Agent nécessaire dans tous les cas où il y a une différence sensible entre les objets ; & par conséquent dans tous les cas qui regardent la Morale ou la Religion , quoique ce ne soit , dit-on , qu'afin de sauver l'une & l'autre qu'on fait de si grands efforts pour soutenir une chose aussi absurde , & aussi contradictoire qu'est une *Liberté exempte de nécessité*. De sorte que voilà cette Liberté réduite à rien , ou du moins à très-peu de chose ; & renversée par rapport aux vûes importantes que l'on a , dit-on , en la soutenant. Si ce ne sont pas là les seuls

cas où l'Homme est libre de vouloir ou de choisir entre plusieurs objets, & qu'il soit libre de vouloir ou de choisir dans d'autres cas : qu'on nous marque ces cas-là, & non pas ceux qui ne sont d'aucune conséquence , & qui par la grande ressemblance que les objets ont entr'eux , & par d'autres raisons, rendent moins facile la connoissance des causes qui déterminent la volonté de l'Homme ; & ne servent par conséquent qu'à obscurcir cette question, que l'on pourroit bien mieux décider en considérant *si l'Homme est libre de vouloir ou de ne pas vouloir* dans des cas de plus grande importance.

2. Je réponds en second lieu, que lorsqu'on fait un choix , il ne peut y avoir aucune égalité de circonstances qui le précède. Car dans le cas où il s'agit de choisir de deux ou de plusieurs œufs, entre lesquels il n'y a aucune différence sensible ; il n'y a point , & il ne sauroit y avoir aucune véritable égalité de causes & de circonstances qui précède ce choix. Il ne suffit pas pour rendre les choses égales à la volonté, qu'elles soient égales , ou qu'il y ait de la ressemblance entre elles ; toutes les différentes modifications de l'Homme, ses opinions , ses pré-

préjugez, son tempérament, ses habitudes & la situation où il se trouve, ont part à son choix, & n'en sont pas moins les causes, que les objets extérieurs entre lesquels il choisit. Et ces choses-là feront toujours panacher, & détermineront sa volonté, & lui rendront le choix qu'il fait, préférable à tout autre, quelque ressemblance qu'il puisse y avoir entre les objets que nous choisissons. Dans le cas, par exemple, où il s'agit de choisir un œuf de deux qui sont semblables, il y a, premièrement, dans la personne qui choisit, une volonté de manger ou de faire usage d'un œuf. Il y a, en second lieu, une volonté de n'en prendre qu'un, ou d'en prendre un d'abord. Et en troisième lieu, en conséquence de ces deux volontés il arrive que dans le même instant il choisit & en prend un, lequel il choisit ou prend ordinairement suivant l'habitude que les parties de son corps ont prise depuis long-tems, & qui a été formée par sa volonté ou par d'autres causes, ou suivant que ces parties se trouvent alors déterminées par quelques circonstances particulières. Et si nous examinons bien nos actions, nous trouverons que c'est de cette manière que nous avons été déterminez

minez dans la plûpart des choix que nous avons fait , lorsqu'il ne s'est trouvé dans les objets mêmes aucune cause qui pût nous déterminer. Car nous savons par expérience , que nous nous servons de toutes les parties de notre corps, ou par habitude, ou par quelque cause particulière qui en détermine alors l'usage.

En quatrième lieu, il y a toujours dans l'enchaînement des causes qui précèdent leurs effets , & particulièrement lorsque ces effets ont entr'eux une très-grande ressemblance, certaines différences imperceptibles tant à cause de leur petitesse, que parce que nous ne sommes pas accoutumés à y faire attention, lesquelles cependant concourant avec d'autres causes, produisent aussi nécessairement leurs effets, comme lorsqu'un grain de sable fait pancher la Balance, entre deux poids égaux, quoique l'œil ne puisse pas découvrir que, lorsqu'une Balance panche, il faut qu'il y ait un plus grand poids de ce côté-là, que de l'autre, & que, lorsqu'elle est en équilibre, le moindre poids suffit pour la faire pancher : de même nous pouvons être certains que dans ce vaste enchaînement de causes qui précèdent toutes sortes d'effets, la moindre circonstance suffit

fit pour en produire un : & qu'il faut qu'il y ait toujours quelque cause qui détermine notre choix, quoique nous ne l'appercevions pas, ou ne puissions pas même l'appercevoir ; parce que *tout ce qui a un commencement, doit avoir une cause*. Ce dernier principe nous porte nécessairement à juger que nos actions sont déterminées par quelque cause, lors même que nous ne pouvons pas découvrir cette cause particulière ; comme nous jugeons que c'est un plus grand poids qui fait pancher la Balance, quoique nos yeux ne puissent découvrir aucune différence entre les deux poids.

Mais si l'on pose le cas d'une véritable égalité ou indifférence, on verra encore plus clairement la vérité de ce que je viens de dire. Supposons que deux œufs paroissent parfaitement égaux à un homme, & qu'il n'ait pas la volonté de manger des œufs, car c'est ainsi qu'il faut faire la supposition pour le mettre dans un état de parfaite indifférence ; parce que si une fois on suppose qu'il a la volonté de manger des œufs, cette volonté amenera nécessairement un enchaînement de causes qui détruiront toujours l'égalité de circonstances par rapport à l'objet de son choix.

choix. D'ailleurs , cet homme aura bientôt une seconde volonté, qui sera de manger un de ces œufs avant l'autre. Et ces deux volontez ne manqueront pas de le porter à agir, & à se servir des parties de son corps pour parvenir à son but ; ces parties étant déterminées dans leurs mouvemens , comme on l'a déjà dit , ou par quelques circonstances particulières alors présentes, ces parties, dis-je , sont cause que l'Homme agit & prend d'abord un de ces œufs avant l'autre & préférablement à l'autre. Le cas d'une véritable égalité étant ainsi posé , je dis qu'il est évident que cet homme ne feroit, n'y ne pourroit faire aucun choix ; & que dès le commencement il est visiblement mis dans un état à n'en pouvoir faire aucun. Car tout homme fait par expérience , qu'avant qu'il puisse choisir entre deux œufs , il faut qu'il ait la volonté de manger un œuf ; autrement il ne se souciera ni de l'un ni de l'autre. Et nous savons aussi par expérience , qu'à l'égard des choses qui sont l'objet de notre choix, si on n'a pas avant toutes choses la volonté de choisir, on n'en choisira aucune. Personne n'épouse une femme plutôt qu'une autre, ne voyage en France plutôt que dans un autre

autre Pais, ou n'écrit un Livre sur un sujet plutôt que sur un autre, sans avoir auparavant la volonté de se marier, de voyager, ou d'écrire.

C'est donc contredire l'Expérience, que de supposer qu'on puisse faire un choix dans une véritable égalité de circonstances. Et par conséquent l'Expérience prouve que la Volonté de l'Homme est toujours déterminée nécessairement.

IV. Examinons présentement les actions de l'Homme qui sont une suite de sa volonté, & voyons s'il est libre à l'égard de quelque'une de ces actions. Mais nous éprouvons encore ici une parfaite nécessité. L'Expérience nous apprend que lorsque nous avons la volonté de penser, ou de délibérer sur un sujet, de lire, de marcher, ou d'aller à cheval, nous faisons nécessairement ces actions, à moins que quelque obstacle extérieur ne nous en empêche, comme un accès d'apopléxie, ou quelque'autre cause semblable; dans ce dernier cas, nous sommes déterminés aussi nécessairement à ne pas agir que nous serions à agir conformément à notre volonté, si quelque semblable empêchement extérieur n'étoit pas arrivé. Et s'il nous ar-
rive

rive de changer de volonté après avoir commencé quelqu'une de ces actions, nous trouvons que nous sommes portés nécessairement à ne pas continuer de les faire, & à suivre la *nouvelle volonté* que nous avons de ne pas agir. C'est ainsi qu'Aristote représente la manière dont les hommes agissent dans ces sortes d'occasions. *De même*, dit-il, *qu'en raisonnant sur des matières de spéculation, nous donnons nécessairement notre consentement à la conséquence tirée des prémisses ; de même lorsque nous raisonnons sur des matières de pratique, nous agissons nécessairement en conséquence d'une telle conclusion. Par exemple, si nous faisons ce raisonnement, tout ce qui est doux doit être goûté : ceci est doux ; celui qui tire cette conséquence, donc ceci doit être goûté, goûtera nécessairement ce qu'il conclut être doux, à moins que quelque obstacle ne l'en empêche (a).*

Avant que de finir cet Argument tiré de l'Expérience, il ne sera peut-être pas inutile de comparer les actions de quelques autres Agens doués de sentiment & d'intelligence avec celles des hommes. On convient que les Animaux sont des Agens

(a) *Aristot. Ethica, Lib. VII. Cap. 5. Oper. Tom. II. p. 88. Edit. Paris.*

Agens nécessaires, cependant il n'y a aucune différence sensible entre leurs actions & celles des hommes, qui nous les doit faire regarder comme des Agens nécessaires, & l'Homme comme un Agent libre. Les Brebis, par exemple, sont censées agir nécessairement, lorsqu'elles se couchent, qu'elles vont plus au moins vite, qu'elles s'arrêtent, qu'elles tournent à droit ou à gauche, qu'elles fau- tent, suivant la différente disposition de leurs volontés; lorsqu'elles hésitent ou délibèrent quel chemin elles prendront; quelles mangent & boivent par un senti- ment de faim, ou de soif, lorsqu'elles mangent ou boivent plus ou moins sui- vant leur fantaisie, ou suivant qu'elles trouvent l'eau ou l'herbe à leur gré; lors- qu'elles choisissent le pâturage le plus dé- licat & le meilleur; lorsqu'elles choisissent entre des pâturages qui n'ont entr'eux au- cune différence; lorsqu'elles s'accouplent, qu'elles sont légères ou constantes dans leurs amours; lorsqu'elles prennent soin plus ou moins de leurs Agneaux; lorsqu'elles agissent en conséquence de quelques crain- tes chimériques; lorsqu'elles apperçoi- vent du danger & qu'elles s'en éloignent, & quelquefois même se défendent; lors-
qu'elles

qu'elles ont des querelles entr'elles sur leurs amours , ou sur d'autres sujets, & qu'elles les terminent en se battant ; lorsqu'elles suivent celles qui s'érigent en guides parmi elles , & qui marchent les premières ; & lorsqu'elles obéissent à la voix du Berger & de son Chien, ou qu'elles sont indociles. Si, dis-je, dans toutes ces actions elles sont regardées comme des Agens nécessaires, pourquoi l'Homme sera-t-il censé un Agent libre lorsqu'il fait toutes les mêmes choses ou d'autres semblables ? Il est vrai que ses connoissances sont plus étendues que celles des Animaux. Plus de choses contribuent à lui donner du plaisir , puisqu'outre ceux qui lui sont communs avec ces Animaux il est encore touché de la satisfaction que lui donne l'idée de l'Honneur & de la Vertu. Les choses absentes & à venir le frappent aussi davantage. Il est aussi sujet à plus de craintes chimériques , à plus d'erreurs , à plus de mauvaises actions , & à un nombre infiniment plus grand d'idées absurdes. Il a aussi plus de pouvoir & de force , plus d'adresse & d'artifice , & il est capable de faire plus de bien & plus de mal à ceux de son espèce , que les Animaux ne peuvent s'en faire les uns

aux

aux autres. Mais ces qualités sont de la même nature dans les Bêtes que dans l'Homme ; & l'avantage que l'Homme a, ou qu'il n'a pas à cet égard-là sur elles , ne renferme aucune liberté , & ne met aucune différence sensible entre l'Homme & les Bêtes , par rapport aux Causes générales de leurs actions : comme les différens degrez de ces mêmes qualités n'en mettent aucune entre les différentes espèces d'Animaux, d'Oiseaux, de Poissons, &c. Je n'ai donc pas besoin de m'étendre à marquer les actions des Renards , ou celles des Animaux les plus fins & les plus rusez , ni les actions des Enfans , que les Partisans de la Liberté avouent être toutes nécessaires (a). Je me contenterai de proposer quelques questions à l'égard de ces derniers. Je demande donc jusqu'à quel âge les Enfans continuent-ils d'être des Agens nécessaires ? Et quand commencent-ils à devenir des Agens libres ? Le sentiment qu'ils ont de ce qui se passe en eux lorsqu'on suppose qu'ils sont devenus des Agens libres, est-il différent des sentimens qu'ils avoient, lorsqu'ils étoient des Agens nécessaires ?

Et

(a) *Bramhall 's Works*, p. 656, 662.

Et quelle différence y a-t-il dans leurs actions , pour en conclurre que jusqu'à un certain âge ils ont été des Agens nécessaires, & qu'après cela ils sont devenus des Agens libres ?

II. Une seconde raison qui prouve que l'Homme est un Agent nécessaire , c'est que toutes ses actions ont un commencement. Car tout ce qui a un commencement doit avoir une cause, & toute cause est une cause nécessaire.

Si quelque chose peut avoir un commencement sans avoir une cause , le Rien peut produire quelque chose , le Monde pourra avoir eu un commencement qui n'aura point de Cause ; absurdité que l'on reproche communément aux Athées , & qui est en effet une absurdité très-réelle.

D'ailleurs , si une Cause n'est pas nécessaire , elle n'est point Cause du tout. Car si les causes ne sont pas causes nécessaires , elles n'ont pas une relation particulière avec leurs effets & elles pourront produire toutes sortes d'effets indifféremment ; par-là on rend possible le Systême du Hazard soutenu par Epicure, & cet Univers, où règne tant d'ordre & de régularité , pourra avoir été produit par un concours fortuit & confus d'Atomes ; ou,
ce

ce qui revient à la même chose , pourra avoir été produit sans aucune Cause. Car lorsque nous combattons le Systême du Hazard d'Epicure, ne disons-nous pas , & cela avec beaucoup de raison , qu'il est impossible que le Hazard ait jamais pu produire un Tout , où il y ait de l'ordre & de la régularité, le Hazard n'ayant pas une relation particulière avec cet effet , & qu'un Tout régulier, qui a eu un commencement , doit avoir pour Cause un Etre intelligent , comme étant la seule Cause propre à produire cet effet ? Tout cela fait voir , que les causes ont de la relation avec certains effets & non pas avec d'autres. Et si elles ont une relation particulière avec certains effets , & non pas avec d'autres , elles ne sauroient être en aucune manière les causes de ces autres effets auxquels elles n'ont pas une relation particulière. Et par conséquent, une cause qui n'a pas une relation particulière avec son effet, & une cause qui n'est point cause du tout , c'est la même chose. Et si une cause qui n'a pas une relation particulière avec son effet n'est pas cause ; il faut donc qu'une cause qui a une relation particulière avec son effet soit une cause nécessaire.

La Liberté donc , ou le pouvoir d'agir ou de n'agir pas , ou de faire des actions différentes ou opposées en vertu des mêmes causes, est une liberté impossible, & qui tend à l'Athéisme.

Et comme la Liberté ne peut être établie & fondée que sur les principes absurdes de l'Athéisme d'Epicure ; aussi les Athées Epicuriens, qui étoient la Secte la plus suivie & la plus nombreuse de tous les Athées de l'Antiquité , étoient les plus grandes défenseurs de la *Liberté* (a); comme d'un autre côté , les Stoïciens , qui étoient la Secte la plus nombreuse & la plus suivie parmi les Religioneux de l'Antiquité , étoient les grands défenseurs du *Fatum* & de la Nécessité (b). Il en étoit de même parmi les Juifs que parmi les Païens ; les Juifs, dis-je, qui outre les lumières de la Nature , avoient encore plusieurs Livres qui contenoient une Révélation divine , dont quelques-uns sont à présent perdus . & qui avoient l'avantage de consulter Dieu lui-même , étoient divisez en trois Sectes principales, les

(a) Lucretius, Lib. II. v. 250. &c. Euseb. *Præpar. Evang.* Lib. VI. Cap. 7.

(b) Cicero *de Nat. Deor.* Lib. I.

les Saducéens , les Pharisiens , & les Esséens. Les Saducéens , qui étoient regardés comme une Secte impie & Athée, soutenoient la *Liberté de l'Homme* (a). Mais les Pharisiens qui étoient une Secte religieuse, attribuoient toutes choses au *Fatum*, ou à un *Ordre de Dieu* : & le premier Article de leur Symbole étoit , que *Dieu & le Fatum* faisoient tout (b); quoiqu'en même tems ils fissent profession de soutenir le Dogme de la Liberté , ce n'étoit pas une véritable liberté qu'ils soutenoient , puisqu'ils établissoient aussi la Fatalité. Et les Esséens , qui étoient la *Secte la plus religieuse qu'il y eût* parmi les Juifs , & que JÉSUS-CHRIST n'a jamais accusée d'hypocrisie , comme il a fait les Pharisiens, ont établi la *Nécessité* & un *Fatum* absolu. Le Savant Mr. Dowdell croit que S. Paul qui étoit Pharisien & fils de Pharisien (c) avoit pris sa doctrine du *Fatum* des Maîtres de cette Secte , comme ils l'avoient eux-mêmes reçue des Stoïciens. Et il remarque que la *Philosophie Stoïcienne est nécessaire pour ex-*
pli-

(a) Josephus, *Antiquit.* Lib. XVIII. C. 2.

(b) Joseph. de *Bello Jud.* L. II. C. 7,

(c) *Actes des Apôtres*, Ch. XXIII. vs. 6.

pliquer la Théologie Chrétienne ; qu'il y a des endroits dans l'Ecriture , où le S. Esprit parle selon l'opinion des Stoïciens ; & qu'en particulier ce que S. Paul dit touchant la Prédestination & la Préparation , doit être expliqué suivant l'opinion que les Stoïciens avoient du Fatum (a).

III. En troisième lieu , les Partisans de la Liberté soutiennent que les hommes sont libres ; parce qu'ils envisagent la liberté comme une perfection qu'il convient à l'Homme d'avoir. Mais pour faire voir combien ils se trompent , je vais montrer que suivant les différentes définitions qu'ils en donnent eux-mêmes, elle seroit souvent une imperfection, & qu'elle ne seroit jamais une perfection.

I. Si l'on définit la *Liberté* , le pouvoir (b) de porter en même tems des jugemens différens sur les mêmes propositions , lorsqu'elles ne sont pas évidentes , (car on avoue que nous ne sommes pas libres dans les jugemens qui regardent des propositions évidentes ;) il suivra de là , que l'Homme n'agira pas , comme un Etre doué de Raison,

(a) *Prolog. ad Stearn de Obstin. Sect. 40 & 41.*

(b) *Le Clerc, Biblioth. Choïse, Tom. XII. p. 88, 89.*

son, & sera par conséquent un Agent imparfait, à proportion de la liberté qu'il aura *de faire ces différens jugemens*. Car, puisque l'Homme n'agiroit pas comme un Être doué de Raison, s'il étoit capable de juger que ce qui est évident ne l'est pas; il doit aussi être censé n'agir pas en Être raisonnable, s'il est capable de juger que la même proposition qui lui paroît probable n'est pas probable, & que celle qui lui paroît improbable n'est pas improbable. L'apparence sous laquelle toute sorte de propositions se présentent à notre esprit; soit qu'elles se présentent comme évidentes, probables ou improbables, est le seul fondement raisonnable des jugemens que nous en faisons; & lorsque ces propositions nous paroissent probables, elles ne nous paroissent pas moins nécessairement telles, en conséquence des différentes raisons qui les font paroître probables ou improbables, que les propositions évidentes nous paroissent nécessairement telles, en conséquence des raisons qui les font paroître évidentes. C'est pourquoi, s'il est raisonnable, & si c'est une perfection d'être nécessairement déterminé par ce qui nous paroît évident, il ne l'est pas moins d'être néces-

fairement déterminé par ce qui nous paroît probable ou improbable; & par conséquent ce seroit une impeefection de n'être pas déterminé dans ce dernier cas.

Non-seulement c'est une absurdité, & par conséquent une imperfection, de n'être pas aussi fortement & nécessairement déterminé dans nos jugemens par ce qui nous paroît probable ou improbable, que par ce qui nous paroît évident, comme je viens de le prouver; mais ce seroit même une plus grande imperfection, de n'être pas déterminé aussi nécessairement, par ce qui nous paroît probable, que par ce qui nous paroît évident parce que presque toutes nos actions sont fondées sur la probabilité apparente des choses, & qu'il n'y en a qu'un très-petit nombre qui le soient sur une apparence évidente. C'est pourquoi si nous pouvions juger que ce qui nous paroît probable n'est pas probable, mais est au contraire improbable ou faux, nous serions privés de la meilleure règle que nous avons pour diriger nos actions & nos jugemens.

2. S l'on définit la Liberté, le *pouvoir de surmonter notre Raison par la force de notre choix*, comme un célèbre Auteur
sem-

semble l'établir , lorsqu'il dit (a) , que la *Volonté* paroît avoir un si grand empire sur l'*Entendement* , que l'*Entendement* étant surmonté par le choix de la *Volonté* , regarde non-seulement comme bon ce qui est mauvais , mais est encore forcé de recevoir comme véritable ce qui est faux ; si l'on suppose , dis-je , que l'Homme est revêtu de ce pouvoir , il est certain qu'il ne sauroit l'exercer sans être le plus déraisonnable , le plus absurde , & par conséquent le plus imparfait de tous les Etres intelligens que l'on puisse concevoir. Car y a-t-il rien de plus déraisonnable & de plus contradictoire , que d'être capable de regarder comme vrai ce qui nous paroît évidemment faux ; & de regarder comme faux ce qui nous paroît évidemment vrai ; & de donner par-là le démenti à ses propres lumières ?

3. Si l'on définit la Liberté, le pouvoir (b) de vouloir le mal (reconnu tel) tout comme le bien ; cette Liberté seroit une imperfection dans l'Homme considéré comme un Etre doué de sentiment ; si
du

(a) King, de *Origine Mali*, p. 133.

(b) Cheyne, *Philos. Prin.* Ch. 3. S. 13.

du moins c'est une imperfection dans un tel Etre d'être misérable. Car *vouloir le mal*, c'est choisir d'être malheureux, & chercher volontairement sa destruction. Les hommes sont déjà assez malheureux de faire tant de faux jugemens, & tant de mauvais choix, par l'abus qu'ils font de leurs facultés, par la manière dont ils se laissent tromper à l'apparence des choses ; mais combien ne le feroient-ils pas davantage, si au lieu de choisir le mal sous l'apparence du bien (ce qui est le seul cas où les Hommes choisissent à présent le mal) ils étoient dans un état d'indifférence à l'égard du bien & du mal, & s'ils avoient le pouvoir de choisir le mal comme mal, & qu'ils le choisissent actuellement en vertu de ce pouvoir ? Dans un tel état & avec une telle Liberté, les Hommes feroient semblables à des enfans qui ne pourroient pas marcher qu'on laisseroit aller seuls avec la Liberté de tomber ; ou comme des enfans qui auroient des rasoirs dans leurs mains : ou enfin comme de jeunes Danseurs de corde qu'on abandonneroit à eux-mêmes, dès la première fois qu'ils se hazarderoient à danser sur la corde, sans qu'il y eût personne pour les recevoir en cas qu'ils

qu'ils vinssent à tomber. Les plus grands défenseurs de la Liberté, ont si bien senti que cet état déplorable étoit une suite du Dogme de la Liberté, qu'ils reconnoissent, que les Etres créés, qui *sont dans l'état du bonheur, n'ont plus de liberté* (c'est-à-dire, cessent d'avoir la liberté de choisir le mal, étant attachés invinciblement à leur devoir par la jouissance actuelle de la félicité (a).

4. Si l'on définit la Liberté, comme font quelques-uns (b), *le pouvoir de vouloir ou de choisir dans le même tems une chose de deux ou de plusieurs qui sont indifférentes ou semblables*; cette liberté n'est pas une perfection. Car les choses qu'ils appellent ici *indifférentes* ou *semblables*, peuvent être considérées ou comme réellement différentes l'une de l'autre, & qui ne nous paroissent indifférentes ou semblables que parce que nous manquons de lumières pour les distinguer, ou comme parfaitement semblables. Or plus nous serons libres, dans le premier cas, c'est-à-dire, plus il y aura de choses qui nous
paroî-

(a) Le Clerc, *Bibliothèque Choisie*, Tom, XII. p.

(b) King, *de Origine Mali*; C. 5.

paroîtront semblables , & qui cependant ne le feront pas ; plus aussi nous tomberons dans l'erreur , & ferons de mauvais choix. Car si nos idées étoient justes, nous verrions que ces choses ne sont pas indifférentes ou semblables. Et par conséquent cette Liberté sera fondée sur l'imperfection même de nos facultés. Et pour ce qui regarde *le pouvoir de choisir* différemment dans le même tems entre des choses réellement indifférentes ou semblables ; quel avantage, & quelle perfection y aura t-il dans ce *pouvoir de choisir*, puisqu'il ne s'exercera que sur des choses semblables ?

5. Enfin un célèbre Auteur (a) semble entendre par la Liberté , *une faculté, qui étant indéterminée à l'égard de toute sorte d'objets, & qui surmontant nos passions, nos appetits, nos sensations & notre Raison, choisit arbitrairement quelqu'un de ces objets, & rend l'objet qu'elle a choisi bon ou argéable, seulement parce qu'elle l'a choisi.*

Je ne me propose d'examiner ici cette définition, que comme j'ai fait les précédentes, c'est-à-dire, de faire voir qu'une

(a) *Bramhall's Works*, p. 655.

ne *Liberté*, *exempte de nécessité*, de quelle manière qu'on la définisse, est une *imperfection*. Je ne m'arrêterai donc pas ici à réfuter directement cette nouvelle idée de la Liberté, je l'ai déjà fait lorsque j'ai prouvé qu'une telle *faculté arbitraire* & indépendante est contraire à l'Expérience, & impossible; & que nos passions, nos appetits, nos sensations, notre Raison, nous déterminent dans tous les choix que nous faisons, & que nous choisissons les objets, parce qu'ils nous plaisent, & non pas, comme prétend cet Auteur, *qu'ils nous plaisent seulement parce que nous les avons choisis* (a). Je m'attacherai seulement à faire voir l'*imperfection* de ce nouveau genre de Liberté.

1. L'Homme auroit moins de plaisir & de bonheur en jouissant d'une telle liberté, que s'il étoit un Agent nécessaire.

Tout le plaisir & le bonheur que l'on attache à cette prétendue Liberté, se réduit uniquement (b), au pouvoir qu'elle a de créer (c) du plaisir & du bonheur

(a) *Ibid.* p. 113.

(b) *Ibid.* pagg. 107, 108.

(c) *Ibid.* pag. 107.

heur par *le choix* qu'elle fait *des objets*.

Or l'Homme considéré comme un Agent intelligent & nécessaire, ne se *créera* pas moins ce plaisir & ce honneur *par le choix qu'il fera des objets*, que s'il étoit revêtu de cette faculté; s'il est vrai, que *les objets ne nous plaisent, que parce que nous les choisissons*.

Mais l'Homme considéré comme un Agent intelligent & nécessaire, a encore d'autres plaisirs & d'autres avantages. En effet, n'étant pas indéterminé à l'égard de toute sorte d'objets, ou les objets ne lui étant pas également indifférens; il n'y a que ceux qui sont bons & agréables qui le meuvent, à mesure qu'ils lui paroissent tels, & qu'il les connoît tels par l'expérience & par la réflexion. Il n'a pas le pouvoir d'être également touché de ce qui cause du plaisir ou de la douleur. Il ne sauroit résister au plaisir qui naît de l'exercice de ses passions, de ses appetits, de ses sens, & de sa Raison; & si quelqu'une de ces facultés lui présente un objet comme agréable, & qu'il vienne à surprendre son choix, c'est parce qu'il doute, ou qu'il examine, si tout bien compté cet objet peut le rendre heureux, & qu'il
vou-

voudroit satisfaire aussi parfaitement qu'il lui est possible , ou toutes ces facultés , ou du moins celle qu'il croit pouvoir contribuer le plus à son bonheur. S'il lui arrive de faire un choix qu'il ait ensuite lieu de désapprouver , il acquiert par-là une expérience qui le rend propre à choisir une autre fois avec plus de satisfaction. Et de cette manière il peut même tirer avantage de ses mauvais choix , & en profiter dans la suite. Ainsi dans tous les tems & dans toute sorte de circonstances , il recherche le plus parfait bonheur , & en jouit , autant que sa condition le peut permettre.

On peut même remarquer , que quelques-uns des plaisirs que les objets lui donnent , bien loin d'être l'effet de son *choix* , ne sont pas seulement celui de sa prévoyance , ou d'aucune de ses actions ; comme lorsqu'il trouve un trésor dans son chemin , ou qu'il reçoit un héritage d'une personne inconnue.

2. Cette *faculté arbitraire* & indépendante exposeroit l'Homme à faire plus souvent un *mauvais choix* (a), que s'il étoit

(a) *Ibid.* depuis la pag. 174. jusqu'à 150.

étoit nécessairement déterminé lorsqu'il choisit.

Un Homme qui est déterminé dans son choix, par la nature apparente des choses, & par l'exercice de ses facultez intellectuelles, ne fera jamais de mauvais choix qu'en jugeant mal de la véritable relation que les choses ont avec lui. Mais un homme qui est indéterminé à l'égard des objets, ou à qui *tous les objets* (a) sont indifférens, & qui n'est porté par aucun motif au choix qu'il fait, choisit au hazard; & il ne fait jamais un bon choix, que quand il (b) se rencontre (comme l'Auteur exprime fort bien sa pensée) qu'il choisit *un objet*, lequel, en conséquence de son pouvoir *créatif*, il peut rendre tellement agréable, qu'on puisse dire que c'est *un objet bien choisi*. D'ailleurs cette faculté ne sauroit se perfectionner par l'expérience; elle doit toujours continuer de choisir au hazard, ou comme *il se rencontre*. Car si elle se perfectionnoit par l'expérience, & avoit égard à ce que les objets ont de bon ou de mauvais en eux-mêmes, elle ne seroit plus cette faculté arbitraire que l'on veut

(a) Pagg. 106, 111.

(b) Pagg. 106, 107, 113, 139, 141, 147.

veut établir, mais une faculté mue & dirigée par la nature des choses.

Par conséquent si l'Homme avoit la faculté de choisir également & indifféremment toutes sortes d'objets, il feroit plus souvent un *mauvais choix*, que s'il étoit un Agent nécessaire; & cela dans la même proportion, *qu'agir au hazard*, ou comme *il se rencontre*, est une règle beaucoup moins sûre pour bien choisir, que faire usage de ses sens, de son expérience, & de sa Raison.

3. Ce *pouvoir arbitraire* & indépendant de choisir, sans avoir égard à la qualité des objets, détruiroit l'usage de nos Sens, de nos appetits, de nos passions, & de notre Raison; facultés qui nous ont été données pour nous diriger dans la recherche de la Vérité & du bonheur, & pour veiller à la conservation de notre Être. Car si nous avions *un pouvoir*, qui choisît sans avoir égard aux impressions par lesquelles ces facultez nous instruisent & nous avertissent de ce qui nous est nuisible, & qui par son choix rendît inutiles ces impressions, nous serions revêtus d'un *pouvoir* qui détruiroit la fin & l'usage de ces facultés.

Mais on comprendra encore mieux com-

combien il y a d'imperfection dans une Liberté exempte de nécessité, si l'on considère quelle grande perfection c'est que d'être déterminé nécessairement.

Une chose ne peut pas être parfaite, si elle n'est nécessairement parfaite. Car tout ce qui n'est pas nécessairement parfait, peut être imparfait, & par conséquent est imparfait.

N'est-ce pas une perfection en Dieu de connoître nécessairement tout ce qui est vrai?

N'est-ce pas une perfection en lui d'être nécessairement heureux?

N'est-ce pas une perfection en lui de vouloir & de faire toujours ce qui est le meilleur? Car si toutes choses lui sont *indifférentes*, comme le prétendent quelques Partisans de la Liberté (a), & si elles ne deviennent *bonnes* que parce qu'il *les veut*; il ne sauroit avoir aucun motif pris de ses propres idées ou de la nature des choses, pour en *vouloir* une plutôt que l'autre; & par conséquent *il voudra*, c'est-à-dire, sa volonté se déterminera sans raison ou sans cause; ce qu'on ne sauroit concevoir qu'aucun Etre puisse faire, & ce
qui

(a) King, de *Origine mali*. pag. 177.

qui est contraire à cette maxime évidente, que *tout ce qui a un commencement, doit avoir une cause*. Mais si les choses ne lui sont pas *indifférentes*, il faut qu'il soit nécessairement déterminé par ce qui est le meilleur. D'ailleurs, comme Dieu est un Etre sage, il faut qu'il ait un dessein & un but ; & comme il est bon, les choses ne sauroient lui être *indifférentes*, puisque le bonheur des Créatures intelligentes & sensibles dépend de la volonté qu'il a eue en formant ces mêmes choses. Et dira-t-on que ces Défenseurs de la Liberté raisonnent conséquemment, lorsque d'un côté ils avouent que Dieu *est bon & saint*, & de l'autre, que *toutes choses lui sont indifférentes* (a), avant qu'il en veuille aucune ; & qu'il peut vouloir & faire *toutes les choses*, qu'ils regardent eux-mêmes comme mauvaises & injustes ?

Je ne saurois mieux confirmer cet Argument pris de la considération des Attributs de Dieu, qu'en rapportant ici le sentiment de Mr. Burnet Evêque de Salisbury ; son témoignage a d'autant plus de poids, que ce Prélat est un des plus grands défenseurs de la Liberté, & que
c'est

(a) *Ibid.* p. 117.

c'est la seule force de la vérité qui l'a fait parler. Il accorde, que *l'infinie perfection (a) exclut en Dieu toute succession de pensée, & qu'ainsi l'Essence de Dieu est une seule pensée parfaite, dans laquelle il voit & veut toutes choses. Et quoique ses actes passagers, tels que sont la Création, la Providence & les Miracles, soient faits dans une succession de tems, cependant ses actes immanens, comme sa connoissance, & ses Decrets, sont la même chose que son Essence. Et comme il convient que c'est là une juste idée de Dieu, il avoue aussi qu'il en résulte une très-grande difficulté contre la Liberté de Dieu. Car, si l'on suppose, dit-il, que les actes immanens de Dieu sont libres, il ne sera pas facile de concevoir, comment ils pourront être une seule & même chose avec son Essence divine, à laquelle l'existence nécessaire appartient très-certainement. Et si les actes immanens de Dieu sont nécessaires, il faut que ses actes passagers le soient aussi, puisqu'ils sont des effets certains de ses actes immanens : & il y aura un enchaînement de Nécessité & de Fatum, dans le cours de toutes choses : & Dieu lui-même ne*
sera

(a) Exposition des XXXIX. Articles, &c. pg. 26. 27.

sera plus un Etre libre, mais agira par la nécessité de sa nature. Et quelques-uns, dit-il, ne regardent point comme une absurdité, la nécessité à laquelle Dieu est ainsi assujetti. Dieu est, selon eux, nécessairement juste, véritable & bon, par une nécessité intrinsèque qui naît de son infinie perfection. De-là ils ont cru, que Dieu agissant par une sagesse & une bonté infinies, les choses ne pouvoient pas avoir été autrement qu'elles ne sont : parce qu'il est impossible que ce qui est infiniment sage & bon puisse être changé, & rendu meilleur ou pire. Enfin il conclut, qu'il faut qu'il laisse cette difficulté sans prétendre l'expliquer, ou répondre à toutes les objections qu'on peut faire contre toutes les différentes manières dont les Théologiens ont tâché de la résoudre.

D'un autre côté, les Anges & les autres Esprits bienheureux ne sont-ils pas censés plus parfaits que les Hommes parce qu'ayant une connoissance claire & distincte de la nature des choses, ils sont nécessairement déterminés à bien juger par rapport au vrai & au faux; à bien agir en conséquence de leur jugement & de leur choix? L'Homme ne seroit-il donc pas beaucoup plus parfait qu'il n'est, si ayant
de

de justes idées de la nature des choses, il étoit nécessairement déterminé à ne donner son consentement qu'à la vérité; à ne choisir que les objets qui peuvent le rendre heureux, & à agir en conséquence de cette détermination?

D'ailleurs, l'Homme n'est-il pas plus parfait à mesure qu'il est plus capable de se rendre à la raison? Et s'il est nécessairement déterminé dans ses jugemens par ce qui lui paroît raisonnable, & dans ses volitions par ce qui lui paroît bon, ne fera-t-il pas plus capable de se rendre à la Raison que s'il étoit indéterminé à l'égard d'une proposition qui lui paroîtroit véritable, ou à l'égard d'un objet qui lui paroîtroit bon & utile? S'il avoit cette Liberté indépendante des lumières de la Raison, & de la qualité des objets, il n'y a point d'évidence qui pût le convaincre, il seroit le plus indisciplinable de tous les Animaux, & on ne pourroit jamais s'assurer de lui faire prendre le bon parti. Tous les conseils & tous les raisonnemens lui seroient inutiles. On auroit beau s'efforcer de le convaincre, ou lui offrir l'idée du plaisir & de la douleur, il seroit inébranlable, il demeureroit immobile comme un Rocher.

Il pourroit rejeter ce qui lui paroît vrai, approuver ce qui lui paroît absurde, éviter ce qu'il fait être bon, & choisir ce qu'il fait être mauvais. Ainsi une indifférence à recevoir la Vérité, c'est-à-dire, la liberté de la rejeter lorsqu'on la connoît, & une indifférence au plaisir & à la douleur ; c'est-à-dire, la liberté de refuser le premier & de choisir l'autre, sont des obstacles réels & invincibles à nos connoissances & à notre bonheur. Ce qui tend au contraire, à avancer l'un & l'autre, c'est d'être déterminé nécessairement par ce qui nous paroît raisonnable, & par ce qui nous paroît bon ; comme c'est aussi en cela que consiste la véritable perfection d'un Etre intelligent & sensible. Et n'y a-t-il, pas lieu d'être surpris que les mêmes personnes qui avouent que Dieu & les Anges agissent d'autant plus parfaitement, qu'ils sont plus déterminés par la Raison, & qu'une Horloge, une Montre, un Moulin, & autres semblables Etres destitués d'intelligence sont d'autant meilleurs, qu'ils sont plus déterminés à aller juste par poids & par mesure, veuillent que ce soit une perfection dans l'Homme de n'être pas déterminé par sa Raison, mais d'avoir la li-
ber-

berté d'agir contre ses lumières? Ne pourroit-on pas dire avec autant de fondement, que ce seroit une perfection dans une Horloge de n'être pas déterminée nécessairement à aller juste, mais d'avoir tous ses mouvemens produits au hazard?

De plus, quoique l'Homme par foiblesse & par imperfection tombe en différentes erreurs, soit par ses jugemens, en ne découvrant pas toujours la vérité, soit par sa volonté, en ne choisissant pas toujours ce qui est bon; cependant il est encore moins ignorant & moins malheureux étant déterminé nécessairement dans ses jugemens par ce qui lui paroît raisonnable, & dans ses volitions par ce qui lui paroît le meilleur, que s'il étoit capable de juger contre les lumières de sa Raison, & de choisir contre le témoignage de ses Sens. Car autrement, *l'apparence du faux* pourroit être aussi-bien *le caractère de la vérité*, que *l'apparence du vrai*; & *l'apparence du mal*, pourroit tout aussi-bien être *le caractère de ce qui est bon*, que *l'apparence du bien*. Absurdités trop grandes pour que personne veuille les soutenir; particulièrement si nous considérons qu'il y a un Etre parfaitement sage & bon, qui a don-

né

né aux hommes des Sens & une Raïson pour les conduire.

Enfin, c'est une perfection d'être déterminé nécessairement dans notre choix, même à l'égard des choses les plus indifférentes : parce que si dans les choses mêmes les plus indifférentes il n'y avoit pas une cause qui nous fît choisir, & qu'il pût y avoir quelque choix qui n'eût point de cause : tous nos choix pourroient être faits sans cause, & nous ne serions pas nécessairement déterminés par la plus grande évidence à donner notre consentement à la Vérité, n'y par le plus violent desir d'être heureux, à choisir le plaisir & à éviter la douleur; quoique ce soit une perfection d'être nécessairement déterminé dans toutes ces choses. Si une action, quelle que ce soit, pouvoit être produite sans cause, il n'y auroit point de relation nécessaire entre les causes & les effets, & par conséquent nous ne serions jamais déterminés nécessairement dans quelque cas que ce puisse être.

IV. La considération de la Prescience de Dieu nous fournit un quatrième Argument, pour prouver que l'Homme est un Agent nécessaire. La Prescience de
Dieu

Dieu suppose que toutes les choses futures existeront dans un tel tems, dans un tel ordre, & avec de telles circonstances, & non pas autrement. Car si quelqu'une des choses futures étoit contingente, ou incertaine, ou dépendoit de la liberté de l'Homme, c'est-à-dire, pouvoit arriver ou n'arriver pas, Dieu ne pourroit pas prévoir qu'elles existera certainement: puisqu'il implique contradiction qu'on puisse connoître une chose comme certaine, lorsqu'elle n'est pas certaine; & Dieu lui-même pourroit seulement deviner l'existence de cette chose. Mais si la Prescience divine suppose *l'existence certaine* de toutes les choses futures, ellè suppose aussi leur *existence nécessaire*. Car Dieu ne peut prévoir leur existence certaine, que de l'une ou de l'autre de ces deux manières: ou parce que cette existence est l'effet de son Decret, ou parce quelle dépend de ses propres causes. S'il prévoit leur existence, parce qu'elle est l'effet de son *Decret*, son Decret rendra cette existence nécessaire; puisqu'il implique contradiction qu'un Etre tout-puissant decrette une chose & qu'elle n'arrive pas nécessairement. S'il prévoit cette existence, parce qu'elle dépend de *ses propres*

propres causes, elle n'est pas moins nécessaire ; parce que les causes & les effets aiant une relation & une dépendance nécessaires entre elles, il n'implique pas moins contradiction que les causes ne produisent pas leurs effets, qu'il l'implique qu'un événement que Dieu a decreté, n'arrive pas.

Cicéron est fort bien entré dans cette pensée. „ (a) Comment peut-on, dit-il, „ prévoir qu'une chose arrivera , lors- „ qu'il n'y a ni aucune Cause pour faire „ qu'elle arrive, ni aucune marque qui „ puisse la désigner? Et si c'est „ par quelque espèce de nécessité qu'elle „ arrive, qu'y a-t-il qu'on puisse dire „ arriver fortuitement & par hasard? „ Car il n'y a rien de si opposé à la sagesse de l'Ordre, que le hasard & que „ la

(a) *Qui potest provideri, quidquam futurum esse, quod neque causam habet ullam, neque notam, cur futurum sit? Quid est tandem, quod casu fieri aut fortè fortunâ putemus? Nihil enim est tam contrarium rationi & constantiæ, quam fortuna; ut mihi ne in Deum cadere videatur, ut sciat, quid casu & fortuito futurum sit. Si enim scit, certè illud eveniet. Sin certè eveniet, nulla fortuna est. Est autem fortuna. Rerum igitur fortuitarum nulla est præsensio. Cicero, de Divin. Lib. 2.*

„ la fortune ; de sorte qu'il ne paroît pas
 „ que Dieu même puisse savoir ce qui
 „ arrivera par hazard , puisque s'il le fait,
 „ la chose arrivera infailliblement ; & que
 „ s'il est infaillible qu'elle arrivera, il n'y a
 „ plus de hazard , il n'y a plus rien de
 „ fortuit. Voulez-vous pourtant que ce
 „ soit le hazard qui s'en mêle ? je vous
 „ dis qu'il ne peut y avoir de pressenti-
 „ ment des choses qui arrivent par hazard.

Luther, cet illustre Réformateur, s'ex-
 prime aussi de la manière suivante, dans
 son Traité du Libre Arbitre. „ Si on ac-
 „ corde une fois la Prescience & la Tou-
 „ te-puissance de Dieu , il suit par une
 „ conséquence naturelle & irréfragable,
 „ que nous ne tirons pas notre être de
 „ nous-mêmes ; & que notre vie & nos
 „ actions sont des effets de la Toute-
 „ puissance de Dieu. Or comme il a pré-
 „ vu dès le commencement qu'elle seroit
 „ notre nature, & qu'à présent il nous
 „ meut & nous gouverne conformément
 „ à l'idée qu'il en avoit déjà conçue ; par
 „ quel effort d'imagination peut on com-
 „ prendre qu'il puisse y avoir en nous d'au-
 „ tre liberté, ou que nous puissions agir
 „ d'autre manière, que celle qu'il a pré-
 „ vue, ou qu'il opère actuellement lui-
 „ même ?

„ même ? Il faut donc avouer , que la
 „ Prescience & la Toute - puissance de
 „ Dieu sont diamétralement opposées à
 „ notre Libre Arbitre. Enfin , ou Dieu
 „ errera dans sa Prescience, & se trompe-
 „ ra dans ses actions, ce qui est impossi-
 „ ble : ou nos actions seront un effet &
 „ une suite de sa Prescience & de son
 „ Action (a).

Et notre savant Dr. South dit , que la
prévision d'un événement , si cet événement
est certain , emporte certainement & néces-
sairement qu'il faut que cet événement arri-
ve ; puisque la certitude de nos connoissances
dépend de la certitude des choses connues. Et
c'est dans ce sens, ajoute-t-il, que les decrets &
les

(a) *Concessâ Dei Præscientiâ & Omnipotentia , se-*
quitur naturaliter irrefragabili consequentiâ nos per nos
ipsos non esse factos, nec vivere, nec agere quicquam, sed per
illius Omnipotentiam. Cum autem tales nos ille antè præscie-
rit futuros, talesque nunc faciat, moveat & gubernet ;
quid potest fingi, quâso , quod in nobis liberum sit, aliter
& aliter fieri , quàm ille præscierit aut nunc agat. Pu-
gnant itaque ex diametro Præscientia & Omnipotentia
Dei cum nostro Libero Arbitrio. Aut enim Deus fal-
letur præsciendo , errabit & agendo , (quod est impossi-
bile) aut nos agemus & agemur secundum ipsius Præ-
scientiam & actionem. Luth. de servo Arbitrio, Cap.
159.

les promesses de Dieu donnent une existence nécessaire aux choses décrétées ou promises, c'est-à-dire, qu'elles en sont une conséquence nécessaire & infaillible ; & ainsi il étoit aussi impossible que JE'SUS-CHRIST ne ressuscitât pas, qu'il est impossible que Dieu décrète & promette absolument une chose, & que cependant elle n'arrive pas (a).

Je pourrois confirmer cet Argument par l'autorité des plus grands Théologiens & des plus célèbres Philosophes qui ont soutenu la Liberté ; car ils avouent qu'ils ne sauroient concilier la *Prescience* de Dieu & la *Liberté* de l'Homme (b) : ce qui est précisément ce que j'avois dessein de prouver par cet Argument tiré de la considération de la *Prescience* divine.

V. Mon cinquième Argument pour prouver que l'Homme est un Agent nécessaire, c'est que si l'Homme n'étoit pas un Agent nécessaire, déterminé par la douleur & par le plaisir, ce seroit en vain que dans la Société on proposeroit des
Pei-

(a) Sermons, Vol. III. p. 488.

(b) Voyez entre autres *Cartesii Princip.* Part. I. Art. 41. Locke's *Letters*, p. 27. Tillotson's *Sermons*, Vol. VI. p. 157. Stillingfleet, of *Christ satisfaction*, p. 355.

Peines , & des Récompenses qui en font la base & le soutien (a).

Car si l'Homme n'étoit pas déterminé nécessairement par le plaisir & par la douleur , ou si l'expérience du plaisir & la crainte de la douleur n'étoient pas des causes qui pûssent déterminer sa volonté ; que serviroit-il de lui proposer des récompenses pour disposer sa volonté à l'observation des Loix , ou de lui dénoncer des châtimens pour l'empêcher de les violer ? S'il pouvoit choisir la douleur , comme douleur , & éviter le plaisir considéré comme tel, les récompenses & les châtimens ne sauroient lui fournir des motifs pour faire une action, ou pour s'en abstenir. Mais si l'on pose, au contraire, que l'espérance du plaisir & la crainte de la douleur agissent nécessairement sur les hommes , & qu'il leur est impossible de ne pas choisir ce qui leur paroît bon , & de ne pas éviter ce qui leur paroît mauvais, on s'appercevra bientôt de la nécessité des châtimens & des récompenses. On verra clairement que les

(a) *Solon Rempublicam contineri dicebat duabus rebus, premio & pœna. Cicero Epist. 15. ad Brutum.*

les récompenses seront utiles à ceux qui les regardent comme un plaisir ou un bien, & les châtimens à ceux qui les regardent comme une douleur ou un mal : & que ces récompenses & ces châtimens disposeront les hommes à observer les Loix , & à ne pas les violer.

De plus , si malgré les châtimens que les Loix dénoncent , & les récompenses qu'elles promettent , il y a encore tant de Voleurs, de Meurtriers, d'Adultères, & d'autres qui se déterminent à violer ces Loix : parce qu'ils regardent cette violation comme le plus grand bien ou comme le moindre mal, & qui refusent de s'y conformer , parce qu'ils regardent cette conformité comme le plus grand mal, ou comme le moindre bien ; combien n'y en auroit-il pas , & quels affreux desordres ne verroit-on point dans la Société, si les récompenses & les châtimens, considérés comme des plaisirs ou des peines , des biens ou des maux , ne déterminoient pas la volonté d'une partie des hommes ; mais qu'au contraire les hommes pûssent vouloir ou préférer les châtimens considérés comme des douleurs ou des maux , & rejeter les récompenses considérées comme des plaisirs ou des biens ?

biens ? Qu'est-ce qui pourroit alors retenir les hommes, & mettre un frein à leurs passions ?

VI. Mon sixième & dernier Argument, pour prouver que l'Homme est un Agent nécessaire, c'est que s'il n'agissoit pas nécessairement, & n'étoit pas déterminé par la douleur & par le plaisir, il n'auroit aucune idée du *Bien moral* ou de la *Vertu*, aucun motif pour s'y attacher ; il n'y auroit plus de distinction entre la Vertu & le Vice, & l'Homme ne seroit pas un Agent moral.

La Vertu consiste dans des actions qui par leur nature, & tout bien compté, sont agréables, ou accompagnées de plaisir ; & le Vice consiste dans des actions qui par leur nature, & tout bien compté, sont désagréables, ou accompagnées de douleur (a). Il faut donc qu'un homme soit sensible au plaisir & à la douleur, pour connoître la Vertu, & la distinguer du Vice. Il faut encore qu'il soit sensible au plaisir & à la douleur, afin d'avoir des raisons de s'attacher à la Vertu ; car le plaisir & la douleur sont les seuls motifs

(a) Voyez Mr. Locke, *Essai de l'Entendement Humain*, Liv. II. Ch. 10. & Serjeant, s'*Solid.* Philos. *asserted*, p. 215.

tifs qui puissent porter l'Homme à faire une chose , ou à s'en abstenir. Et un homme sera d'autant plus vertueux qu'il connoîtra plus distinctement les actions qui produisent du plaisir , & celles qui causent de la douleur ; & il seroit parfaitement vertueux , si ne se trompant jamais dans les jugemens qu'il porte sur le plaisir & sur la douleur, il étoit toujours nécessairement déterminé à rechercher l'un, & à éviter l'autre. Mais si l'Homme est dans un état d'indifférence par rapport au plaisir & à la douleur, ou n'est pas dûement sensible à l'un & à l'autre ; il ne sauroit connoître la Vertu, & la distinguer du Vice ; il ne sauroit avoir aucun motif pour pratiquer la Vertu, & pour fuir le Vice ; il sera indifférent à l'égard de la Vertu & du Vice , & rien ne le fera pancher d'un côté plutôt que de l'autre. L'Homme, tel qu'il est, ne tombe déjà que trop souvent dans le Vice, en regardant fausement comme plaisir ce qui dans le fond ne cause que de la douleur , & réglant là-dessus ses jugemens, ses volontés & ses actions ; mais s'il étoit dans un état d'indifférence à l'égard du plaisir & de la douleur, il n'auroit aucune règle pour se conduire , &

il lui pourroit arriver de ne juger , de ne vouloir , & de n'agir jamais bien en sa vie.

Quoique j'aye proposé mes Argumens d'une manière à prévenir, ce me semble, les principales Objections qu'on a coutume de faire contre la doctrine de la Nécessité ; cependant il ne sera peut-être pas inutile d'en examiner ici quelques-unes des plus plausibles.

I. On dit premièrement , que *si les Hommes (a) sont Agens nécessaires, & s'ils violent les Loix nécessairement, il est injuste de les punir pour des choses qu'ils n'ont pu éviter de faire.*

Je répons , que le seul but des peines qu'on inflige dans la Société, est de prévenir, autant qu'il est possible , que certains crimes ne se commettent, & que les peines produisent cet effet en deux manières : premièrement , en éloignant ou en rerranchant de la Société les membres vicieux & corrompus ; secondement, en les corrigeant, ou en leur inspirant une crainte qui les empêche de commettre ces crimes. Or laquelle de ces deux vûes
que

(a) Aul. Gellius, Noſt. Att. Lib. VI. Cap. 2.

que l'on ait en infligeant des peines , il est évident que la justice de ces peines n'est point fondée sur la supposition que l'Homme est *libre* ; & qu'au contraire, elles peuvent être *justement* infligées, quoique l'Homme soit considéré comme un Agent nécessaire.

Car premièrement, si l'on retranche de la Société un Meurtrier , par exemple , ou quelque autre semblable membre vicieux & corrompu , par la seule raison que c'est une peste publique qu'il ne convient pas de laisser vivre parmi les hommes ; il est visible, que bien loin de considérer cet homme comme un *Agent libre*, on le retranche de la Société comme on fait une branche pourrie que l'on retranche d'un Arbre, ou comme un Chien enragé qu'on assomme dans les rues. Et le châtiment de cet homme est juste, en ce qu'il délivre la Société d'un membre que lui étoit nuisible. C'est par la même raison que , quoique tout le monde convienne que les personnes enragées sont des Agens nécessaires , on ne laisse pas, en plusieurs Pais, de laisser aux particuliers la liberté de leur ôter la vie. Ceux-mêmes qui sont infectés de la peste , & qui ne sont ni Agens volontaires, ni

ni coupables d'aucun crime, sont quelquefois retranchés de la Société, pour prévenir la contagion ; & leur mort est censée juste.

En second lieu, lorsqu'on punit des Criminels dans la vûe d'inspirer de la crainte, il est clair que la justice de leur châtiment n'est point fondée sur la supposition qu'ils sont des *Agens libres*. Pour rendre leur châtiment juste, il suffit qu'ils aient été des *Agens volontaires*, ou qu'ils aient eu la volonté de commettre le crime pour lequel ils sont punis. Car les Loix, conformément aux Maximes de la justice & de la raison, ne regardent que la volonté : elles n'ont aucun égard aux autres causes qui ont précédé l'action. Supposons, par exemple, que les Loix défendent le larcin sous peine de mort, & qu'un homme par la force de la tentation soit porté nécessairement à voler, & qu'il soit puni de mort ; cette punition ne détournera-t-elle pas les autres de voler, par la crainte du supplice ? Et ne sera-t-elle pas la cause que d'autres ne voleront point ? Et ne disposera-t-elle pas leur volonté à la justice ? Au lieu qu'un Criminel qui seroit un *Agent involontaire*, qui auroit, par exem-

ple, tué un homme par accident dans le transport d'une fièvre chaude, ou dans quelqu'autre circonstance semblable, ne pourroit pas servir d'exemple, pour détourner les autres des mêmes crimes; parce que lorsqu'il commet ce crime, il ne doit pas plus être considéré comme un Agent raisonnable, qu'une maison qui écraseroit un homme par sa chute; & par conséquent la punition de cet Agent involontaire seroit injuste. Lors donc qu'un homme commet un crime volontairement, & que sa punition peut servir à détourner les autres de commettre le même crime, *il est puni avec justice pour avoir fait ce que* (par la force de la tentation, par de mauvaises habitudes, ou par d'autres causes) *il ne pouvoit éviter de faire.*

Je ferai encore cette remarque fondée sur les Loix. C'est qu'il y a un cas où bien loin que les Loix demandent que ceux qu'on punit soient des *Agens libres*, elles ne les considèrent pas seulement comme des Agens volontaires, ni même comme coupables du crime pour lequel ils souffrent: tant cette qualité d'*Agent libre* est peu nécessaire pour rendre les châtimens justes. Les Enfans de ceux
qui

qui se rendent coupables du crime de Lèze-Majesté souffrent la perte de leurs biens pour le crime de leurs Peres , & leur punition est censée juste, parce qu'on suppose que c'est un moyen pour empêcher ceux qui ont des Enfans de se révolter contre leur Prince.

II. On dit, en second lieu, *qu'il est inutile de menacer , ou de punir les hommes , pour les empêcher de violer les Loix , s'ils sont déterminés nécessairement dans toutes leurs actions.*

A quoi je répons premièrement , que les menaces sont des causes qui déterminent nécessairement la volonté de plusieurs personnes à se conformer aux Loix, & à ne pas commettre les crimes qu'elles condamnent ; & par conséquent ces menaces sont utiles à tous ceux dont elles déterminent la volonté. Elles leur sont aussi utiles, que l'est, par exemple, la chaleur du Soleil pour meurir les fruits de la Terre, ou toute autre cause qui est propre à produire un certain effet ; & on seroit aussi bien fondé à dire que la chaleur du Soleil est inutile , parce que les fruits de la Terre meurissent par une action nécessaire , qu'à dire que les menaces sont inutiles, par rapport à ceux qu'elles em-

pêchent nécessairement de tomber dans le crime. De plus, il est utile à la Société de châtier les hommes *pour avoir fait ce qu'ils ne pouvoient pas éviter de faire*, afin qu'il y ait des causes nécessaires propres à former la volonté de ceux qui en vertu des châtimens obéissent nécessairement aux Loix ; & il est encore utile à la Société de retrancher de telles personnes comme des membres qui lui sont nuisibles.

2. Mais en second lieu , bien loin que les *Menaces* & les *Châtimens* soient inutiles , parce que les hommes sont des *Agens nécessaires* , il seroit au contraire inutile de vouloir les *retenir par la crainte*, ou les *rendre meilleurs par la correction*, (les deux principales fins que l'on se propose par les menaces & par les châtimens) s'ils n'étoient pas des Agens nécessaires , & s'ils n'étoient pas déterminés par la douleur & par le plaisir. Car si les hommes étoient libres , ou dans un état d'indifférence, par rapport au plaisir & à la douleur , la douleur ne seroit pas un motif pour les engager à obéir aux Loix.

3. En troisième lieu, nous voyons tous les jours des exemples de l'utilité des châtimens

timens à l'égard de quelques Etres intelligens & sensibles , que tout le monde regarde comme des Agens nécessaires. On châtie tous les jours avec succès les Chiens , les Chevaux , & d'autres Animaux ; & par-là on leur fait perdre leurs habitudes vicieuses , & on les dresse à ce que l'on veut. C'est une chose connue de tout le monde , & qui est même confirmée par les subterfuges des Partisans de la Liberté , qui appellent *impropres & analogiques* les récompenses que l'on donne & les *châtiments* que l'on fait souffrir aux Animaux ; & disent que quand on les bat ou qu'on leur donne à manger , ce n'est qu'une ombre ou une ressemblance de récompense ou de châtiment (a). Le dernier supplice même n'est pas sans fruit à l'égard des Bêtes. Rorarius nous apprend qu'en Afrique on *crucifie des Lions pour éloigner les autres Lions des Villes & des Villages* : & que passant dans le Pais de Juliers il vit des Loups que l'on avoit pendus au gibet pour servir d'exemple aux autres Loups & leur inspirer de la terreur (b). C'est ainsi que l'on pend parmi nous

des

(a) Bramhall s'Works, p. 685.

(b) Quod bruta Animalia. &c. Lib. II. p. 109.

des Corneilles , des Renards , des Belettes , &c. pour effrayer & chasser les autres Animaux de cette espèce ; & qu'on laisse certains criminels pendus au gibet, pour empêcher d'autres personnes de commettre les mêmes crimes. Mais pourquoi aller chercher parmi les Animaux des exemples de châtimens infligés à des Agens nécessaires ? Ne les employe-t-on pas utilement à l'égard des idiots & des furieux, puisqu'on les tient par-là dans une espèce de respect & de soumission ? Et n'est-ce pas par leur moyen que les Peres & les Meres redressent & corrigent leurs enfans ? On voit même que les châtimens ont plus d'effet sur les enfans que sur les personnes avancées en âge ; & qu'ils les ferment plus facilement à la vertu & au devoir , qu'ils ne portent les hommes faits à quitter leurs mauvaises habitudes , & à en prendre de nouvelles. Ceux qui font la difficulté dont il s'agit ici , doivent donc reconnoître que l'on peut utilement menacer & même punir les hommes , quoiqu'ils soient des Agens nécessaires.

3. On objecte en troisième lieu , que *si les hommes sont des Agens nécessaires , il est inutile de leur offrir des raisons pour*

pour les porter à agir , de les prier , de leur donner des avis , de les blâmer ou de les louer.

Je répons , que suivant mes principes toutes ces choses-là sont des causes nécessaires , qui portent la volonté de certaines personnes à faire ce que nous souhaitons : & que par conséquent elles sont utiles par l'impression qu'elles font sur des Etres nécessaires , qu'elles déterminent nécessairement à agir ; au lieu qu'elles ne feroient d'aucun usage si les hommes étoient libres , ou si elles n'étoient pas capables de mouvoir leur volonté. De sorte que ceux qui font cette objection se trouvent réduits à soutenir cette absurdité : *qu'une cause est utile quoiqu'elle ne produise point d'effet, & ne soit pas capable de changer la volonté : & qu'au contraire une cause est inutile , lorsqu'elle produit nécessairement son effet.*

Qu'il me soit permis d'ajouter ici quelques réflexions sur le sujet des louanges. Il est certain que de tout tems on a loué les hommes pour des actions que tout le monde regarde comme nécessaires. Les Poètes Epiques , ces grands Panégyristes des actions glorieuses & éclatantes, n'ont pas cru pouvoir mieux louer leurs Hé-

ros, qu'en attribuant leur valeur & leurs plus belles actions à quelque Divinité présente qui les anime & les assiste. Homère donne à plusieurs de ses Héros un Dieu ou une Déesse pour les accompagner dans le combat, ou pour être prêts à les secourir au besoin. Virgile représente Enée toujours soumis à la direction ou à l'assistance d'une Divinité. Et le Tasse fait intervenir le secours du Ciel dans les actions de ses Héros.

Les Orateurs & les Historiens ont cru aussi qu'ils pouvoient donner des louanges à des actions nécessaires. Lorsque Cicéron dit que les Dieux avoient inspiré à Milon le dessein & le courage de tuer Clodius (a), il ne se propose pas de diminuer la gloire de Milon, mais plutôt de la relever. Et peut-on concevoir un plus grand éloge que celui que Velleïus Paterculus donne à Caton, qu'il ne faisoit par les bonnes actions pour avoir la réputation de bien faire ; mais parce qu'il ne pouvoit faire autrement (b). Et en effet,

la

(a) Orat. pro Milone.

(b) Velleïus Paterculus, Lib. II. Cap. 35.

la véritable vertu découle d'une certaine disposition de l'Homme qui est née avec lui , ou que l'habitude lui a rendue naturelle. On peut faire fond sur cette bonté. Elle ne se dément jamais , ou du moins cela lui arrive très-rarement. Mais la bonté fondée sur des raisonnemens , quels qu'ils soyent , est fort douteuse : comme cela paroît par la conduite de ceux qui déclament le plus fortement contre le Vice. Car, quoiqu'ils s'appliquent continuellement à découvrir tous les motifs & toutes les raisons qui peuvent naître de la considération de l'excellence de la Vérité , ou de la Vertu , & des malheurs du Vice , des récompenses qui accompagnent l'une & des châtimens attachez à l'autre ; ils ne sont pourtant pas plus vertueux que ceux qui n'ont jamais étudié ces raisons & ces motifs , ou qui n'en ont jamais ouï parler. Enfin, le Proverbe, *gaudeant bene nati*, se dit de certaines personnes que l'on loue des avantages qui assurément ne dépendent point d'elles.

4. On dit en quatrième lieu , que *si tous les Evénemens sont nécessaires, il faut que la vie de chaque homme ait un période fixe*

fixe & déterminé ; & que si la vie de chaque homme a un période fixe & déterminé elle ne sauroit être , ni abrégée par négligence , par violence , ou par maladie , ni prolongée par aucuns soins ni aucuns remèdes ; & que si ces choses-là ne sont capables ni de la prolonger ni de l'abréger , il est inutile de les rechercher ou de les fuir.

J'avoue que si le période de la vie de l'Homme est fixe , comme je crois qu'il l'est en effet , il ne peut pas ne pas arriver au tems fixé , & que rien n'est capable de la prologer ou de l'abréger. Il n'y a point de négligence , de violence , ni de maladie , qui puisse avancer ce terme ; comme il n'y a ni soins ni remèdes qui puissent le reculer. Cependant comme ce sont-là des causes nécessaires, comprises dans l'enchaînement des causes qui amènent la vie de l'Homme au période qui lui est fixé , qui empêchent qu'elle passe ce tems-là : il faut qu'elles précèdent aussi nécessairement cet effet , que les autres causes précèdent nécessairement leurs effets ; & par conséquent lorsque ces moyens sont négligés ou mis en usage, ils produisent les mêmes effets qu'on peut espérer ou craindre en employant
ou

ou négligant toute sorte d'autres moyens. Par exemple , supposé que ce soit une qualité du Nil fixe & nécessaire de se déborder tous les ans , cela n'empêche pas que ce débordement ne doive être nécessairement précédé par les moyens qui en sont la cause. Et comme il seroit absurde de dire , que *si le débordement annuel du Nil est fixé & nécessaire , cette Rivière devra se déborder , quoique les moyens nécessaires pour produire ce débordement ne le précèdent point ;* il n'y auroit pas moins d'absurdité à vouloir conclure de ce que le période de la vie de l'Homme est déterminé , que les moyens nécessaires pour y conduire sont inutiles.

5. On demande en cinquième lieu , *comment un homme peut agir contre sa conscience , ou comment sa conscience peut l'accuser , s'il est persuadé qu'il agit nécessairement, & que lors même qu'il commet un crime il prend le parti qui lui paroît le meilleur ?*

Je réponds , que la Conscience étant le jugement qu'un homme fait de ses actions, par rapport à une certaine Règle ; il peut fort bien savoir qu'il viole cette Règle , lorsqu'il agit d'une manière qui y est opposée ; & par conséquent agir avec

vec répugnance , quoique cette répugnance ne le frappe pas assez vivement pour l'empêcher d'agir. Mais après avoir agi , il peut non-seulement juger que son action est contraire à cette Règle : mais le plaisir qu'il avoit trouvé à pécher ne subsistant plus , & se voyant exposé à perdre sa réputation , ou même à être puni par le Magistrat , il peut très-sérieusement *s'accuser lui-même* ; c'est-à-dire , qu'il peut se condamner lui-même, pour cette action , être fâché de l'avoir commise , & souhaiter qu'il ne l'eût pas faite , à cause des conséquences dont elle est suivie.

6. On objectera en sixième lieu , que *si tous les Evénemens sont nécessaires, il étoit aussi impossible que JULES CÉSAR, par exemple, ne mourût pas dans le Sénat, qu'il est impossible que deux & deux fassent six.* Mais qui peut dire , continuera-t-on , que le premier cas soit aussi impossible que le second ; puisque nous concevons fort bien qu'il étoit possible que JULES CÉSAR mourût ailleurs que dans le Sénat , au lieu qu'il est impossible de concevoir que deux & deux puissent jamais faire six ?

Je conviens que *si tous les Evénemens sont*

sont nécessaires, il étoit aussi impossible que JULES CÉSAR ne mourût pas dans le Sénat, qu'il est impossible que deux & deux fassent six : & j'ajouterai qu'il n'est pas plus possible de concevoir que JULES CÉSAR ait pu mourir ailleurs que dans le Sénat, qu'il est possible de concevoir que deux puissent faire six. Car pour concevoir que sa mort a pu arriver ailleurs, il faut supposer qu'elle a été précédée de circonstances différentes de celles qui l'ont précédée en effet. Au lieu que si l'on suppose les mêmes circonstances dont elle a été réellement précédée, il sera impossible de concevoir (si du moins on raisonne juste) qu'elle ait pu arriver ailleurs : comme on conçoit qu'il est impossible que deux & deux fassent six. Il faut aussi remarquer, que supposer d'autres circonstances possibles d'une action que celles qui l'ont précédée, c'est supposer une contradiction ou une impossibilité : car comme toute action a ses circonstances particulières qui la déterminent, il est aussi impossible que chacune des circonstances qui la précédent n'arrivent pas, en vertu des causes qui précédent ces circonstances, qu'il est impossible que deux & deux fassent six,

Après

Après avoir prouvé, ce me semble, le sentiment que j'ai avancé, & répondu aux principales Objections qu'on me peut faire, il ne sera peut-être par hors de propos de rapporter ce que quelques Savans ont pensé sur cette matière, & confirmer ce que j'ai dit par des Autorités, en faveur de ceux qui déferent à l'Autorité dans les matières de spéculation. Les questions de la *Liberté*, de la *Nécessité*, & du *Hazard* ont été de tout tems un sujet de dispute parmi les Philosophes; & la plus grande partie de ces Philosophes a formellement soutenu le Dogme de la *Nécessité*, & combattu celui de la *Liberté*, & du *Hazard*. Ces mêmes questions ont aussi été un sujet de Controverse parmi les Théologiens dans tous les Siècles de l'Eglise Chrétienne, sous les noms de *Libre-Arbitre*, & de *Prédestination*: & les Théologiens, qui ont nié le *Libre-Arbitre*, & soutenu la *Prédestination*, ont fortifié les Argumens des Philosophes par la considération de quelques Doctrines particulières à la Religion Chrétienne. Pour ce qui est du *Hazard*, ou de la *Fortune*, je pense que tous les Théologiens s'accordent à dire, que ce sont des termes qui ne signifient rien.

Quel-

Quelques Communions Chrétiennes ont même poussé les choses si loin à l'égard de ces matières, qu'elles ont condamné dans des Conciles & dans des Synodes la Doctrine du *Franc-Arbitre* comme hérétique; & encore aujourd'hui la condamnation de cette Doctrine fait partie de la *Confession de Foi* de plusieurs Eglises.

Or il paroît clairement de-là, que ceux qui soutiennent l'opinion que j'ai établie, peuvent alléguer en leur faveur l'*Autorité* d'un aussi grand nombre, pour le moins, de personnes savautes & pieuses, que ceux qui soutiennent l'opinion contraire.

Mais sachant le peu d'impression que fait sur les hommes l'*Autorité* de ceux qui ont des opinions contraires aux leurs, quoiqu'en même tems ils ne reçoivent aucune opinion que sur l'*Autorité* de quelqu'un; je ne me prévaudrai point des avantages que je pourrois tirer de l'*Autorité* des Philosophes & des Théologiens, qui sont indubitablement de mon côté; & je ne m'arrêterai point à en donner une liste particulière. Je me contenterai d'alléguer l'*Autorité* des Partisans de la *Liberté*.

Il est certain que de tous ceux qui se déclarent contre mon opinion, il n'y en

a qu'un très-petit nombre qui la combatte en effet : & , si on y regarde de près, il se trouvera que la plûpart de ceux qui s'imaginent écrire en faveur de la *Liberté*, la détruisent , lorsqu'on établit nettement l'état de la question. Pour s'en convaincre il ne faut qu'examiner les Auteurs , qui ont écrit avec le plus de clarté & de pénétration, en faveur de la *Liberté*, ou s'entretenir avec ceux qui tiennent que la *Liberté* est une vérité fondée sur l'Expérience : on trouvera qu'ils reconnoissent que la *Volonté* suit le jugement de l'Entendement ; & que , lorsqu'on offre à un homme deux Objets, dont l'un paroît meilleur que l'autre, il ne peut pas choisir le pire ; c'est-à dire qu'il ne peut pas choisir ce qui est mauvais comme mauvais, ou le mal entant que mal. Or dès qu'ils viennent à faire cet aveu, ils donnent gain de cause à leurs Adversaires, qui prétendent seulement que la *Volonté* ou le choix de l'Homme est toujours déterminé par ce qui lui paroît le meilleur, ou le plus grand bien.

Je n'en donnerai qu'un exemple, mais ce sera d'un Auteur distingué par son esprit & par sa pénétration. Mr. le Docteur Clarke soutient, que la *Volonté* est détermini-

minée par des *motifs méraux* ; & il appelle *Nécessité morale*, la *Nécessité* par laquelle un homme choisit en vertu de ces *motifs*. Pour mieux faire comprendre sa pensée, il s'explique avec sa clarté & sa candeur ordinaires par l'exemple suivant.

Un homme, dit-il, dont le corps est entièrement exempt de douleur & l'esprit parfaitement libre de trouble ou de désordre, juge qu'il est déraisonnable de se blesser ou de se défaire lui-même ; & ne se trouvant exposé à aucune tentation ni à aucune violence extérieure il NE LUI EST PAS POSSIBLE d'agir d'une manière contraire à ce jugement : non pas parce qu'il lui manque un POUVOIR NATUREL OU PHYSIQUE d'agir ainsi ; mais parce que c'est une chose absurde & pernicieuse, & qu'il est MORALEMENT IMPOSSIBLE qu'il veuille la faire. C'est par la même raison, que les Créatures raisonnables les plus parfaites, & qui sont au-dessus de l'Homme, NE PEUVENT PAS faire le mal : non pas qu'il leur manque un POUVOIR NATUREL de produire l'action matérielle ; mais parce qu'il est MORALEMENT IMPOSSIBLE, qu'ayant une connoissance parfaite de ce qui est le meilleur, & ne se trouvant exposées à aucune

tentation au mal, leur volonté puisse se déterminer à vouloir agir d'une manière folle & déraisonnable (a).

Mr. le Dr. Clarke convient ici fort clairement de la *Nécessité* que j'ai voulu établir. Car il attribue aux actions de l'Homme les mêmes causes que j'ai assignées : & il étend aussi loin que moi la *nécessité* de ces Actions , lorsqu'il assure qu'il n'est pas possible qu'un homme qui est déterminé par ces causes fasse le contraire de ce qu'il fait. Il soutient, comme nous l'avons vu , qu'un homme qui , par les circonstances où il se trouve, juge qu'il est déraisonnable de se blesser ou de se défaire lui-même , & ne se trouve exposé à aucune tentation, ni à aucune violence extérieure, ne peut absolument point agir d'une manière contraire à ce jugement. Pour ce qui regarde le pouvoir naturel ou physique qu'a l'Homme d'agir d'une manière contraire à ce jugement, & de se blesser ou de se défaire lui-même, qu'on soutient dans le passage qui vient d'être rapporté ; ce pouvoir bien loin d'être incompatible avec le Dogme de la *Nécessité* , en est une conséquence.

(a) *Démonstration de l'Existence & des Attributs de Dieu.* p. 105. de la 5. Edit. 1716.

quence. Car si l'Homme est nécessairement déterminé à agir, par des causes morales d'une certaine nature, & qu'il ne lui soit pas possible de faire le contraire : il s'en suivra que lorsqu'il est déterminé par des causes morales d'une nature opposée, il ait le pouvoir de faire le contraire. L'Homme étant déterminé par des causes morales, ne peut pas choisir le mal entant que mal : & par conséquent il choisira la vie plutôt que la mort, tant qu'il regardera la vie comme un bien, & la mort comme un mal ; comme, au contraire, il choisira la mort comme un bien, & la vie comme un mal. Ainsi les causes morales, selon qu'elles sont différentes les unes des autres, ou qu'on les conçoit différemment, déterminent l'Homme d'une manière différente ; & par conséquent, elles supposent un pouvoir naturel de choisir ou d'agir différemment.

Si l'on veut donc s'en tenir à la voye de l'Autorité, dans la question dont il s'agit, que l'on fasse la revûe de ceux qui ont réellement défendu la liberté de l'Homme ; & on trouvera qu'ils se réduisent à un assez petit nombre. Car la plûpart de ceux qui s'érigent en défenseurs de la Li-

berté, établissent dans le fond la *Nécessité*.

Je finirai ce Discours en remarquant que, quoique j'aye soutenu que la *Liberté exempte de nécessité* est contraire à l'Expérience : qu'elle est impossible, & que si elle étoit possible elle seroit une imperfection : qu'elle est incompatible avec les perfections de Dieu, & qu'elle renverse les Loix de la Morale ; cependant pour prévenir toutes les Objections qu'on me pourroit faire, fondées sur l'usage équivoque du mot de *Liberté* (auquel il est arrivé d'être susceptible de plusieurs sens, comme le sont aussi tous les termes dont on se sert dans des disputes de conséquence) je me crois obligé de déclarer ici, que je regarde l'Homme comme doué d'une *liberté* qui est en effet d'un très-grand prix, mais d'une espèce différente de celle que j'ai combattue. En effet, il a le pouvoir de faire ce qu'il veut, ou ce qu'il lui plaît. Ainsi, s'il veut, ou s'il lui plaît de parler, ou de garder le silence : de se tenir assis, ou debout : d'aller à cheval, ou à pié : d'aller de ce côté-ci, ou de celui-là : de marcher vite, ou lentement : enfin, que sa Volonté chan-

ge comme une girouette , il aura toujours le pouvoir de faire ce qu'il veut, ou ce qu'il lui plaît: à moins qu'il ne rencontre quelque violence qui l'en empêche ; comme être bâillonné, sentir des douleurs aiguës, être poussé hors de sa place, être enfermé, avoir perdu l'usage de ses membres , ou se trouver dans des cas semblables.

Il a le même pouvoir ou la même liberté par rapport aux actions de l'Esprit, qu'à l'égard de celles du Corps. Lorsqu'il le veut , ou qu'il lui plaît , il peut penser sur ce sujet ci , ou sur celui-là : arrêter , ou pousser ses pensées : délibérer, renvoyer à délibérer à une autre fois, ou reprendre la délibération qu'on avoit interrompue : prendre une résolution, ou la suspendre: enfin , il peut à chaque moment changer l'objet de ses pensées, comme il lui plaît ; à moins qu'une douleur violente, un accès d'apoplexie , ou quelque semblable accident n'intervienne.

Et n'est-ce pas une grande perfection dans l'Homme , de pouvoir diriger ses pensées & ses actions comme il veut, ou comme il lui plaît , dans tous les cas dont on vient de parler , où son plaisir

& son intérêt ont également part ?
L'Homme peut-il jouir d'un pouvoir plus grand & plus avantageux , que celui de *faire ce qu'il veut , ou ce qu'il lui plaît ?*
Et peut-on concevoir qu'aucune autre espèce de *liberté* puisse lui être utile & avantageuse ? Certainement s'il avoit en toutes choses le pouvoir ou la liberté dont je parle, il seroit plus qu'homme ; il seroit tout-puissant.

F I N.



RE-

REMARQUES

SUR UN

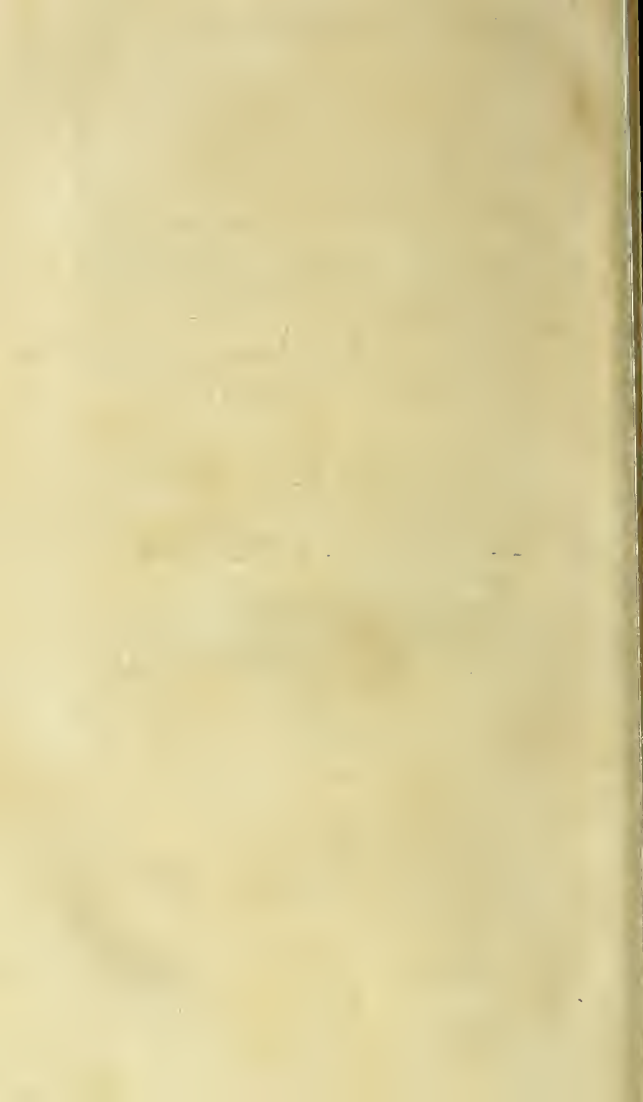
LIVRE INTITULÉ,

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

SUR LA

LIBERTÉ DE L'HOMME.





REMARQUES

Sur un Livre intitulé

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR LA

LIBERTÉ DE L'HOMME.

Pendant qu'on imprimoit les Pièces qui précèdent, il a paru un Livret intitulé *Recherches Philosophiques sur la Liberté de l'Homme*, où l'Auteur propose six différens Argumens pour prouver qu'il n'y a, ni ne peut y avoir aucune liberté dans les Actions des Hommes. Je crois qu'on a, à peu près, été au devant de tous ces raisonnemens, dans les Pièces qui précèdent. Cependant comme il y en a quelques-uns qui sont mis dans un jour à pou-

Q 6

voir

voir en imposer à des personnes peu circonspcctes , qui n'auroient pas fait beaucoup de réflexions sur cette matière assez délicate , j'ai cru que je ne ferois pas mal dans cette occasion, de faire quelques courtes remarques, capables de découvrir aux gens qui ont quelque pénétration , la source des erreurs de tout l'Ouvrage.

Premièrement, je vois que l'Auteur insiste beaucoup sur la nécessité qu'il y a de se former des *idées claires* des choses , & d'exprimer ces idées par des *termes clairs*.

„ De toutes les matières de spéculation, *dit-il* , il n'y en a point que l'on
 „ ait traitée plus obscurément , ou dont
 „ on ait cru qu'il étoit plus difficile de
 „ parler avec clarté, ou sur laquelle on
 „ s'étende davantage & l'on soit plus favorablement disposé à voir publier des
 „ Ecrits obscurs , que sur la matière de
 „ la Liberté, & de la Nécessité. Mais
 „ qu'il me soit permis, *ajoute-t il*, de dire
 „ que cette opinion est une erreur où
 „ les Savans ne tombent pas moins que le
 „ Peuple. Car celui qui médite sur quelque
 „ sujet relevé & sublime , doit
 „ avoir dans l'esprit des *idées* qui soient
 „ l'ob-

„ l'objet de ses pensées Et de
 „ quelque matiere qu'il s'agisse, les idées
 „ ne nous sauroient manquer, que les
 „ pensées ne nous manquent en même
 „ tems. Et lorsque nous avons des
 „ idées d'une chose, qu'est-ce qui nous
 „ empêche de les communiquer aux au-
 „ tres ? Les mots . . . ne nous en four-
 „ nissent ils pas le moyen ? . . . Lors-
 „ qu'un Auteur écrit d'une manière ob-
 „ scure, . . . pourquoi a-t-il écrit a-
 „ vant que de savoir ce qu'il vouloit dire,
 „ ou avant que d'être capable de le faire
 „ entendre aux autres ? Est-il pardonnable
 „ à un homme qui se met sur le pié d'ins-
 „ truire, de ne debiter que du verbiage ?”

Tout cela est fort bien dit. Voyons com-
 ment l'Auteur a observé ses propres Regles.

Voici comment il pose la Question
 qu'il entreprend de décider ; *Si l'Homme*
est un Agent libre ou nécessaire. Il sou-
 tient que les hommes sont des *Agens né-*
cessaires ; que tout le monde avoue que
 les Fous, les Enfans & les Bêtes, sont des
Agens nécessaires ; qu'il y a des *actions*,
 qu'il est visible qui sont *nécessaires* ; qu'il
 est incontestable que la Perception est u-
 ne *Action nécessaire* de l'Homme ; & que
 les Causes agissent sur des *Agens nécessai-*

res, à qui elles font des Causes nécessaires *d'action*. Je voudrois bien savoir qu'elle idée le mot *d'Agent*, ou *d'Action*, emporte, quand il est joint à celui de *Nécessaire*? Il est vrai que nous disons communément d'une Horloge, d'une Montre, que ce sont des *Agens nécessaires*; mais c'est en parlant improprement & figurément, & il ne faut pas prendre cette expression au pié de la lettre. Car, à parler proprement & avec la précision dont on ne doit jamais s'écarter dans des Disputes de Philosophie, un *Agent nécessaire*, ou une *Action nécessaire*, est une contradiction dans les termes. Car ce qui agit nécessairement, n'agit en effet point du tout, mais est seulement le sujet sur lequel l'action se fait: n'est point du tout un *Agent*, mais un pur *Patient*; ne se meut point du tout, mais est seulement mu. Une Horloge, une Montre, n'est un *Agent* en aucun sens; & son mouvement n'est en aucun sens une *action*. Et ce n'est pas seulement " le manque de sensation & d'intelligence, qui fait que les
 „ Horloges & les Montres sont sujettes à
 „ une *Nécessité* absolue, physique, & mécanique. " Car le battement du cœur,
 quoi-

quoiqu'accompagné de sensation, ne laisse pas d'être un mouvement aussi nécessaire que celui d'une Montre ; & l'un n'est pas plus l'action de l'Homme, que l'autre l'est de la Montre. Et une Balance qui seroit douée de sensation & d'intelligence , ne seroit pas plus un *Agent*, quand elle se sentiroit mue par des poids, qu'elle est à présent un *Agent sans perception*. Je dis donc qu'un *Agent nécessaire*, soit qu'il ait la sensation, ou qu'il ne l'ait pas, n'est point du tout un *Agent*. Ces deux termes se détruisent l'un autre. Etre *Agent*, signifie avoir *le pouvoir de commencer un mouvement* : & le mouvement ne peut pas commencer *nécessairement*, parce que la nécessité du mouvement suppose un Pouvoir efficient, supérieur & irrésistible à la chose mue ; & par conséquent le commencement du mouvement ne peut pas être dans ce qui est mu nécessairement ; il faut qu'il soit dans la cause supérieure, ou dans le pouvoir efficient de quelque autre cause qui est encore supérieure à celle-ci, jusqu'à ce qu'on parvienne enfin à quelque *Agent libre*. Lequel *Agent libre*, peut ou avoir reçu ce pouvoir de commencer un mouvement ,
d'un

d'un Agent supérieur libre , qui l'a ainsi voulu : & c'est-là le cas où l'Homme se trouve ; ou bien il peut être lui-même *nécessairement existant* , *nécessairement sachant tout* , *nécessairement tout-puissant* , parce que l'existence, la science, le pouvoir , &c. ne sont pas des actions ; mais il ne peut pas être un *Agent nécessaire*, sans une contradiction manifeste dans les termes. Tout pouvoir d'agir renferme essentiellement en même tems le pouvoir de ne pas agir : autrement ce n'est pas agir, c'est être le sujet de l'action du Pouvoir, quel qu'il soit , qui cause cette action. Quand donc cet Auteur parle, comme il fait à tout bout de champ, d'*Agents nécessaires* , & d'*Actions nécessaires* ; ne peut-on pas en bonne justice lui faire la question qu'il fait aux autres ? " Pour-
 " quoi a-t-il écrit avant que de savoir ce
 " qu'il vouloit dire , ou avant que d'être
 " capable de le faire entendre aux au-
 " tres ? Est il pardonnable à un homme
 " qui se met sur le pié d'instruire, de ne
 " debiter que du verbiage ? " Ou si sa
 pensée est, comme il y a beaucoup d'apparence , que l'Homme n'est pas un *Agent*, la question revient encore : " Pour-
 " quoi a-t-il écrit avant que de *vouloir*
 " faire

„ faire entendre aux autres ce qu'il vou-
 „ loit dire ? ”

Outre cela , l'Auteur s'imagine-t-il qu'il exprime des *idées claires* par des *mots clairs* , quand il confond perpétuellement la *Perception*, où l'esprit est purement passif, avec l'*Action* même ; & que par le mot de *Volonté* sans distinction, il entend, tantôt la *dernière perception de l'Entendement*, qui est entièrement *passive* , & tantôt le *premier acte de la Faculté soi-mouvante*, qui est une *Action* ? Il dit par exemple, p. 271. *Pour ce qui regarde la PERCEPTION DES IDEES , on ne sauroit douter qu'elle ne soit une ACTION nécessaire de l'Homme ; & cependant il est incontestable que la perception des idées n'est nullement une action.* p. 272. *La seconde ACTION de l'Homme est de juger des Propositions ; comme si de voir qu'une chose est vraie ou fausse étoit une action , ou avoit rien de commun avec la Volonté ?* P. 302. On compare le pouvoir physique de faire ce que tout homme sage aimera mieux ne pas faire ; ou de ne pas faire ce qu'un homme sage ne manquera pas de faire , avec celui ” *de re-
 ” fuser de recevoir comme vrai ce qui nous
 ” paroît évidemment vrai ;* ” ce qui,
 comme

comme on l'a remarqué ci-dessus , n'est pas une *action* , mais une *perception*.

P. 314. & suiv. En confondant toujours ce qui est actif avec ce qui est passif, on soutient que si l'Homme avoit la *liberté d'agir* , il ne seroit pas déterminé nécessairement à ne DONNER SON CONSENTEMENT qu'à la *Vérité* ; il ne seroit pas nécessairement déterminé dans ses jugemens par ce qui lui paroît raisonnable ; toutes sortes de PROPOSITIONS lui seroient indifférentes , quelque raisonnables qu'elles fussent : il pourroit rejeter ce qui lui paroît vrai & approuver ce qui lui paroît absurde ; il auroit de l'indifférence à recevoir la *Vérité* ; il pourroit juger contre sa *Raison* ; & l'évidence la plus forte ne pourroit pas le déterminer nécessairement à recevoir la *Vérité*.

Depuis la page 275. jusqu'à la 294. les termes de *Volonté* & de *Préférence* sont continuellement employez avec la dernière confusion, à signifier également & sans aucune distinction , la dernière perception , ou le dernier jugement de l'Entendement , qui est entièrement passif , & le premier acte du pouvoir soi-mouvant, qui est essentiellement actif. Je dis que l'Auteur confond perpétuellement ces deux choses, comme si elles n'étoient qu'une,
par

par l'usage ambigu qu'il fait des termes de *Volonté* & de *Préférence*. Car voici son raisonnement : que puisque la *Volonté* & la *Préférence*, entant que ces termes signifient la *dernière perception*, ou l'*approbation de l'Entendement*, sont passives & nécessaires, il faut bien aussi que la *Volonté* & la *Préférence* soient encore nécessaires, quand ces deux termes sont pris pour le *premier acte du Pouvoir soi-mouvant*, qui est essentiellement actif : & que parce que quand *vouloir* se prend pour l'acte du Pouvoir soi-mouvant, on peut dire que l'Homme fait ce qu'il *veut*, (car il n'est pas possible qu'un homme ne fasse pas une chose quand on suppose qu'il la fait;) que par conséquent quand le même mot signifie simplement la *dernière approbation de l'Entendement*, il sera encore vrai de dire, en prenant le terme de *Nécessité* à la lettre & dans son sens Physique, qu'il faut de nécessité qu'un homme fasse ce que son Entendement approuve. Et c'est là une pitoyable conséquence. Car quoique le *Pouvoir soi-mouvant*, qui assurément est libre, ou autrement il faudroit admettre qu'il y a une contradiction dans les termes; quoique, dis-je, ce Pouvoir soit une Cause complète d'action,

il

Il n'est pas plus vrai de dire que l'*Entendement*, le *Jugement*, la *Reception*, l'*Approbation*, l'*Agrément*, ou quelque nom qu'on lui veuille donner, puisse être la cause efficiente de l'action; que de dire que le *Repos* est la cause du mouvement. Il est impossible qu'une chose soit la cause d'un effet plus considérable qu'elle même: qu'une chose qui est passive puisse être la cause d'une active: c'en peut bien être l'occasion, & l'action peut bien être une suite de la perception ou du jugement, quoiqu'il n'y ait point de liaison Physique; on peut même supposer, si l'on veut, que c'en est *toujours* une suite, sans admettre qu'il y ait pourtant aucune espèce de liaison Physique ou nécessaire entr'elles. Par exemple, une *Promesse* de Dieu est *Toujours* inmanquablement suivie de l'exécution: cependant il n'y a pas entre ces deux choses la liaison qui est entre une cause & son effet: car ce n'est pas la promesse de Dieu, qui est la cause Physique ou efficiente de l'exécution, mais c'est uniquement son *Pouvoir actif*. Quand des *Ecrivains*, aussi habiles à d'autres égards, passent les bornes de leurs idées claires & distinctes, ils travaillent aussi ridiculement

Et avec aussi peu de fruit , que les Auteurs les plus ignorans.

Outre cela , que sont devenues les Idées claires Et distinctes , quand on nous parle d'Actions déterminées par les Causes qui précèdent chaque Action ; Quand on nous nous dit que l'Homme, à chaque instant, est toujours invinciblement déterminé , par les circonstances où il se trouve Et les CAUSES qui le meuvent , à faire précisément l'action qu'il fait, Et à ne pouvoir pas en faire une autre ; Que cette première Action nécessaire (il s'agit de la Perception , qui n'est pas seulement une action,) est le fondement Et la Cause de toutes les autres actions intelligentes de l'Homme ; Que la Douleur Et le Plaisir sont des Causes qui déterminent la volonté de l'Homme ? Car quelle idée peut-on se former qui représente comment le plaisir & la douleur , qui sont des perceptions passives , ou des raisons , des motifs , & des argumens , qui ne sont que des notions abstraites , peuvent être la Cause Physique , nécessaire , & efficiente de l'Action ? Une notion abstraite ne pourra-t-elle pas frapper une balle , aussi bien qu'être la Cause efficiente d'un mouvement dans le corps de

de l'Homme ? A la vérité elles peuvent être une occasion , & en effet elles en sont une , à laquelle la substance qui est dans l'Homme , dans laquelle réside le Principe qui a la faculté de se mouvoir soi-même , met *librement* en action son pouvoir actif. Mais c'est ce Principe interne de mouvement , & non pas la raison , ou le motif , qui est la Cause Physique ou efficiente de l'action. Quand nous disons dans le discours ordinaire , que des *Motifs* ou des *Raisons* DETERMINENT quelqu'un , ce n'est qu'une façon de parler figurée & métaphorique. C'est l'Homme qui se détermine librement à agir. Il est aussi peu possible , en parlant à la rigueur & sans figure , que des raisons , ou des perceptions de l'Entendement déterminent une Action , qu'il l'est qu'une notion abstraite soit une *Substance* ou un *Agent* , ou qu'elle meuve une portion de matière. A moins que tout ce que l'Auteur de cette Pièce nous debite sur le chapitre des *Raisons* , des *Motifs* & des *Perceptions de l'Entendement* , ne soit un pur verbiage ; & que sa pensée ne soit que l'Homme n'est nullement un Agent , mais qu'il est mu nécessairement & mécaniquement

par

par le simple choc de la Matière subtile. Et en ce cas-là on pourra toujours lui demander : quelle est donc la *Cause originelle* du mouvement ? Il faut enfin qu'il tombe sur un premier Moteur, en qui réside par conséquent la liberté d'agir : ou bien il faut admettre une chaîne infinie & éternelle d'effets sans Cause : qui est une contradiction manifeste , à moins que le mouvement n'existe nécessairement par sa propre nature, & il est évident que cela n'est pas une contradiction ; & outre cela parce que n'y ayant point de mouvement sans une détermination particulière d'un certain côté, & aucune détermination dans sa nature n'étant pas plus nécessaire qu'une autre , un effort essentiel & nécessaire de mouvement qui tendroit également à toutes sortes de déterminations , n'auroit jamais pu produire aucun mouvement du tout.

Enfin, par *quelles idées claires & distinctes* est il possible de trouver, que l'indifférence par rapport au Pouvoir, (c'est-à-dire un Pouvoir Physique égal, d'agir ou de ne pas agir) , & l'indifférence d'inclination, (c'est-à-dire une approbation égale d'une chose ou de son contraire) , sont la même chose ? Cependant l'on confond per-

perpétuellement ces deux choses dans tout le Livre : l'Auteur supposant toujours, que si un homme n'est pas déterminé *nécessairement & irrésistiblement*, comme une Balance l'est par les poids ; les motifs ou les raisons d'agir, quels qu'ils soient, n'ont sur lui aucune influence, & qu'il n'y a aucun égard : & qu'il est dans une indifférence absolue à toutes sortes d'actions indifféremment. Par exemple, *être indifférent au bien & au mal*, est employé comme un équivalent de la Possibilité Physique de faire ce qui paroît le moins à propos ; & la Possibilité Physique de faire ce qui paroît le moins à propos, est représentée comme une nécessité absolue de faire ce qui paroît le moins à propos ; comme *des enfans qui ne sauroient encore marcher qu'on laisseroit aller seuls, avec la liberté de tomber*. On nous représente la Liberté comme une *faculté arbitraire qui choisit sans aucun égard aux qualités des objets ; indifférente à tous les objets*. Page 314. 315, & 316. Comme dans l'indifférence à toutes sortes d'objets quelques bons qu'ils lui paroissent l'indifférence à l'égard du plaisir & de la douleur, c'est-à-dire, la liberté de refuser le premier & de choisir l'autre.

Page 40. & 41. voici comme on raisonne : Que si l'on pouvoit choisir la douleur comme douleur , & fuir le plaisir considéré comme tel ; les récompensas & les châtimens ne seroient PLUS des MOTIFS pour l'Homme. Que, si l'Homme n'est pas déterminé nécessairement par le plaisir & par la douleur , & s'il lui est IMPOSSIBLE de ne pas choisir &c. , que SERVIROIT-il de lui proposer des récompenses ou des châtimens ? Et que si tous les Hommes POUVOIENT vouloir ou préférer les châtimens, considérés comme des douleurs ou des maux, & rejeter les récompenses considérées comme des plaisirs ou des biens, il n'y auroit plus RIEN QUI PÛT RETENIR les hommes. P. 324. On suppose comme une conséquence légitime, que si l'Homme n'est pas un Agent nécessaire, le plaisir & la douleur ne le touchent point du tout ; il est dans l'indifférence à leur égard, & à l'égard de la Vertu & du Vice. On répète la même supposition, tout absurde qu'elle est, p. 330. & suiv. On soutient qu'il seroit inutile de représenter des raisons aux hommes , s'ils avoient une volonté libre, ou que ces raisons ne pussent pas ébranler cette volonté. Comme si rien ne pouvoit être de quelque usage, ou de quelque poids

aux hommes , s'il ne produit cet effet nécessairement : & s'il falloit qu'on fût dans une indifférence entière à l'égard de toutes sortes d'actions indifféremment, & qu'on ne pût pas avoir aucun égard aux motifs & aux raisons d'agir , dès-là qu'on n'est pas déterminé irrésistiblement. Conséquence dont il est impossible d'avoir une idée claire , jusqu'à ce qu'on ait prouvé , que le Pouvoir de se mouvoir ou d'agir , & avoir quelque égard à des raisons d'agir , sont des choses incompatibles.

Je remarque, au reste, que l'Auteur tâche de faire couler dans l'esprit de ses Lecteurs une fausse distinction de la Liberté. *Je soutiens*, nous dit-il, *la Liberté quand on entend par-là le Pouvoir qu'a l'Homme de faire ce qu'il veut & ce qu'il lui plaît.* Ailleurs il dit, que c'est-là une *Liberté d'un très-grand prix.* Or dans cette définition, outre l'ambiguïté des termes de *vouloir* & de *plaire* ; (a) il faut bien remarquer que le mot de *Faire* n'a point de signification ; car il ne veut pas dire que l'Homme agit ou qu'il fait quelque chose. Mais de la manière dont il l'entend, la Liberté, ou le *Pouvoir qu'a l'Homme*
me

(a) Voyez ci-dessus p. 378. & 379.

*me de faire ce qu'il veut ou ce qu'il lui plaît, est précisément la même que seroit la liberté, ou le pouvoir dans une Balance, de se mouvoir comme il lui plairoit, ou comme elle voudroit, si l'on supposoit la Balance douée d'assez de sens & d'intelligence, pour sentir de quel côté le poids l'emporte, & pour approuver ce mouvement, & s'imaginer qu'elle se meut elle-même, quoiqu'en effet elle soit mue par le poids. On voit clairement que c'est-là sa pensée, en ce qu'il fait consister toute la différence qu'il y a entre un Homme & une Horloge dans la sensation & l'intelligence, sans y ajouter le pouvoir d'agir. Au lieu que l'essence de la Liberté consiste uniquement dans le pouvoir d'agir. Action & Liberté ne sont qu'une même idée : & la véritable définition d'un *Etre libre*, est un *Etre* doué du pouvoir d'agir aussi-bien que de recevoir l'action d'un autre.*

Cette erreur dans l'idée de la Liberté & de la Nécessité Physiques, l'a conduit à une autre toute semblable dans l'idée qu'il se forme de la Nécessité Morale. La Nécessité Morale, à parler à la rigueur & en Philosophe, n'est point du tout une Nécessité ; ce n'est qu'une expression fi-

gurée , qui comme toutes les autres n'emporte aucune réalité Physique. Quand quelqu'un dit , *qu'il est impossible qu'il se trompe* , en comptant sur la parole d'une personne généralement reconnue pour homme d'honneur , cela ne veut pas dire que cette personne n'a pas le pouvoir de le tromper , ou qu'à ne considérer que ce qu'il y a de physique dans l'action , il n'est pas aussi aisé à cette personne de lui manquer de parole que de la lui tenir ; mais seulement qu'il est bien fondé à compter sur le caractère de cette personne , qu'elle ne le trompera pas. Mais notre Auteur, de ces deux Nécessités , la *Morale* & la *Physique* , n'en fait qu'une , & croit pourtant parler juste & en Philosophe : seulement il les distingue en appelant Nécessité Physique celle qui se trouve dans un sujet sans intelligence ; & la même Nécessité Physique dans un sujet intelligent, il l'appelle Nécessité Morale. Quand une pierre tombe , & une Montre va, l'une & l'autre se meuvent par une Nécessité Physique : mais quand c'est un homme qui tombe , ou qui est déterminé à faire quelque autre action , où il y a la même Nécessité Physique , hormis seulement que son Entendement l'approuve & que la chose

chose lui plaît; comme, par exemple, de tomber quand on le jette dans un précipice, ce n'est-là selon lui qu'une Nécessité Morale. En cela l'Auteur tombe en deux absurdités. La première, en supposant que les raisons & les motifs, (si ces termes ne sont pas un pur *verbiage* en sa bouche) font le même effort nécessaire sur les sujets intelligens, que la Matière mue fait sur ceux qui n'ont pas l'intelligence; ce qui est supposer que des notions abstraites sont des substances. La seconde, en tâchant de faire accroire à ses Lecteurs, que tout le monde convient, que la Nécessité Morale & la Physique ne diffèrent pas l'une de l'autre dans le fond de leur nature, mais seulement par rapport aux différens sujets auxquels on les applique: au lieu qu'il n'ignore pas que, par Nécessité Morale, les Ecrivains qui ont soin de ne se pas contredire, n'ont jamais d'autre dessein que de marquer d'une manière figurée la certitude d'un événement sur lequel on peut raisonnablement compter, quoiqu'à la lettre & à la rigueur en bonne Philosophie, il n'y ait aucune Nécessité dans le cas dont il s'agit. Si Dieu, par exemple, a promis que le Monde continuera encore un An,

c'est une manière de s'exprimer bien naturelle & qui vient d'abord à la bouche, de dire qu'il est impossible que la fin du Monde arrive cette année. Cependant il n'y a personne assez déraisonnable pour s'imaginer en se servant de cette expression, que Dieu n'a pas au moment qu'il ~~part~~ le même pouvoir Physique de détruire le Monde, qu'il aura en tout autre tems. Il y a donc un peu de manque de bonne foi dans le procédé de l'Auteur, vers la fin de son Livre, quand, après avoir cité un passage de Mr. Clarke, où se trouve une pareille expression figurée, il en tire cette conclusion : *Mr. le Dr. Clarke, dit-il, convient ici fort clairement de la Nécessité que j'ai voulu établir ; car il attribue aux actions de l'Homme les mêmes causes que j'ai assignées ; Et il étend aussi loin que moi la nécessité de ces actions, lorsqu'il assure qu'il n'est pas possible dans cet état, qu'un homme qui est déterminé par ces causes fasse le contraire de ce qu'il fait.* Voici le passage de Mr. Clarke :

„ Un homme, sain de corps & d'esprit,
 „ juge qu'il n'est pas raisonnable de se
 „ faire du mal ou de se tuer : & n'y a-
 „ yant aucune tentation, ni aucune vio-
 „ lence extérieure qui l'y porte, il est
 „ im-

„ impossible qu'il agisse contre ce juge-
 „ ment : non pas qu'il n'ait le *Pouvoir*
 „ *naturel* ou *Physique* de le faire ; mais
 „ parce qu'il est absurde, pernicieux, &
 „ moralement parlant *impossible*,
 „ qu'ayant une connoissance parfaite de
 „ ce qui le porte à ce qui est mauvais,
 „ sa volonté aille se déterminer à choisir
 „ d'agir sottement & contre la Raison. ”

On avoit lieu de croire , que ces mots
 (*non pas qu'il n'ait le POUVOIR NA-
 TUREL de le faire ,*) suffisoient pour
 expliquer les précédens ; cependant notre
 Auteur est assez habile pour y trouver
 un sens ridicule aussi-bien qu'au reste.

„ Pour ce qui regarde le *Pouvoir na-*
 „ *turel ou Physique* qu'a l'Homme d'agir
 „ d'une manière contraire à ce jugement ;
 „ ce *Pouvoir*, dit-il, bien loin d'être in-
 „ compatible avec le Dogme de la Nécessité,
 „ en est une conséquence ; car si l'Homme
 „ est nécessairement déterminé à agir par
 „ des causes morales d'une certaine natu-
 „ re , & qu'il ne lui soit pas possible de
 „ faire le contraire , il s'ensuivra que lors-
 „ qu'il est déterminé par des causes morales
 „ d'une nature opposée, qu'il ait le *Pouvoir*
 „ de faire le contraire. ” C'est-à-dire
 qu'avoir le *Pouvoir Physique* de faire le

contraire de ce qu'on fait , lorsque les causes morales sont les mêmes , qui est visiblement le sens des paroles de Mr. *Clarke* , signifie seulement , que quand ces causes morales sont diamétralement opposées , on a un pouvoir Physique de faire le contraire de ce qu'on fait.

Après ces remarques préliminaires , je vais examiner les six Argumens, par lesquels l'Auteur entreprend de prouver que l'Homme est ce qu'il appelle , par une contradiction palpable dans les termes, un *Agent nécessaire*, & que la Liberté n'est qu'une pure chimère.

Son premier Argument est : Que l'*Expérience* que le Vulgaire allégué pour prouver la Liberté , ne la prouve pas : Que plusieurs Philosophes & Théologiens célèbres, tant anciens que modernes, ont donné des définitions de la Liberté, qui n'excluent point le *Fatum* & la *Nécessité* : Que quelques-uns des plus zélés Partisans de la Liberté accordent des choses dans cette matière qui détruisent tous les Argumens qu'on tire de l'Expérience : Que toutes les actions des hommes se réduisent à quatre chefs, la *Perception*, le *Jugement*, la *Volonté*, & *Faire ce qu'on veut* ; & que l'*Expérience* ne prouve point qu'aucune
de

de ces actions soit libre. Enfin, que non-seulement l'Expérience ne prouve pas la Liberté, mais qu'au contraire *l'Expérience nous fait voir que nous sommes des Agens nécessaires* : qu'elle prouve que la *Volonté de l'Homme est toujours déterminée nécessairement* : que nous éprouvons une parfaite nécessité : que ceux qui croient que la Liberté est une vérité fondée sur l'Expérience, reconnoissent pourtant que la *Volonté suit le jugement de l'Entendement* ; & que lorsqu'on offre à un homme deux objets, dont l'un paroît meilleur que l'autre, il ne peut pas choisir le pire.

I. Je réponds à la première partie de cet Argument, qui pose que *l'Expérience* que le Vulgaire allégué pour prouver la Liberté, n'en est pas une preuve : Qu'il est de fait, que toutes nos actions nous paroissent libres, & cela précisément de la même manière qu'elles le paroîtroient, en supposant que nous sommes véritablement des Agens libres ; & que par conséquent, quoique cela ne forme pas seul une Démonstration à la rigueur que nous sommes libres, cependant cela ne laisse à ceux qui soutiennent la négative qu'une simple possibilité, que nous soyons faits de manière par l'Auteur de la Nature,

que nous ne saurions nous empêcher de nous tromper sur cet article , dans chaque expérience de toutes les actions que nous faisons. C'est tout comme dans la belle question ; savoir *si le Monde existe ou non*. L'Expérience ne le *démontre* pas : il reste toujours cette *simple Possibilité* , que l'Etre suprême peut avoir formé mon esprit de manière, que je me tromperai toujours nécessairement dans chacune de mes perceptions , comme dans un songe, quoiqu'il n'y ait peut-être aucun Monde matériel , ni aucune autre Créature qui existe que moi. Il reste toujours , dis-je , une simple possibilité que les choses sont ainsi ; & néanmoins personne, à moins de vouloir passer pour fou , ne s'avisera de dire que *l'Expérience ne prouve pas l'existence du Monde*.

2. Mais, dit-on, plusieurs *célèbres Philosophes & Théologiens, anciens & modernes, ont donné des définitions de la Liberté qui sont compatibles avec le Fatum ou la Nécessité*. Je réponds, sans entrer dans cet examen, que cela ne fait rien à l'affaire : la véritable définition de la Liberté est *le Pouvoir d'agir* ; comme je viens de le faire voir, p. 387. Quand l'Auteur montrera que *l'Action* , ou le *Pouvoir d'agir* , peut
s'acor-

s'accorder avec le *Fatum* ou la *Nécessité*, on lui donnera gain de cause.

3. Mais, dit-on encore : *Quelques-uns des plus zélés défenseurs de la Liberté, détruisent par leurs concessions tous les Argumens que l'on peut tirer de l'Expérience.* Je réponds encore ici, sans entrer dans cet examen, que cela ne fait rien à l'affaire. La question n'est pas de savoir, ce qu'un particulier a , ou n'a pas *accordé* ; mais ce qu'il y a de vrai dans le sujet dont il s'agit.

4. Pour ce qui est de ce qu'on avance, que toutes les actions des hommes se réduisent sous les quatre Chefs suivans : la *Perception*, le *Jugement* , la *Volonté*, & de *Faire ce qu'on veut*, & que l'Expérience ne prouve point qu'aucune de ces actions soit libre, je réponds premièrement : Pour ce qui est de la *Perception des idées* , ce n'est pas une *Action* , ce n'est qu'une *Faculté passive* ; & sur ce pié-là, tout ce que l'Auteur avance ici pour prouver que c'est une *action nécessaire* , est absurde. Secondement , pour ce qui est du *Jugement des Propositions* , c'est-à-dire, suivant l'explication qu'il en donne : *admettre comme vrai ce qui paroît vrai, & rejeter comme faux ce qui paroît faux* , ce n'est pas

une action non plus , cela est purement passif ; & ainsi il y a de l'absurdité à l'appeler une autre action de l'Homme. C'est seulement *sentir* ce que nous sentons & *entendre* ce que nous entendons. Il est vrai que l'attention , ou la résolution de fixer nos pensées sur un sujet plutôt que sur un autre , est une action, & par conséquent n'est pas de cette Classe , mais de la quatrième où l'on considère, *Faire ce que nous voulons* ; mais *admettre* ce qui paroît *vrai*, ou *rejeter* ce qui paroît *faux*, ne sont pas des actions. En troisième lieu, à l'égard de la *Volonté*, ce terme, comme je l'ai déjà remarqué est fort équivoque, & signifie la *dernière perception ou approbation de l'Entendement*, & quelquefois le *premier acte de la Faculté soi-mouvante*. Ce ne peut être que dans le premier sens que cet Auteur dit, que *vouloir* ou *préférer* c'est la même chose par rapport au bien & au mal, qu'est *juger* par rapport au vrai ou au faux. C'est *juger qu'une chose, à tout prendre, est meilleure qu'une autre, ou qu'elle n'est pas si mauvaise qu'une autre*. Et ce ne peut être que dans le second sens qu'il dit : *Ce Pouvoir qu'a l'Homme de commencer ou de s'abstenir de faire une action , de la continuer ou de la finir , c'est ce qu'on appelle*

appelle la *Volonté* ; & l'exercice actuel de ce pouvoir , c'est ce qu'on appelle *Vouloir*. Or ces deux choses , quoiqu'exprimées par le même mot, sont pourtant bien différentes , & ne se ressemblent en rien. L'une est entièrement passive, n'appartenant qu'à l'Entendement , & n'entre point dans la question de la Liberté ; l'autre est véritablement active , & par conséquent n'est pas de cette Classe , mais de la quatrième , *Faire ce que nous voulons*. En confondant perpétuellement ces deux choses , l'Auteur amuse & embarrasse son Lecteur : en les distinguant avec soin , l'on verra que les difficultés qu'il propose s'évanouissent. On propose, par exemple , la question , *si nous sommes libres de vouloir ou de ne vouloir pas ?* La véritable réponse est , que dans le premier sens de ce mot, nous ne le *sommes pas* ; & que dans le second, nous le *sommes*. On demande encore , *si nous sommes les maîtres de suspendre notre Volonté , ou non ?* Et c'est une question qui a fort embarrassé le savant & judicieux Mr. Locke. La réponse est la même , que dans le premier sens du mot de *vouloir* : nous n'en *sommes pas les maîtres* ; dans le second nous le *sommes*. Autre question, *si de deux ou de plusieurs objets,*

nous sommes libres d'en vouloir un plutôt que l'autre ? La Réponse est encore la même : dans le premier sens du mot nous ne sommes pas libres ; dans le second nous le sommes. Et il n'importe pas si les objets qu'on propose sont tout-à-fait semblables, ou s'ils sont différens : cela n'apporte aucun changement dans le cas dont il s'agit. Car si l'Entendement les juge semblables, il ne sauroit s'empêcher de les juger tels : s'il les juge différens, il ne sauroit s'empêcher de les juger tels ; & néanmoins dans l'un & dans l'autre cas, la *Faculté soi-mouvante* conserve dans tout son entier le Pouvoir Physique, ou la Liberté d'agir à l'égard de l'un ou de l'autre des objets, semblables ou différens. Et cette liberté d'agir, à l'égard d'objets semblables, est une Liberté Morale aussi bien que Physique. Mais à l'égard d'objets différens, elle est accompagnée de *l'inclination*, que l'on nomme ordinairement, par une figure, *Nécessité Morale* : laquelle inclination tous les Êtres raisonnables suivent avec d'autant plus de constance & de régularité qu'ils sont plus raisonnables & plus parfaits ; mais qui néanmoins est aussi éloignée d'empiéter le moins du monde sur la Liberté prise à la lettre & Physique,

sique, que l'est l'indifférence elle-même dans toute sa perfection. Voilà, dis-je, la véritable réponse à toutes ces Questions: à moins qu'on ne nie, qu'il y ait dans l'Homme un *Pouvoir de se mouvoir soi-même*; matière que nous traiterons bien-tôt en son lieu. En quatrième & dernier lieu, à l'égard de ce que cet Ecrivain appelle la *quatrième Action* de l'Homme, quoique dans le fond ce soit la seule, savoir de FAIRE ce que nous voulons, ou l'acte de la Faculté soi-mouvante; je dis encore, ce que j'ai déjà dit ci-dessus, que puisque nous trouvons toujours par expérience qu'elle nous paroît libre, c'est à-dire, qu'elle nous paroît être véritablement un Pouvoir qui le veut de lui-même, tout comme il nous paroîtroit si l'on supposoit que nous sommes actuellement des Agens libres; la simple possibilité Physique que nous soyons inévitablement trompés sur cet article par toutes les expériences de chaque action que nous faisons, ne nous fournit pas une meilleure raison de douter de la vérité de notre Liberté, que celle que donne la simple possibilité naturelle, que nous ne nous trompions pendant toute notre vie comme dans un songe, en croyant

yant l'existence du Monde matériel, pour aller douter de la réalité de cette existence.

5. Mais cet Auteur va plus loin : il soutient, non-seulement que l'Expérience ne prouve pas la Liberté, mais que tout au contraire, les Hommes peuvent se convaincre par l'Expérience qu'ils sont des Agens nécessaires : que c'est un fait dont l'Expérience fait foi, que l'Homme est toujours déterminé nécessairement dans l'acte de sa Volonté : que nous éprouvons une parfaite nécessité : que si nous avons la volonté de faire quelque action, nous trouvons que nous faisons nécessairement cette action, à moins que quelqu'obstacle extérieur ne nous empêche : que l'Homme est toujours invinciblement déterminé à chaque instant, par les circonstances où il se trouve, & par les CAUSES qui le meuvent à faire précisément l'action qu'il fait, & à ne pouvoir pas en faire une autre ; & que ceux qui tiennent que la Liberté est une vérité fondée sur l'Expérience, ne laissent pas de convenir, que la Volonté suit le jugement de l'Entendement, & que quand on offre à un homme deux objets dont l'un lui paroît meilleur que l'autre, il ne peut pas choisir le pire.

Je réponds à tout cela :

1. Que de ce qu'un homme fait *toujours* ce qu'il juge raisonnable, il ne s'en suit pas que l'Expérience prouve qu'il y a de la *nécessité* qu'il le fasse. La *concomitance* ici n'est nullement une preuve qu'il y a une *liaison Physique*. Supposons une Liberté parfaite, un Etre raisonnable fera toujours *invariablement* ce qu'il lui paroîtra raisonnable qu'il fasse ; & par conséquent *le faire invariablement* n'est rien moins qu'une preuve qu'il n'a pas la liberté, ou le *pouvoir Physique de faire autrement*. Voyez ce qui a été dit ci-dessus p. 378. 379.

2. Je dis que l'Homme ou a en lui-même une *Faculté* ou un *Principe soi-mouvant*, c'est-à-dire, un *Pouvoir de commencer un mouvement*, ou il ne l'a pas. S'il a ce pouvoir, cette *Substance active* où réside ce principe de mouvement est elle-même la seule cause propre, Physique & immédiate du mouvement ou de l'action, & c'est-là l'essence de la Liberté ; car de dire que quoi que ce soit *extérieur* à l'Agent, est le *Moteur* ou la cause Physique d'un *mouvement de soi même*, c'est visiblement se contredire. Et si l'on dit que les *Raisons* & les *Motifs* sont les causes
de

de l'Action, cela ne peut être vrai que dans un sens figuré ; car faire des *Raisons* & des *Motifs* la cause *littérale* & *Phyfique* du mouvement ou de l'action, c'est supposer que des *notions abstraites* sont des *substances*. Tout de même, si l'on dit qu'il faut qu'un Homme fasse les actions qu'il veut, & qu'il ne peut pas faire autrement : il faut encore nécessairement entendre ceci dans un sens figuré, si par le mot, *veut*, on entend seulement l'*approbation de l'Entendement* ; autrement, si par le mot, *veut*, on entend l'*exercice actuel du Pouvoir de se mouvoir soi-même*, dire qu'il faut nécessairement qu'un homme fasse les actions qu'il veut, ne veut rien dire si ce n'est, qu'il n'est pas possible qu'un homme ne fasse une chose dans le tems qu'on suppose qu'il la fait.

Mais si au contraire l'Homme n'a pas au dedans de lui ce *principe de commencer un mouvement*, ce n'est plus un Agent, malgré sa *perception* ou son *intelligence*, non plus qu'une Horloge ou une Montre : tous ses mouvemens lui viendront de l'effort efficient de quelque cause extérieure, & les mouvemens de ce dernier de l'efficience de quelque autre cause : & ainsi de suite, jusques à ce qu'en

qu'en remontant on parvienne enfin à un Agent libre en qui se trouve une liberté parfaite : ou autrement il faudroit qu'il y eût une chaîne infinie & éternelle d'effets dépendans fans aucune cause ; ce qui est absurde. Voyez ce qui a été dit ci-dessus p. 375. & 382.

L'Auteur conclut cet Argument, en remarquant que toutes les Actions des Enfans & celles des Bêtes sont reconnues *nécessaires* par les plus grands défenseurs de la Liberté, & là-dessus il demande : Jusques à quel âge les Enfans continuent-ils d'être des Agens *nécessaires* ? Et quand commencent-ils à devenir des Agens *libres* ? Je réponds que si quelques défenseurs de la Liberté ont pensé cela, ils ont eu grand tort ; les actions des Enfans, & celles de toutes les créatures vivantes, sont toutes *essentiellement libres*. Les mouvemens mécaniques & involontaires de leur corps, comme le battement de cœur & autres pareils, sont à la vérité nécessaires ; mais ce ne sont pas là des actions. Toute action, tout mouvement, qui vient du *Principe qui se meut lui-même*, est *essentiellement libre*. Voici toute la différence qu'il y a. Dans
l'Hom-

l'Homme, cette *liberté Physique* est accompagnée du sentiment ou de la conscience qu'il a du bien & du mal Moral, & de-là vient qu'on lui donne le nom de *Liberté par excellence*. Au lieu que dans les Bêtes, la *liberté Physique*, ou le *pouvoir de se mouvoir soi-même*, est absolument sans le sentiment ou la conscience, ou la capacité de juger du bien & du mal Moral; & on l'appelle *spontanéité* ou *instinct*. Et dans les Enfans, il y a toujours la même *Liberté Physique* dès le commencement; & à proportion qu'ils avancent en âge & en capacité de juger, ils deviennent graduellement, non pas plus *libres*, mais plus *moraux*.

Son second Argument pour prouver que l'Homme est un *Agent nécessaire*, est que toutes ses actions ont un commencement; car tout ce qui a un commencement doit avoir une cause, & toute cause est une cause nécessaire. Et plus bas: Si quelque action peut être faite sans cause, il n'y aura point de relation nécessaire entre les causes & les effets; & par conséquent nous ne serions pas nécessairement déterminés dans quelque cas que ce puisse être. Le sophisme de cet Argument est dans les termes de *cause* nécessaire.

nécessaire : il est vrai , que *tout ce qui a un commencement doit avoir une cause* : il est vrai , que *toute cause est une cause nécessaire*, c'est-à-dire , que toute cause complete & efficiente , quand on suppose qu'elle opère , *produit nécessairement l'effet* dont elle est alors la cause efficiente complete ; mais tout ce que cela veut dire , c'est *qu'il faut bien qu'une chose soit* , quand on suppose qu'elle est , ce qui ne fait rien du tout à la Question de la Liberté & de la Nécessité. Car le *Pouvoir libre de se mouvoir soi-même* , quand on suppose qu'il agit , ne peut pas ne pas *produire le mouvement ou l'action* , dont il est alors la cause efficiente immédiate. Si je ne me trompe donc , cet Argument dans l'intention & le sens véritable de l'Auteur , est entièrement fondé sur la supposition , qu'il n'y a, ni ne peut y avoir dans la Nature, ce qu'on appelle un *Pouvoir de se mouvoir soi-même*. Car autrement que veut-on dire , quand on soutient , que , si les actions de l'Homme ne sont pas nécessaires, (c'est-à-dire , si elles ne sont pas causées d'une *manière Physique* & efficiente par le *choc mécanique de la Matière* , ce qui en fait de pures passions

&

& non pas des actions : ou par *des raisons*
 & *des motifs* , ce qui érige les raisons &
 les motifs en Agens Physiques ou Substan-
 ces ;) en ce cas-là , " une chose peut
 „ avoir un commencement qui n'a point
 „ de cause & le Néant peut produire
 „ quelque chose ? Et quand on nous
 „ dit , que , si quelque action peut être
 „ faite *sans cause* , il n'y a point de re-
 „ lation nécessaire entre les causes & les
 „ effets , & que par conséquent nous
 „ ne serions pas nécessairement détermi-
 „ nés dans quelque cas que ce puisse ê-
 „ tre , & que , dans les choses les plus
 „ indifférentes, nos choix n'auroient *point*
 „ *de causes*, & que s'il pouvoit y avoir quel-
 „ que choix qui n'eût *point de cause* ; tous
 „ nos choix pourroient être faits *sans*
 „ *cause* , & nous ne serions pas nécessai-
 „ rement déterminés par la plus grande
 „ évidence à donner notre consentement
 „ à la Vérité , " N'est-ce pas là *supposer*
 qu'il n'y a point de *Pouvoir* qui se meuve
 de lui-même ; & que si chaque action &
 chaque choix n'est pas déterminé aussi
 nécessairement par quelque chose sur la-
 quelle la personne n'a aucun pouvoir, que
 l'est notre *consentement de la Vérité* (qui
 n'est

n'est assurément pas une *action* ni un *choix*) par l'évidence qu'on sent ; en ce cas-là une *action* est faite absolument *sans aucune cause*, & le Néant peut produire quelque chose ? Qu'est-ce que tout cela, dis-je, que supposer, au lieu de prouver, qu'il n'y a, ni ne peut y avoir de *Pouvoir actif* ou *qui se meut de lui-même*, je ne dis pas seulement dans l'Homme ; mais dans quelqu'autre Etre que ce soit, non pas même en Dieu ? Car l'Argument est universel, & la conclusion est universelle : *La Liberté ou le Pouvoir d'agir ou de n'agir pas, de faire une chose ou une autre dans la vue des mêmes causes, est une impossibilité*. A présent donc que nous voyons l'Argument dans tout son jour, je répons, quoique je sois en droit d'opposer supposition à supposition, & de dire simplement qu'un *Pouvoir actif* ou *qui se meut de lui-même* n'est pas impossible, quand on dit simplement qu'il l'est, je veux pourtant bien répondre, que s'il n'y a point dans la Nature de *Pouvoir* qui se meuve de lui-même, ou de *Pouvoir actif*, ou de *Principe de commencement de mouvement*, en quoi consiste l'essence de la Liberté, il y aura donc dans les mouvemens de l'U-

nivers,

nivers , une progression infinie d'effets dépendans sans aucune cause ; une progression infinie de *communications passives*, sans aucun *Agent* , sans quoi que ce soit d'actif dans la Nature ; ce qui est une contradiction manifeste , à moins que le mouvement ne puisse exister nécessairement ; ce qui est impossible , comme je l'ai fait voir ci-dessus , p. 378, & 379.

Je ne saurois m'empêcher de remarquer ici en passant une chose assez plaisante, c'est que dans le dernier passage de cet Auteur que je viens de citer, on traite la Liberté non-seulement d'*impossibilité*, mais d'ATHÉISME ; & qu'on prétend que , " la Liberté ne peut être établie & „ fondée que sur les Principes absurdes „ de l'Athéisme d'Epicure. " Mr. Leibnitz a fait le même compliment , dans sa Dispute avec Mr. Clarke , IV. *Ecrit* §. 18. & V. *Ecrit* §. 70. Comme si supposer, comme fait Epicure, que des *Atomes inanimés* sont mus par le *Hazard*, c'est-à-dire , par des causes qu'il ne connoît pas , étoit la même chose , qu'attribuer à Dieu ou aux hommes, comme nous le faisons, un *Principe* , ou un *Pouvoir d'agir* ou de commencer le mouvement.

Le troisieme Argument de l'Auteur contre la Liberté est, que la Liberté ne seroit pas une *perfection*, mais une *imperfection*; & que c'est un avantage & une perfection que d'être un *Agent nécessaire*. Et il s'étend beaucoup sur cet Argument.

Il dit que les hommes feroient des *Agens sans raison*, s'ils avoient le pouvoir de juger autrement que suivant l'évidence qui les frappe; & qu'il n'y a rien de plus déraisonnable & de plus absurde, que d'être capable de refuser d'admettre comme vrai ce qui nous paroît évidemment vrai, & de recevoir comme vrai ce qui nous paroît évidemment faux. Cela est juste. Mais cet Argument porte sur une définition ridicule de la Liberté; comme si le pouvoir d'agir comme on veut, emportoit celui d'entendre aussi comme on veut.

Il suppose, que le *Pouvoir* (le *Pouvoir Physique*) de choisir le mal comme mal, emporte l'indifférence au bien & au mal; l'indifférence à ce qui cause du plaisir ou de la douleur; enfin l'indifférence pour toute sorte d'objets, & qu'on ne seroit touché par aucun motif. C'est supposer que l'on a une inclination égale pour tout ce qui est possible naturellement.

Pour prouver que la Liberté seroit une imperfection, il dit que c'en est une que d'être *capable de choisir d'être malheureux*. Par la même raison, *l'existence ou la vie*, est une imperfection dans tous les Etres, hormis Dieu seul, parce qu'elle les assujettit à la possibilité de souffrir *la douleur & la peine*. La Vertu-même & la bonté morales seront, par la même raison, des imperfections ; parce qu'elles renferment essentiellement le Pouvoir Physique de faire le mal. Et dans la nature Divine elle-même, il y auroit de la contradiction de supposer de la Perfection morale ; si Dieu étoit sujet à la *Nécessité Physique de faire tout le bien qu'il fait*, comme il l'est à celle *d'être présent par tout & de savoir tout*.

Sa raison pour prouver, que le Pouvoir de vouloir ou de choisir dans le même tems une chose de deux ou d'un plus grand nombre qui sont indifférentes ou semblables, ne seroit pas une perfection, est que si les choses étoient réellement indifférentes ou semblables, ce ne seroit aucun avantage que de choisir. Mr. Leibniz s'est servi de la même raison pour prouver qu'il est impossible que Dieu ait jamais créé deux portions de matière parfaitement semblables ;

bles ; parce qu'en quelque situation qu'il les mît, il n'y auroit aucun avantage à ne les pas transposer.

Il soutient que cette *faculté arbitraire & indépendante* exposerait l'Homme à faire plus de mauvais choix & à plus de fautes, que celui qui seroit un Agent nécessaire, déterminé dans son choix. C'est-à-dire, que le Pouvoir de choisir expose l'Homme à faire plus de mauvais choix, que s'il n'avoit pas le pouvoir de choisir ; & cela est indubitable. Mais , si c'est une imperfection que le Pouvoir de choisir, la vie & l'activité , qui renferment essentiellement le Pouvoir de choisir , sont donc aussi des imperfections ; & une pierre est une créature plus parfaite que l'Homme.

Il demande, en parlant de la perfection de Dieu ; *Une chose peut-elle être parfaite ?* C'est-à-dire, que si Dieu a nécessairement une liberté parfaite , à cause de cette nécessité , il ne peut point avoir de liberté du tout.

N'est-ce pas, continue-t-il , *une perfection en Dieu , de connoître nécessairement toute vérité , & d'être nécessairement heureux ?* Oui, réponds-je , parce que la connoissance & le bonheur ne sont pas des actions.

N'est-ce pas encore , continue-t-il , une perfection en lui de vouloir & de faire toujours ce qui est le meilleur ? Je répons qu'oui ; mais non pas de le faire par une Nécessité Physique, parce que ce n'est pas là une perfection, mais une contradiction dans les termes. Tout ce qui est Nécessité Physique, n'est pas une action, soit en Dieu, soit en tout autre Etre.

Il cite , avec une grande satisfaction, certaines expressions qui sont échappées à des Ecrivains d'un savoir & d'un mérite fort distingués, comme celle-ci: Que toutes choses sont de leur nature *indifférentes*, & ne deviennent bonnes , que parce que Dieu le veut : que la Perfection infinie exclut la succession de pensées en Dieu : que l'essence de Dieu est une seule pensée parfaite : & que quoique ses actes passagers se fassent dans la succession du tems, cependant les immanens, comme sa connoissance & ses decrets, ne sont qu'une même chose avec son essence ; & que si l'on suppose les actes immanens de Dieu libres, il n'est pas facile de concevoir comment ils peuvent être une seule & même chose avec son essence divine, à laquelle l'existence nécessaire appartient très-certainement. Et que, si les actes immanens

nens de Dieu sont nécessaires, il faut que les passagers le soient aussi, puisqu'ils sont des effets certains de ses actes immanens; & qu'ainsi, il y aura un enchaînement de Nécessité & de Fatum dans le cours de toutes choses, & qu'alors Dieu lui-même ne sera plus un Etre libre. Ces citations & les autres de même espèce, ne font rien du tout à l'affaire; car elles ne prouvent rien, & montrent seulement les pernicious effets du Jargon de l'Ecole, qui a souvent surpris jusqu'à des Savans du premier ordre & de très-honnêtes gens, en s'imaginant que des termes qui ne signifient rien portent dans l'esprit plus de connoissance, que ne font des sons qui ne sont point articulés.

Il allégué pour raison, que les Saints cessent dans le Ciel d'avoir la liberté, & que les Anges sont plus parfaits que les Hommes; parce qu'ils sont nécessairement déterminés à bien juger par rapport au vrai & au faux, & à bien choisir par rapport au bien & au mal. Je réponds à cela, que la perfection de leur nature ne fait pas que les Saints, les Anges, ni Dieu lui-même, ayent moins de liberté: parce qu'il n'y a aucune liaison entre le Pou-

414 REMARQUES SUR LES

voir Physique d'agir , & la perfection du jugement, qui n'est pas action. L'Auteur confond perpétuellement ces deux choses. Dieu juge infailliblement des choses, & approuve ce qui est bon, par une Nécessité Physique de sa nature : dans laquelle Nécessité Physique , toute idée d'action est nécessairement exclue ; mais faire le bien , vient d'un Principe actif, dans lequel est renfermée essentiellement l'idée de liberté. Il ne sert de rien de dire , que, dans un Etre parfait , faire le bien est toujours un accompagnement ou une suite de bien juger , à moins qu'on ne puisse montrer que c'est une conséquence comme la liaison Physique qui est entre la cause & l'effet ; ce qui n'est pas, & ne sauroit être, comme je l'ai montré ci-dessus, (p. 380.) par la nature même de la chose, & par l'exemple d'une Promesse faite par l'Etre parfait, qui est toujours suivie de l'accomplissement, & qui néanmoins, n'étant qu'une abstraction, ne peut pas être elle-même la cause Physique ou efficiente immédiate de l'action. On seroit aussi bien fondé à attribuer aux *causes finales* , que tout le monde fait qui ne sont que des *considérations abstraites*,
une

une *efficace* propre & *Physique*, que de l'attribuer comme fait cet Auteur aux *causes morales*, aux *raisons*, aux *argumens*, au *jugement*, & à d'autres pareilles choses.

Tout ce qui suit sur cet Article, n'est qu'une répétition des mêmes chimères : Que l'Homme seroit plus *parfait* qu'il ne l'est, s'il n'avoit que des *facultés passives* & *perceptives*, sans aucun *pouvoir actif* propre : Que si l'Homme n'étoit pas un Agent nécessaire, toutes sortes de *propositions* & d'*objets* lui seroient INDIFFÉRENS ; il n'y auroit point d'évidence qui pût le convaincre ; tous les raisonnemens du monde ne serviroient de rien ; il pourroit rejeter ce qui lui paroît vrai, & approuver ce qui lui paroît absurde ; & tous les mouvemens dépendroient du hazard ; enfin, que si les actions des hommes n'étoient pas nécessaires, il s'ensuivroit qu'il n'y auroit point de cause de choix ; qu'il y auroit donc des choix sans cause ; que tous nos choix pourroient n'en avoir point ; & que nous ne serions pas nécessairement déterminés par la plus grande évidence à donner notre consentement à la vérité, &c. Voici d'étranges propositions, qui supposent toutes pour uniques fondemens, qu'il n'y a

point de milieu entre la *Nécessité* & l'*indifférence absolue* ; que la *Perception de la vérité* est autant une *action*, que de *faire le bien* ; & qu'il faut que la *nécessité* ou le *Néant* soit la *cause efficiente* de tout *choix* & de toute *action*, & autres pareilles maximes ; comme s'il étoit impossible, qu'il y eût dans l'Homme ou dans quelqu'autre Etre dans toute l'étendue de la Nature, un Pouvoir, ou un Principe de commencer le mouvement. Voyez ce qui a déjà été dit sur cette matière, p. 407, & 408.

Son quatrième Argument contre la Liberté, c'est qu'elle est incompatible avec la *Prescience de Dieu*. Car " si Dieu con-
 „ noît par avance l'existence de quelque
 „ chose, entant qu'elle dépend de ses pro-
 „ pres causes, cette existence n'est pas
 „ moins nécessaire, que si elle étoit l'ef-
 „ fet de son decret ; parce qu'il implique
 „ autant contradiction, que les causes
 „ ne produisent pas leurs effets, qu'il
 „ l'implique, qu'un événement que Dieu
 „ a decreté, n'arrive pas ". Le sophisme
 de cet Argument vient uniquement de
 la pauvreté, ou du défaut de la Langue ;
 où le terme de *Prescience* est employé
 pour

pour signifier deux attributs ou perfections de la nature divine, qui, quoiqu'ils passent communément sous le même nom, sont pourtant dans le fond très-distincts, & aussi différens l'un de l'autre qu'aucuns attributs que l'on connoisse. Cela paroîtra si l'on considère, que le seul moyen que nous avons de nous former des idées justes des perfections divines, est l'analogie; en étendant à l'infini dans notre esprit chaque sorte de perfection, que nous remarquons dans les Etres finis & intelligens dont nous avons connoissance. Une de ces perfections, est *la Connoissance*, qui, dans les hommes, signifie trois sortes de choses. Un homme, qui n'a jamais été en France, sait qu'il y a une Ville de Paris: & alors le terme de *savoir* ou de *connoître*, signifie simplement une forte persuasion, fondée sur une évidence qui ne laisse aucun lieu de douter. Un homme fait que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits: alors le terme de *savoir*, signifie *science*, ou la perception d'une vérité, qui est nécessaire par sa propre nature. Un homme fait qu'une personne fort avare, dont il connoît à fond l'humour, acceptera infailliblement une

proposition où il y a beaucoup à gagner, quand on la lui fera ; ici le terme de *savoir* veut dire simplement *juger bien*. Appliquons tout ceci. La première des trois espèces de *connoissance*, dont nous venons de parler, ne peut jamais avoir lieu en Dieu, en aucun cas, ni en aucun degré ; parce qu'elle renferme essentiellement, dans son idée même, *une présence limitée & finie*. Mais pour la seconde, qui est la *connoissance*, la *science*, ou la *perception* des vérités nécessaires, elle est en Dieu, & y est d'autant plus étendue & plus parfaite qu'en l'Homme, que sa nature infinie est plus parfaite que la nôtre finie ou bornée. La troisième, qui est de *bien juger des vérités* qui ne dépendent pas de causes nécessaires, mais libres, est en Dieu ; & y est d'autant plus étendue & plus infailible que dans l'Homme, que la nature divine & l'Entendement divin, sont au-dessus des nôtres. Cependant en Dieu, l'une & l'autre de ces perfections, quoiqu'infinies en degrés, sont pourtant aussi véritablement différentes l'une de l'autre, que le sont *notre connoissance bornée des vérités nécessaires* & *notre jugement faillible des vérités contingentes*. Et le jugement infailible

libre de Dieu touchant les vérités contingentes, ne change pas plus la nature des choses, & ne les rend pas plus nécessaires, que *notre jugement d'une vérité contingente*, quand il est juste, ne la fait cesser d'être *contingente*; ou, que notre connoissance d'une vérité présente, ne devient la cause que cette chose est ou *vraie*, ou *présente*. Voici donc en quoi consiste le sophisme de l'Argument de notre Auteur. Parce que, de ce que Dieu connoît par avance l'existence des choses qui dépendent d'une enchaîure de causes nécessaires, ce qu'on appelle la *Prescience*, il s'ensuit que l'existence de ces choses est nécessaire, parce qu'il implique contradiction, que des causes nécessaires ne produisent pas leurs effets: par conséquent aussi, de ce que Dieu *juge infailliblement* des choses à venir qui ne dépendent pas de causes nécessaires, mais de causes libres, & qu'on donne communément à cet attribut le même nom de *Prescience*, quoique entièrement différent de l'autre, il conclut contre la supposition, que ces choses, aussi-bien que les autres, dépendent de causes non-libres, mais nécessaires. Je dis contre la supposition: car dans l'Argu-

ment qu'on tire de la *Prescience divine* contre la Liberté, il ne faut pas commencer par supposer que les choses sont *nécessaires par leur propre nature* ; mais il faut prouver , de ce que Dieu a le pouvoir de *juger infailliblement* des événemens libres, que les choses qu'on suppose libres, deviennent par-là nécessaires , par des conséquences auxquelles il n'y ait rien à repliquer. Et c'est ce qu'on ne prouvera jamais. Car c'est vouloir prouver , qu'une action qu'on suppose libre dans cet instant , est pourtant nécessaire dans le même instant ; parce que dans tout le tems qui a précédé celui où elle existe, soit qu'elle soit *préconnue* ou qu'elle ne le soit pas , elle étoit toujours *future*, comme la supposition qu'elle se fait à présent librement , l'emporte assez , sans qu'il soit besoin d'y ajouter autre chose. C'est ce que j'ai expliqué fort au long dans mon *Discours sur l'Existence & les Attributs de Dieu*. I. Partie, p. 196. de la IV. Edit.

Le cinquième Argument est : " Que
 „ si l'Homme n'étoit pas un Agent né-
 „ cessaire , déterminé par la douleur &
 „ par le plaisir , ce seroit en vain que
 „ dans

„ dans la Société on proposeroit ces pei-
 „ nes & ces récompenses. Les peines se-
 „ roient inutiles , si les hommes n'é-
 „ toient pas des Agens nécessaires , &
 „ s'il n'étoient pas déterminés par le plai-
 „ sir. Car si les hommes étoient libres ,
 „ ou dans un état d'indifférence par rap-
 „ port au plaisir & à la douleur , la dou-
 „ leur ne seroit pas un motif pour les
 „ engager à observer les Loix. ” Ce
 raisonnement suppose , que ce qui a en
 soi le *Pouvoir de se mouvoir soi-même* , ou
d'agir , ne peut pas avoir aucun égard
 aux raisons & aux motifs d'agir : & que
l'indifférence à l'égard du *Pouvoir* , c'est-
 à-dire , du *Pouvoir Physique égal d'agir*
 ou de *n'agir pas* ; & *l'indifférence* à l'é-
 gard de *l'inclination* , c'est-à-dire , *d'ap-
 prouver également* un objet ou son con-
 traire , ne sont qu'une même chose ; ce
 qui est de la dernière absurdité.

Enfin , le fixième & dernier Argu-
 ment est : Que si l'Homme n'étoit pas
 un Agent nécessaire, déterminé par la
 douleur & par le plaisir , il n'auroit au-
 cune idée du *Bien moral* ou de la *Vertu* ,
 ni aucun motif pour s'y attacher ; s'il
 étoit dans un état d'indifférence, à l'égard

du plaisir & de la douleur , il n'auroit aucune règle pour se conduire , & il lui pourroit arriver de ne juger[?], de ne vouloir , & de n'agir jamais bien. Cet Argument n'est que pour grossir le nombre ; car c'est précisément la même chose que le précédent.

Le reste du Livre est employé à répondre aux objections , dont la principale est , que les *peines* seroient *inutiles* & *injustes* , si les hommes n'étoient pas des *Agens libres*. La réponse qu'on y fait, est, Que les *peines* , ou la *crainte des peines* , font le même effet sur des Agens intelligens nécessaires , pour déterminer leurs actions au bien public que des *poids* sur une *Horloge* , pour la faire aller bien. Mais quelque grands que puissent être quelquefois les *avantages* réels imaginaires, que retire la Politique des *grandes injustices* qu'elle fait à des innocens , tels que doivent être nécessairement des Agens nécessaires , il est toujours certain que ce Systême n'admet ni *justice* ni *injustice* , ni *tort* ni *droit* à l'égard des particuliers ; puisque les punitions ne s'y infligent que par des raisons de Politique , & qu'on n'y a aucun égard à ce qu'a mérité l'action ;

car

car elle ne peut rien mériter dès qu'on la suppose nécessaire. Et quoique les hommes, foibles & impuissans comme ils sont, puissent quelquefois se croire réduits à la nécessité de faire à des particuliers, quand il n'y a point d'autre moyen de sauver l'Etat, des choses qu'on ne sauroit s'empêcher de trouver *dures & rigoureuses*, nous sommes bien sûrs que Dieu, qui est tout-puissant, ne peut jamais se trouver réduit à une pareille extrémité, pour soutenir son Gouvernement. De sorte que, s'il n'y a point d'*Agens libres*, & par conséquent point de *mérite* ou de *démérite personnels*, Dieu ne peut pas punir ni récompenser aucune créature : il est impossible du moins qu'il inflige des punitions ; car il y auroit toujours nécessairement de l'injustice dans ce procédé. Ainsi l'opinion de cet Auteur sappe entièrement tous les fondemens de la Religion.

Mais parce qu'il ne sert de rien de répondre à des objections, qu'on fait soi-même, quand même l'Auteur auroit toute la capacité qu'il faut pour cela : je vais lui en former une courte de l'assemblage de tout ce qui a été dit ci dessus ; & s'il y peut répondre clairement & distinctement,

ment, en homme qui cherche sincèrement la Vérité, sans employer de termes ambigus, équivoques, ou vagues; peut-être que la matière pourra mériter qu'on la considère de nouveau.

Où l'Homme a au dedans de lui un *Principe d'action*, proprement dit, c'est-à-dire, une *Faculté soi-mouvante*, un *Principe* ou *Pouvoir de commencer le mouvement*, ou il n'en a pas.

S'il a ce Principe au dedans de lui c'est un Agent libre, & non pas un Agent nécessaire. Car tout Agent nécessaire est mu nécessairement par quelqu'autre chose; & alors c'est-ce qui le meut, qui est la véritable & la seule cause de l'action, & non pas la chose qui est mue. C'est une contradiction dans les termes que de dire, qu'une chose extérieure qui opère sur un Agent, produit *efficacement* & *nécessairement* le mouvement de *soi-même* dans cet Agent.

Si l'Homme n'a pas au dedans de lui ce *Principe* ou *Pouvoir de se mouvoir soi-même*, chaque mouvement & chaque action de l'Homme est produite, à la rigueur & proprement parlant, par l'*efficience* de quelque cause externe; & il faudra que
cette

cette cause soit, ou ce que nous appellons communément le *Motif*, ou la *Raison* qui fait faire l'action, ou quelque *Matière subtile* qui échappe à nos sens, ou quelque autre *Etre*, ou quelque autre *Substance* qui fait impression sur lui.

Si ce sont les *Raisons* ou les *Motifs* qu'on a en vûe, qui sont la *cause immédiate & efficiente* de l'action, il faudra que des *notions abstraites*, telles que sont toutes fortes de *raisons & de motifs*, ayent une *substance réelle*, c'est à-dire, soient elles-mêmes des *substances*, ou que ce qui n'a pas soi-même de *substance*, puisse mettre le corps en mouvement; & l'un & l'autre sont manifestement absurdes.

Si l'on dit que c'est une *Matière subtile* insensible, ou quelque autre *Etre* ou *Substance* que ce soit, qui fait continuellement impression sur l'Homme, qui est la *cause immédiate & efficiente* de ses actions: il faut que le mouvement de cette *Matière subtile* ou de cette *Substance*, soit causé par quelque autre *Substance*, & celui de celle-ci par quelque autre encore, jusqu'à ce qu'enfin on parvienne à un *Agent libre*: & en ce cas-là la *Liberté* est une chose possible, & alors peut-être que l'Homme l'aura; & s'il est possible qu'il l'ait, l'*Expérience*

nous

nous convaincra qu'il est *probable*, & même qu'il est *certain* qu'il l'a.

Si nous ne parvenons jamais à une *Cause libre*, il faut donc qu'il y ait une progression infinie de mouvemens sans Moteur, d'effets sans Cause, de sujets d'action sans Agent : contradiction manifeste; ou bien, il faudra dire que le mouvement existe nécessairement par lui-même.

Si le mouvement existe nécessairement par lui-même, il faut absolument que ce soit avec une détermination *de tous côtés*, ou *d'un seul côté déterminé* : si la *détermination* est *de tous côtés*, ce n'est pas un mouvement; si elle n'est que *d'un certain côté*, cette détermination est, ou nécessaire, & par conséquent, *toute autre détermination est impossible* : ce qui est contraire à l'Expérience : où il faut qu'il y ait une *raison particulière* de cette détermination, & ainsi de suite, à l'infini; ce qui aboutit à la même absurdité, d'effets qui existeroient sans aucune cause.

Je ne saurois finir, sans conjurer l'Auteur de considérer bien sérieusement en lui-même, ce que c'est qu'il travaille à établir. Car quand on supposeroit, qu'il est

est possible de former une *Machine de Gouvernement* & de l'entretenir entre des *Agens nécessaires*, par des *poids* & des *ressorts*, des *récompenses* & des *peines*, comme des *Horloges* & des *Montres*, en supposant qu'elles sentent ce qu'on leur fait, peuvent être récompensées & punies ; dans le fond pourtant, & dans la réalité de la chose, en suivant cette supposition, il n'y auroit rien *en soi de bon* ou de *méchant*, rien de *personnellement juste* ou *injuste*, *point de conduite de créatures raisonnables*, en aucune manière *agréable* ou *desagréable à Dieu*. Considérez bien la conséquence de ceci. Il n'y a pas d'autre moyen de venir à bout de la Superstition & de la Bigotterie, deux choses fort machinales & en même tems fort pernicieuses au Genre humain, que celui de persuader aux hommes de se regarder comme des créatures raisonnables, & d'imprimer dans leurs esprits des idées raisonnables de la Religion. Or sans une différence morale entre les choses, point de Religion ; & où prendre cette différence morale entre les choses, si l'on n'admet point d'action ? Et comment peut-il y avoir action, où il n'y a pas de liberté ?

C'est

C'est assurément une louable & une excellente disposition, en quelque'endroit qu'elle se trouve, que de rechercher la Vérité librement & d'une manière détachée de toute prévention : une disposition que chacun doit travailler à exciter en soi-même, & qu'il doit cultiver & louer dans les autres : c'est la grande base de toutes les *connoissances* utiles, de la véritable *Vertu*, & de la *Religion* sincère. Mais quand, en étudiant la nature des choses, on s'aperçoit que cette recherche conduit à des opinions, qui, si elles se trouvoient véritables, renverseroient manifestement l'essence même du Bien & du Mal ; le moins qu'une personne raisonnable doive à Dieu, à la Vertu, à la dignité d'une nature raisonnable, en ce cas là, est de se tenir bien sur ses gardes, de se *défier* de lui-même, & de craindre de se laisser entraîner par quelque préjugé, de se laisser éblouir par quelques fausses raisons ; & d'appréhender de se laisser surprendre par quelque inclination déréglée. Dans des matières de cette nature, une trop grande assurance, quand même dans ce moment-là il prendroit

droit ses raisons pour des Démonstrations, & sentir de la joye de les trouver fortes, & prendre plaisir à les faire valoir, sont des choses dont un honnête homme n'est pas capable : il seroit affligé de trouver ses raisons si fortes qu'on n'y pût pas répondre : un triomphe dans une cause si mortifiante, lui causeroit un chagrin mortel ; & rien ne lui causeroit tant de joye que de trouver que ses raisonnemens bien & duement examinés ne prouvent point du tout une si triste conclusion.

Je n'ai plus qu'une chose à représenter à cet Auteur, c'est que tous ceux qui aiment sincèrement la Vérité & la Liberté, l'examen libre & dégagé de toute prévention, sont indispensablement obligés par leur raison & par leur conscience, de faire usage de cette Liberté que nous estimons tant & dont nous nous félicitons si fort, d'une manière qui ne donne pas occasion aux *superstiteux*, & à ceux qui aiment les ténèbres, de tâcher de leur ôter cette Liberté qu'ils ont de rechercher la Vérité, d'où dépendent absolument toutes les connoissances utiles & toute la vraie Religion.

J. W. C. C.

